

HOMÉLIES,

DISCOURS ET LETTRES

CHOISIS

DE S. JEAN CHRYSOSTÔME.

TOME II.

DE LIMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN,

GRANDE RUE MERCIÈRE, N.° 49, A LYON.

HOMÉLIES,
DISCOURS ET LETTRES
CHOISIS

DE

S. JEAN CHRYSOSTÔME,

AVEC DES EXTRAITS TIRÉS DE SES OUVRAGES,
SUR DIVERS SUJETS;

TRADUITS

PAR M. L'ABBÉ AUGER,

VICAIRE-GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE LESCAR,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE PARIS
ET DE CELLE DE ROUEN.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE.

Tome Second.



A LYON,

CHEZ F.çois GUYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

GRANDE RUE MERCIÈRE, N.° 39,

AUX TROIS VERTUS THÉOLOGALES.

1826.



****

HOMÉLIES ET DISCOURS

CHOISIS

DE S. JEAN CHRYSOSTÔME.

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE SUR LA DISGRACE D'EUTROPE.

L'EUNUQUE Eutrope, homme de la plus basse extraction et sans aucun mérite réel, à force d'intrigues et de souplesse, étoit devenu tout-puissant auprès de l'empereur Arcadius, qui l'avoit comblé d'honneurs et de richesses, et qui même venoit de l'élever au consulat. Abusant de son crédit, il avoit vexé le peuple et persécuté l'Église; entre autres lois injustes, il en avoit porté une pour abolir le droit d'asyle dont jouissoient alors les temples. Il trouva dans saint Jean Chrysostôme une ame ferme qui s'opposa à toutes ses entreprises, qui le reprit avec force de tous les abus qu'il faisoit de son pouvoir, et qui lui représenta avec sincérité les périls que lui faisoient courir les excès auxquels il se livroit. Tout le peuple et tous les soldats auxquels se joignit l'impératrice, demandèrent à grands cris la déposition de cet odieux ministre, à l'empereur, qui, honteux lui-même de sa foiblesse, et ouvrant enfin les yeux, lui fit donner ordre de sortir sur-le-champ de la cour, avec défense d'y reparoître. Abandonné du prince et chargé de la haine publique, Eutrope ne trouva de res-

source que dans la pieuse générosité de saint Jean Chrysostôme qu'il avoit souvent maltraité, et dans l'asyle sacré des autels qu'il s'étoit efforcé d'abolir, et où il se réfugia dans sa disgrace. L'empereur envoie plusieurs de ses gardes pour l'en arracher par force; Chrysostôme s'oppose à leur violence, il défend un ennemi mortel dont il s'étoit attiré la haine par sa vertu, et obtient du prince qu'Eutrope puisse demeurer en sûreté dans l'enceinte de l'église. Tous les soldats qui se trouvoient alors à Constantinople, s'assemblent aussitôt autour du palais; ils poussent de grands cris, font retentir leurs armes, et veulent qu'on leur livre Eutrope pour en faire justice. Arcadius se présente à cette multitude mutinée; ses ordres ne sont pas écoutés, il faut qu'il ait recours aux prières : il les conjure de respecter l'asyle sacré des autels; et ce n'est qu'à force de larmes qu'il vient à bout de calmer leur fureur. Le lendemain, jour destiné à la célébration des saints mystères, le peuple accourut en foule pour voir humilié et abattu celui qu'il avoit vu si insolent dans la prospérité. La plupart étoient animés contre lui, ils étoient fâchés qu'on lui eût ouvert l'église, ils auroient voulu ou l'immoler eux-mêmes à leur vengeance, ou qu'on l'eût livré à la haine publique.

Saint Jean Chrysostôme entreprend de les toucher et de les attendrir en faveur de ce malheureux, de faire succéder dans leur ame les sentimens de la douceur et de la compassion à ceux de l'indignation et de la haine, et de les engager même à demander sa grace à l'empereur. Sans chercher à justifier Eutrope, il montre dans sa personne un exemple frappant de l'instabilité des grandeurs humaines et de la fragilité des biens de ce siècle, et il le montre d'une manière si vive et si touchante, il mêle avec tant d'art les divers mouvemens dont il fait usage, qu'il fait changer absolument tout son auditoire et le fait fondre en larmes. Abondance d'image, variété et gradation de sentimens, richesse de pensées et d'idées douces et simples, grandes et sublimes; voilà ce que nous offre l'homélie sur la disgrace d'Eutrope, un des plus beaux discours, sans doute, qui nous soient venus de l'antiquité.

On pourra être choqué dans ce discours des paroles un peu dures que l'orateur débite contre un malheureux étendu à ses pieds, et qu'il lui adresse souvent à lui-même ; mais, outre qu'il voyoit le peuple extrêmement animé contre cet homme auquel il avoit donné refuge, et qu'il vouloit en quelque sorte flatter d'abord son ressentiment pour le calmer ensuite; obligé d'avouer que la politesse ou peut-être la mollesse de nos mœurs, ne comporteroit pas la fermeté de ce ton, je puis dire que les mœurs grecques et romaines, qui, quoique déjà dégradées et fort amollies, avoient néanmoins encore quelque chose de mâle et de vigoureux, permettoient à un orateur chrétien de profiter de la disgrace d'Eutrope pour instruire son peuple, pour lui donner, dans la personne d'un homme injuste disgracié, de grandes leçons de vertu et de sagesse.

Le discours de saint Jean Chrysostôme eut son effet; il sauva pour le moment la vie d'Eutrope, qui, quelques jours après ayant eu l'imprudence de sortir de l'église pour se sauver, fut pris et banni en Cypre. On le tira de cette île pour le ramener à Chalcédoine, où on lui fit son procès, et où il fut condamné à avoir la tête tranchée.

HOMÉLIE

SUR LA DISGRACE D'EUTROPE.

Bén. tom. 3, p. 381; Fr. D. t. 4, p. 481; Sav. t. 8, p. 67.

Si jamais on a dû s'écrier : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité* (Eccles. 1. 2.), c'est sans doute dans la conjoncture présente. Où est maintenant tout ce faste du consulat? où sont ces marques d'honneur et de distinction ? qu'est devenu cet appareil des festins et des jours de réjouissance ? où sont ces chœurs de musiciens et de danseurs, ces tapis précieux et ces couronnes ? où est cette agitation de toute la ville, ces applaudissemens du cirque, ces acclamations des spectateurs prodiguées par la flatterie? Tout s'est évanoui. Un vent impétueux a soufflé, et l'arbre superbe, ébranlé jusque dans ses racines, s'est vu dépouillé de toutes ses feuilles, et ne montre plus que des rameaux nus et déshonorés. La violence du vent a été si grande, que le tronc même a éprouvé de rudes secousses, et que l'arbre est menacé d'être arraché entièrement de la terre. Où est maintenant cette foule de faux amis? où sont ces repas animés par la joie, et ce nombreux essaim de parasites ? où sont ces vins exquis versés avec abondance, et ces apprêts d'une table recherchée?

où sont ces hommes attachés à la fortune, dont toutes les paroles et toutes les actions ne tendoient qu'à plaire? Tout cela n'étoit qu'un songe de la nuit qui s'est évanoui avec le jour; ce n'étoient que des fleurs du printemps qui se sont toutes flétries et qui ont passé avec la saison; c'étoit une ombre qui a disparu, une vaine fumée qui s'est dissipée, une vapeur légère qui s'est exhalée, une vile poussière que le vent a emportée. Aussi ne nous lasserons-nous pas de répéter ces paroles de l'Esprit-Saint : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.* Il faudroit que ces paroles fussent écrites partout, dans la place publique, dans les carrefours, sur les murs et sur les portes de nos maisons, sur nos vêtemens mêmes, mais principalement qu'elles fussent gravées dans tous les cœurs, et qu'on les méditât sans cesse. Oui, puisque les fausses apparences des choses, puisque des masques vains et trompeurs, sont aux yeux de presque tous les hommes, des objets réels et solides, il faudroit que tous les jours, dans tous les repas, dans toutes les assemblées, on dît aux autres et qu'on entendît de leur part ces paroles : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.*

Ne vous disois-je pas, Eutrope, ne vous répétois-je pas continuellement que les richesses ne sont que des esclaves fugitives? et vous ne vouliez pas me croire! L'expérience vous a éclairé et ne vous a que trop appris que les richesses ne sont pas seulement des esclaves fugitives, qu'elles sont homicides et meurtrières, puisqu'elles vous font craindre et trembler pour vos jours? Ne vous disois-je pas, lorsque vous vous offensiez de ma sincérité, que je vous ai-

mois plus que vos flatteurs, que moi qui vous faisois des reproches j'étois plus ami de votre personne que ceux qui vous prodiguoient de faux éloges? N'ajoutois-je pas à ces discours, que les blessures des amis sont plus salutaires que les caresses des ennemis (Prov. 27. 6.)? Si vous aviez souffert mes blessures, leurs caresses ne vous auroient pas porté le coup mortel. Mes blessures donnent la santé, leurs caresses font une plaie incurable. Où sont maintenant, où sont ces hommes qui vous versoient le vin à pleines coupes, qui faisoient écarter le peuple devant vous dans la place publique, qui publioient partout vos louanges? Ils ont pris la fuite, ils ont renoncé à votre amitié, ils cherchent leur sûreté dans vos périls. Pour nous, notre conduite est bien différente. Nous avons souffert vos emportemens dans votre élévation; et dans votre chute nous vous soutenons, nous vous défendons de tout notre pouvoir. L'Église à qui vous avez fait la guerre, vous ouvre un asyle et vous reçoit dans son sein: les théâtres dont vous recherchiez les applaudissemens, les théâtres qui nous attirèrent si souvent votre indignation, vous ont abandonné et trahi. Nous ne cessions cependant de vous dire: Que faites vous? vous vous déchaînez contre l'Église, vous vous précipitez vous-même. Tous nos avis ont été inutiles. Cependant les cirques pour lesquels vous avez épuisé vos trésors, se sont armés contre vous; tandis que l'Église, persécutée par vous injustement, s'empresse de vous tirer de l'abyme où vous êtes plongé.

Je parle ainsi, non pour insulter à un malheureux

étendu par terre, mais pour affermir ceux qui sont encore debout; non pour aigrir les plaies d'un homme blessé, mais pour garantir de tout accident ceux qui n'ont encore reçu aucune blessure; non pour enfoncer dans les flots celui qui a fait naufrage, mais pour instruire ceux qui naviguent heureusement, de peur qu'ils ne soient exposés à être submergés. Et quel est le moyen de nous mettre à l'abri des disgraces? C'est de nous bien convaincre de l'instabilité des grandeurs humaines. Si cet homme dans la faveur eût craint une révolution, il n'en éprouveroit pas aujourd'hui; mais puisque les conseils de ses proches et des étrangers n'ont pu le rendre sage, vous du moins qui nagez dans l'abondance, profitez de son malheur. Rien de plus fragile que les choses humaines, et quelque expression qu'on emploie pour désigner leur néant, elle est toujours au-dessous de la réalité. Herbe des prés, fleurs du printemps, fumée, songe, aucun terme ne peut exprimer tout le vide des biens de ce monde, qui sont plus néant que le néant même. Mais non seulement ces biens sont frivoles, ils sont même funestes; et nous en avons devant les yeux une preuve sensible. Qui jamais fut plus élevé que cet homme? ne surpassoit-il pas tous les mortels en richesses? n'étoit-il pas parvenu au comble des honneurs? n'étoit-il pas craint et redouté de tout l'empire? Et voilà qu'il est devenu plus misérable que les plus vils esclaves, plus tremblant que les prisonniers enfermés dans de noirs cachots, plus dénué que les indigens qui périssent de faim. Il voit chaque jour les épées aiguisées contre lui; il voit les supplices,

les bourreaux, les tourmens et la mort. Son ancienne prospérité est effacée de sa mémoire comme si elle n'eût jamais existé, et il ne jouit pas même des rayons du soleil : retenu et enfermé, ses yeux sont obscurcis en plein midi comme dans la nuit la plus profonde. Ou plutôt, quelque effort que nous fassions, nous ne pouvons représenter par nos discours tout le malheur d'un homme qui à chaque moment attend la mort. Mais qu'est-il besoin de nos paroles pour décrire sa situation déplorable, lorsque lui-même nous en a offert un tableau si frappant? Vous en fûtes témoins hier, lorsqu'on vint du palais pour le tirer d'ici par force, et qu'il courut aux vases sacrés pour les embrasser : la pâleur de la mort étoit peinte sur son visage, tout son corps frissonnoit et trembloit, sa voix étoit entrecoupée, sa langue bégayante ; la crainte avoit engourdi tous ses sens et l'avoit rendu comme stupide. Ce n'est pas pour lui reprocher sa disgrace ni pour y insulter, que je rappelle ces circonstances, mais pour toucher vos cœurs, pour vous amener à la compassion, et vous persuader qu'il n'est déjà que trop puni.

Il en est plusieurs parmi vous assez cruels, assez impitoyables pour nous reprocher même de lui avoir donné un asyle dans ce temple : c'est pour fléchir leur ame, c'est pour les adoucir, que je leur trace la peinture de ses malheurs. Eh! pourquoi, je vous prie, seriez-vous indignés ? Est-ce parce que celui qui a fait une guerre continuelle à l'Église y trouve un refuge ? Mais on doit principalement glorifier Dieu, de ce qu'il a réduit cet ennemi formidable à reconnoître lui-même la puissance de l'Église et sa

clémence. Sa puissance, puisque les persécutions qu'il lui a suscitées ont causé sa chute ; sa clémence, puisqu'elle couvre maintenant d'un bouclier son persécuteur, qu'elle le cache à l'ombre de ses ailes, le tient à l'abri de toute violence, et que, sans songer aux maux qu'il lui a faits, elle lui ouvre son sein avec tendresse : action plus honorable que tous les triomphes, victoire éclatante qui confond les juifs et les gentils. Epargner un ennemi qui recourt à elle, lui montrer un visage serein, s'empresser seule de le recevoir lorsque tout le monde l'abandonne, le couvrir de son vêtement comme une mère tendre, le défendre contre le courroux du prince, contre les emportemens du peuple, contre la haine publique; quoi de plus grand et de plus généreux ! c'est là vraiment l'honneur et la gloire de l'autel. Quelle gloire, direz-vous, d'être touché et embrassé par un homme aussi coupable, par un déprédateur public et un concussionnaire. Eh quoi ? je vous prie, une courtisane, une femme impure et chargée de crimes n'a-t-elle pas touché les pieds de Jésus ? et loin d'en faire un reproche à ce Dieu-Sauveur, n'est-ce pas une raison pour l'admirer davantage, pour célébrer sa bonté infinie ? Non, un Dieu pur n'étoit pas souillé par l'attouchement d'un femme impure, mais une courtisane criminelle étoit sanctifiée par la communication avec un Dieu pur et irréprochable. Ne songeons pas, ô mon frère, à nous venger, puisque nous sommes les disciples de Jésus-Christ, qui disoit sur la croix : *Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* (Luc. 23. 34.).

Mais, direz-vous, cet homme lui-même par tou-

tes ses lois a fermé cet asyle. Mais il vient lui-même abroger ces lois, il vient lui-même en reconnoître et en proclamer l'injustice : prosterné au pied de l'autel, devenu un spectacle pour tout l'univers, il instruit tous les hommes dans son silence, et leur dit hautement : Craignez de vous livrer aux mêmes excès, si vous ne voulez pas tomber dans la même infortune. Son malheur est une grande leçon ; et l'autel ne fut jamais plus éclatant, jamais il ne fut plus terrible que depuis qu'il tient ce lion enchaîné. Ainsi ce qui rehausse à nos yeux l'éclat de l'image d'un prince, ce n'est pas de le voir représenté assis sur le trône, revêtu de pourpre, le front ceint du diadême ; mais de voir des barbares étendus à ses pieds, les mains liées derrière le dos, et la tête tristement penchée vers la terre. Vous prouvez vous-mêmes, par votre empressement à accourir dans ce temple, que ce malheureux n'a pas besoin d'employer des paroles touchantes pour nous instruire: sa personne seule est pour nous en ce jour un grand spectacle. Aussi tous les fidèles se rassemblent à l'envi, et je vois ici maintenant un peuple aussi nombreux que dans la solennité de Pâques : tant la disgrace seule de cet homme nous invite tous, et nous appelle d'une voix plus forte, d'une voix plus éclatante que le son de la trompette (1). Désertant la place publique, abandonnant vos maisons, hommes et femmes, vous accourez tous pour voir la foiblesse humaine confondue, la fragilité des choses de ce

(1) Je n'ai pu vérifier si, avant l'usage des cloches, on se servoit de trompettes pour appeler les fidèles à l'église. La figure de saint Jean Chrysostôme en auroit été plus frappante.

monde dévoilée, et la figure hier si brillante d'une vile courtisane réduite aujourd'hui à sa difformité naturelle. Oui, telle est la prospérité, ouvrage de l'injustice, que le malheur, comme une éponge, effaçant toutes les couleurs étrangères, ne laisse plus paroître qu'un visage hideux et toutes les rides de la vieillesse : telle est l'infortune, qu'elle montre le plus abject des hommes dans celui qui par son éclat éblouissoit tous les yeux.

Quelle leçon pour tous ceux qui entrent ici ! Le riche voit précipité du faîte de la grandeur celui qui faisoit trembler toute la terre ; il le voit humilié, aussi timide que le plus timide des animaux, attaché, enchaîné à cette colonne par la crainte, effrayé et tremblant. Frappé de cette vue et instruit par cet exemple, il réprime son orgueil, dépose sa fierté ; et faisant sur les choses humaines d'utiles réflexions, il se retire convaincu de la vérité de ces paroles du prophète Isaïe : *Tous les mortels sont comme l'herbe des champs ; toute la gloire de l'homme est comme la fleur de ces mêmes champs, l'herbe sèche et la fleur tombe* (Is. 40. 6 et 7.). *L'homme séchera aussi promptement que l'herbe*, dit le prophète-roi, *il tombera aussi vite que la fleur de l'herbe* (Ps. 36. 2.) ; *ses jours ne sont qu'une vaine fumée* (Ps. 101. 4.). Le riche se rappelle ces paroles et d'autres encore. Ce spectacle n'est pas moins utile au pauvre qui en est le témoin : consolé par cet exemple éclatant des révolutions humaines, loin de se mépriser lui-même, loin de gémir sur son indigence, il rend grace à la pauvreté d'être pour lui un port tranquille, un asyle sûr, une citadelle inacces-

sible ; et souvent il aimeroit mieux rester dans sa situation présente que de posséder un instant tous les biens de ce monde, pour se trouver ensuite exposé à perdre la vie. Vous voyez quel insigne avantage procure aux riches et aux pauvres, aux grands et aux petits, aux personnes libres et aux esclaves, le refuge que cet homme est venu chercher au pied des autels. Vous voyez comme chacun trouve ici un remède, et se retire guéri par ce seul spectacle.

Suis-je parvenu à toucher vos cœurs, à en bannir tout mouvement d'indignation, à y étouffer tout sentiment de dureté ? vous ai-je enfin amenés à la compassion ? oui, sans doute ; et j'en ai pour garans l'affliction que je vois peinte sur votre visage et les larmes abondantes qui coulent de vos yeux.

Puis donc que la pierre dure est devenue un champ gras et fertile, produisons des fruits de miséricorde, et, faisant paroître au dehors une riche moisson de pitié, allons nous jeter aux pieds du prince, ou plutôt invoquons à l'envi le Dieu bon, prions-le d'amollir lui-même l'ame du prince, et de rendre son cœur sensible, pour qu'il nous accorde une grace entière. Nous voyons déjà que du jour où ce malheureux s'est réfugié dans ce temple, il est arrivé un grand changement. Lorsque les soldats en troupe se présentèrent à l'empereur, animés par les excès du coupable, et demandant son supplice, le prince, instruit qu'il avoit choisi l'église pour asyle, leur tint un long discours pour tâcher de les adoucir ; il leur représenta qu'ils ne devoient pas considérer les fautes de celui contre lequel ils étoient justement indignés, mais ce qu'il avoit pu faire de bien.

Je lui sais gré, disoit-il, de ses bonnes actions, et je lui pardonne les autres comme une suite de la foiblesse humaine. Mais comme ils le pressoient toujours de venger la majesté impériale outragée, qu'ils jetoient des cris, s'élançoient de terre, agitoient leurs piques, s'obstinoient à demander la mort du criminel, alors le prince très clément, versant un torrent de larmes, et leur parlant de la table sainte que cet homme avoit choisie pour asyle, parvint enfin à les apaiser.

Il ne reste plus qu'à changer nous-mêmes à son égard. Eh ! quelle excuse auriez-vous si, lorsque l'empereur outragé oublie les injures qui lui ont été faites, vous montriez un ressentiment implacable, vous qui n'avez pas été attaqués directement ? Pourrez-vous donc, au sortir de cette assemblée, participer aux saints mystères ? pourrez-vous demander à Dieu qu'il vous pardonne vos offenses comme vous pardonnez à ceux qui vous ont offensés ? pourrez-vous prononcer la prière que le Seigneur nous met dans la bouche, si vous demandez la punition de celui qui vous a offensés ? Il a commis de grands crimes, il s'est permis de grands excès, nous n'en disconvenons pas ; mais c'est aujourd'hui le temps de la clémence, et non celui de la rigueur; c'est le temps de la bonté, et non celui de la justice ; c'est le temps de la compassion et de la miséricorde, et non celui du jugement et de la condamnation ; c'est le temps de faire grace, et non celui d'infliger une peine. Ne nous livrons donc pas aux mouvemens de la haine ; mais plutôt prions un Dieu bon de prolonger la vie du coupable, de l'arracher au supplice dont il est

menacé, afin qu'il puisse réparer ses fautes. Implorons tous pour l'Église et pour l'autel un empereur plein de clémence ; conjurons-le d'accorder à la table sainte la grace d'un seul homme. Si nous nous portons à cette démarche, le prince lui-même y applaudira ; Dieu l'approuvera avant le prince, et récompensera abondamment cet acte de douceur : car autant il hait et abhorre l'homme dur et cruel, autant il aime et chérit celui qui est doux et humain. Si c'est un juste, il lui prépare des couronnes plus brillantes ; si c'est un pécheur, il oublie ses fautes, et c'est la récompense dont il paie sa tendresse pour son frère : *Je veux la miséricorde*, dit-il, *et non le sacrifice* (Osée. 6. 6.). Enfin vous voyez partout dans l'Écriture qu'il demande toujours la miséricorde, qu'il la représente comme un moyen de racheter ses péchés. C'est ainsi que nous-mêmes nous nous rendrons Dieu propice, que nous rachetterons nos péchés, que nous honorerons l'Église, que nous mériterons les louanges d'un prince clément, et les applaudissemens de tout le peuple. C'est ainsi que la douceur et la modération de notre ville seront admirées jusqu'aux extrémités de la terre, et que notre action sera célébrée par tous les peuples chez qui elle retentira. Si donc nous voulons jouir de ces grands avantages, allons nous jeter aux pieds de l'empereur, implorons-le, conjurons-le, arrachons au péril un malheureux captif, notre suppliant, afin que nous obtenions nous-mêmes les biens à venir par la grace et par la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire maintenant et toujours dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE PRONONCÉE PAR SAINT JEAN CHRYSOSTÔME, APRÈS QU'IL EUT OBTENU LA GRACE DES PRINCIPAUX DE L'EMPIRE DONT ON DEMANDOIT LA TÊTE.

Gaïnas, général des Goths, un de ceux qui avoient sollicité la disgrace d'Eutrope, fier d'avoir causé la chute d'un ministre puissant, abusa de la foiblesse d'un prince paresseux et timide. Il menaça Arcadius de tout ravager avec ses troupes, si on ne lui livroit Aurélien, Saturnin et le comte Jean. C'étoient les premiers hommes de la cour et les principaux personnages de l'empire. Gaïnas les craignoit tous trois, et il ne cachoit pas le dessein qu'il avoit de leur donner la mort. Ils furent sacrifiés à la haine du barbare; ou plutôt ils se dévouèrent généreusement eux-mêmes au salut de l'état, et partirent pour aller se livrer à Gaïnas. Saint Jean Chrysostôme partit avec eux; et son éloquence adoucit tellement le cœur d'un ennemi cruel, qu'il leur laissa la vie et se contenta de leur exil.

Au retour de son voyage, le saint évêque parle à son peuple suivant sa coutume; il lui annonce pourquoi il s'est absenté et pourquoi il est revenu; il profite de la circonstance pour l'entretenir de l'incertitude des choses humaines, et lui apprendre combien peu on doit compter sur les hommes dans le siècle présent. Il expose tous les inconvéniens des grandes richesses et les avantages de la pauvreté, pour faire mépriser les unes et aimer les autres. Il ajoute que si l'on n'a pas le courage de renoncer à ses biens dans la prospérité, on doit prévoir les disgraces et s'y attendre. Il exhorte à cette sage prévoyance par l'exemple de Job dont il développe et dont il loue la résignation courageuse. Il conclut en disant qu'on ne doit se laisser ni abattre par la pauvreté ni enfler par les richesses.

HOMÉLIE

PRONONCÉE PAR SAINT JEAN CHRYSOSTÔME APRÈS QU'IL EUT OBTENU LA GRACE DES PRINCIPAUX DE L'EMPIRE DONT ON DEMANDOIT LA TÊTE.

Bén. tom. 3, p. 405; Fr. D. t. 5, p. 895; Sav. seulement le latin, t. 7, p. 936.

Je me suis tu long-temps, j'ai tardé beaucoup plus qu'à l'ordinaire à reparoître devant vous ; mais on ne doit l'attribuer ni à la paresse ni à l'indifférence : j'étois occupé à apaiser les troubles, à calmer les flots, à dissiper la tempête ; je m'empressois de tendre la main à des infortunés qui avoient fait naufrage, qui étoient près d'être submergés, je voulois les ramener au port, les placer dans un lieu tranquille et paisible ; car je suis le père commun de tous, et je dois penser non seulement à ceux qui sont debout, mais encore à ceux qui sont tombés ; non seulement à ceux qui naviguent heureusement, mais encore à ceux qui sont agités par les flots ; non seulement à ceux qui sont en sûreté, mais encore à ceux qui sont au milieu des périls. C'est pour cela que j'ai été quelque temps séparé de vous, faisant des courses, employant les conseils, les prières, les supplications, pour sauver d'une mort prochaine les principaux de l'empire.

C'est après avoir dissipé l'orage, que je suis revenu vers vous qui êtes à l'abri, qui jouissez du plus grand calme. J'ai été vers des malheureux pour les arracher à la tempête et à leurs infortunes ; je suis revenu vers vous pour prévenir la tempête et les disgraces ; car si je dois penser non seulement à ceux qui sont debout, mais encore à ceux qui sont tombés, je ne dois pas tellement songer à ceux-ci que j'oublie ceux-là. Je dois relever les uns, mais empêcher que les autres ne tombent; je dois délivrer les uns des maux qui les oppriment, mais empêcher que les autres n'éprouvent des accidens fâcheux.

Les choses humaines n'ont rien de fixe et d'assuré : elles offrent le tableau d'une mer furieuse, et enfantent tous les jours des naufrages aussi affreux qu'imprévus. Tout est plein de troubles et de tumultes; tout est écueils et précipices; tout est craintes, périls, soupçons, frayeurs, chagrins et soucis. On ne se fie plus à personne, chacun redoute son prochain. Nous touchons au temps qui a été décrit par le prophète: *Ne vous fiez point à vos amis, ne comptez point sur vos chefs*, soyez en garde chacun contre votre prochain, *craignez de vous ouvrir même à votre propre épouse* (Mich. 7. 5.). Pourquoi cela? c'est que les temps sont mauvais, *c'est que le frère dresse des embûches à son frère, et que l'ami use d'artifice envers son ami* (Jér. 9. 4.). On ne peut plus s'assurer ni d'un ami ni d'un frère. La charité est bannie d'entre nous; tout est en proie à une guerre civile, et à une guerre qui n'est pas ouverte, mais secrète et cachée. On

ne rencontre partout que des masques trompeurs, et des loups qui se cachent sous la peau de brebis. Nous vivrions plus sûrement avec des ennemis déclarés qu'avec ceux qui se disent nos amis. Ceux qui nous flattoient hier et qui nous caressoient, se sont montrés tout-à-coup des ennemis furieux, et, levant le masque, sont devenus les plus cruels de nos accusateurs. Ils nous persécutent et nous calomnient pour les mêmes objets pour lesquels, il n'y a que quelques momens, ils nous rendoient graces.

Quelle est la cause de ces désordres? l'amour des richesses, la fureur pour l'argent, cette maladie incurable, cette fournaise toujours allumée, cette passion tyrannique répandue sur toute la face de la terre. C'est pour cela que je ne cesserai pas de dire encore aujourd'hui ce que j'ai déjà dit si souvent (1).... Toutefois plusieurs nous faisoient dernièrement des reproches : Ne cesserez-vous donc jamais, nous disoient-ils, de vous armer contre les riches? leur ferez-vous une guerre continuelle? Est-ce donc moi qui leur fais la guerre? est-ce moi qui m'arme contre eux? ne sont-ce pas eux au contraire qui aiguisent contre eux-mêmes des épées, tandis que moi je parle et j'agis en leur faveur? L'expérience ne prouve-t-elle pas que moi qui les reprends, qui leur fais de continuels reproches, je cherche leur avantage; et que ceux qui se plaignent

(1) La phrase est ici coupée et suspendue sans être renouée par la suite. J'ai conservé en français cette irrégularité qui met du naturel dans le discours.

de mes reproches, sont plutôt leurs ennemis ? Vous voyez que l'événement vient confirmer mes paroles. Ne vous disois-je pas sans cesse que les richesses sont comme des esclaves fugitives, qu'elles passent de l'un à l'autre. Et plût à Dieu qu'elles ne fussent que perfides sans être meurtrières ! plût à Dieu qu'elles ne fissent qu'abandonner leurs possesseurs sans les égorger ! Mais en même temps qu'elles les laissent dépourvus de tout secours, elles les livrent à l'épée homicide, elles les conduisent à un profond abyme, elles les trahissent cruellement, elles poursuivent surtout ceux qui les chérissent. Ce sont des ingrates, des perfides, des meurtrières, des bêtes féroces qu'on ne peut apprivoiser, des précipices escarpés de toute part, des écueils toujours battus par les flots, une mer toujours soulevée par les vents, des tyrans superbes, des maîtres ses barbares, des ennemies irréconciliables, toujours déclarées, toujours animées contre ceux qui les possèdent. La pauvreté au contraire est un asyle assuré, un port tranquille, un rempart inébranlable : elle procure des délices sans périls, un plaisir pur, une vie sans tumulte, des jours sans orage, des ressources toujours nouvelles : elle nous met à l'abri des fautes et des punitions ; c'est la mère de la sagesse, le frein de l'orgueil, une source d'humilité. Pourquoi donc, je vous le demande, la fuyons-nous pour courir après les richesses qui sont des ennemies, des meurtrières, plus cruelles que toutes les bêtes féroces ? Telle est la cupidité, telle est la fureur pour l'argent. Pourquoi faire habiter sous le même toit que vous un ennemi qui ne ces-

sera jamais de l'être ? pourquoi irriter une bête féroce qu'il faudroit apprivoiser ?

Et comment, direz-vous, deviendra-t-elle plus douce et plus docile ? Ce sera si vous écoutez mes discours, maintenant que les calamités sont récentes, que le malheur poursuit un grand nombre d'hommes, que tous sont dans le trouble et dans la tristesse. Comment donc une bête féroce cessera-t-elle d'être une bête féroce ? Je puis la changer, si vous le voulez; de simples discours peuvent avoir cette vertu. Et comment perdra-t-elle sa férocité ? Ce sera si nous apprenons comment elle devient cruelle. Comment donc devient-elle cruelle? Des lions, des léopards, des ours qui sont enchaînés et retenus dans des réduits obscurs, deviennent plus violens et plus furieux. De même les richesses enfermées et enfouies s'agitent et rugissent plus horriblement que des lions. Si vous les tirez des ténèbres pour les répandre dans le sein des pauvres, le lion devient un agneau, l'ennemi devient un protecteur, l'écueil un port, le précipice un asyle. Chargez trop un navire, le fardeau le fait submerger; chargez-le avec modération, il vogue plus facilement. Il en est de même de nos maisons. Amassez-y des richesses au-delà du besoin; le moindre vent, le moindre revers fait périr la barque avec les hommes. Ne tenez en réserve que ce que le besoin demande; quelque orage qu'il survienne, vous parcourrez aisément les flots. Ne désirez pas plus que vous ne devez, afin de ne pas perdre le tout; n'amassez pas du superflu, afin de n'être pas privé du nécessaire; ne passez pas les bornes prescrites, afin de n'être

pas dépouillé à-la-fois de tous vos biens. Retranchez ce qui est de trop, afin d'être riche avec ce qui est suffisant. Ne voyez-vous pas que le vigneron taille sa vigne pour que la sève agisse dans la racine, et ne se perde pas tout entière dans les feuilles et dans le sarment. Faites de même : retranchez les feuilles, et employez toute votre vigueur à produire des fruits.

Que si vous refusez d'abandonner vos biens dans la prospérité, préparez-vous du moins à l'adversité. Attendez-vous à la tempête dans le calme, à la maladie dans la santé, à l'indigence dans les richesses. *Dans l'abondance*, dit le Sage, *souvenez-vous de la famine ; souvenez-vous de la pauvreté dans l'opulence* (Eccl. 18. 25.). Si vous êtes ainsi disposé, vous userez de vos biens avec sagesse, vous supporterez la pauvreté avec courage si elle vient vous assaillir. Le malheur auquel on ne s'attend pas, trouble beaucoup lorsqu'il arrive : si l'on s'y attend, il trouble peu lorsqu'il survient. En vous préparant aux disgraces vous gagnez deux avantages, de ne pas vous laisser enivrer dans le bonheur, ni abattre dans un revers fâcheux. Tout vous dit que vous devez vous attendre à l'adversité. Cette attente vous tiendra lieu d'expérience. Je m'explique. Vous êtes riche ; attendez-vous chaque jour à la pauvreté. Pourquoi ? c'est que cette attente pourra vous être fort utile. Celui qui s'attend à la pauvreté ne se laisse ni enorgueillir ni amollir dans les richesses : il ne convoite pas le bien d'autrui. La crainte née de cette attente est comme un maître toujours à ses côtés pour l'avertir et pour réprimer

son orgueil ; elle coupe comme avec un fer tranchant et empêche de croître les funestes rejetons de l'avarice et de la cupidité. Nous attendre aux disgraces nous procure donc ce premier avantage important ; nous en retirons encore cet autre qui n'est pas moindre, c'est que si la pauvreté même survient, elle ne nous cause aucune frayeur. Faisons marcher d'abord l'attente des maux afin que les maux mêmes n'arrivent pas, puisque si l'homme se corrigeoit en s'y attendant, il ne seroit pas nécessaire qu'il les éprouvât en effet. Les Ninivites en sont une preuve frappante. C'est parce que, sur la prédiction du prophète Jonas, ils s'attendirent aux plus affreux désastres, qu'ils apaisèrent le courroux céleste, et détournèrent les maux qui alloient fondre sur eux. C'est parce que les juifs n'en crurent pas le prophète qui leur annonçoit la prise de Jérusalem, qu'ils éprouvèrent les plus grands malheurs. *Le sage*, dit Salomon, *évite le mal parce qu'il le craint, l'insensé le rencontre parce qu'il ne le redoute pas* (Prov. 14. 16.). Celui qui dans l'opulence s'attend à devenir pauvre, ne le deviendra pas facilement. Vous n'avez pas voulu vous instruire par l'attente des disgraces, les disgraces mêmes vous instruiront plus que vous ne voudrez. Attendez-vous donc à la pauvreté dans les richesses, attendez-vous à la faim dans l'abondance, craignez l'infamie lorsque vous êtes comblé de gloire, redoutez la maladie lorsque vous jouissez de la santé. Réfléchissez continuellement sur la nature des choses humaines qui s'échappent aussi promptement que les eaux d'un fleuve, qui se dissipent

dans l'air comme la fumée, qui sont aussi vides que l'ombre passagère. Si vous faites de sages réflexions, ni la prospérité ne pourra vous enfler, ni l'adversité ne pourra vous abattre. Si vous n'êtes pas trop attaché aux biens de cette vie, vous ne serez pas affligé lorsqu'ils vous quitteront. Si vous accoutumez votre esprit à attendre les maux, souvent les maux ne viendront pas, ou s'ils viennent, ils ne vous effraieront pas beaucoup.

Et, afin que vous sachiez que je ne parle pas ici par conjecture, je vais vous raconter une ancienne histoire : On a vu paroître dans le monde un homme aussi admirable que célèbre, le bienheureux Job, ce généreux athlète de la vertu, qui a soutenu tous les combats, et qui, dans tous, a obtenu la couronne, qui a remporté contre le démon une infinité de victoires. Il a été riche et pauvre, considéré et méprisé, père d'un grand nombre d'enfans et privé de tous ses enfans ; il s'est trouvé dans les palais des princes et sur un fumier ; il a été revêtu d'habits magnifiques, et ensuite rongé par les vers ; il s'est vu environné de personnes qui le combloient de louanges, et ensuite il a subi les outrages de ses serviteurs qui s'élevoient contre lui, de ses amis qui lui faisoient des reproches, de sa femme qui le persécutoit. Richesse, puissance, gloire, honneurs, considération, sûreté, paix, santé florissante, grand nombre d'enfans tous dignes de sa tendresse, tous les biens d'abord avoient coulé sur lui en abondance sans aucun mélange de maux. Son opulence et son bonheur paroissoient à l'abri de toute disgrace et de tout revers, et il sembloit que

Dieu l'avoit fortifié de toute part; mais toute cette prospérité ne tarda pas à s'évanouir. Une infinité de tempêtes, et toutes des plus violentes, qui se succédoient de près et sans interruption, vinrent fondre sur la maison de cet homme si universellement heureux. Tous ses biens lui furent enlevés à-la-fois. Ses fils et ses filles périrent tous d'une mort violente et prématurée, non moissonnés par le glaive, mais accablés sous les ruines d'une maison qu'un vent impétueux fit écrouler tout-à-coup. La femme de ce juste s'éleva contre lui et l'attaqua sans ménagement. Ses amis et ses serviteurs l'accablèrent de reproches, quelques-uns même poussèrent l'insolence jusqu'à lui cracher au visage, comme il s'en plaint lui-même (Job. 30. 10.). Il fut chassé de sa maison, et il n'eut plus pour demeure qu'un fumier. Cette pierre précieuse étoit rongée par les vers, qui sortoient de tout son corps comme d'une source intarissable; un sang noir et corrompu couloit de toutes ses plaies; et, devenu son propre bourreau, il racloit lui-même ses ulcères avec les débris d'un vase rompu. Il éprouvoit sans cesse des douleurs aiguës et insupportables. La nuit étoit pour lui plus affreuse que le jour, et le jour plus terrible que la nuit. *Lorsque je m'endors* (dit-il lui-même), *je dis : Quand viendra le jour? Lorsque je me lève, je dis encore : Quand viendra le soir? Je suis pénétré de douleur depuis les approches des ténèbres de la nuit jusqu'au retour de la lumière*, et depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher (1).

(1) *Et depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.* J'ai ajouté

Tout étoit écueil, tout étoit précipice pour le malheureux Job ; tous l'insultoient, personne ne le consoloit. Cependant au milieu d'une pareille tempête, malgré la violence des flots dont il étoit assailli, il demeura ferme et inébranlable. La cause étoit celle que j'ai dite : c'est qu'il pensoit à la pauvreté quand il étoit riche, qu'il s'attendoit à la maladie quand il étoit en santé, et que quand il étoit père d'un grand nombre d'enfans, il se disoit qu'il pouvoit tous les perdre à-la-fois. Il rouloit sans cesse cette crainte en lui-même, il entretenoit au dedans de lui cette frayeur salutaire, parce qu'il connoissoit la nature des choses humaines, et qu'il réfléchissoit sur leur fragilité. C'est pour cela qu'il disoit lui-même : *Ce que je craignois m'est arrivé, et les maux que j'appréhendois sont tombés sur moi* (Job. 3. 25.). Occupé de cette crainte à laquelle ses réflexions le ramenoient sans cesse, il prévoyoit, il attendoit les disgraces, et c'est pour cela qu'elles ne le troublèrent pas lorsqu'elles arrivèrent. *Je n'ai pas eu de paix*, dit-il, *je n'ai pas eu de repos ; je ne me suis pas endormi ; et la colère du Seigneur est tombée sur moi* (Job. 3. 26.). Il ne dit point : Je n'ai pas de paix, je n'ai pas de repos ; mais, parlant au passé : Je n'ai pas eu de paix, dit-il, je n'ai pas eu de repos. Si la prospérité dont je jouissois m'inspiroit de l'orgueil, les adversités auxquelles je m'attendois ne me permettoient pas d'être tranquille. Si l'abondance de toute chose

de moi ces mots qui me paroissent nécessaires pour compléter la phrase.

me plongeoit dans les délices, l'idée de la détresse où je pouvois me trouver un jour bannissoit de mon cœur la sécurité. Si les biens présens m'engageoient à jouir, la crainte des maux attendus troubloit ma jouissance. Aussi les peines et les épreuves qu'il prévoyoit de loin, qu'il avoit long-temps méditées, ne le troublèrent pas lorsqu'il les vit de près, il les supporta avec courage lorsqu'elles vinrent l'assaillir. Or, pour preuve qu'il n'étoit pas fort attaché aux biens présens, écoutez ce qu'il dit lui-même : *Si j'ai mis ma joie dans mes grandes richesses, si j'ai cru que l'or étoit ma force, si j'ai eu confiance dans mes pierres précieuses, si je me suis attaché à mes possessions immenses* (Job. 31. 24 et 25.) Quoi! bienheureux Job, vous ne vous êtes pas applaudi des richesses dont vous étiez environné? — Non, certes, dit-il. — Pourquoi cela? — C'est que je savois combien elles sont caduques et passagères, je savois que la possession n'en est pas durable : *Ne voyons-nous pas*, dit ce juste, *que le soleil et la lune qui brillent sur nos têtes, souffrent des éclipses qui ne dépendent pas de ces astres* (Job. 31. 26.) *?* C'est comme s'il disoit : Si les astres qui brillent dans les cieux d'un éclat continuel, éprouvent des changemens, si le soleil et la lune souffrent des éclipses, ne seroit-ce pas le comble de la folie de croire que les biens terrestres sont stables et permanens? Job ne s'est pas applaudi de ces biens lorsqu'il en jouissoit, il ne s'est pas affligé lorsqu'ils l'abandonnoient, parce qu'il connoissoit leur nature.

D'après ces réflexions, mes très chers frères, ne

nous laissons ni abattre par la pauvreté, ni enfler par les richesses ; mais conservant une ame tranquille au milieu des révolutions de ce monde, recueillons les fruits de cette sagesse, afin de jouir ici-bas d'un plaisir pur et d'obtenir le royaume céleste. Puissions-nous l'obtenir ce royaume par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ !

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE SUR DIFFÉRENS OBJETS DE MORALE.

CETTE homélie qui a été certainement prononcée à Antioche, quoiqu'on ignore en quelle année, roule sur différens objets de morale. L'orateur, après avoir loué ceux qui l'écoutent pour leur zèle à venir entendre la parole sainte, montre 1.° en quoi consiste la vraie grandeur et la vraie principauté; 2.° combien les avantages spirituels l'emportent sur les avantages temporels; 3.° quelle est la différence de la vie présente et de la vie future; 4.° enfin (et c'est l'article sur lequel il s'étend davantage) comment Jésus-Christ nous a rendu faciles les préceptes les plus sublimes, en les pratiquant lui-même, et en nous mettant sous les yeux les prix et les récompenses.

HOMÉLIE

SUR DIFFÉRENS OBJETS DE MORALE.

Bén. tom. 3, p. 337 ; Fr. D. t. 5, p. 647 ; Sav. t. 8, p. 71.

La chaleur est excessive, les rayons du soleil sont brûlans ; mais votre ardeur à entendre nos instructions n'en est pas ralentie. Tel est l'auditeur vigilant et attentif ; fortifié par son amour pour la parole sainte, il supporte tout aisément pour satisfaire cette passion noble et spirituelle. Rien n'est capable de l'arrêter, ni les excès de la chaleur, ni les embarras des affaires, ni tous les soins de la vie présente; tandis que l'auditeur négligent et lâche ne peut être animé ni par la douceur de la température, ni par la tranquillité du loisir, ni par la sécurité d'un état paisible. Vous, mes frères, vous êtes bien différens. Aussi je vous préfère à tous les habitans d'Antioche ; je vous regarde comme la partie principale de cette ville célèbre : votre ardeur et votre vigilance sont toujours les mêmes, et vous suivez attentivement toutes nos instructions. Ce temple est pour moi plus auguste que les palais des princes. Les faveurs qu'on accorde dans ces palais, quelles qu'elles puissent être, se terminent avec la vie, elles sont sujettes à mille révolutions.

Ici au contraire, on jouit de la plus grande sûreté, les honneurs sont à l'abri de tout changement; les pouvoirs ne finissent jamais, et loin d'être interrompus par le trépas, c'est alors qu'ils sont plus assurés.

Ne me parlez point d'un homme porté sur un char magnifique, avec une contenance fière, environné de gardes, et précédé d'un héraut dont la voix le proclame et l'annonce : ce n'est pas à ces marques que je reconnois le prince, mais à l'état de son ame. S'il commande à ses passions, s'il triomphe de ses vices, s'il se rend maître de sa cupidité, s'il règle ses désirs, s'il n'est pas consumé par l'envie, s'il n'est pas entraîné par la folle passion d'une vaine gloire, s'il ne redoute pas la pauvreté, s'il n'appréhende pas de revers fâcheux, si cette appréhension ne le glace pas d'épouvante : c'est à ces marques que je reconnois le prince, c'est là la vraie principauté. Si, commandant aux hommes, il obéit à ses passions, je prétends qu'il est le plus esclave de tous les esclaves. Et comme celui qui est dévoré par une fièvre intérieure, quoique rien ne paroisse au dehors, et que la plupart ne s'en aperçoivent pas, est déclaré par les médecins attaqué d'une fièvre dangereuse : de même celui dont l'ame est asservie à ses passions, quoique tout au dehors annonce le contraire, je le déclare esclave, parce qu'il est dominé intérieurement par la tyrannie de ses mauvais désirs; je le déclare malade, parce qu'il est brûlé intérieurement par la fièvre des vices. Celui qui a secoué le joug des passions, que ses mauvais désirs ne dominent pas, qui n'éprouve pas une crainte déraisonnable de la pauvreté, de l'infa-

mie, de tout ce qu'on regarde comme triste dans le monde, fût-il revêtu de haillons, habitât-il une prison, fût-il chargé de chaînes, est à mes yeux le plus libre de tous les hommes libres, le plus prince de tous les princes. Les pouvoirs de cet empire ne s'achettent pas à prix d'or : ils ne sont exposés ni aux invectives d'un accusateur, ni aux attaques de l'envie, ni aux artifices de l'intrigue. Placés comme dans l'asyle inviolable d'une philosophie sainte, ils sont stables et permanens, ne cèdent à aucune révolution, ni à la mort même. C'est ce qu'attestent les martyrs, dont les corps sont réduits en cendre, et dont le pouvoir augmente tous les jours, chasse les démons, dissipe les maladies, excite le zèle des villes, appelle ici les peuples. Ce pouvoir a une telle force, même après la mort des saints, que tous accourent en foule, non contraints par la nécessité, mais entraînés par une ardeur que le temps ne peut ralentir.

Vous le voyez, ce n'est pas à tort que j'ai annoncé ce temple comme plus auguste que les palais des princes. Les faveurs qu'on obtient dans ces palais ressemblent aux feuilles qui sèchent et aux ombres qui passent : les graces qu'on reçoit ici sont plus fermes que le diamant, puisqu'elles sont immortelles, immuables, qu'elles ne cèdent à aucune révolution, qu'elles viennent d'elles-mêmes à ceux qui les désirent, qu'elles ne sont pas sujettes à être disputées, ni attaquées en justice, ni calomniées. Les avantages temporels trouvent une foule d'envieux ; plus les avantages spirituels s'étendent sur un grand nombre de personnes, plus elles mon-

trent leur magnificence. Vous pouvez vous en convaincre par le discours même que je vous adresse. Si je l'avois retenu au dedans de moi-même, je n'en aurois été que plus pauvre; en le répandant sur tous ceux qui m'écoutent, comme une bonne semence dans une bonne terre, je multiplie mes biens, j'augmente mes richesses, en même temps que je vous rends plus riches : cette profusion m'enrichit loin de m'appauvrir. C'est tout le contraire pour l'or : si j'en ai une grande quantité en réserve, et que je veuille en faire part à tous, ce partage diminuera ma possession, et je ne conserverai plus mon ancienne opulence.

Puis donc que les avantages spirituels ont une si grande supériorité, puisqu'ils se communiquent si facilement à tous ceux qui veulent les recevoir, recherchons-les avec ardeur, cessons de poursuivre des ombres, des précipices, des écueils. C'est afin d'augmenter notre ardeur pour les avantages spirituels, que Dieu a fait les avantages temporels de nature à expirer avant la mort de celui qui les possède. Je m'explique. Ce n'est pas lorsque l'homme meurt que ces avantages meurent avec lui; mais ils se flétrissent et disparoissent entièrement lorsqu'il vit encore, afin que l'expérience lui apprenne que par leur nature ils sont plus fragiles que le verre, plus fugitifs que l'ombre, et que cette connoissance le guérisse de la fureur qui lui fait désirer et embrasser des objets qui lui échappent. Par exemple, les richesses abandonnent souvent le riche avant sa mort. La jeunesse n'attend point notre trépas, elle nous quitte au milieu de la route, pour faire place

à la triste vieillesse. La beauté expire du vivant même de la femme qui en est si fière, et à ses traits agréables succèdent des traits difformes. Il en est de même de la gloire, de la puissance, des honneurs, qui sont passagers, et plus mortels que les hommes qui les possèdent. On voit périr tous les jours des biens présens, comme on voit mourir des corps. Or, cela arrive afin que nous nous attachions uniquement aux biens futurs, que nous soupirions après leur jouissance, et que marchant sur la terre, nous vivions dans le ciel par le désir.

Dieu a fait deux vies différentes entre elles, l'une présente, l'autre future; l'une visible, l'autre invisible, l'une sensible, l'autre spirituelle; l'une dont on jouit réellement, l'autre dont on ne jouit que par la foi; l'une qui est entre nos mains, l'autre qui n'est qu'en espérance; l'une est la carrière, l'autre le prix; il a donné à l'une les combats et les travaux, il a réservé pour l'autre les couronnes et les récompenses; l'une est la mer, l'autre le port; l'une est courte, l'autre immortelle. Ainsi, comme beaucoup d'hommes préféroient les choses sensibles aux choses spirituelles, il a rendu celles-là fragiles et passagères, afin de nous attacher fortement à l'amour des choses futures, en nous arrachant à la fureur pour les choses présentes. Ensuite, comme les choses invisibles et spirituelles n'existoient que par la foi et en espérance, que fait-il? Se revêtant de notre chair, et accomplissant ses desseins admirables, il paroît dans le monde, nous met sous les yeux les choses futures, et par là confirme dans la foi les esprits les plus grossiers. En effet, comme

il nous apportoit une vie angélique, qu'il faisoit le ciel de la terre, qu'il donnoit des préceptes qui devoient égaler aux puissances incorporelles ceux qui les pratiqueroient, que des hommes il en faisoit des anges, qu'il les appeloit à des espérances célestes, qu'il multiplioit leurs combats, qu'il leur ordonnoit de prendre un essor plus sublime, de s'élever jusqu'au plus haut des cieux, de s'armer et de combattre contre toute la troupe des esprits impurs, d'étouffer le tumulte des passions, de porter un corps et de le mortifier, d'être revêtu d'une chair et d'être l'égal des puissances spirituelles : comme il donnoit, dis-je, ces préceptes, que fait-il? comment rend-il le combat plus aisé? Ou plutôt, si vous le trouvez bon, parlons d'abord de la grandeur des préceptes ; voyons comment il nous fait prendre notre essor en haut, comment il nous a ordonné presque de nous dépouiller de la nature humaine pour nous transporter dans le ciel.

La loi ordonnoit de prendre œil pour œil. *Si quelqu'un*, dit Jésus-Christ, *vous frappe sur la joue droite*, *présentez-lui la gauche* (Matth. 5. 39.). Il ne nous dit pas seulement, supportez l'injure avec douceur et avec courage ; mais que votre modération aille plus loin, préparez-vous à souffrir plus encore qu'on ne veut vous faire souffrir, opposez un excès de modération à un excès d'injure, afin que celui qui vous insulte, respectant votre extrême douceur, soit touché et se retire. *Priez*, dit le même Jésus, *pour ceux qui vous calomnient*, *priez pour vos ennemis*, *faites du bien à ceux qui vous haïssent* (Matth. 5. 44.). Et lorsqu'il

conseille la virginité : *Que celui*, dit-il, *qui peut comprendre ceci, le comprenne* (Matth. 19. 12.). Comme après la désobéissance d'Adam, la virginité s'étoit enfuie du Paradis terrestre, et avoit quitté le monde où nous vivons, Jésus-Christ l'a ramenée, après un long bannissement, dans son ancienne patrie dont elle étoit exilée. Dès son entrée dans le monde, honorant la virginité et changeant les lois de la nature, il est né d'une femme qu'il a laissée vierge en la rendant sa mère. Ainsi, comme en venant sur la terre il nous donnoit ces préceptes, et qu'il rendoit notre vie sublime, il nous offroit une récompense qui répondoit à nos travaux, qui même leur étoit bien supérieure. Mais cette récompense-là même étoit invisible, elle n'existoit qu'en espérance, par la foi, et dans l'attente des choses futures. Puis donc que les préceptes étoient relevés et pénibles, que les prix et les couronnes n'existoient que par la foi, voyez comment il procède, comment il rend la lutte aisée et les combats faciles.

Comment procède-t-il donc ? Il emploie deux moyens. Le premier, c'est de pratiquer lui-même ce qu'il ordonne; le second, c'est de nous montrer lui-même les récompenses et de nous les mettre sous les yeux. Dans ses paroles il offre le précepte et la récompense. Voici le précepte : *Priez pour ceux qui vous calomnient et qui vous persécutent;* voici la récompense : *afin que vous soyez les enfans de votre Père qui est dans les cieux* (Matth. 5. 44 et 45.). Et encore : *Vous êtes heureux lorsque les hommes vous chargeront de malédictions, qu'ils vous persécuteront, qu'ils diront faussement toute*

sorte de mal contre vous. Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux (Matth. 5. 11 et 12.). Vous voyez encore ici le précepte et la récompense. Il ordonne le travail, et il prépare lui-même le salaire. *Celui*, dit-il encore, *qui abandonnera sa maison, ses frères et ses sœurs*, voilà le précepte; *recevra le centuple et possédera la vie éternelle* (Matth. 19. 29.), voilà le prix et la couronne. Ainsi, je le répète, comme les préceptes étoient relevés, et que les récompenses n'étoient pas visibles, que fait-il? Il nous montre lui-même les préceptes en exécution, et il nous met les couronnes sous les yeux. Et comme celui à qui on ordonne de marcher dans une route non battue, s'il voit quelqu'un marcher devant lui, entreprend plus aisément la chose et l'exécute avec plus d'ardeur: de même dans les préceptes, quand nous nous voyons précédés, nous marchons facilement. Afin donc que notre foiblesse suivît avec moins de peine, Jésus-Christ se revêtant de notre chair et de notre nature, a marché lui-même dans la route, et nous a montré les préceptes en exécution. Ce précepte: *Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui la gauche*, il l'a exécuté lui-même, quand il fut frappé par un serviteur du grand-prêtre. Sans entreprendre de se venger, il se contenta de répondre avec douceur: *Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous* (Jean. 18. 23.)? Vous voyez une patience incroyable, une humilité merveilleuse. Il étoit frappé non par un homme libre, mais par un vil et méprisable es-

clave ; et il répond avec une modération extrême. C'est ainsi que son père disoit aux juifs : *Mon peuple, que vous ai-je fait ? en quoi vous ai-je affligé ? quelle peine vous ai-je causée ? répondez-moi* (Mich. 6. 3.). Jésus-Christ dit lui-même : *Faites voir le mal que j'ai pu dire.* Son Père avoit dit : *Répondez-moi.* Jésus-Christ dit lui-même : *Pourquoi me frappez-vous ?* Son Père avoit dit : *En quoi vous ai-je affligé ? quelle peine vous ai-je causée.* Et lorsqu'il enseigne la pauvreté, voyez comme il la montre lui-même dans sa personne : *Les renards*, dit-il, *ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête* (Matth. 8. 20.). Vous voyez son extrême pauvreté : il n'avoit ni maison, ni table, ni siége, rien en un mot. Il nous enseignoit à écouter patiemment les injures ; et il nous a donné l'exemple de cette patience. Lorsque les juifs l'appeloient possédé du démon et Samaritain, il pouvoit les punir de leur insolence et les faire périr ; mais il ne leur faisoit que du bien, il chassoit leurs démons. *Priez pour ceux qui vous calomnient*, nous dit-il ; et il l'a fait sur la croix. Lorsque les juifs l'eurent crucifié, il disoit à son Père du haut de la croix où ils l'avoient attaché : *Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.* Il faisoit cette prière, non qu'il ne pût leur pardonner lui-même, mais il vouloit nous apprendre à prier pour nos ennemis. Comme il vouloit nous instruire par des actions, encore plus que par des paroles, voilà pourquoi il a ajouté une prière. Que les hérétiques n'abusent donc point de paroles qui annoncent sa bonté pour le taxer de

foiblesse ; car c'est le même qui a dit : *Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés* (Matth. 9. 6.). Mais comme il vouloit nous instruire, je le répète, et que celui qui instruit offre son propre exemple sans se borner à des discours, c'est pour cela qu'il a ajouté une prière. C'est ainsi qu'il a lavé les pieds de ses disciples, non qu'il fût moindre qu'aucun d'eux, mais quoiqu'il fût leur Seigneur et leur Maître; il s'est abaissé à cette humble fonction, afin de leur enseigner l'humilité. C'est pour cela encore qu'il leur disoit: *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (Matth. 11. 29.).

Voyons maintenant comment ce même Dieu nous offre et nous met sous les yeux les prix et les récompenses. Il nous a promis la résurrection des corps, l'incorruptibilité, l'enlèvement au milieu des nues et des airs pour aller au-devant de lui ; et c'est ce qu'il nous a montré par des effets. Comment cela? Il est ressuscité après sa mort, et il a conversé pendant quarante jours avec ses disciples, afin qu'ils fussent bien assurés quels doivent être nos corps après la résurrection. Il nous dit par la bouche de son apôtre: *Nous serons enlevés dans les nues pour aller à la rencontre du Seigneur au milieu des airs* (1. Thess. 4. 16.) ; et c'est ce qu'il nous a encore montré dans sa personne : lorsqu'après sa résurrection il devoit monter dans le ciel, *il s'éleva*, en présence de ses disciples, *et il entra dans une nuée qui le déroba à leurs yeux ; les disciples étoient frappés d'étonnement en le voyant monter dans le ciel* (Act. 1. 9.). Notre corps, comme

tiré de la même masse que celui de Jésus-Christ, participera à la même gloire ; les membres seront tels que la tête, et la fin telle que le commencement. C'est ce que saint Paul exprime plus clairement par ces mots : *Il transformera notre corps, tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux* (Philip. 3. 21.). Or, s'il est conforme à celui de Jésus-Christ, il prendra la même route, et il s'élèvera de même dans les nues. Attendez-vous donc aussi au même avantage dans la résurrection. Comme le nom de royaume céleste étoit obscur pour ceux à qui on le prononçoit, c'est pour cela que Jésus-Christ se transportant sur une montagne, se transfigura en présence de ses disciples, qu'il leur fit voir un échantillon de la gloire future, et comme une image imparfaite de ce que seroient un jour nos corps. Dans sa transfiguration, il se montra avec ses habits, ce qui ne sera pas dans la résurrection de nos corps. Ils n'auront besoin ni de vêtement, ni de toit, ni d'abri, en un mot d'aucune des commodités que nous leur procurons. En effet, si, avant son péché, Adam ne rougissoit pas d'être nu, parce qu'il étoit revêtu de gloire ; à plus forte raison nos corps n'auront-ils besoin de rien lorsqu'ils seront élevés à un état beaucoup plus parfait. Aussi Jésus-Christ en ressuscitant a-t-il laissé ses habits dans le tombeau, et a-t-il élevé dans les cieux son corps qui n'étoit revêtu que d'une gloire ineffable, et d'une splendeur immortelle.

Pénétrés de ces idées, mes très chers frères, instruits par les oreilles et par les yeux, par ce qu'on nous a dit et par ce que nous avons vu, menons

une telle vie sur la terre, que, transportés un jour dans les nues, nous vivions éternellement avec Jésus-Christ, sauvés par sa grace et jouissant des biens futurs. Puissions-nous tous obtenir ces avantages en Jésus-Christ notre Seigneur, avec qui soient au Père et à l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur, l'empire, l'adoration, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE SUR CES PAROLES:

Verumtamen frustrà conturbatur omnis homo vivens.
Cependant l'homme se fatigue et se trouble en vain.
(Ps. 38. 7.)

Tous les éditeurs s'accordent à rejeter cette homélie parmi les ouvrages supposés; cependant ils ne peuvent s'empêcher de convenir qu'elle renferme des beautés, et qu'elle mérite d'être lue. Pour moi, je ne serois pas éloigné de croire qu'elle fût vraiment de saint Jean Chrysostôme, parce que sans doute, comme je l'ai déjà dit ailleurs, cet orateur varie ses tons à l'infini. Une grande partie de la fin est certainement dans sa manière; et une magnifique paraphrase de ce passage : *Celui qui a pitié du pauvre, prête au Seigneur à intérêt*, se trouve répétée dans l'homélie septième sur la pénitence. (Bén. tom. 2, p. 337; Fr. t. 1, p. 596; Sav. t. 6, p. 769.)

Quoi qu'il en soit, l'auteur de l'homélie fait un tableau de la misère, de la foiblesse et des inquiétudes de l'homme qui se tourmente lui-même et qui attaque ses semblables: tableau frappant, qui offre une abondance et une richesse d'expressions dont je n'ai vu d'exemple nulle part, et qui m'a fort embarrassé lorsque j'ai entrepris de la faire passer dans notre langue. On y voit un portrait du monde, qui semble copié d'après ce que nous voyons tous les jours sous nos yeux. La cupidité qui amasse toujours et qui ne dit jamais : c'est assez, est peinte des traits les plus forts et les plus naturels. On reproche à l'avare de

vouloir laisser une grande fortune à ses enfans, et de ne point faire part aux pauvres de ses biens que Dieu lui ordonne de partager avec eux, en lui promettant les plus grandes récompenses. Vient ensuite la paraphrase dont nous avons parlé plus haut. Le discours est terminé par le développement des paroles que Jésus-Christ, dans les jours de sa justice, adressera à ceux qui l'auront soulagé ou négligé dans la personne des pauvres.

HOMÉLIE

SUR CES PAROLES :

Verumtamen frustrà conturbatur omnis homo vivens.
Cependant l'homme se fatigue et se trouble en vain.
(Ps. 38. 7.)

Bén. tom. 5, p. 566 ; Fr. D. t. 6, p. 144 ; Sav. t. 7, p. 558.

La vue de la mer profonde excite le pêcheur, lorsqu'ayant jeté son filet et fait une ample capture, il le traîne chargé de poissons et près de rompre sous le fardeau ; la vue d'une immense forêt anime le chasseur, lorsque, parcourant les montagnes et s'ouvrant un passage à travers les bois qui les couvrent, il revient sur le soir avec une riche proie. Mais si la peine semble agréable à des hommes livrés tout entiers au gain de la pêche ou au plaisir de la chasse, combien plus doit-elle le paroître aux pêcheurs des mers sacrées de l'Eglise, qui se proposent non un gain temporel et passager, mais le royaume même des cieux. Occupons-nous donc aujourd'hui, mes très chers frères, occupons-nous à faire retentir la lyre de David ; tirons de ses divins psaumes des sons utiles, et, montrant avec le roi-prophète toute la vanité de l'homme, disons : *Cependant l'homme se fatigue et se trouble en vain.* Il se trouble, et en-

fin il meurt; il se trouble, et il est foulé aux pieds avant d'avoir établi sa fortune; il s'allume comme le feu, et il est réduit en poudre comme le chaume; il s'élève comme le tourbillon de vent, et il est atterré comme la poussière; il s'étend comme la flamme, et il se dissipe comme la fumée; il brille comme la fleur, et il sèche comme l'herbe; il grossit comme le nuage, et dans un instant ce n'est plus qu'une goutte d'eau; il s'enfle comme une vapeur légère, et il disparoît comme une étincelle. Il se trouble, et l'insatiabilité de ses désirs ne lui procure d'autre avantage que de répandre partout une odeur infecte. Il se trouble, et il part sans avoir rien retiré de ses troubles. Les troubles sont pour lui, et les délices pour d'autres. Les peines, les soucis, les afflictions, les rapines, les malédictions, sont pour lui; et les trésors, les divertissemens, les plaisirs, les jouissances, les adulations, sont pour d'autres. Il n'a pour lui que les gémissemens et les larmes; d'autres ont les richesses et l'opulence. Il est tourmenté dans les enfers, tandis que d'autres dissipent ses biens au milieu des chants et des danses.

Cependant l'homme se fatigue et se trouble en vain. L'homme qui n'est prêté à la vie que pour un moment, et que la mort redemande aussitôt comme une dette dont le paiement ne peut être sursis; l'homme, cet animal indomptable par principe, pervers par système, rusé avec réflexion, malfaisant avec étude, injuste avec art, ambitieux par nature, insatiable par caractère, perfide par inclination, d'une vanité qui choque, d'une arrogance qui révolte, d'une présomption qu'un rien déconcerte,

d'une fierté qu'un rien abat, d'une audace qu'un rien atterre; l'homme, cette boue orgueilleuse, cette cendre séditieuse, cette poussière superbe, cette légère étincelle qui ne brille qu'un instant, cette flamme qui tombe et s'éteint si vite, cette lumière variable et inconstante, ce bois si facile à pourrir, cette herbe qui meurt et qui sèche si promptement; l'homme dont la constitution est si fragile et si périssable, qui épouvante aujourd'hui par ses menaces, et qui demain est livré à la mort; qui nage aujourd'hui dans l'opulence et demain gît dans le cercueil; aujourd'hui sur le trône, et demain dans le tombeau; aujourd'hui décoré de pourpre, et demain revêtu d'un linceul; aujourd'hui dans un palais magnifique, et demain sur le bûcher; aujourd'hui environné de flatteurs, et demain rongé par les vers; qui aujourd'hui existe, et qui demain n'existe plus; qui maintenant est un monstre d'orgueil, et qui bientôt n'est qu'un objet de pleurs; l'homme qu'on ne peut ni supporter dans la prospérité ni consoler dans l'adversité, qui s'ignore lui-même, et qui s'occupe avec inquiétude de ce qui est au-dessus de lui, qui ne connoît point le présent, et dont l'imagination se perd dans l'avenir, qui par sa nature est mortel, et qui par ses vastes projets se croit éternel; l'homme, ce suppôt de toutes les foiblesses, ce jouet de toutes les passions, cette proie de toutes les maladies diverses, ce rendez-vous de toutes les afflictions et de toutes les peines. O spectacle trop déplorable de notre fragilité! ô triomphe trop éclatant de la misère humaine! combien le tableau que je viens de tracer confirme la pensée du roi-prophète! Non, rien n'est plus véritable que cette pa-

role : *Cependant l'homme se fatigue et se trouble en vain.*

En un mot, mes très chers frères, voyez si les choses humaines ne sont pas une image trop fidèle de la mer, si notre vie n'est pas sujette aux mêmes agitations, si nous n'éprouvons pas sur la terre de plus horribles tempêtes qu'au milieu des flots, si nous ne luttons pas les uns contre les autres avec plus de violence que les vents, si les biens de ce monde ne nous mettent pas sans cesse aux prises ensemble, si nous ne sommes pas jetés çà et là et tourmentés comme par les vagues furieuses. L'un s'empare du champ de son frère ; un autre vole ses esclaves. Celui-ci attaque son voisin en justice pour un filet d'eau; celui-là dispute l'air à son compatriote. Les uns se poursuivent avec acharnement pour les bornes d'un terrain ; les autres se persécutent avec fureur sur la manière de bâtir et de situer leurs maisons. Celui-ci prétend ravoir ce qu'il n'a pas donné ; celui-là soutient qu'on ne lui a pas donné ce qu'il a reçu. L'un veut accumuler sans fin les intérêts, l'autre s'efforce de frustrer son créancier même du principal. Le pauvre se lamente, le riche s'agite et s'inquiète. L'homme qui n'a rien est méprisé ; s'il a quelque bien, il est persécuté. Est-il dans les charges, on le suspecte ; est-il revêtu du pouvoir, on le hait ; est-il élevé à l'autorité suprême, on le force de prendre les armes : les guerres sont continuelles, les jalousies fréquentes ; la cupidité règne partout, l'ambition domine, le mensonge et l'imposture sont en honneur, la bonne foi mutuelle et la vérité sont bannies de toute la terre, l'amitié se borne à la table. Le sel même du monde

a perdu toute sa force. La terre ne peut plus porter les maux dont elle est couverte; elle est souillée de crimes dont l'air est infecté jusqu'à la région supérieure. L'amour de l'argent a rendu la vie insupportable; l'amour de l'argent nous a fait vendre les élémens qui sont libres. Les chemins paient des impôts, la terre est divisée en mille portions, les eaux sont asservies, on met un prix à l'air. Des exacteurs de toutes les espèces remplissent les villes; les riches sont rongés de soucis, les usuriers sont en proie à mille inquiétudes, les voleurs et les concussionnaires troublent le monde, les ames cupides et intéressées obsèdent les tribunaux, les commerçans trafiquent des calamités humaines, les calomniateurs vendent le mensonge, nous nous trompons les uns les autres par des sermens ou plutôt par des parjures; Dieu n'est connu que parce qu'on jure en son nom. Ainsi le prophète, voyant les maux qui assiégent tous les mortels, et déplorant leurs misères, s'écrioit : *Cependant l'homme se fatigue et se trouble en vain.*

Est-ce l'homme seul qui se trouble, divin Prophète? la créature raisonnable est-elle la seule que vous blâmez ? Parmi les animaux ou les élémens, je n'en ai trouvé aucun, me répond David, sujet à des agitations aussi continuelles. Les eaux se soulèvent, et ensuite se calment; les vents se déchaînent, et bientôt s'apaisent; la terre éprouve les plus violentes secousses, et ne tarde pas à s'affermir; tous les animaux entrent en fureur, et cette fureur tombe dès qu'ils sont rassasiés; la flamme s'anime de plus en plus, et dès qu'elle a dévoré son aliment elle s'éteint: l'homme seul qu'excite l'amour des richesses, ne

s'arrête jamais. A-t-il obtenu l'objet qu'il désire, il en désire un autre; il l'obtient, et il soupire après une nouvelle possession. Il brûle d'augmenter ses biens au centuple; et lorsqu'il a accumulé des trésors immenses, il s'efforce encore de les doubler, jusqu'à ce que la mort vienne le surprendre dans de nouveaux projets de fortune. Tourmenté par la soif de l'or, plus pâle que cet or après lequel il court, il se fatigue pour des richesses que tant d'autres ambitionnent; pour les richesses, amis peu sûrs, compagnons perfides, qui se jouent de nous parce qu'elles sont au service de plusieurs et que plusieurs sont à leurs gages; pour les richesses que nous tenons captives, mais qui ont des ailes, qui sont des ennemis cruels quoique mortes, qui dans le monde ont l'inconstance et la légèreté du vent; pour les richesses, principe de toutes les folies, source de tous les vices et de tous les désordres, instrumens des délices qui corrompent l'ame, ennemis de la tempérance et de la sagesse, fléau secret de toutes les vertus. Mais pourquoi m'emporter contre les richesses, sans parler des possesseurs, qui, injustes à leur égard, les enchaînent et les retiennent dans des entraves. Il me semble que cet or qu'ils enferment leur adresse ces paroles : Pourquoi, ô hommes avides, m'enchaînez-vous? pourquoi me chargez-vous de mille liens comme un esclave fugitif? vous m'embrassez comme un ami; et vous m'enfermez comme un malfaiteur, après m'avoir fait passer de la mine dans vos coffres! Ah! si vous voulez que je goûte les douceurs d'un paisible repos, laissez-moi aller dans les mains des pauvres.

Mais, dit l'avare, j'amasse des trésors pour mes enfans, de peur qu'ils ne soient héritiers de l'indigence. Ah ! sans doute, le riche, rempli de visions folles, doit s'occuper de l'avenir, lui qui ignore le présent; il doit s'inquiéter pour ses enfans, lui qui ne connoît pas même sa propre destinée. Non, il ne sait pas s'il jouira de la sépulture, et il songe à ses héritiers. Insensé, dites-moi votre fin, et alors assurez l'état de vos enfans; dites-moi ce qui arrivera aujourd'hui, et alors je vous abandonne le lendemain. Pourquoi vous abuser, même après votre mort? pourquoi vouloir qu'on vous insulte même dans votre trépas? pourquoi marquez-vous à Dieu ce qu'il doit faire, et exigez-vous de sa providence qu'elle exécute vos donations? Rien de ce qui arrivera après vous ne vous regarde. Un mort ne peut être l'arbitre des vivans, ni le juge souverain qui règle les droits des morts (1). Pourquoi donc, ô riche, vous inquiéter vainement, et amasser pour vos enfans le bien des pauvres? savez-vous pour qui vous amassez? pourquoi retenir le bien des orphelins? pourquoi, lorsqu'ils vous le demandent, vous indigner comme si vous dépensiez de votre propre fonds? Ils vous demandent ce qui est à eux, et non ce qui est à vous, ce qui vous a été remis pour eux, et non ce que vous avez apporté en naissant. Donnez ce que vous avez reçu, et conten-

(1) L'orateur, emporté par son zèle, paroît outrer ici les choses; il semble condamner même les donations testamentaires, et les précautions que prend un père pour assurer l'état de ses enfans. Mais il a raison de s'élever contre la dureté de ces hommes cupides ou ambitieux qui, sous le prétexte faux ou vrai d'enrichir leurs enfans après leur mort, négligent les pauvres, les membres de Jésus-Christ, leurs co-héritiers et leurs frères.

tez-vous d'en jouir pour vous-même, puisqu'on vous commande de donner et non de retenir pour vous seul. Il vous suffit que Dieu vous tende la main dans la personne du pauvre. Celui qui fournit à tous les animaux une ample nourriture, vous demande la moindre miette de votre table; celui qui fait retentir le tonnerre et briller les éclairs, sollicite votre pitié; celui qui environne les cieux de nuages, vous demande un vil haillon. Ne vous suffit-il pas que les pauvres vous supplient comme Dieu même? Donnez, ayez compassion des misérables, afin qu'on ait compassion de vous. Mais vous ne voulez rien rabattre de votre fierté dédaigneuse, et les plus humbles prières ne peuvent vous fléchir. Donnez aux pauvres ce qui est à eux avant qu'arrive le jour où vous rendrez compte. Donnez-leur ce qui est à eux, et qui ne tardera pas à vous être rendu. Ils ont pour père le Souverain du monde; donnez-leur ce qui est à eux et recevez de leur père le gage le plus sûr. Et quel est ce gage? *Ce que vous avez fait*, dit l'Evangile, *pour le moindre de vos frères, c'est pour moi que vous l'avez fait* (Matth. 25. 40.). Celui qui a des vues de bonté sur le pauvre et sur l'indigent, ne détruit pas seulement la cédule de ses péchés, il reçoit pour assurance cette parole de l'Ecriture : *Celui qui donne au pauvre, prête au Seigneur à intérêt* (Prov. 19. 17.). Trafiquons de l'aumône, prêtons au Seigneur à intérêt, afin de recevoir de lui pour récompense les effets de sa bonté divine.

Mais quelle sagesse dans cette parole : *Celui qui a pitié du pauvre, prête au Seigneur à intérêt*! Pourquoi l'Ecriture ne dit-elle pas : Celui qui a pitié

du pauvre donne au Seigneur, mais, *lui prête à intérêt?* Elle connoît, sans doute, notre cupidité; et comme elle a remarqué que cette cupidité nous rend insatiables, nous enflamme du désir d'avoir toujours plus, elle ne dit pas simplement : Celui qui a pitié du pauvre donne à Dieu, pour que vous ne pensiez pas à un simple don sans songer à la récompense; mais, *Celui*, dit-elle, *qui a pitié du pauvre*, *prête au Seigneur à intérêt*, se servant du mot le plus propre à déterminer l'homme avide de gain, à rendre son cœur susceptible de compassion. *Celui qui a pitié du pauvre*, *prête au Seigneur à intérêt*. Si Dieu nous emprunte, il est conséquemment notre débiteur. Aimez-vous donc mieux l'avoir pour juge que pour débiteur? Le débiteur a des égards pour son créancier : le juge du haut de son tribunal n'a point de ménagement à garder avec le coupable.

Mais il faut examiner encore d'une autre manière pourquoi le Seigneur dit que celui qui donne au pauvre lui prête à lui-même à intérêt. Comme il voyoit, je le répète, que notre cupidité nous enflamme du désir d'avoir toujours plus, et que celui qui a de l'argent dans ses coffres ne se détermine a le prêter qu'avec des assurances; car celui qui prête demande ou une hypothèque sûre, ou un gage certain, ou une caution solide, et il n'abandonne son argent qu'avec une de ces trois assurances; comme, dis-je, le Seigneur voyoit que tous les hommes uniquement attentifs à gagner ne songent guère à donner, et que nul ne prête sans avoir une de ces sûretés qui toutes manquent au pauvre (le pauvre

ne peut hypothéquer une partie de ses possessions puisqu'il ne possède rien, ni donner des gages puisqu'il n'a aucun effet, ni fournir de caution puisque sa pauvreté lui ôte la confiance d'autrui); comme le Seigneur voyoit que l'indigence du pauvre et la dureté du riche, pouvoient être un obstacle à l'aumône, il s'est offert lui-même pour servir de caution à l'indigent, pour être le gage du prêteur. Vous vous défiez, dit-il, de ce misérable à cause de sa pauvreté, fiez-vous à moi dont les richesses sont immenses. Oui, le Seigneur a vu le pauvre, et il en a eu pitié; il a vu le pauvre, et il ne l'a pas dédaigné, mais par un effet de sa bonté infinie, il s'est donné lui-même pour gage de celui qui n'a rien et pour caution de l'indigent. *Celui qui a pitié du pauvre, prête au Seigneur à intérêt.* Ne craignez rien, vous dit-il, c'est à moi que vous prêtez. —Et que gagnerai-je en vous prêtant?—Je vous rendrai au centuple, et je vous donnerai la vie éternelle.—Afin que je sache quand vous me rendrez ce que je donne, je vous demande une obligation en forme, confirmative de notre accord; marquez-moi un terme où je recevrai ma récompense et le prix de mon bienfait. Ecoutez donc, écoutez quand et comment celui qui vous emprunte dans la personne des pauvres, vous rendra ce que vous leur donnez.

Lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche, et il dira à ceux qui seront à sa droite : *Venez, les bénis de mon Père, entrez en possession du royaume qui vous étoit préparé depuis le commencement du monde.* Et pourquoi

cela? *C'est que j'ai eu faim, et que vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étois nu, et vous m'avez revêtu; j'étois en prison, et vous êtes venu me visiter* (Matth. 25. 34. 35 et 36.). Alors ceux qui l'ont servi généreusement et à propos, considérant leur propre foiblesse, et la dignité de celui qui leur a emprunté, lui disent : *Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons nourri, ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire*, vous de qui tous les êtres attendent leur subsistance? quand est-ce que nous vous avons vu réduit à ces extrémités? quand est-ce que nous avons fait pour vous ce que vous dites? *Toutes les fois*, leur répond-il, *que vous l'avez fait pour le moindre de ceux-ci, vous l'avez fait pour moi-même.* N'est-il donc pas vrai de dire que *celui qui a pitié du pauvre, prête au Seigneur à intérêt*? Mais comme il gratifie de son royaume ceux qui sont à sa droite pour récompenser leur bienfaisance, de même il inflige à ceux qui sont à sa gauche la peine de leur insensibilité et de leur avarice : *Retirez-vous de moi, maudits, allez dans les ténèbres extérieures, qui avoient été préparées pour le démon et pour ses anges!* Et quel est le motif de cette sentence? *C'est que j'ai eu faim et que vous ne m'avez pas donné à manger* (Matth. 25. 41 et 42.). Il ne dit pas : C'est que vous avez commis des fornications, des adultères, des vols, que vous avez rendu de faux témoignages, que vous vous êtes parjurés. Quoique ces actions soient réellement mauvaises, elles le sont beaucoup moins que cette dureté qui refuse de soulager l'indigent. Et

pourquoi, ô mon Dieu, ne rappelez-vous aucune de ces fautes? C'est que je condamne moins le péché que la dureté de cœur, c'est que je condamne moins ceux qui ont fait des fautes que ceux qui ne s'en sont point repentis. Je vous condamne parce que vous êtes durs et insensibles, parce qu'ayant dans l'aumône un moyen de salut aussi efficace, vous avez négligé un pareil bienfait. Je vous reproche la dureté de cœur, comme la source de tous les vices et de tous les crimes; je loue la bienfaisance comme le principe de toutes les vertus; je menace l'une des flammes éternelles, et j'accorde à l'autre le royaume des cieux en notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DE LA PREMIÈRE HOMÉLIE SUR L'INCOMPRÉHENSIBILITÉ DE LA NATURE DE DIEU, CONTRE LES ANOMÉENS.

Les anoméens ou eunomiens étoient des hérétiques qui eurent pour chef un Eunomius, évêque de Cysique, disciple d'Aétius, diacre d'Antioche, surnommé l'Athée. Eunomius joignit beaucoup d'impiétés à celles d'Arius et de Macédonius. La principale de ses erreurs consistoit à soutenir que la nature de Dieu n'étoit pas incompréhensible, et qu'il connoissoit Dieu aussi parfaitement que Dieu se connoissoit lui-même. Il paroît que les anoméens n'étoient pas encore formellement condamnés et séparés de la communion de l'Église, puisqu'ils venoient entendre saint Jean Chrysostôme, qui les attaqua avec beaucoup de force et d'avantage dans une suite de plusieurs homélies. J'ai traduit la première, qui m'a semblé la plus belle.

Flavien, évêque d'Antioche, étoit absent; l'orateur prend de là occasion de louer et le pasteur et le troupeau. En parlant de la charité dont les liens unissoient l'évêque et le peuple, il fait l'éloge de cette vertu excellente d'après Jésus-Christ et d'après saint Paul. Mais une difficulté l'embarrasse dans le passage où cet apôtre loue la charité; c'est qu'il annonce que la science sera abolie. Saint Jean Chrysostôme examine avec beaucoup de subtilité en même temps et de solidité, dans quel sens on peut dire que la science sera abolie, et il prouve qu'une science imparfaite fera place à une science parfaite. D'après cela il attaque ceux qui prétendoient que nous avons dès ici-bas une science parfaite, que nous connoissons Dieu parfaitement. Il démontre d'une manière victorieuse contre les ano-

méens, que nous ne pouvons comprendre parfaitement dans cette vie la nature de Dieu; il le démontre par l'autorité des prophètes, de David surtout et d'Isaïe, par celle de l'apôtre saint Paul, et par le respect dont les anges dans le ciel sont pénétrés devant la face du Très-Haut. Il donne la raison pour laquelle il ne prolonge pas davantage son discours, et s'engage à reprendre le même sujet par la suite. Il annonce qu'il a pris les armes contre les anoméens, non pour les renverser, mais pour les relever, non pour leur faire des blessures, mais pour guérir celles qu'ils se sont faites à eux-mêmes.

L'homélie est terminée par des réflexions chrétiennes sur la modération et la prudence qu'on doit apporter dans les disputes; sur cette douceur inaltérable dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple durant tout le cours de sa vie, et principalement lorsqu'il étoit à la veille de mourir pour nous; sur cette parole qu'il adressa au serviteur du grand-prêtre : *Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous!* parole qu'on ne peut trop méditer, et dont l'orateur montre tout le prix.

Les homélies contre les anoméens paroissent avoir été prononcées dans le courant de l'année 386, peu de temps après que saint Jean Chrysostôme eut été ordonné prêtre.

PREMIÈRE HOMÉLIE

SUR L'INCOMPRÉHENSIBILITÉ DE LA NATURE DE DIEU, CONTRE LES ANOMÉENS.

Bén. t. 1, p. 444; Fr. D. t. 1, p. 294; Sav. t. 6, p. 389.

QUOI donc ! le pasteur est absent, et les brebis viennent paître d'elles-mêmes avec beaucoup d'ordre dans ces champs sacrés. C'est le mérite du pasteur, que le troupeau montre la même exactitude en son absence qu'en sa présence. Lorsque les brebis, animaux dépourvus de raison, n'ont personne pour les conduire au pâturage, il faut ou qu'elles restent dans l'étable, ou que si elles en sortent sans pasteur, elles errent au hasard dans la campagne : ici au contraire, quoique le pasteur soit absent, vous accourez de vous-mêmes dans le meilleur ordre aux pâturages accoutumés. Ou plutôt le pasteur n'est pas absent, je le vois ici présent, sinon en personne, du moins par le bon ordre qui règne dans son troupeau ; et ce que j'admire surtout en lui, ce qui me le fait trouver heureux, c'est qu'il ait su vous inspirer une si grande ardeur pour la règle; car nous admirons principalement un général, lorsque, même en son absence, ses troupes observent la plus exacte discipline. C'est ce que saint Paul cher-

choit dans ses disciples lorsqu'il disoit : *Ainsi*, *mes très chers frères* , *comme vous avez été toujours dociles*, *ayez soin*, *non seulement en ma présence*, *mais encore plus en mon absence* , *d'opérer votre salut avec crainte et tremblement* (Philip. 2. 12.). Pourquoi *encore plus en mon absence ?* C'est que quand le pasteur est présent, si le loup attaque le troupeau, il est écarté sans peine des brebis : au lieu que s'il est absent, elles éprouvent de toute nécessité un plus grand embarras, n'ayant personne pour les défendre. Ajoutons que quand le pasteur est présent, il partage avec son troupeau le prix du zèle pour l'exactitude , et que quand il est absent, il lui en laisse tout le mérite. Votre pontife vous adresse les mêmes paroles que l'apôtre ; et dans quelque endroit qu'il se trouve, il pense à vous et à vos assemblées , moins occupé de ceux qui l'accompagnent que de vous qui êtes éloignés de lui. Je connois sa charité , je sais combien elle est ardente, toute de feu, et insurmontable, je sais combien elle est profondément enracinée dans son ame , combien il est jaloux de lui être fidèle. Il ne peut ignorer , sans doute , que la charité est la racine , le principe , la source de tous les biens , que sans elle toutes les autres vertus ne nous sont d'aucune utilité. C'est la marque distinctive des disciples du Seigneur , le signe caractéristique des serviteurs de Dieu, l'indice auquel on reconnoissoit les apôtres. *C'est en cela*, dit Jésus-Christ , *que l'on reconnoîtra que vous êtes mes disciples* (Jean. 13. 35.). Et en quoi le reconnoîtra-t-on? Sera-ce s'ils ressuscitent les morts , s'ils guérissent les lépreux, s'ils

chassent les démons? Non, sans doute; mais laissant tous ces priviléges: *C'est en cela*, dit-il, *que l'on reconnoîtra que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pous les autres.* Les prodiges sont de purs dons de la grace d'en-haut, au lieu que la charité est aussi le mérite de la vertu de l'homme; et ce sont moins les dons d'en-haut qui font connoître une ame généreuse, que les vertus qui sont aussi le fruit de ses propres efforts. Voilà pourquoi Jésus-Christ annonce que l'on reconnoîtra ses disciples à la charité. En effet, aucune partie de la sagesse ne manque à celui qui est doué de la charité, il possède la vertu la plus entière et la plus parfaite. Comme donc sans elle l'homme est dépourvu de tous les biens, c'est la raison pour laquelle saint Paul en fait un si magnifique éloge; ou plutôt tout ce qu'il peut en dire ne sauroit atteindre à son excellence. Eh! qui pourroit assez louer une vertu qui renferme toute la loi et les prophètes; une vertu sans laquelle la foi, la science, la connoissance des mystères, le martyre même, rien en un mot ne peut nous sauver? *Quand j'aurois livré mon corps pour être brûlé*, dit l'apôtre, *si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien* (1. Cor. 13. 3.). Et un peu plus bas, pour montrer qu'elle est la plus excellente de toutes les vertus, qu'elle en est la principale, il ajoute: *Les prophéties s'anéantiront, les langues cesseront, la science sera abolie... Or, ces trois vertus, la foi, l'espérance et la charité demeurent, mais la plus excellente des trois est la charité.*

Mais, en parlant de la charité, il se présente à

nous une question qui n'est pas peu importante. L'anéantissement des prophéties et la cessation des langues n'ont rien qui m'étonne : comme ces dons ne nous sont donnés que pour un temps, après avoir rempli pour nous leur office, ils peuvent cesser sans nous faire aucun tort. C'est ainsi qu'à présent les prophéties et le don des langues n'existent plus sans que l'économie de la piété en souffre. Mais l'abolition de la science, c'est-là ce qui m'embarrasse. Après avoir dit *que les prophéties s'anéantiront et que les langues cesseront*, saint Paul ajoute : *la science sera abolie*. Mais si la science doit être abolie, notre nature se dégradera donc loin de se perfectionner ; car étant dépourvus de science, nous cesserons absolument d'être hommes. *Craignez Dieu*, dit l'Écriture, *et observez ses commandemens, car c'est-là tout l'homme* (Eccl. 12. 13.). Mais si craindre Dieu constitue l'homme, si la crainte de Dieu dépend de la science, et que la science, selon saint Paul, doive être abolie, la science n'existant plus, notre nature sera entièrement dégradée, nous n'aurons plus aucun avantage sur les animaux déraisonnables ; ou même nous leur serons fort inférieurs, puisque nous l'emportons sur eux par la science, autant qu'ils l'emportent sur nous par toutes les qualités corporelles. Que veut donc dire saint Paul, et quel est son but en annonçant que *la science sera abolie*? Il ne parle pas, sans doute, de la science parfaite, mais d'une science imparfaite ; il appelle abolition un entier accroissement, de sorte qu'une science imparfaite sera abolie pour faire place à la science parfaite. Et comme l'âge de

l'enfant est aboli, non parce que la substance de l'enfant est détruite, mais parce qu'en avançant en âge il parvient à l'état d'homme parfait; il en est de même de la science. Cette science, à présent si bornée, ne sera plus bornée lorsqu'elle sera devenue pleine et entière. C'est là ce que veut dire le mot d'aboli; et c'est ce que saint Paul explique clairement lui-même dans la suite de son discours; car afin que par le mot d'*aboli* vous n'entendiez pas une destruction entière, mais une augmentation et un parfait accroissement, après avoir dit : *la science sera abolie*, il ajoute: *ce que nous avons maintenant de science et de prophétie est très imparfait; mais lorsque nous serons dans l'état parfait, tout ce qui est imparfait sera aboli*, de manière qu'il ne sera plus imparfait, mais parfait. C'est donc l'imperfection seule qui est abolie, et l'abolition dont parle l'apôtre n'est qu'un plein accroissement, une perfection réelle.

Et considérez quelle est la pensée de saint Paul : je vais rendre ses expressions à la lettre. Il ne dit pas : nous connoissons une partie, mais *nous connoissons d'une partie*, faisant entendre que nous ne saisissons qu'une partie d'une partie. Peut-être désirez-vous de savoir quelle est la partie qui nous reste à connoître, quelle est celle que nous saisissons, si cette dernière est la plus grande ou la moindre. Afin donc que vous appreniez que vous ne saisissez que la moindre, et que même vous ne saisissez pas la millième partie, écoutez les paroles suivantes de l'apôtre; ou plutôt, avant de le faire parler lui-même, je vais vous citer un exemple pour

vous faire comprendre autant qu'il est possible par ce moyen, quelle est la partie qui nous reste à connoître, quelle est celle que nous saisissons maintenant. Combien donc la science qui doit nous être donnée à l'avenir diffère-t-elle de celle que nous possédons à présent? Autant un homme parfait diffère d'un enfant à la mamelle, autant la science future l'emportè sur la science présente. Et pour preuve que l'une des deux sciences est supérieure à l'autre autant que nous le disons, écoutons saint Paul lui-même. Après avoir dit (je rends toujours ses expressions à la lettre); après avoir dit que *nous connoissons d'une partie*, voulant montrer quelle est cette partie, et que nous ne saisissons que la moindre possible, il ajoute : *Lorsque j'étois enfant, je parlois en enfant, je jugeois en enfant, je raisonnois en enfant; mais lorsque je suis devenu homme, je me suis défait de tout ce qui tenoit de l'enfant.* Il compare la science présente à l'état du plus petit enfant (car c'est la force du terme qu'il emploie), et la science future à celui d'un homme parfait; et il ne dit pas : lorsque j'étois enfant, mais : lorsque j'étois tout petit enfant, nous faisant voir qu'il parle d'un enfant encore à la mamelle. Pour vous convaincre que telle est dans l'Écriture l'acception du mot dont il fait usage, écoutez le psaume qui dit : *Seigneur notre souverain Maître, que la gloire de votre nom paroît admirable dans toute la terre! votre grandeur est élevée au-dessus des cieux. Vous avez formé une louange parfaite dans la bouche des plus petits enfans, des enfans à la mamelle* (Ps. 8. 1. 2 et 3.). Le prophète-roi se sert

de la même expression que l'apôtre, et l'entend aussi dans le sens d'enfant à la mamelle. Ensuite le même saint Paul, voyant en esprit l'opiniâtreté de certains hommes qui viendroient après lui, ne s'est pas contenté d'un exemple unique, mais il confirme la même vérité par un second exemple, et même par un troisième. En effet, comme Moïse, envoyé aux juifs, reçut de Dieu le pouvoir d'opérer trois prodiges, afin que si les juifs refusoient de croire le premier, ils écoutassent la voix du second, et que s'ils méprisoient le second, le troisième leur fît impression et les déterminât à recevoir le prophète : de même saint Paul, pour appuyer ce qu'il a envie de prouver, propose trois exemple : celui d'un enfant : *Lorsque j'étois enfant*, dit-il, *je jugeois en enfant ;* celui d'un miroir, et celui d'une énigme : après avoir dit *lorsque j'étois enfant*, il ajoute : *Nous ne voyons maintenant que comme en un miroir et par des énigmes*. Le miroir est donc le second exemple qu'il apporte de la foiblesse et de l'imperfection de la science présente ; l'énigme est le troisième. Un enfant encore à la mamelle entend et articule quelques mots, il voit les objets qui l'environnent, mais il n'entend, ne voit, ne dit rien distinctement ; il pense, mais il n'a que des idées confuses. De même moi, je connois un certain nombre de vérités dont j'ignore la raison. Je sais, par exemple, que Dieu est partout, qu'il est tout entier partout ; mais j'ignore comment. Je sais qu'il n'a point commencé d'être, qu'il n'a pas été engendré, qu'il est éternel ; mais j'ignore comment : mon esprit ne peut concevoir une substance qui n'a reçu l'être ni

d'elle-même ni d'une autre. Je sais qu'il a engendré, mais j'ignore comment. Je sais que l'Esprit-Saint procède de lui, mais je ne sais comment il en procède. Je prends des alimens, mais j'ignore comment ils se changent en pituite, en sang, en humeur, en bile. Et nous, qui ignorons la nature des alimens que nous voyons et prenons tous les jours, nous prétendons scruter l'essence divine !

Où sont donc ceux qui se vantent d'avoir une science complète et entière, et qui par cela même tombent dans un abyme d'ignorance? En effet, ceux qui prétendent ici-bas connoître parfaitement les choses, se privent eux-mêmes pour la suite d'une science parfaite. Moi qui avoue ne connoître qu'une partie des objets, je m'avance vers la perfection, parce que ma science imparfaite s'abolit et devient plus parfaite ; au lieu que celui qui se vante d'avoir déjà une science complète et entière, et qui avoue que cette science sera abolie par la suite, déclare lui-même qu'il sera privé et de la science qu'il possède actuellement qui sera abolie, et d'une science plus parfaite qui la remplaceroit, puisqu'à l'entendre il possède dès à présent une science parfaite et absolue. Vous voyez comme en soutenant que dès cette vie ils connoissent parfaitement les choses, ils n'ont pas la science qu'ils disent avoir ici-bas, et s'excluent eux-mêmes de celle qu'ils pourroient avoir dans une autre vie : tant c'est un grand mal de ne point rester dans les bornes que Dieu nous a prescrites dès le commencement ! C'est ainsi qu'Adam, trompé par l'espoir d'obtenir de nouvelles prérogatives, s'est vu déchu même de celles qu'il possédoit.

C'est ainsi que souvent les avares perdent ce qu'ils ont entre les mains par le désir d'avoir plus encore. C'est ainsi que ceux contre lesquels je m'élève, en se glorifiant de posséder ici-bas la science tout entière, sont dépouillés même de la partie qu'ils possèdent.

Je vous exhorte donc, mes très chers frères, à éviter leur folie; car c'est le comble de la folie de soutenir que l'on connoît toute l'essence divine; et c'est ce que je vais prouver par les prophètes. Les prophètes n'annoncent pas seulement qu'ils ignorent toute l'essence de Dieu, ils sont même embarrassés de connoître toute l'étendue de sa sagesse. Cependant la sagesse n'est pas toute l'essence divine, elle n'en est qu'une partie. Or, puisque les prophètes ne peuvent comprendre entièrement même cette partie, ne seroit-ce pas un excès de folie de croire qu'on peut soumettre à sa raison l'essence même de la divinité? Mais écoutons ce que dit le prophète-roi de la sagesse de l'Être-Suprême: *Votre science est merveilleusement élevée au-dessus de moi*. Reprenons d'un peu plus haut. *Je vous louerai, mon Dieu, parce que votre grandeur a éclaté d'une maniere effrayante* (Ps. 138. 5 et 13.). Que veut-il dire par ces mots: *d'une manière effrayante*? Il est beaucoup d'objets que nous admirons, mais sans frayeur; par exemple, la beauté d'un édifice, d'une peinture, ou du corps humain. Nous admirons aussi l'étendue de la mer, mais nous ne considérons qu'avec frayeur ses abymes profonds et immenses. Ainsi lorsque le prophète considère la profondeur et l'immensité de la sagesse divine, il en est ébloui; et,

plein d'une admiration mêlée de frayeur, il se retire en s'écriant : *Je vous louerai, mon Dieu, parce que votre grandeur a éclaté d'une manière effrayante. Vos ouvrages sont admirables. Votre science*, dit-il encore, *est merveilleusement élevée au-dessus de moi, elle me surpasse infiniment, et je ne puis y atteindre.* Voyez l'humble reconnoissance d'un serviteur docile. Je vous rends graces, mon Dieu, dit David, de ce que vous êtes pour moi un maître incompréhensible. Il ne parle pas de l'essence divine, il n'en dit rien, parce qu'elle est reconnue comme incompréhensible ; mais parlant de la présence de Dieu partout, il fait voir qu'il ignore comment Dieu est présent partout. Pour preuve que c'est là l'objet qu'il a en vue, écoutez la suite de ses dernières paroles : *Si je monte au ciel, vous y êtes ; si je descends dans les enfers, vous y êtes encore.* Vous voyez comme Dieu est présent partout. Mais le prophète en ignore la raison : il est ébloui, embarrassé, effrayé de cette seule idée. N'est-ce donc point une folie extrême que des hommes qui sont bien éloignés d'être gratifiés des mêmes faveurs, entreprennent de scruter l'essence même divine ? Le même David dit dans un de ses psaumes : *Vous m'avez révélé les secrets et les mystères de votre sagesse* (Ps. 50. 8.). Lui cependant qui avoit appris les secrets de la sagesse de Dieu, dit de cette même sagesse qu'elle est immense et incompréhensible : *Le Seigneur est vraiment grand*, dit-il; *sa puissance est infinie, sa sagesse n'a point de bornes* (Ps. 146. 5.). — *Sa sagesse n'a point de bornes*, c'est-à-dire qu'il est impossible de la com-

prendre. Comment, je vous prie ! la sagesse de Dieu est incompréhensible pour le prophète, et son essence seroit compréhensible pour nous ! n'est-ce point une folie manifeste ? sa grandeur n'a point de limites, et vous prétendez borner et circonscrire son essence !

Occupé à examiner la même question, le prophète Isaïe disoit : *Qui racontera la génération divine* (Is. 53. 8.) *?* Il ne dit pas : Qui raconte ? mais, *qui racontera ?* afin d'exclure à-la-fois et les hommes de son temps et les races futures. David avoit dit : *Votre science est merveilleusement élevée au-dessus de moi ;* Isaïe déclare qu'il est impossible non seulement à lui, mais à tout le genre humain présent et à venir, de raconter la génération du Très-Haut.

Mais voyons si l'apôtre comme ayant reçu une plus grande grace, a connu ce qui étoit caché aux prophètes. C'est à lui que nous avons entendu dire : *Ce que nous avons maintenant de science et de prophéties est très imparfait.* Et ce n'est pas seulement dans ce passage, mais dans un autre où, parlant, non de l'essence de l'Être-Suprême, mais de la sagesse qu'il montre dans sa providence ; je ne dis pas cette providence universelle qui comprend les anges et les dominations supérieures ; mais examinant dans cette providence la partie qui s'occupe des hommes sur la terre, et même une portion de cette partie : car il n'examine ni celle qui fait lever le soleil, ni celle qui anime les ames, ni celle qui forme les corps, ni celle qui gouverne le monde, ni celle qui renouvelle chaque année la nourriture de l'hom-

me et de tous les êtres ; mais laissant toutes ces parties de la providence divine, et n'en examinant qu'une légère portion, celle qui a réprouvé les juifs et appelé les gentils, ébloui à la vue de cette portion légère, comme à l'aspect d'une mer immense, ne voyant qu'une profondeur infinie, il se retire aussitôt, et s'écrie à haute voix : *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugemens sont impénétrables* (Rom. 11. 33.)*!* Il ne dit pas incompréhensibles, mais *impénétrables ;* or, si on ne sauroit les pénétrer, à plus forte raison ne sauroit-on les comprendre. *Que ses voies sont impossibles à découvrir !* ses voies sont impossibles à découvrir, et il seroit possible de le comprendre lui-même ! Et que parlé-je de ses voies ? les récompenses qu'il nous destine ne sont pas compréhensibles : *L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, l'esprit de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment* (1. Cor. 2. 9.). Les dons de Dieu sont ineffables : *Rendons graces à Dieu*, dit le même saint Paul, *pour ses dons ineffables* (2. Cor. 9. 15.). Et ailleurs : *Sa paix surpasse tout sentiment* (Philip. 4. 7.). Quoi donc ! les jugemens de Dieu sont impénétrables, ses voies impossibles à découvrir, sa paix surpasse tout sentiment, ses dons sont ineffables, l'esprit de l'homme n'a jamais conçu ce qu'il a préparé pour ceux qui l'aiment, sa grandeur n'a point de limites, sa sagesse n'a point de bornes, tout en Dieu est incompréhensible ; et vous prétendez que Dieu lui-même est compréhensible ! Pourroit-on ajouter à une pareille folie ?

Pressons l'hérétique dans ses derniers retranche-

mens, et ne le laissons point partir sans le convaincre. Demandons-lui ce que veut dire saint Paul par ces mots : *Ce que nous avons maintenant de science et de prophétie est très imparfait.* Il ne parle pas, dira-t-il, de l'essence de Dieu, mais de ses desseins. S'il parle des desseins de Dieu, notre victoire sera beaucoup plus complète ; car si les desseins de Dieu sont incompréhensibles, à plus forte raison l'est-il lui-même. Mais, pour preuve que l'apôtre ne parle pas ici des desseins de Dieu lui-même, écoutons la suite du passage. Après avoir dit : *Ce que nous avons maintenant de science et de prophétie est très imparfait*, il ajoute : *Je ne connois maintenant Dieu qu'imparfaitement et en partie ; mais alors je le connoîtrai, comme je suis moi-même connu* (1. Cor. 13. 9 et 12.). — De qui connu ? est-ce de Dieu ou de ses desseins ? c'est de Dieu, sans doute : c'est donc Dieu qu'il ne connoît qu'imparfaitement et en partie. Quand il dit *en partie*, ce n'est pas qu'il connoisse une partie de l'essence divine et qu'il ignore l'autre ; car Dieu est un être simple : mais voici le développement de sa pensée. S'il sait que Dieu existe, il ignore quelle est son essence ; s'il sait qu'il est sage, il ignore quelle est l'étendue de sa sagesse ; s'il n'ignore point qu'il est grand, il ne connoît point les limites de sa grandeur ; s'il sait qu'il est partout, il ne sait pas comment il remplit tout de sa présence ; s'il sait que sa providence s'étend sur tout, et gouverne tout dans le plus grand détail, il ignore de quelle manière ; voilà pourquoi il a dit : *Ce que nous avons maintenant de science et de prophétie est très imparfait.*

Mais laissant l'apôtre et les prophètes, transportons-nous, si vous le voulez, dans les cieux, et voyons si là même il est des êtres qui connoissent l'essence divine. Quand il y auroit de pareils êtres, ils n'auroient rien de commun avec nous, vu la grande distance qui se trouve entre les anges et les hommes ; mais pour vous instruire par surcroît, pour vous apprendre que même dans le ciel il n'est point de puissance créée qui connoisse Dieu parfaitement, écoutons les anges eux-mêmes. Parlent-ils entre eux et dissertent-ils sur l'essence du Très-Haut? Point du tout. Que font-ils donc? Pénétrés de frayeur et de respect ils le glorifient, l'adorent, lui adressent continuellement des hymnes triomphales et des chants mystiques. Les uns lui disent : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux* (Luc. 2. 14.). Les Séraphins s'écrient : *Saint*, *saint*, *saint* (Is. 6. 3.); ils se couvrent le visage, et ne peuvent même soutenir les regards d'un Dieu qui tempère sa gloire. Les Chérubins font retentir ces paroles : *Bénie soit la gloire du Seigneur*, *du lieu où il réside* (Ezéch. 3. 12.). Ce n'est point que Dieu ait une place marquée, non, sans doute ; mais c'est pour employer un langage humain ; c'est comme si nous disions : dans quelque lieu qu'il existe, ou de quelque manière qu'il existe ; s'il est même permis à l'homme de se servir de ces expressions humaines en parlant de Dieu. Vous voyez quelle est dans le ciel la crainte respectueuse pour le Souverain-Être, et combien peu on le respecte sur la terre. Les anges le glorifient, les hommes veulent scruter sa nature ; les anges le bénissent, les hommes prétendent le con-

noître ; les anges se couvrent le visage en sa présence, les hommes sans nulle pudeur osent porter leurs regards sur sa gloire ineffable. Qui ne gémiroit pas, qui ne se lamenteroit pas en voyant une telle folie, une telle extravagance ?

J'aurois voulu prolonger davantage mon discours; mais comme c'est aujourd'hui la première fois que je suis entré dans cette dispute, il me semble que pour votre avantage je dois me contenter de ce que j'ai déjà dit, de peur que la multitude des choses qui me restent à dire ne charge trop la mémoire de ceux qui m'écoutent. Je me propose, si telle est la volonté du Seigneur, de m'étendre encore par la suite sur ce même sujet. Il y a quelque temps que je désirois de vous entretenir sur cette matière ; mais je différois toujours, parce que je voyois plusieurs de ceux qui sont infectés de l'erreur que j'attaque, m'écouter avec plaisir ; et comme je craignois qu'ils ne s'éloignassent de nos assemblées, je remettois à ouvrir la dispute et à commencer le combat, jusqu'à ce que je fusse bien assuré de leur attention. Mais puisque par la grace divine je les ai entendus eux-mêmes m'exhorter et me presser d'entrer en lice, je l'ai fait avec plus de confiance, j'ai pris les armes propres à soumettre la raison humaine, propres à abattre toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu. Je les ai prises ces armes, non pour renverser nos adversaires, mais pour les relever de leur chute ; car telle est leur vertu, en même temps qu'elles frappent les opiniâtres, elles traitent avec soin les plaies des auditeurs dociles ; elles ne font pas de blessures, elles guérissent ceux qui sont blessés.

N'attaquons donc pas nos adversaires avec aigreur ni emportement; montrons-nous modérés dans la dispute, parce qu'il n'est rien de plus fort que la douceur et la modération. Voilà pourquoi saint Paul est si attentif à nous exhorter de ne nous départir jamais de ces vertus. *Un Serviteur du Seigneur*, dit-il, *ne doit pas se livrer à la contestation, mais il doit être doux à l'égard de tout le monde* (2. Tim. 2. 24.). Il ne dit pas : à l'égard de ses frères, mais *à l'égard de tout le monde. Que votre modestie*, dit-il dans un autre endroit, *soit connue*, il ne dit pas : de vos frères, mais *de tous les hommes* (Philip. 4. 5.). Quel mérite avez-vous, dit l'Evangile, à aimer ceux qui vous aiment? Si donc l'amitié des hérétiques et des infidèles vous est nuisible, si en les fréquentant ils vous entraînent dans l'impiété, quand ils vous auroient donné le jour, retirez-vous; quand ce seroit votre œil, il faut l'arracher : *Si votre œil droit vous scandalise*, dit Jésus-Christ, *arrachez-le* (Matth. 5. 29.). Il ne parle point de l'œil corporel, puisque s'il parloit du corps, ce seroit accuser l'auteur de la nature. D'ailleurs, il ne faudroit pas arracher un seul œil, puisque si l'œil gauche restoit, il pourroit vous scandaliser également. Mais afin que vous sachiez que Jésus-Christ ne parle pas de l'œil corporel, il nomme l'œil droit. Quand vous auriez un ami aussi précieux que l'œil droit, chassez-le, retranchez-le de votre amitié, s'il vous scandalise; car à quoi vous sert-il d'avoir un œil s'il doit perdre le reste du corps. Si donc, comme je le disois, l'amitié des hérétiques et des infidèles nous est nuisible, retirons-nous et fuyons; s'ils ne nous font aucun tort pour la piété, tâchons de

les attirer à nous. Si, sans être utile à votre ami, vous en recevez quelque préjudice, gagnez du moins en vous retirant de n'avoir éprouvé aucun mal. Fuyez l'amitié des hérétiques et des infidèles, si elle vous est préjudiciable, fuyez seulement, ne contestez pas, ne disputez pas avec animosité; c'est le conseil que vous donne saint Paul : *Autant qu'il est en vous, ayez la paix, s'il est possible, avec tous les hommes* (Rom. 12. 18.). Vous êtes serviteur d'un Dieu de paix, d'un Dieu qui, après avoir chassé les démons et comblé les juifs de biens, traité par eux d'homme possédé du démon, n'a pas fait tomber sur eux sa foudre, n'a pas écrasé des opiniâtres, des ingrats, qui ne répondoient à ses bienfaits que par des injures. Il pouvoit les punir d'une manière éclatante, il s'est contenté de repousser leur reproche par ces mots : *Je ne suis point possédé du démon, mais j'honore celui qui m'a envoyé* (Jean. 8. 49.). Lorsque le serviteur du grand-prêtre le frappa, que lui dit-il ? *Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous* (Jean 18. 23.) ? Le Maître des anges se justifie, il rend compte à un simple serviteur; est-il besoin de longues réflexions? Repassez seulement ces paroles en vous-même, et répétez sans cesse : *Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?* Songez à celui qui prononce ces paroles, à celui auquel il les adresse, au motif qui les lui fait prononcer, et ces paroles seront pour vous un charme divin toujours prêt, qui pourra adoucir votre ame lorsqu'elle s'emportera. Songez à la Majesté de celui qui a été outragé, à la bassesse de celui qui a outragé, et à l'excès

de l'outrage. Il ne s'est pas contenté d'injurier, il a frappé ; et il n'a pas frappé simplement, mais sur la joue, ce qui est le plus sanglant des affronts. Le Fils de Dieu cependant a tout supporté, afin de vous donner un grand exemple de modération et de douceur. Ne réfléchissons pas seulement ici sur ces paroles, mais rappelons-nous-les lorsque l'occasion s'en présentera. Vous avez applaudi à mes discours, montrez-moi par vos œuvres que vous les approuvez. Un athlète s'exerce dans le gymnase, afin de montrer dans des combats véritables l'utilité de ces exercices; de même vous, lorsque la colère s'emparera de votre ame, montrez le fruit que vous avez retiré de nos discours, et répétez continuellement cette parole : *Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?* Gravez cette parole dans votre cœur ; je ne vous la répète si souvent, qu'afin que tous les mots qui la composent restent imprimés dans votre mémoire, qu'ils n'en soient jamais effacés, et que le souvenir vous en soit utile. Si nous gardons cette parole au fond de notre ame, il n'y aura personne assez dur, assez féroce, assez insensible, pour se laisser emporter à la colère. Elle sera le meilleur des freins pour arrêter l'intempérance de notre langue, pour réprimer les emportemens de notre orgueil, pour nous retenir dans les bornes de la modération, et faire habiter en nous une paix parfaite. Puissions-nous jouir toujours de cette paix par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'empire et l'adoration, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LE MAUVAIS RICHE ET SUR LAZARE.

L'ÉDITION des Bénédictins compte sept discours sur le mauvais riche et sur Lazare, comme étant la suite les uns des autres ; pour moi je pense, d'après saint Jean Chrysostôme lui-même, qu'il ne doit y en avoir que quatre : il n'est point du tout question de ce sujet dans le cinquième que je donne après celui-ci ; il en est parlé dans le sixième et le septième, mais sans aucun rapport avec les quatre premiers dont ils ne dépendent nullement. Dans ce quatrième, l'orateur débute par annoncer qu'il va terminer le sujet de la parabole de Lazare, et il le termine en effet en prenant à ces mots : *il y a pour jamais un grand abyme...*, et en continuant d'expliquer jusqu'à la fin de la parabole. Il montre d'abord par des exemples tirés de l'Évangile, et spécialement par celui du mauvais riche, que toutes les supplications que pourront employer ceux qui sortent de ce monde chargés de péchés, seront inutiles. Il fait voir ensuite que la parabole actuelle est une excellente leçon pour les riches et pour les pauvres, qu'elle peut également réprimer les uns et consoler les autres, nous faire aimer la pauvreté et mépriser les richesses. Il s'étend beaucoup à prouver que les Écritures et le simple raisonnement suffisent pour nous convaincre de l'existence d'une autre vie ; qu'il n'est point nécessaire que les morts reviennent pour nous en donner la certitude. Voilà ce qui compose la première moitié de ce discours ; la seconde moitié roule sur le pouvoir de la conscience, qui nous rappelle nos anciennes fautes, comme le prouve l'histoire de Joseph, qui est rapportée ici fort au long. Au reste, on ne peut fixer la date de ce discours ni des trois autres.

QUATRIÈME DISCOURS

SUR LE MAUVAIS RICHE ET SUR LAZARE.

Bén. tom. 1, p. 751; Fr. D. t. 5, p. 73; Sav. t. 5, p. 253.

Il faut que je termine aujourd'hui le sujet de la parabole du Lazare. Vous croyez peut-être que je l'ai épuisé; mais, incapable d'abuser de votre ignorance, je n'abandonnerai pas cette matière que je n'aie recueilli tout ce qu'elle peut offrir. Quoiqu'un vigneron ait achevé toute sa vendange, il n'abandonne pas sa vigne qu'il n'ait coupé les plus petites grappes qui restent cachées sous les feuilles. Puis donc que maintenant encore je vois des sens cachés sous les passages de l'Evangile, servons-nous de la parole comme d'un fer tranchant, et recueillons-les avec toute l'attention possible. Dès qu'une vigne est vendangée, elle reste dépouillée de fruits, et n'offre plus que des feuilles. Il n'en est pas de même de la vigne spirituelle des divines Ecritures: Quand nous aurions recueilli tout ce qui paroît aux yeux, il reste toujours plus que nous n'avons trouvé; plusieurs avant nous ont déjà traité le même sujet, plusieurs après nous le traiteront peut-être encore, sans que personne en épuise toute la richesse. Telle est la nature de cette source abondante et intarissable, que

plus on creuse en avant, plus on en voit jaillir des sens divins. J'aurois dû vous payer cette dette dans la précédente assemblée; mais je n'ai pas cru pouvoir passer sous silence les actions du bienheureux Babylas, ni des deux martyrs qui se sont présentés après lui (1). Voilà pourquoi nous avons différé jusqu'à ce jour à nous acquitter envers vous de tout ce que nous vous devons. Mais puisque nous avons payé à nos pères spirituels un tribut de louanges, autant qu'il étoit en notre pouvoir, et non tel qu'ils le méritoient, achevons de vous payer ce qui reste de la parabole de l'Evangile. Nous allons reprendre notre discours où nous l'avons laissé; soyez attentifs, et écoutez-nous patiemment jusqu'à la fin.

Nous en sommes restés à l'abyme qui sépare les justes des pécheurs. Le riche ayant demandé qu'on lui envoyât Lazare, Abraham lui répondit : *Il y a pour jamais un grand abyme entre nous et vous; de sorte que ceux qui voudroient passer d'ici vers vous ne le peuvent pas, comme on ne peut passer ici du lieu où vous êtes* (Luc. 16. 26.). Nous avons prouvé assez longuement qu'après la bonté de Dieu, nous devons fonder l'espoir de notre salut sur nos propres mérites, sans prétendre nous appuyer de nos parens, de nos aïeux, de nos proches, de nos amis, de nos serviteurs, de nos voisins. *Un frère ne peut racheter un frère; un homme rachettera-t-il un autre homme* (Ps. 48. 8.)? J'ajoute que toutes les prières et toutes

(1) On trouve dans le second tome de l'édition des Bénédictins, une homélie sur le bienheureux Babylas, et une autre sur les martyrs Juventin et Maximin; ce sont les deux dont il est ici question.

les supplications que pourront employer ceux qui sortent de ce monde chargés de péchés, seront vaines et inutiles. Les cinq vierges de l'Evangile demandèrent de l'huile à leurs compagnes et n'en obtinrent pas. Celui qui avoit enfoui son talent, malgré les raisons qu'il alléguoit pour sa défense, fut aussi condamné. Ceux qui n'avoient pas nourri Jésus-Christ lorsqu'il avoit faim, qui ne lui avoient pas donné à boire lorsqu'il avoit soif, quoiqu'ils pussent se rejeter sur leur ignorance, n'obtinrent ni excuse ni pardon. D'autres ne purent ouvrir la bouche, comme cet homme qui, n'étant pas revêtu de la robe nuptiale, se tut lorsqu'on lui en fit le reproche. Un autre qui avoit conservé du ressentiment contre son prochain, qui avoit exigé cent deniers, ne put rien dire lorsque son maître lui reprocha sa dureté et sa barbarie. D'où il est clair que rien ne pourra nous sauver dans l'autre monde, si nous n'avons pas de bonnes actions à produire, et que, soit que nous employions alors les supplications et les prières, soit que nous gardions le silence, nous subirons toujours la peine et le supplice.

Quant au riche de l'Evangile, écoutez comment, ayant fait deux demandes à Abraham, il n'a obtenu ni l'une ni l'autre. Il lui demanda une première grace pour lui-même : *Envoyez-moi Lazare*, lui dit-il, et une seconde pour ses frères. Aucune des deux ne lui fut accordée; la première, parce qu'elle étoit impossible; la seconde, parce qu'elle étoit superflue. Mais examinons attentivement, si vous le voulez, les paroles de l'Evangile. Lorsqu'un juge fait amener dans la place publique un homme ac-

cusé de quelque crime, et qu'il fait venir des bourreaux pour le mettre à la question, tout le peuple accourt avec empressement, curieux d'entendre les interrogations du juge et les réponses de l'accusé; à plus forte raison ici nous devons être attentifs à écouter ce que demande l'accusé, je veux dire le riche, et ce que lui répond le juste juge par la bouche d'Abraham; car ce n'étoit pas ce patriarche qui jugeoit, quoique ce fût lui qui parlât. Et comme dans les tribunaux de ce siècle, lorsque des hommes sont accusés d'avoir commis un vol ou un meurtre, les lois ne leur permettent ni de voir la face du juge ni d'entendre sa voix; mais que, leur faisant éprouver cet affront entre tous les autres, elles emploient le ministère d'un officier subalterne pour recueillir les interrogations du juge et les réponses de l'accusé (1) : de même alors, le riche coupable n'entendit pas Dieu lui parler directement; mais Abraham fut chargé de porter à l'accusé les paroles du Juge; Abraham, dis-je, qui, sans lui parler de son chef, lui citoit les lois divines, lui rapportoit les sentences prononcées d'en-haut. Aussi le riche ne put-il rien lui répondre. Nous devons donc donner la plus grande attention aux paroles de l'Evangile; et ce n'est pas sans dessein qu'après m'être déjà occupé trois jours de cette parabole, je m'y arrête encore aujourd'hui : c'est, sans doute, que j'y vois une grande source d'instruction pour les riches et pour les pauvres, pour ceux qui sont troublés par le bonheur des mé-

(1) Nous suivons dans les jugemens criminels d'autres usages que ceux qui sont rapportés ici par saint Jean Chrysostôme, comme il est facile de le remarquer.

chans, par l'indigence et par les afflictions des justes.

Non, rien n'est pour la plupart des hommes un aussi grand sujet de trouble et de scandale, que de voir les riches vicieux nager dans l'abondance et dans les délices, et les pauvres vertueux gémir dans le plus extrême besoin, et souffrir une infinité d'autres maux plus affreux encore que la pauvreté. Or, notre parabole suffit pour remédier à ce désordre, pour réprimer les riches et consoler les pauvres; pour apprendre aux uns à ne pas se livrer à l'orgueil, et porter lés autres à ne pas s'affliger de leur état présent; pour persuader aux uns de ne pas être fiers s'ils ne sont pas punis ici-bas de leurs crimes, dont la punition la plus rigoureuse les attend dans un autre monde, et exhorter les autres à ne pas se laisser troubler par le bonheur d'autrui, à ne pas croire que les choses humaines marchent au gré d'un hasard aveugle, parce que le juste souffre sur la terre, et que l'homme méchant et scélérat y jouit d'une prospérité continuelle. Tous deux recevront ailleurs, l'un le prix et la couronne de sa résignation et de sa patience, l'autre le châtiment et la peine de ses crimes et de sa perversité. Riches et pauvres, gravez cette parabole, vous sur les murs de vos maisons, vous dans l'intérieur de vos ames; n'en perdez jamais le souvenir, rappelez-la toujours à votre mémoire. Ou plutôt, riches, gravez-la vous-mêmes dans vos cœurs et non sur vos murs, portez-la sans cesse avec vous, et elle vous donnera les plus utiles leçons de sagesse et de philosophie chrétienne. En effet, si nous portions cette parabole gravée au dedans de nous-mêmes, si nous y pensions continuellement,

ni les joies ni les peines de ce monde ne pourroient ni nous enfler ni nous abattre : nous serions disposés pour les unes et pour les autres comme pour de simples peintures sur le bois ou sur la toile. Et comme en voyant un riche et un pauvre représentés dans un tableau, nous ne sentons ni de jalousie pour l'un ni de mépris pour l'autre, par la raison que ce qui s'offre à nos yeux n'est qu'une ombre et non la réalité : de même, si nous connoissions la vraie nature de la pauvreté et des richesses, de l'ignominie et de la gloire, de toutes les autres choses tristes et agréables, nous serions bientôt affranchis de tous les troubles qu'elles peuvent occasionner en nous. Oui, tous les objets du siècle sont plus trompeurs qu'une ombre; et une ame grande et généreuse n'est pas plus éblouie et enorgueillie par la splendeur de l'état le plus brillant, qu'affligée et consternée par la bassesse de la condition la plus obscure.

Mais écoutons et achevons d'expliquer les paroles du riche. *Je vous conjure et je vous supplie, père Abraham, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père où j'ai cinq frères, afin qu'il leur annonce ce que je souffre, et qu'ils ne viennent pas dans ce lieu de tourment*. Il demande pour d'autres, n'ayant pu rien obtenir pour lui-même. Voyez combien la punition l'a rendu doux et humain : lui qui avoit méprisé et dédaigné Lazare, quoique présent et sous ses yeux, songe à d'autres qu'il ne voit pas; plein d'égard et d'attention, il s'occupe d'eux avec inquiétude, il cherche tous les moyens de les garantir des maux qui les menacent. Il conjure Abraham d'envoyer Lazare dans la maison de son père.

dans l'endroit même où ce généreux athlète a signalé toute sa vertu. Que ceux, dit-il, qui l'ont vu combattre, le voient couronné; que ceux qui ont été les témoins de son indigence, de la faim et de tous les maux qu'il a soufferts, le soient du changement heureux qu'il éprouve, de la gloire et des honneurs dont il est comblé; afin qu'instruits par ce double exemple, et convaincus que tout ne finit pas avec cette vie, ils se disposent à éviter le supplice et les tourmens que leur frère endure. Que lui répond Abraham? *Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent.* Vous n'êtes pas aussi occupé de vos frères que Dieu qui les a créés, qui leur a donné une infinité de maîtres pour les avertir, les conseiller et les reprendre. *Non, père Abraham*, réplique le riche, *mais si quelqu'un des morts va les trouver, ils le croiront.* On sait quel est le langage du peuple: Où sont maintenant ceux qui nous ont parlé d'une autre vie? qui est-ce qui en est revenu? qui est-ce qui est ressuscité des morts, et nous a rapporté ce qui se passe dans un autre monde? Par combien de pareils propos le riche ne s'étoit-il pas abusé lui-même lorsqu'il vivoit dans les délices? Car ce n'est pas sans raison qu'il demandoit qu'on envoyât quelqu'un des morts à ses frères: et comme il avoit méprisé les Ecritures, qu'il s'en étoit moqué, qu'il avoit regardé comme des fables ce qu'elles disent d'une autre vie, il supposoit à ses frères les sentimens qu'il avoit éprouvés lui-même. Ils se défieront, dit-il, des Ecritures; mais si quelqu'un des morts va les trouver, ils ne refuseront pas de croire, ils ne se moqueront point de ce qu'on leur dira, ils y fe-

ront plus d'attention. Que dit à cela Abraham? *S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, quand quelqu'un des morts ressusciteroit, ils ne l'écouteroient pas davantage.* Les juifs sont une preuve que celui qui n'écoute pas les Ecritures, n'écouteroit pas les morts s'ils ressuscitoient; les juifs qui après n'avoir écouté ni Moïse ni les prophètes, n'en ont pas cru les morts qu'ils voyoient ressuscités, mais qui cherchoient à faire périr Lazare, et qui persécutoient les apôtres, quoique plusieurs morts eussent été rendus à la vie dans le temps de la prédication de la croix.

Mais afin d'apprendre d'ailleurs que les instructions des prophètes sont plus sûres que les témoignages des morts, considérez que tout mort n'est qu'un esclave, au lieu que les paroles de l'Ecriture sont les oracles du Maître; en sorte que quand un mort ressusciteroit, quand un ange descendroit du ciel, tout ce qu'ils pourroient nous dire ne seroit pas aussi authentique que les Ecritures, qui nous ont été données par le Seigneur des anges, par le souverain Arbitre des morts et des vivans.

Au reste, on peut prouver encore par les tribunaux de ce monde, que ceux qui demandent que les morts reviennent, demandent une chose inutile. Quoique les fidèles voient l'enfer des yeux de la foi, il n'est pas visible pour les incrédules. Les tribunaux sont visibles, et nous entendons dire tous les jours qu'un tel a été traîné au supplice, que les biens d'un tel ont été confisqués, qu'un autre a été condamné à travailler aux mines, un autre à périr dans les flammes, qu'un autre a subi un autre genre

de peine; cependant les fourbes, les méchans et les malfaiteurs qui entendent parler de ces condamnations, ne se corrigent pas. Et que parlé-je de ceux qui ne sont jamais tombés entre les mains de la justice? souvent même des hommes qui ont été pris, qui ont échappé à la peine, qui se sont enfuis en perçant la prison, se sont livrés aux mêmes excès, ou même ont enchéri sur leurs anciens crimes. Ne cherchons donc pas à entendre de la bouche des morts ce que les saintes Ecritures nous apprennent tous les jours plus clairement.

Si Dieu avoit su que les morts ressuscités pourroient être utiles aux vivans, lui qui a tout fait pour l'avantage de l'homme, lui auroit-il fermé cette voie d'instruction? auroit-il négligé ce moyen, s'il avoit pu lui être d'une grande utilité? Ajoutons que si des morts eussent dû ressusciter sans cesse, et nous rapporter ce qui se passe dans un autre monde, ces résurrections avec le temps auroient fini par être méprisées. Enfin le démon auroit eu beaucoup plus de facilité pour introduire ses dogmes pervers. Il auroit pu souvent faire paroître des fantômes, ou même, faisant agir des imposteurs qui se seroient fait passer pour ayant été morts et ensevelis, il les eût montrés de nouveau comme étant ressuscités, et par leur moyen il eût fait croire aux esprits abusés tout ce qu'il auroit voulu. Car si maintenant que rien de pareil n'existe, les images des morts représentées en songe ont trompé plusieurs personnes et causé leur perte, à plus forte raison, si c'eût été une vérité certaine et reconnue parmi les hommes, que plusieurs morts reviennent à la vie,

le démon, cet esprit méchant et impur, auroit employé mille ruses pour répandre ses erreurs dans le monde. Ainsi Dieu a fermé les portes au mensonge et ne permet qu'aucun des morts ne revienne à la vie pour annoncer ce qui se passe dans un autre monde, de peur que le démon ne prenne de là sujet de dresser toutes ses batteries; le démon, dis-je, qui suscita de faux prophètes, lorsqu'il y avoit des prophètes; de faux apôtres, lorsqu'il y avoit des apôtres; de faux christs, lorsque le Christ parut, qui enfin, lorsqu'on prêchoit une saine doctrine, cherchoit à introduire une doctrine perverse, et semoit partout l'ivraie. Si donc l'apparition des morts eût eu lieu, le démon eût essayé de la contrefaire par les moyens qui lui sont propres, non en ressuscitant véritablement les morts, mais en trompant les yeux par des illusions et par des prestiges; ou même il eût tout confondu et tout bouleversé en faisant agir, comme je l'ai déjà dit, des imposteurs qui se seroient fait passer pour morts. Mais Dieu qui prévoyoit ces désordres, et qui vouloit nous apprendre à regarder les divines Ecritures comme plus certaines que tout le reste, Dieu a fermé toute voie aux artifices du démon, et, par attention pour nous, il n'a permis à aucun des morts de revenir parmi les vivans leur parler de ce qui se passe dans un autre monde. N'a-t-il donc pas fait éclater à nos yeux des prodiges beaucoup plus frappans que l'apparition des morts? Il a converti toute la terre, dissipé partout l'erreur, ramené la vérité, opéré ces grandes révolutions par le ministère de simples pécheurs, d'hommes sans crédit et sans let-

tres ; il nous a donné partout des preuves évidentes d'une bonté attentive.

Ne pensons donc pas que tout se termine avec la vie, mais croyons que nous serons jugés après notre mort, récompensés ou punis de ce que nous aurons fait de bien ou de mal sur la terre. C'est une vérité si manifeste et si généralement connue, que les juifs, les Grecs, les hérétiques, enfin tous les hommes sont d'accord sur ce point essentiel. Et si tous ne raisonnent pas juste sur la résurrection, tous du moins s'accordent et se rapprochent sur l'existence d'un jugement au sortir de cette vie, d'un tribunal qui prononce des récompenses et des peines pour les bonnes et les mauvaises actions. Si cela n'étoit pas, pourquoi l'Etre-Suprême auroit-il fait rouler les cieux sur nos têtes, pourquoi auroit-il affermi la terre sous nos pieds, l'auroit-il environnée de la mer, enveloppée de l'air? pourquoi sa Providence nous auroit-elle prodigué tous ses soins, si elle ne devoit pas les étendre au-delà de cette vie mortelle? Ne voyez-vous pas combien d'hommes, qui ont été fidèles à la pratique de la vertu, sont morts après avoir essuyé mille disgraces, sans avoir éprouvé aucun bonheur? combien d'autres au contraire qui ont commis une infinité de crimes, qui ont pillé le bien d'autrui, dépouillé et opprimé la veuve et l'orphelin, ont fini leurs jours après avoir été comblés de richesses, après avoir joui de toutes les délices et de toutes les prospérités de ce siècle sans aucun mélange d'afflictions? Quand donc les premiers recevront-ils le prix de leur vertu ou les autres porteront-ils la peine de leur perversité, si tout finit avec

la vie présente? S'il existe un Dieu, comme il en existe, tout le monde conviendra que ce Dieu est juste; on conviendra de même qu'étant juste, il rendra aux bons et aux méchans selon leurs œuvres; or, s'il doit traiter les uns et les autres suivant leur mérite, et qu'ici-bas le méchant ne soit pas puni de ses crimes, ni le bon récompensé de sa vertu, il est clair qu'il doit y avoir un temps et un lieu où ils recevront chacun le traitement dont ils sont dignes.

Mais pourquoi Dieu a-t-il placé au dedans de nous un juge aussi vigilant et aussi attentif? je veux dire la conscience. Non, il n'est pas dans le monde de juge aussi vigilant que notre conscience. Les autres juges peuvent être ou corrompus par l'or, ou gagnés par la flatterie, ou intimidés par la crainte; tels sont les motifs, sans parler de beaucoup d'autres, qui altèrent, qui pervertissent leur jugement, mais auxquels la conscience ne cède jamais. On auroit beau offrir de l'or, flatter, menacer, employer tous les moyens imaginables, elle portera toujours une sentence sévère contre les pensées des pécheurs. Celui qui a fait la faute se condamne lui-même sans que personne l'accuse. Et ce n'est pas une fois, deux fois, mais à plusieurs reprises, et pendant tout le cours de la vie, que la conscience s'élève contre le coupable. Quelque long espace de temps qui se soit écoulé, elle n'a pas oublié ses fautes, elle les lui reproche avec force au moment qu'il les commet, avant qu'il les ait commises, après qu'il les a commises, et surtout lorsqu'elles sont consommées. Car au moment où nous commettons le péché, enivrés par le plaisir, nous sentons moins le

mal que nous faisons. Mais lorsqu'il est commis et consommé, c'est alors surtout que, la passion étant éteinte, l'aiguillon du repentir vient tourmenter notre ame. Les douleurs qu'il nous cause, quoique semblables à celle de l'enfantement, sont d'une nature toute particulière. C'est avant d'avoir mis leur enfant au monde que les femmes éprouvent des peines insupportables, des douleurs aiguës et déchirantes : dès que l'enfant est sorti des entrailles, les douleurs cessent et sont sorties, pour ainsi dire, avec lui. Il n'en est pas de même dans le péché. Tant que nous concevons et que nous formons au-dedans de nous-mêmes des desseins criminels, nous paroissons contens et satisfaits, dès que nous avons enfanté le péché, que nous avons produit ce fruit malheureux, c'est alors que, frappés de sa difformité, nous éprouvons des douleurs plus vives et plus cruelles qu'une femme qui est sur le point de mettre un enfant au monde. Ainsi je vous exhorte principalement à n'admettre en vous aucune pensée mauvaise; ou si vous l'admettez, à étouffer sur-le-champ ce germe de corruption. Que si vous avez porté la foiblesse jusqu'à consommer et enfanter le péché, donnez-lui aussitôt la mort par la confession et par les larmes en vous accusant vous-même.

Car, rien n'est si contraire au péché que l'accusation et la condamnation de soi-même avec repentir et avec larmes. Vous avez prononcé contre votre faute; et dès lors vous avez déposé un fardeau funeste. Qui est-ce qui le dit? Dieu lui-même qui nous juge : *Confessez*, dit-il, *le premier vos péchés*, *afin que vous soyez justifié* (Is. 43. 26.). Eh!

pourquoi, je vous le demande, rougiriez-vous de confesser vos fautes? les déclarez-vous à un homme qui pourroit vous les reprocher? les confiez-vous à un de vos frères qui pourroit les divulguer? c'est à votre Seigneur, c'est à un père tendre et attentif, c'est à votre médecin que vous montrez vos plaies (1). Quand vous ne lui confesseriez pas vos fautes, il ne les ignoreroit pas, lui qui les connoissoit avant qu'elles fussent commises. Pourquoi ne lui en feriez-vous pas l'aveu? Votre accusation, loin de rendre plus pesant le fardeau de vos péchés, le rend plus léger et plus doux. Le Seigneur veut que vous lui déclariez vos fautes, non pour les punir, mais pour vous les pardonner; non pour apprendre de vous que vous êtes coupable, puisqu'il le sait par lui-même, mais pour que vous appreniez quelle dette il vous remet. Il veut que vous connoissiez la grandeur du bienfait qu'il vous accorde, afin que vous ne cessiez de lui en rendre grace, afin que vous soyez plus lent à commettre le péché, et plus ardent à pratiquer la vertu. Si vous ne déclarez pas la grandeur de la dette, vous ne reconnoîtrez pas tout le prix de la rémission. Je ne vous force pas, dit-il, de paroître en plein théâtre et de prendre un grand nombre de témoins. Confessez-moi votre faute à moi seul en particulier, afin que je guérisse votre plaie et que je vous délivre de vos douleurs.

(1) Il sembleroit que saint Jean Chrysostôme autorise ici la confession faite à Dieu seul; mais comme il parle ailleurs de la confession faite aux prêtres, sans doute il n'est pas question ici de la confession sacramentelle, mais de l'examen que l'on doit faire tous les jours de ses fautes sous les yeux du Seigneur.

Voilà pourquoi Dieu nous a donné les remords de la conscience, en cela plus attentif que le plus tendre des pères. Lorsqu'un père a averti son fils plusieurs fois, et qu'il reste incorrigible, il cesse enfin de l'avertir, le renonce pour son fils, le chasse de sa maison, et le retranche de sa parenté. Il n'en est pas de même de la conscience. Quand elle nous auroit avertis mille fois sans que nous l'ayons écoutée, elle nous avertit toujours, et ne cesse pas jusqu'à notre dernier soupir. Elle nous fait entendre sa voix dans les maisons, dans les carrefours, à table, dans la place publique, dans les chemins, souvent même, pendant le sommeil, elle nous présente le tableau et l'image de nos crimes. Et voyez la sagesse de Dieu. Il n'a point permis que les reproches de la conscience fussent continuels, parce que nous n'aurions pu en supporter le poids, si elle nous eût accusés continuellement ; d'un autre côté, il n'a point voulu qu'elle fût assez foible pour se lasser après une ou deux réprimandes. En effet, si elle eût dû nous tourmenter chaque jour et à chaque heure, nous aurions succombé sous l'excès de la peine ; ou si, après nous avoir avertis une ou deux fois, elle eût cessé de nous reprendre, nous n'en aurions pas retiré un grand fruit. Voilà pourquoi Dieu a voulu que ses reproches fussent fréquens, mais non continuels : fréquens, pour que nous ne tombions pas dans le relâchement, mais pour qu'avertis toujours et jusqu'à la fin, nous soyons éveillés et attentifs ; il n'a point voulu qu'ils fussent continuels et qu'ils vinssent coup sur coup, pour que nous ne soyons pas découragés, mais que nous res-

pirions ayant des momens de relâche et de repos. Car, si ne s'affliger aucunement de ses fautes, est quelque chose de funeste et qui produit une insensibilité extrême, s'affliger continuellement et oùtre mesure, n'est guère moins nuisible, parce que l'excès de l'affliction étouffe en nous les sentimens naturels, accable l'ame, l'atterre, la rend incapable de produire de bonnes actions. Voilà pourquoi Dieu ne permet à la conscience de nous poursuivre et de nous accuser que par intervalles, d'autant plus qu'elle n'épargne point le coupable, et qu'il n'est point pour lui d'aiguillon plus cuisant. Ce n'est pas seulement lorsque nous péchons nous-mêmes, mais lorsque d'autres commettent les mêmes fautes, qu'elle se réveille, qu'elle s'élève contre nous avec force. Un débauché, un adultère, un voleur, prennent pour eux-mêmes les reproches qu'ils entendent faire à d'autres qui se sont livrés aux mêmes excès; et des réprimandes étrangères leur remettent sous les yeux leurs fautes personnelles. C'est un autre qu'on accuse; et celui qui n'est pas accusé sent le même coup lorsqu'il a commis le même attentat. C'est ainsi que dans les bonnes actions, ceux qui ont bien agi eux-mêmes se réjouissent et triomphent des louanges et des couronnes accordées à d'autres, comme s'ils étoient loués eux-mêmes et couronnés. Qu'y a-t-il donc de plus misérable que le pécheur qui est humilié des reproches qu'on fait à d'autres? Quoi de plus heureux que celui qui pratique la vertu, puisque la joie épanouit son ame lorsqu'on donne à d'autres des éloges, éloges qui lui rappellent le doux souvenir de ses bonnes actions? C'est donc un

effet de la sagesse de Dieu, une preuve non équivoque de sa providence attentive, de nous avoir préparé dans les remords de la conscience, une ancre sacrée qui nous arrête, et qui empêche que notre ame ne se plonge sans ressource dans l'abyme du péché.

Ce n'est pas seulement dans l'instant où nous péchons, mais bien des années après, qu'elle nous rappelle souvent nos anciennes fautes. Joseph fut vendu autrefois par ses frères, qui n'avoient à lui reprocher que d'avoir eu un songe qui présageoit sa gloire future. *J'ai vu*, dit-il, *vos gerbes qui se prosternoient devant ma gerbe* (Gen. 37. 7.). Cependant ils auroient dû le conserver pour cette raison-là même, parce qu'il devoit être la couronne de toute sa maison, la splendeur de toute sa famille. Mais telle est l'envie, qu'elle s'oppose même à la gloire qui doit rejaillir sur elle; et l'envieux préféreroit de souffrir mille maux à l'avantage de voir son prochain jouir d'une prospérité dont il pourroit partager l'éclat. Quoi de plus misérable qu'une pareille disposition! C'est ce qu'ont éprouvé les frères de Joseph; lorsqu'ils l'aperçurent de loin venant leur apporter de la nourriture, ils se dirent les uns aux autres : *Venez, donnons-lui la mort, et voyons ce que deviendront ses songes* (Gen. 37. 20.). Eh quoi! si vous ne respectiez pas le nom de frère, si vous aviez étouffé les sentimens de la nature, ne deviez-vous pas du moins songer aux alimens qu'il vous apportoit, à la fonction qu'il remplissoit envers vous? ne deviez-vous pas penser qu'il étoit envoyé pour vous nourrir? Mais considérons comment ils prophétisent

malgré eux : *Venez*, disent-ils, *donnons-lui la mort, et voyons ce que deviendront ses songes*. S'ils n'eussent pas attenté à sa vie, s'ils ne lui eussent pas tendu des piéges, s'ils n'eussent pas formé le projet criminel de le perdre, ils n'auroient pas reconnu tout le pouvoir de ses songes. Car monter sur le trône d'Egypte sans passer par aucune disgrace, n'étoit pas pour Joseph une chose aussi merveilleuse, que de parvenir à toute cette splendeur malgré les empêchemens et les obstacles. Si ses frères n'avoient pas cherché à le faire périr, ils ne l'auroient pas vendu pour l'Egypte ; s'ils ne l'avoient pas vendu pour l'Egypte, la femme de son maître n'eût pas conçu pour lui de la passion; si elle n'avoit pas conçu pour lui de la passion, il n'auroit pas été jeté en prison, il n'auroit pas expliqué le songe des prisonniers, il n'auroit pas partagé le trône d'Egypte, ses frères ne seroient pas venus pour acheter du blé, ils ne se seroient pas prosternés devant lui. Ainsi c'est surtout parce qu'ils vouloient le faire mourir qu'ils ont reconnu la vérité de ses songes. Quoi donc! ont-ils été eux-mêmes les artisans de sa prospérité et de sa grandeur ? Non, assurément. Mais tandis qu'ils méditoient de le livrer à la mort, à l'affliction, à la servitude, aux maux les plus horribles, Dieu qui sait tirer le bien du mal, s'est servi de leur malice pour élever et glorifier celui qu'ils avoient vendu, celui qu'ils vouloient perdre.

Et pour que vous ne vous imaginiez pas que ces événemens sont l'effet d'un concours fortuit de choses, la suite de quelque révolution soudaine, Dieu exécute son dessein par les empêchemens mêmes et

par les obstacles. Il se sert pour l'élévation de Joseph du ministère même de ses ennemis, afin que vous appreniez que personne ne peut empêcher ce que Dieu a résolu, que personne ne peut détourner son bras puissant; afin que, quand vous serez exposé à quelque persécution, vous n'éprouviez ni découragement ni dépit, mais que vous sachiez que la persécution n'aura qu'une issue heureuse, pourvu que vous supportiez courageusement ses assauts. Par exemple, vous voyez que c'est l'envie qui a revêtu Joseph du souverain pouvoir, qui l'a placé sur le trône, qui a ceint sa tête du diadême; vous voyez que c'est la persécution qui l'a porté au faîte de la grandeur et de la puissance. Le persécuté a régné en Egypte, les persécuteurs ont été ses esclaves; l'un a reçu les hommages, les autres se sont prosternés devant lui. Lors donc que vous êtes assailli de malheurs continuels, ne vous troublez pas, ne vous emportez pas, mais attendez la fin. Cette fin sera digne de la bonté d'un Dieu libéral, pourvu que vous receviez avec action de grace les événemens intermédiaires. Exposé aux plus grands périls à cause des songes dont il avoit été favorisé, vendu par ses frères, sollicité par la femme de son maître, jeté en prison, Joseph ne s'est pas dit à lui-même : Hélas ! que mes songes ont été trompeurs ! je me vois chassé de ma patrie, privé de la liberté. Pour plaire à Dieu, je n'ai pas cédé aux sollicitations de la femme de mon maître, qui m'invitoit au crime, je suis puni pour ma vertu et pour ma sagesse. Le Seigneur ne m'a pas défendu, ne m'a pas soutenu de son bras, mais il a permis que les liens et les dis-

graces se multipliassent pour moi, se succédassent sans interruption. Au sortir de la citerne j'ai trouvé la servitude; après la servitude, des sollicitations dangereuses; après les sollicitations, la calomnie; après la calomnie, la prison. Aucun de ces événemens n'a troublé, n'a affoibli le courage du juste Joseph; il est resté ferme dans son espérance, et dans la conviction intime que la parole de Dieu ne pouvoit manquer d'avoir son effet. Dieu auroit pu exécuter ses grands desseins le jour même; mais il permet qu'il s'écoule un long espace de temps, qu'il survienne un grand nombre d'obstacles, afin que vous sachiez quelle est la puissance d'un Être qui peut accomplir ses promesses lorsqu'on désespère le plus d'en voir l'accomplissement, afin que vous connoissiez la foi et la patience de ses serviteurs à qui les accidens les plus tristes ne peuvent faire perdre l'espoir des biens qu'ils attendent.

Cependant les frères de Joseph, poussés par la famine qui les faisoit marcher malgré eux, qui les traînoit devant leur frère établi gouverneur d'Egypte, se présentent devant lui pour acheter du blé. Joseph les ayant traités d'espions : Quoi donc! se disent-ils les uns aux autres, nous venons pour acheter du blé, et nous courons risque de perdre la vie! Oui, sans doute, puisque votre frère, vous apportant de la nourriture, a couru des risques pour ses jours; avec cette différence néanmoins qu'il a couru des risques réels, au lieu qu'il ne vous menacoit que pour vous effrayer. Sans être votre ennemi, il jouoit le rôle d'un ennemi, afin d'apprendre exactement ce qui se passoit dans sa famille.

Comme ils avoient signalé à son égard leur méchanceté et leur ingratitude, et qu'il ne voyoit pas Benjamin avec eux, craignant que cet enfant n'eût éprouvé le même sort que lui, il ordonne que l'un d'eux soit laissé et enfermé, et il permet aux autres de partir avec le blé qu'ils avoient acheté, menaçant de les faire mourir s'ils ne lui amenoient leur jeune frère. Lors donc qu'il leur eût dit : Laissez quelqu'un d'entre vous, et amenez-moi votre frère, sinon je vous ferai mourir, que se dirent-ils les uns aux autres ? C'est justement que nous souffrons tout ceci parce que nous avons péché contre notre frère, que nous ne l'avons pas écouté lorsqu'il nous suppliait. Vous voyez depuis combien d'années ils se rappellent leur ancienne faute. Ils disoient à leur père : *Une bête cruelle a dévoré Joseph ;* en présence de Joseph lui-même qui les entendoit, ils confessoient leur attentat. Chose étonnante ! nous voyons ici un jugement sans corps de preuves, une apologie sans accusation, la conviction d'un fait sans témoins, les auteurs du crime s'accusant eux-mêmes, et publiant ce qui s'étoit passé dans le secret. Qui donc leur a persuadé, les a forcés d'exposer au grand jour un forfait commis il y a si long-temps ? n'est-il pas clair que c'est la conscience, ce juge incorruptible, qui agitoit sans cesse leur ame et qui la troubloit ? Celui dont ils avoient médité anciennement la mort, assis sur un tribunal, les jugeoit en silence ; et sans qu'on rendît contre eux de jugement, ils prononçoient eux-mêmes contre eux-mêmes une sentence de condamnation. Ils se condamnoient donc les uns les autres ; l'un d'eux se

justifioit en ces mots : *Ne vous ai-je pas dit alors: Ne faites pas de mal à cet enfant, ne commettez pas un si grand crime contre votre propre frère; c'est son sang aujourd'hui que Dieu redemande de nous !* Toutefois Joseph, qu'ils avoient voulu immoler à leur envie, ne leur parloit pas de leur action criminelle ; mais, assis sur son tribunal, sans les interroger sur leur faute, il demandoit qu'ils lui amenassent leur jeune frère. C'étoit leur conscience qui, saisissant cette occasion, s'élevoit contre eux, leur faisoit éprouver ses vifs remords, et, sans que personne les y forçât, leur faisoit confesser leur crime. C'est ce qui nous arrive souvent à nous-mêmes pour nos fautes passées ; les maux et les disgraces que nous éprouvons nous rappellent le souvenir de ces fautes.

Convaincus de cette vérité, lorsque nous avons fait quelque mauvaise action, n'attendons pas qu'il nous survienne des malheurs, que nous soyons exposés à des périls, jetés dans les fers ; mais interrogeons chaque jour et à chaque moment le juge placé au dedans de nous, prononçons contre nous-mêmes, cherchons tous les moyens de nous justifier devant Dieu ; ne disputons pas sur la résurrection et sur le jugement dernier, ne permettons pas que d'autres disputent sur ces objets ; mais fermons-leur la bouche par toutes les raisons que nous venons de produire. Non, si nous ne devions pas un jour rendre compte de ce que nous avons fait de mal, Dieu n'auroit point placé au dedans de nous un pareil juge ; il ne nous auroit point fait ce présent, qui est une preuve insigne de sa bonté. En effet, comme il doit

nous demander compte un jour de nos œuvres, il nous a donné la conscience, ce Juge incorruptible, qui, nous jugeant ici-bas sur nos fautes et nous rendant plus sages, nous fera éviter la rigueur du dernier jugement. C'est ce que dit saint Paul : *Si nous nous jugions nous-mêmes*, dit cet apôtre, *nous ne serions pas jugés par le Seigneur* (1. Cor. 11. 31.). Voulons-nous donc n'être pas punis alors, ne pas rendre compte de nos actions, descendons chacun dans notre conscience, examinons notre vie, et, parcourant toutes nos fautes avec exactitude, condamnons notre cœur qui les a commises, affligeons notre ame coupable, punissons et réprimons nos affections criminelles, infligeons-nous à nous-mêmes la peine de nos péchés par une condamnation sévère, par une pénitence rigoureuse, par les larmes, par la confession, par le jeûne et l'aumône, par la tempérance et la charité; afin que, déposant ici-bas toutes nos fautes par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, nous puissions paroître avec toute confiance devant le souverain Juge. Puissions-nous l'obtenir cette confiance par la grace et par la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire soit au Père et à l'Esprit-Saint dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DU PREMIER DISCOURS SUR LA RÉSURRECTION DES MORTS.

Ce discours tient un peu au précédent, et a été prononcé immédiatement après, quoiqu'il n'en soit pas, suivant moi, une suite nécessaire. Il est divisé en deux parties à peu près égales. Dans la première, l'orateur parle de la résurrection, il explique un passage de l'apôtre saint Paul, offre aux fidèles les motifs les plus propres à les consoler dans la mort des personnes qui leur sont chères, et les exhorte à se distinguer des infidèles par leur conduite comme ils en sont distingués par leur croyance. Dans la seconde, pour les exciter à ne pas se laisser abattre par la tristesse quand ils voient mourir les personnes qu'ils chérissent le plus, il leur présente les exemples de Job et d'Abraham, qui tous deux ont montré un courage magnanime, l'un dans la perte d'un grand nombre de fils vertueux, l'autre dans le sacrifice d'un fils unique qu'il étoit prêt à immoler.

Ce discours, ainsi que le précédent, renferme de grandes beautés, et est vraiment digne du grand Chrysostôme.

PREMIER DISCOURS

SUR LA RÉSURRECTION DES MORTS.

Bén. tom. 1, p. 762; Fr. D. t. 5, p. 375; Sav. t. 5, p. 418.

LA parabole du Lazare nous a occupés pendant quatre jours entiers; nous avons épuisé le trésor renfermé dans un corps infirme et rongé d'ulcères; trésor non d'or et d'argent ni de pierres précieuses, mais de sagesse, de courage, de fermeté, de patience. Et comme dans les trésors matériels, les yeux n'aperçoivent à la superficie que des ronces, des épines, une terre raboteuse; mais que si l'on creuse en avant, on rencontre de grandes richesses : de même pour Lazare, nous n'avons aperçu au dehors que des ulcères, nous avons trouvé au dedans des richesses immenses. Un corps languissant et foible renfermoit une ame ardente et courageuse, et l'on voyoit s'accomplir dans sa personne cette parole de l'apôtre : *Plus l'homme extérieur se détruit, plus l'intérieur se renouvelle* (2. Cor. 4. 16.). Nous aurions pu encore aujourd'hui parler de la même parabole; nous aurions pu combattre les hérétiques qui décrient l'Ancien Testament, qui se déchaînent contre les patriarches, qui aiguisent leur langue contre le Créateur de l'univers; mais dans la crainte de causer du

dégoût en traitant toujours le même sujet, réservant ces discussions pour un autre temps (1), nous allons nous occuper d'une autre matière. Une table qui n'offre qu'un seul mets engendre le dégoût; au lieu que celle qui en présente un grand nombre, excite l'appétit par la diversité des alimens. Afin donc qu'il en soit de même pour nos instructions, nous allons retourner au bienheureux Paul que nous paroissions avoir abandonné, d'autant plus que le passage de l'apôtre qu'on vient de nous lire a beaucoup de rapport avec la parabole du Lazare.

Vous venez d'entendre saint Paul faisant retentir ces paroles : *Je ne veux pas que vous ignoriez ce que vous devez savoir touchant ceux qui dorment du sommeil de la mort, afin que vous ne vous affligiez pas comme font les autres hommes qui n'ont point d'espérance* (1. Thess. 4. 12.). L'Evangile et l'apôtre s'expriment d'une manière différente; mais ils se rapprochent pour le fond des choses, et ont ensemble un accord parfait. Dans la parabole du Lazare, nous avons beaucoup raisonné sur la résurrection et sur le dernier jugement; le passage de saint Paul nous ramène encore au même sujet, et si nous creusons ce passage, nous y trouverons le même trésor. Nous avions alors pour but d'apprendre aux auditeurs à ne pas se laisser éblouir par le faux éclat des biens de ce monde, mais à pénétrer plus avant par l'espérance, à penser tous les jours aux sentences rigoureuses qui seront rendues dans les derniers

(1) Je ne sache pas que saint Jean Chrysostôme se soit occupé de ces discussions dans aucun des discours ou homélies qui nous restent.

temps, à ce jugement redoutable, à ce Juge incorruptible. Dans ce qu'on vient de nous lire, saint Paul vous donne aujourd'hui le même conseil que vous devez écouter avec attention : *Je ne veux pas*, dit-il, *mes frères, que vous ignoriez ce que vous devez savoir touchant ceux qui dorment du sommeil de la mort, afin que vous ne vous affligiez pas comme font les autres hommes qui n'ont point d'espérance. Car si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui seront endormis en lui du sommeil de la mort.*

Il est à propos de nous arrêter d'abord à examiner pourquoi, lorsque saint Paul parle de Jésus-Christ, il appelle mort sa mort; au lieu que lorsqu'il parle de notre fin, il la nomme sommeil; et non pas mort, car il ne dit pas : touchant ceux qui sont morts, mais : *touchant ceux qui dorment*. Et plus bas : *Nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se seront endormis*. Il ne dit pas : ceux qui seront morts. Il continue : *Nous*, dit-il, *qui vivons, et qui sommes réservés pour l'avénement du Seigneur, nous ne préviendrons pas ceux qui sont déjà endormis*. Il ne dit pas ici non plus : ceux qui sont morts; mais parlant pour la troisième fois de la mort de l'homme, il la nomme sommeil. Au contraire, lorsqu'il parle de Jésus-Christ, comment s'exprime-t-il? *Car si nous croyons que Jésus est mort*. Il ne dit pas : est endormi, mais : *est mort*. Pourquoi donc appelle-t-il la mort de Jésus-Christ mort, et la nôtre sommeil? Ce n'est point sans cause et au hasard qu'il s'est servi de cette expression

plutôt que d'une autre ; il cache sous ces paroles un sens profond et sublime. En parlant du Fils de Dieu il se sert du nom de mort, afin de confirmer le supplice qu'il a subi pour nous ; en parlant de l'homme il emploie le nom de sommeil, afin de consoler notre tristesse. Comme la mort de Jésus-Christ a été suivie de la résurrection, il ne craint pas de l'appeler mort ; mais comme chez nous la résurrection n'est qu'en espoir, il nomme notre mort sommeil, se servant d'une expression propre à nous consoler, propre à nous donner d'heureuses espérances. Celui qui dort se réveillera sans doute ; or, la mort n'est autre chose qu'un long sommeil. Et ne me dites pas que celui qui est mort ne parle plus, qu'il n'entend, ne voit, ne sent rien : car celui qui dort est dans le même état ; et s'il faut dire quelque chose de surprenant, c'est que l'ame de celui qui dort est comme endormie, au lieu que l'ame de celui qui est mort est réveillée.

Mais, direz-vous, son corps se pourrit et se corrompt, il devient cendre et poussière. Mais c'est pour cela, mon cher frère, que nous devons surtout nous réjouir. En effet, lorsqu'on veut reconstruire une vieille maison qui tombe en ruines, après avoir fait sortir les habitans, on détruit la maison même pour la rebâtir plus belle ; et loin que ceux qu'on a fait sortir s'affligent, ils se réjouissent, parce qu'ils considèrent moins la destruction qui frappe actuellement leur vue, qu'ils n'imaginent la reconstruction qui est dans l'éloignement. De même, lorsque Dieu veut détruire notre corps, il en fait d'abord sortir l'ame comme d'une maison, afin de la faire rentrer

avec plus de gloire dans cette maison qu'il aura rebâtie plus belle. Ne considérons donc pas la destruction présente, mais la splendeur future de la demeure détruite. Un artiste a-t-il entre les mains une statue usée par la rouille et par le temps, mutilée dans plusieurs de ses parties, il la brise, la jette dans le fourneau, la fait fondre avec soin pour la refaire plus belle. Comme donc la statue brisée pour être jetée dans le fourneau, n'est pas détruite, mais renouvelée : ainsi la mort de nos corps n'est pas une destruction, mais un renouvellement. Lors donc que vous voyez notre chair se pourrir et se fondre comme dans un fourneau, ne vous en tenez pas à ce que vos yeux aperçoivent, mais attendez la refonte, et, sans vous arrêter au changement opéré dans une statue, allez plus avant. Le statuaire qui jette dans le fourneau un corps d'airain, ne vous rend pas une statue d'or et immortelle, mais il la refait de nouveau en airain. Il n'en est pas de même de Dieu; il jette dans le fourneau un corps de boue et mortel, et il vous rend une statue d'or et immortelle. La terre qui reçoit dans son sein un corps périssable et corruptible, vous le rend incorruptible et inaltérable. Ne considérez donc pas cet homme étendu sans vie et sans voix, les yeux fermés; mais pénétrez dans l'avenir, voyez-le ressuscitant, se revêtant d'une gloire ineffable, divine, surnaturelle, et transportez vos idées de l'objet présent à l'espoir futur. Vous regrettez une personne qui vous étoit chère, et que vous ne reverrez plus; c'est là ce qui vous afflige, ce qui cause vos pleurs et vos lamentations. Mais quoi! si vous donniez votre fille à un jeune époux, qui l'em-

méneroit dans un pays éloigné pour l'y faire jouir d'une fortune brillante, loin de croire que ce fût là un malheur pour vous, vous vous consoleriez de l'absence de votre fille en apprenant la prospérité dont elle jouit ailleurs; et lorsque ce n'est pas un homme, un de vos semblables, mais le Seigneur lui-même qui a pris votre ami, vous pleurez, vous vous lamentez! cette conduite est-elle raisonnable?

Mais, direz-vous, comment ne pas s'affliger lorsqu'on est homme? J'en conviens; aussi n'est-ce pas l'affliction que je blâme, mais l'excès de l'affliction. Il est dans la nature de ressentir de la tristesse, mais s'attrister outre mesure est une déraison et une folie, une foiblesse peu convenable. Affligez-vous, pleurez; mais ne vous désespérez pas, ne vous emportez pas, ne vous indignez pas. Dieu prend votre ami; rendez graces à Dieu, afin d'honorer votre ami au sortir de ce monde, et de lui faire les funérailles les plus nobles et les plus magnifiques. Si vous vous emportez, vous outragez votre ami décédé, vous irritez le Seigneur qui le prend, vous vous faites tort à vous-même; si vous rendez graces au Ciel, vous honorez le mort, vous glorifiez le Très-Haut, vous vous faites du bien à vous-même. Pleurez, mais comme votre Maître a pleuré Lazare, en gardant des mesures, en observant des règles, en mettant à votre douleur des bornes que vous ne devez point passer. C'est ce qui fait dire à saint Paul : *Je ne veux pas que vous ignoriez ce que vous devez savoir touchant ceux qui dorment du sommeil de la mort, afin que vous ne vous affligiez pas comme font les autres hommes qui n'ont point d'espérance.*

Affligez-vous, dit-il, mais non comme le païen qui ne croit pas à la résurrection, qui n'espère pas une vie future. J'ai honte, croyez-moi, je rougis, lorsque, traversant la place publique, je vois des troupes de femmes dans le plus grand désordre, s'arrachant les cheveux, se déchirant les joues et les bras, se livrant à ces excès en présence des infidèles. Eh! que diront-ils de nous ces infidèles? comment s'exprimeront-ils à notre sujet? sont-ce là ces hommes qui raisonnent si bien sur la résurrection? Oui, sans doute; mais leur conduite n'est guère d'accord avec leur croyance : ils parlent de résurrection dans leurs discours, et leurs actions sont celles de personnes qui n'y croient pas. S'ils y croyoient fermement, se permettroient-ils de tels excès de tristesse? S'ils étoient persuadés que celui qu'ils pleurent est passé à un état plus heureux, se lamenteroient-ils? Tels sont les propos, et de plus piquans encore, que ne manquent pas de tenir les infidèles lorsqu'ils entendent nos lamentations. Soyons donc plus sages, rougissons de notre foiblesse, ne nous causons pas à nous-mêmes et à ceux qui nous voient un si énorme préjudice.

Eh! pourquoi, je vous le demande, pleurez-vous celui qui a quitté ce monde? Est-ce parce qu'il étoit méchant et vicieux? Mais vous devez rendre graces au Seigneur de ce qu'il a rompu le cours de ses vices. Est-ce parce qu'il étoit bon et vertueux? Mais vous devez vous réjouir de ce qu'il a été enlevé avant que le vice eût corrompu son cœur, de ce qu'il a passé dans un séjour où sa vertu sera désormais en sûreté, où l'on ne pourra plus craindre pour lui de change-

ment. Est-ce parce qu'il étoit jeune? c'est une raison de glorifier Dieu qui l'a pris, qui l'a appelé de bonne heure à une condition plus heureuse. Est-ce parce qu'il étoit avancé en âge? c'est encore une raison de rendre graces à Dieu qui l'a délivré des infirmités de la vieillesse. Respectez la forme de nos funérailles. Si l'on chante des psaumes, si l'on prononce des prières, si l'on rassemble les pères, les frères, tous les parens du mort, ce n'est pas afin que vous pleuriez, que vous vous lamentiez, que vous vous désespériez, mais afin que vous rendiez graces au Seigneur qui l'appelle à lui. Et comme ceux qui vont prendre possession d'une magistrature, sont accompagnés d'un grand nombre de personnes qui les félicitent; de même lorsque les saints partent de ce monde, tous leurs amis les accompagnent en les félicitant, parce qu'ils sont appelés à de grands honneurs. La mort est un repos, la délivrance des peines et des inquiétudes de cette vie. Lors donc que vous voyez un de vos parens quitter la terre pour toujours, ne vous emportez pas, mais touché et pénétré, rentrez en vous-même, interrogez votre conscience, et considérez que vous ne tarderez pas à subir la même fin. Devenu plus sage et craignant pour vous-même en voyant mourir un de vos semblables, sortez de votre langueur, repassez sur vos actions, corrigez vos fautes, opérez en vous un parfait changement.

Nous différons des infidèles en ce que nous jugeons autrement des choses. L'infidèle voit le ciel; et il l'adore, parce qu'il pense que c'est un Dieu. Il voit la terre; et il lui rend un culte, et il sou-

pire après les objets sensibles. Nous, au contraire, nous voyons le ciel; et nous admirons celui qui l'a fait, parce que nous ne croyons pas que ce soit un dieu, mais l'ouvrage de Dieu. Je vois l'univers créé; et la vue des créatures m'élève jusqu'au Créateur. L'infidèle voit les richesses; et, frappé de leur éclat, il soupire après elles : moi, je vois les richesses, et je les méprise. Il voit la pauvreté, et il se lamente; moi, je vois la pauvreté, et je me réjouis. L'un et l'autre nous ne voyons pas les choses des mêmes yeux, et nous différons aussi sur la mort. Il voit un cadavre, et il croit que c'est un cadavre; moi, je vois un cadavre, et je juge la mort un sommeil. Et comme les savans et les ignorans ne voient pas du même œil les caractères qui forment une écriture, que les uns n'y aperçoivent que des figures muettes, tandis que les autres y découvrent avec intelligence tous les sens qu'ils renferment : ainsi dans les choses de ce siècle, les événemens viennent frapper également nos regards, mais nous ne les voyons pas du même œil, et nous n'en jugeons pas de même. Nous qui différons des infidèles dans tout le reste, porterons-nous le même jugement qu'eux sur la mort?

Songez où est allé celui que vous pleurez, et que cette idée vous console. Il est allé où est saint Paul, où est saint Pierre, où est le chœur de tous les saints. Songez avec quelle gloire, avec quel éclat il doit ressusciter un jour. Songez que, par vos pleurs et vos lamentations, vous vous ferez le plus grand tort à vous-même, sans pouvoir corriger vos malheurs ni réparer vos pertes. Songez à ceux que vous imitez en vous désespérant comme vous faites, et crai-

gnez de partager leur faute. Qui donc imitez-vous? qui prenez-vous pour modèles ? ceux qui n'ont point d'espérance , suivant ce que dit saint Paul : *Afin que vous ne vous affligiez pas comme font les autres hommes, qui n'ont point d'espérance.* Voyez avec quelle exactitude s'exprime l'apôtre. Il ne dit pas : Ceux qui n'ont point l'espérance de la résurrection, mais simplement : ceux qui n'ont point d'espérance. Car celui qui n'espère pas un jugement futur, n'a aucune espérance; il ne sait pas même s'il existe de Dieu , si ce Dieu veille sur les choses de ce monde , si sa justice examine tout ce qui s'y passe. Celui qui ne sait ni ne croit ces vérités, est plus déraisonnable que la brute : il a banni de son cœur tous les principes de police humaine et de justice naturelle. Oui, sans doute , celui qui ne s'attend pas à rendre compte de ses actions, sera aussi incapable d'acquérir quelque vertu , que susceptible de tous les vices. Pénétrés de ces idées , et pensant à la folie, à la démence des païens dont nous nous rapprochons par nos pleurs et nos lamentations, évitons d'avoir avec eux de la ressemblance. Voilà pourquoi saint Paul parle des infidèles, afin que, songeant au déshonneur que vous vous faites à vous-même , vous rougissiez d'avoir avec eux des rapports , vous reveniez à la dignité de votre nature.

Et ce n'est pas seulement dans cet endroit, mais dans plusieurs autres et sans cesse, que le bienheureux Paul emploie ce langage. Lorsqu'il veut nous retirer du péché, il montre avec qui nous communiquons par le péché, afin que la qualité des personnes nous fasse éviter de communiquer avec elles.

Aussi disoit-il en écrivant aux Thessaloniciens : *Que chacun sache posséder le vase de son corps avec sainteté et décence, et non en se livrant à des passions honteuses, comme les païens, qui ne connoissent pas Dieu* (1. Thess. 4. 4 et 5.). *Je vous avertis*, dit-il aux Ephésiens, *de ne plus vivre comme les autres nations, qui suivent dans leur conduite la vanité de leurs pensées* (Ephés. 4. 17.). *Je ne veux pas, mes frères*, dit-il ici, *que vous ignoriez ce que vous devez savoir touchant ceux qui dorment du sommeil de la mort, afin que vous ne vous affligiez pas comme les autres hommes, qui n'ont point d'espérance.* Car ce n'est pas la nature des choses, mais la disposition de notre ame, qui produit en nous l'affliction ; ce n'est pas la mort de celui qui expire, mais la foiblesse de ceux qui le pleurent. Aucun des événemens présens ne pourra donc affliger le fidèle ; mais avant de jouir des biens futurs, il diffère dès à présent des infidèles, en ce qu'il ne retire pas de médiocres avantages de la sagesse chrétienne, qui lui procure une joie continuelle et une tranquillité parfaite. C'est ce qui fait dire au même saint Paul : *Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur ; je vous le dis encore une fois, réjouissez-vous* (Philip. 4. 4.). Ainsi, même avant la résurrection, nous recevons ici-bas cette douce récompense, de ne nous laisser abattre par aucun des maux qui nous surviennent, mais de jouir d'une grande consolation par l'espoir des biens futurs. Comme donc nous tirons un double avantage, l'infidèle éprouve ce double préjudice, et d'être puni dans un autre monde pour n'avoir pas cru à la

résurrection, et de se laisser abattre par les malheurs présens, parce qu'il n'espère aucun bonheur à venir. Nous devons donc rendre graces à Dieu non seulement pour la résurrection, mais pour l'espérance de la résurrection qui peut consoler notre ame affligée, et nous inspirer au sujet des morts cette ferme confiance, qu'ils ressusciteront un jour et que nous les retrouverons ailleurs.

S'il faut s'affliger et pleurer, pleurons ceux qui vivent dans le péché, et non ceux qui meurent dans la vertu. C'est ce que fait encore saint Paul : *J'appréhende*, dit-il écrivant aux Corinthiens, *que Dieu ne m'humilie lorsque je serai revenu chez vous*, *et que je ne sois obligé d'en pleurer plusieurs* (2. Cor. 12. 21.). Il ne dit pas : plusieurs qui seront morts, mais *plusieurs*, *qui*, *étant déjà tombés dans des excès et des déréglemens infames*, *n'en ont point fait pénitence*. Ce sont ceux-là qu'il faut pleurer, comme un écrivain sacré nous y exhorte : *Pleurez un mort*, dit-il, *parce qu'il ne jouit plus de la lumière du jour ; pleurez aussi un insensé*, *parce qu'il ne jouit plus de la raison. Pleurez peu un mort*, *qui a trouvé un repos éternel ; pleurez davantage un insensé*, *dont la vie est pire que le trépas* (Eccl. 22. 10, 11 et 12.). Mais si celui qui est privé de la raison, doit être pleuré sans cesse ; combien plus ne doit-on pas pleurer celui qui est privé de la justice et qui a perdu l'espérance en Dieu ? Pleurons donc ces hommes, parce que ces pleurs nous sont profitables, et qu'en les pleurant nous nous corrigeons souvent nous-mêmes ; au lieu que les lamentations au sujet des morts sont aussi peu

raisonnables qu'elles nous sont nuisibles. Ne renversons point l'ordre, pleurons seulement le péché; quant à tout le reste, la pauvreté, la maladie, la mort prématurée, la calomnie, les persécutions, et tous les maux humains qui peuvent fondre sur nous, supportons-les courageusement, parce que, si nous sommes sages, ces maux ne sont qu'une occasion de mériter plus de couronnes. Et comment, étant homme, direz-vous, peut-on ne pas s'affliger? Moi, je dis au contraire, comment peut-on s'affliger étant homme, doué de raison et d'intelligence, soutenu par l'espoir des biens futurs?

Et quel est celui, direz-vous encore, qui ne se soit pas laissé abattre par la tristesse? Il s'en est trouvé plusieurs dans différentes régions, et de notre temps et du temps de nos ancêtres. Écoutez ce que dit Job après avoir perdu tous ses enfans: *Le Seigneur me les a donnés, le Seigneur me les a ôtés, il est arrivé ce que le Seigneur a voulu* (Job. I. 21.). Ce simple trait du courage de Job est admirable sans doute; mais vous aurez encore bien plus lieu d'être frappés si vous entrez dans le détail. Pensez que le démon ne lui avoit pas ôté une moitié de ses enfans et laissé l'autre moitié, qu'il ne lui en avoit pas au moins laissé quelques-uns en le privant du plus grand nombre; mais il a ravagé tous les fruits sans pouvoir renverser l'arbre; il a soulevé tous les flots de la mer sans submerger le navire, il a épuisé toutes ses forces sans ébranler la tour. Quoique assailli de toute part, Job est resté ferme et inébranlable; une grêle de traits a été lancée sur lui sans le frapper, ou du moins sans le bles-

ser. Songez combien il est cruel de perdre un si grand nombre d'enfans. Quelle circonstance n'étoit pas capable d'aggraver le coup ? Se les voir enlever tous, tous à-la-fois, dans un seul jour, à la fleur de l'âge, lorsqu'ils avoient montré tant de vertu ! se les voir enlever par un tel genre de mort, et recevoir cette dernière disgrace après tant d'autres ! J'insiste sur ce que celui qui leur avoit donné la naissance étoit un père tendre, et qu'ils étoient eux-mêmes dignes de tous ses regrets. Lorsqu'on voit mourir des enfans vicieux, on est affligé de leur perte ; mais l'affliction n'est pas extrême, elle se trouve fort affoiblie par les mauvaises inclinations de ceux qu'on a perdus. Mais lorsque ses enfans sont vertueux, la blessure est profonde, on ne peut oublier les êtres chers que l'on pleure, on est inconsolable, on souffre doublement et par la tendresse de la nature et par le souvenir de leurs excellentes qualités. Or, ce qui prouve que les enfans de Job étoient vertueux, c'est que leur père les élevoit avec le plus grand soin, qu'en se levant il faisoit pour eux un sacrifice, qu'il craignoit pour leurs fautes cachées, qu'il étoit singulièrement jaloux de leur perfection : ce qui annonce et la vertu des enfans et la tendresse du père. Lors donc qu'on est père et un père si tendre, qu'on ne témoigne pas seulement le regret qu'inspirent les sentimens de la nature, mais celui que donne l'amour de la vertu, lorsque les enfans que la mort enlève sont si vertueux, on se sent alors accablé d'une triple affliction. De plus, lorsqu'on ne se voit enlever qu'une partie de ses enfans, on ne reste pas sans consola-

tion : ceux qui sont laissés adoucissent la douleur causée par la mort de ceux qui sont ôtés. Mais lorsqu'on les a perdus tous, sur qui se reposera un malheureux père qui comptoit beaucoup d'enfans, et qui se voit tout-à-coup sans enfans ? Il étoit pour Job une cinquième circonstance accablante ; quelle est-elle ? c'est de s'être vu enlever tous ses enfans à-la-fois. Lorsqu'ils en ont perdu un seul en peu de jours, les femmes et tous les parens se plaignent amèrement que celui qu'ils ont vu mourir, ait disparu soudain de leurs yeux : quelle peine n'a donc pas dû ressentir le père à qui tous ses enfans ont été enlevés, non en deux jours, non en un seul jour, mais en une seule heure ? Le mal que le temps a laissé prévoir, quelque insupportable qu'il soit en lui-même, devient plus léger, parce qu'on s'y est attendu : il est bien difficile de le supporter, quand il arrive tout-à-coup et contre toute attente. Lors donc que, déjà grave par lui-même, le mal est encore augmenté parce qu'il est imprévu et subit, songez combien il doit être accablant, au-dessus de toute expression. Voulez-vous entendre une sixième circonstance ? Job a perdu tous ses enfans à la fleur de l'âge. Or, vous savez combien les morts prématurées sont sensibles, et à quels excès elles nous portent dans la douleur qu'elles nous causent. Enfin, et c'est une septième circonstance, leur mort ne fut pas seulement prématurée, mais encore violente. Job ne vit pas ses enfans expirer dans un lit, mais ensevelis tous sous les ruines de sa maison. Songez donc quels devoient être les sentimens d'un père au milieu de toutes ces ruines, d'un père qui

tiroit des décombres tantôt une pierre, tantôt un membre sanglant d'un de ses fils, qui voyoit une main tenant encore une coupe, une autre étendue vers un des mets, qui voyoit dans les malheureux auxquels il avoit donné le jour, le front, les yeux, la bouche, tous les traits du visage si défigurés par mille blessures diverses, qu'un père tendre ne pouvoit reconnoître des enfans chéris. Ce seul récit vous touche, et vous pleurez; songez quelle devoit être la force de celui qui étoit le témoin d'un pareil spectacle; et si après un si long espace de temps, nous ne pouvons, sans verser des larmes, entendre raconter cette déplorable catastrophe, quoiqu'elle nous soit étrangère, quelle devoit être la constance de celui qui voyoit ce désastre de ses propres yeux, qui ne raisonnoit pas sur le malheur d'un autre, mais sur le sien propre! Job ne s'est pas emporté dans l'excès de ses maux, il ne s'est permis aucune plainte; il n'a pas dit: Quoi donc! est-ce là le prix que je reçois de ma bienfaisance? n'ai-je ouvert ma maison aux étrangers que pour la voir devenir le tombeau de mes enfans? n'ai-je travaillé à former mes enfans dans toutes les vertus que pour les voir subir une fin aussi triste? L'homme juste n'a fait entendre aucune de ces plaintes, il n'y a pas même pensé; mais il a supporté courageusement toutes ces pertes, quoiqu'il eût élevé avec le plus grand soin les enfans que lui enlevoit une mort cruelle. De même qu'un habile statuaire perfectionne et finit ses statues avec la plus grande attention; ainsi Job avoit formé lui-même, avoit orné l'ame de ses enfans. Et comme un jardinier labo-

rieux arrose, munit, garantit, cultive de toutes les façons, les racines des palmiers et des oliviers : de même Job ne cessoit pas de cultiver l'ame de chacun de ses enfans, de la rendre propre à produire de plus grands fruits de vertu. Cependant il vit ces racines arrachées par un souffle violent du malin esprit, étendues par terre, périr de la manière la plus misérable ; et loin de proférer aucun murmure, il rendit graces à Dieu, et par là porta un coup mortel au démon.

Si vous faites cette réflexion que Job avoit plusieurs enfans, que d'autres ont souvent perdu un fils unique chéri, et que cette dernière perte est d'une autre nature ; votre réflexion est juste, et je conviens avec vous que les pertes de Job n'étoient pas de la même nature, c'est-à-dire qu'elles devoient être beaucoup plus sensibles : car enfin à quoi lui a servi d'avoir plusieurs enfans, sinon à aggraver sa disgrace, à rendre sa douleur plus amère, en le frappant d'autant de coups qu'il perdoit de têtes ?

Mais si vous voulez voir un père qui n'ayant qu'un fils, montre autant et même plus de courage, rappelez-vous le patriarche Abraham, qui n'a pas vu Isaac mourir, mais ce qui étoit beaucoup plus triste, beaucoup plus douloureux, qui a reçu l'ordre de l'immoler lui-même, sans disputer contre cet ordre, sans se révolter contre le souverain Être qui le lui signifioit, sans lui adresser ces plaintes : Pourquoi m'avez-vous fait père ? étoit-ce afin de me rendre meurtrier de mon enfant ? Il valoit mieux ne pas me donner un fils, que de me l'ôter de cette ma-

nière après me l'avoir donné. Vouliez-vous le prendre ? pourquoi me commander de l'immoler de ma main, de souiller mon bras de son sang ? Ne m'avez-vous pas promis de remplir la terre de ma postérité par cet enfant même ? peut-on donner des fruits lorsqu'on ôte la racine ? pouvez-vous me promettre une postérité en me commandant d'immoler mon fils ? a-t-on jamais rien vu, a-t-on jamais rien entendu de semblable ? Ah ! sans doute, j'ai été trompé, j'ai été abusé. Loin de tenir aucun langage pareil et d'y songer même, loin de disputer contre l'ordre du Seigneur et de lui en demander compte, dès qu'il lui eut dit : *Prenez votre fils unique qui vous est cher, Isaac, et conduisez-le sur une des montagnes que je vous indiquerai* (Gen. 22. 2.), il exécuta cet ordre avec tant de zèle qu'il fit même plus que ce qui lui étoit prescrit. En effet, il cacha ce sacrifice à sa femme et à ses serviteurs, laissa ceux-ci au bas de la montagne, et ne prit avec lui que la victime : tant il obéissoit avec empressement et sans aucune résistance ! Songez quel embarras c'étoit pour un père de s'entretenir seul avec son fils sans que personne fût présent, lorsque les entrailles se troublent davantage, lorsque toute la tendresse se réveille, et de s'entretenir avec ce fils plusieurs jours de suite. S'il avoit exécuté dans le moment l'ordre qui lui étoit donné, ce seroit quelque chose de grand et d'admirable, mais non pas d'aussi admirable que de ne ressentir aucune foiblesse pour son cher Isaac, quoique sa tendresse fût mise à l'épreuve pendant plusieurs jours. Dieu lui a ouvert un plus grand champ, une lice plus étendue, afin que vous puis-

siez mieux contempler ce généreux athlète ; car c'étoit vraiment un athlète qui ne combattoit point contre un autre homme, mais contre la force impérieuse de la nature. Quel discours pourroit exprimer son courage? il a conduit lui-même son cher fils, l'a lié, l'a mis sur le bûcher; il a pris le glaive, et il étoit prêt à frapper le coup. Je ne puis dire comment il a pu remplir ce triste ministère; c'est ce qui n'est connu que du prêtre de ce sacrifice nouveau : la parole ne peut y atteindre. Comment son bras ne s'est-il pas desséché? comment les nerfs de sa main ne se sont-ils pas retirés? comment la vue d'un enfant chéri n'a-t-elle pas jeté le trouble dans son ame? Isaac ne mérite pas moins notre admiration. Le fils étoit aussi soumis à son père que le père étoit soumis à Dieu. L'un n'a pas demandé compte à Dieu de l'ordre qu'il lui donnoit d'immoler son fils ; l'autre n'a pas demandé raison à son père de sa conduite, lorsqu'il le lioit et le menoit à l'autel, mais il a courbé docilement sa tête sous le bras paternel. On vit alors dans le même homme un père et un sacrificateur ; on vit un sacrifice où il n'y eut pas de sang répandu, un holocauste sans feu, un autel offrant l'image de la mort et de la résurrection ; car Abraham acheva le sacrifice et ne l'acheva point : son bras n'immola point son fils, mais son cœur l'immola. Et si Dieu lui signifia un pareil ordre, ce n'étoit point pour voir répandre le sang, mais pour nous faire connoître les sentimens d'une ame généreuse, pour proclamer son courage dans tout l'univers, et apprendre à tous les siècles futurs qu'il faut sacrifier aux ordres du Seigneur ses

enfans, la nature, tous les biens, sa vie même. Abraham descendit donc de la montagne, et ramena dans Isaac vivant un témoin de sa noble résignation.

Quelle excuse, je le demande, quelle défense nous restera-t-il, si, lorsque nous voyons un père généreux obéir au Seigneur avec tant de promptitude, lui abandonner tout ce qu'il a de plus cher, nous nous révoltons contre la Providence? Ne me parlez point d'affliction, ni de disgrace insupportable, mais considérez qu'Abraham étoit supérieur à l'affliction la plus accablante: l'ordre qu'il recevoit étoit capable de troubler sa raison, de le jeter dans l'embarras, de renverser sa foi pour les promesses qui lui avoient été faites. En effet, qui du commun des hommes n'eût pas cru qu'on l'avoit trompé en lui promettant une postérité nombreuse? Mais Abraham ne pensa pas ainsi. Job ne mérite pas moins d'être admiré pour sa constance et sa modération dans le malheur, et surtout parce qu'après avoir montré tant de vertu, après avoir signalé sa charité et sa bienfaisance, pouvant se rendre le témoignage que ni lui ni ses enfans n'avoient fait aucun mal, lorsqu'il se vit accablé d'une affliction nouvelle et extraordinaire, telle que les plus scélérats n'en avoient jamais éprouvé de semblable, il s'éleva au-dessus des idées communes, il ne crut pas, parce qu'il étoit malheureux, que la vertu étoit inutile, et que jusqu'alors il avoit pris un mauvais parti. Nous ne devons donc pas seulement les admirer l'un et l'autre à ces deux titres, mais, pleins d'une noble émulation, nous efforcer de les imiter. Et qu'on ne

me dise pas que c'étoient des hommes admirables. Oui, sans doute, c'étoient de grands hommes, des hommes admirables, mais on nous demande encore plus de vertu et de sagesse qu'à ces deux saints et à tous ceux de l'Ancien Testament: *Si votre justice*, dit l'Évangile, *n'est plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume ces cieux* (Matth. 5. 20.).

Ainsi donc, instruits de tout côté, recueillant ce que nous avons dit de la résurrection, et des deux hommes que nous vous avons proposés pour modèles, travaillez sans cesse à tranquilliser vos ames, dans le temps de l'affliction, et même lorsque vous êtes exempts de douleur. Voilà pourquoi j'ai traité le sujet dont je viens de vous entretenir, quoique aucun de vous ne soit dans la tristesse, afin que lorsque nous tomberons dans quelque disgrace, nous nous rappelions ces discours, et que nous y trouvions une consolation suffisante. C'est ainsi que les soldats s'occupent en temps de paix d'exercices militaires, afin que, lorsqu'il faudra combattre, lorsque les circonstances demanderont des hommes aguerris, ils fassent usage à propos de l'habileté et de l'expérience qu'ils auront acquises pendant la paix. Nous de même, tandis que nous sommes tranquilles et paisibles, préparons des armes et des remèdes, afin que, lorsque nous serons assaillis par des maux extrêmes, que nous serons en butte à quelque affliction, ou à quelque douleur, nous trouvant alors bien armés, munis de toute part, fortifiés de réflexions utiles, des préceptes de Dieu, et des exemples des saints, nous repoussions avec autant

de force que d'adresse les attaques de l'esprit impur. Ainsi nous pourrons passer tranquillement la vie présente, et obtenir le royaume céleste, par la grace de Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, avec le Père et l'Esprit-Saint, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DU SECOND DISCOURS SUR LA RÉSURRECTION DES MORTS.

CE discours est différent de celui qui précède; saint Jean Chrysostôme y explique avec autant de sagacité que de force ce premier verset du chapitre cinquième de la seconde épître aux Corinthiens : *Nous n'ignorons pas que cette maison terrestre....* En expliquant ce verset il fournit les meilleures preuves de la résurrection des corps, de la manière dont ils ressusciteront; il prouve la dignité du corps contre les hérétiques qui cherchoient à le déprimer; il finit par rapporter tous les gages que Dieu nous donne, dès cette vie, de la résurrection. Tel est le principal objet de ce discours ; mais l'orateur n'en vient pas là tout d'abord. Après avoir bien établi l'importance du sujet de la résurrection des morts, dont la foi est propre à nous éloigner du vice, à nous attacher à la vertu, et à détruire le scandale causé par la prospérité dont jouissent quelquefois les méchans dans ce monde, et par les adversités qu'y éprouvent quelquefois les bons ; après avoir, dis-je, bien établi l'importance de son sujet, il annonce qu'il va reprendre les choses d'un peu plus haut, et faire voir comment l'apôtre tombe sur le sujet de la résurrection, c'est-à-dire qu'il reprend les derniers versets du chapitre quatrième de la même épître aux Corinthiens pour les expliquer et montrer comment saint Paul fortifioit les athlètes de la foi. Il commence par faire un beau tableau des premiers commencemens de l'Église, des maux qu'elle avoit à souffrir et au dehors et au dedans; il montre ensuite comment le grand apôtre fortifioit les malheureux fidèles par le récit de ses propres souffrances,

par l'exposé de tous les avantages des afflictions, même dans cette vie, enfin par l'espoir des biens futurs et invisibles. Tous ces objets présentés avec beaucoup d'éloquence remplissent plus de la première moitié de cette homélie, qui a dû être prononcée dans les premiers mois de l'année 387. Saint Jean Chrysostôme dit en commençant que ses dernières instructions avoient pour but d'établir la gloire du Fils unique de Dieu contre les hérétiques qui l'attaquoient. Or, il existe de notre orateur contre les anoméens, qui dans leurs erreurs attaquoient aussi la divinité du Verbe, des discours pour établir cette divinité; lesquels on sait avoir été débités à l'époque que nous indiquons.

SECOND DISCOURS

SUR LA RÉSURRECTION DES MORTS.

Bén. tom. 11, p. 422; Fr. D. t. 5, p. 436; Sav. t. 6, p. 703.

DES vérités purement dogmatiques ont fait la matière de nos dernières instructions. Je vous ai entretenus de la gloire du Fils unique de Dieu ; j'ai fermé la bouche à ces hommes qui voudroient le dépouiller de son rang sublime, en le faisant d'une autre nature que le Père par lequel il a été engendré. Je vais traiter aujourd'hui un sujet moral, et employer tout ce discours à prescrire des règles pour la conduite de la vie ; ou plutôt cette instruction ne sera point purement morale, mais aussi dogmatique ; car je me propose de vous parler de la résurrection des morts, sujet qui est de plus d'une espèce, également propre, et à fixer notre foi pour le dogme, et à régler notre conduite ici-bas, et à mettre à l'abri de tout reproche la Providence divine. La foi de la résurrection n'est pas indifférente. Sans elle, notre vie est bouleversée, remplie de troubles et de maux. Avec elle, la Providence se trouve établie par des raisons solides, la vertu pratiquée avec ardeur, le vice évité avec soin, tout est dans la paix et dans le calme. En effet, celui qui

ne s'attend pas à ressusciter un jour, et à rendre compte de ses actions, mais qui croit que tout finit avec la vie présente, qu'il n'y a plus rien au-delà de nous, un tel homme ne sera ni jaloux de s'attacher à la vertu, parce qu'il n'espérera aucune récompense de ses travaux ; ni empressé de s'éloigner du vice, parce qu'il ne craindra aucun châtiment pour ses méchantes actions : sans principes et sans mœurs, il se livrera sans réserve à ses passions insensées, et se permettra les crimes les plus énormes. Celui, au contraire, qui a la foi et la certitude d'un jugement à venir, qui se représente un tribunal redoutable, un compte sévère, une sentence rigoureuse, embrassera de toutes ses forces la sagesse, la modération, toutes les vertus, évitera de tout son pouvoir l'intempérance, l'audace, tous les vices, en même temps qu'il ne manquera point de raisons pour réfuter ceux qui calomnient la Providence divine.

Lorsque des personnes qui voient, d'un côté, des hommes justes, sages et vertueux, persécutés, calomniés, pauvres, ayant à peine le nécessaire, épuisés souvent par de longues infirmités, et par des maladies dangereuses, sans secours et sans appui; et de l'autre, des imposteurs et des scélérats souillés de vices, regorger de richesses, nager dans les délices, se revêtir d'habits superbes, traîner après eux un grand nombre d'esclaves, être considérés et admirés, jouir du plus grand crédit et de toute la confiance du prince ; lorsqu'à la vue de ce double tableau, ces personnes calomnient la Providence, et osent dire : Où est ici la Providence ?

où est la justice ? L'homme sage et vertueux est accablé de maux, l'intempérant, le pervers est comblé de biens; l'un est admiré, l'autre méprisé; l'un est environné de délices, l'autre pressé par la plus extrême misère. Confondu par ces objections, celui qui doute d'un avenir sera obligé de garder le silence, parce qu'il n'aura rien à répondre ; au lieu que celui qui s'est convaincu de la résurrection, confondra sans peine le blasphême : il dira à ceux qui, par humeur, se permettent de semblables propos : Cessez d'aiguiser votre langue contre le Dieu qui vous a faits ; tout ne finit pas avec la vie présente, nous marchons vers une autre vie qui sera beaucoup plus longue, ou plutôt qui n'aura pas de fin. C'est là que le juste qui aura été pauvre, recevra la récompense de tous ses travaux, et que l'intempérant, l'imposteur subira la peine de sa méchanceté et de son injuste opulence. Ne jugeons donc pas la Providence divine seulement par le temps présent, mais aussi par le temps futur. Le temps présent est celui des travaux et des combats ; le temps futur est celui des prix et des couronnes. Comme donc il faut que l'athlète combatte dans l'arène couvert de sueur et de poussière, brûlé par les rayons du soleil, épuisé de travail et de fatigues ; de même il faut que le juste essuie une infinité de peines, qu'il supporte tout avec courage, s'il veut recevoir dans un autre monde des couronnes brillantes. Que ceux des fidèles qui se laissent troubler par les prospérités des méchans, fassent réflexion que, comme les voleurs, les brigands, les meurtriers, les pirates, avant de paroî-

tre devant les tribunaux, vivent dans une abondance qu'ils se procurent aux dépens d'autrui, se livrent tous les jours aux plaisirs de la bonne chère, grossissent leurs trésors par de nouveaux crimes; mais que lorsqu'ils tombent entre les mains de la justice, ils subissent alors la juste peine de tous leurs forfaits. De même ces hommes qui achettent des prostituées, qui s'asséient à des tables somptueuses, qui remplissent la place publique de leur faste, qui dédaignent et oppriment le pauvre, lorsque le Fils unique de Dieu viendra avec ses anges, et qu'assis sur son tribunal, il fera paroître devant lui toute la terre, alors ces hommes superbes, amenés à ses pieds, dépouillés de tout l'appareil de leur luxe, seuls, sans protecteur et sans défenseur, seront précipités sans miséricorde dans des étangs de flammes. Ne regardez donc pas les méchans comme heureux, parce qu'ils nagent ici-bas dans les délices; plaignez plutôt leur sort en songeant aux supplices qui les attendent dans une autre vie. Ne regardez pas non plus le juste comme malheureux, parce qu'il gémit sur la terre dans la pauvreté; vantez plutôt son bonheur, en considérant les richesses immenses qui lui sont réservées dans un autre monde. En un mot, gravez au fond de votre ame la vérité de la résurrection, afin que, si vous êtes vertueux et éprouvé par la disgrace, vous vous épuriez davantage, animé par l'espoir d'une félicité à venir; et que si vous êtes vicieux, vous abandonniez les voies du crime, vous vous corrigiez par la crainte d'un châtiment futur.

Voilà pourquoi saint Paul nous parle sans cesse

de la résurrection; et aujourd'hui encore vous l'avez entendu s'écrier : *Nous n'ignorons pas que si cette maison terrestre où nous habitons comme en une tente, vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison, une maison qui ne sera point faite par la main des hommes, et qui durera éternellement* (2. Cor. 5. 1.). Mais reprenons les choses de plus haut, et voyons comment l'apôtre tombe sur le sujet de la résurrection; car ce n'est pas au hasard et sans cause qu'il revient continuellement à cette instruction utile; mais en même temps qu'il a dessein de nous convaincre de la vérité d'un avenir, il vouloit fortifier les athlètes de la foi.

Maintenant, par la grace de Dieu, nous jouissons d'une paix profonde. Les princes et les magistrats soumis au joug de la foi, rendent hommage à la vérité; les peuples, les villes, les nations, tous ont abandonné l'erreur, et adorent le Fils unique du Très-Haut. Mais dans les commencemens de la prédication, lorsque les semences de la foi venoient d'être jetées, il s'éleva dans l'Eglise une infinité de guerres de différentes espèces. Princes, magistrats, amis, parens, tous s'étoient déclarés contre les fidèles; la nature même étoit soulevée contre la nature : souvent le père livroit son fils, la mère livroit sa fille, le maître son esclave; car non seulement les villes et les contrées, les maisons mêmes étoient divisées entre elles, et il régnoit partout des discordes plus affreuses qu'aucune guerre civile. Les biens étoient pillés, la liberté enlevée, la vie exposée aux plus grands périls, non par les incursions

des barbares, mais par les persécutions des princes eux-mêmes qui attaquoient leurs sujets avec plus de fureur que des ennemis mortels. C'est ce que vouloit faire entendre saint Paul lorsqu'il disoit : *Vous avez soutenu de grands combats et souffert de grandes afflictions, ayant été, d'une part, exposés devant tout le monde aux opprobres et aux mauvais traitemens ; et de l'autre, ayant été compagnons de ceux qui ont essuyé de pareils outrages ; car vous avez compati à mes chaînes, et vous avez vu avec joie tous vos biens pillés* (Héb. 10. 32, 33 et 34.). *Est-ce en vain que vous avez tant souffert*, dit-il aux Galates*? non, ce n'est pas en vain* (Gal. 3. 4.). Il rend à peu près les mêmes témoignages aux Thessaloniciens, aux Philippiens; en un mot, à tous les fidèles auxquels il écrit. Mais ce qu'il y avoit de plus fâcheux, ce n'étoit pas les guerres violentes et continuelles excitées au dehors, c'étoit de voir s'élever parmi les fidèles mêmes des scandales, des disputes, des contentions, des jalousies, comme le même saint Paul l'annonce en ces mots : *Ce n'étoit*, dit-il, *que combats au dehors et que frayeurs au dedans* (2. Cor. 7. 5.). Et cette guerre intestine étoit plus cruelle que l'autre pour les maîtres comme pour les disciples. Non, saint Paul n'appréhendoit pas autant les persécutions de ses ennemis que les fautes et les désordres des fidèles. Lorsqu'un d'entre eux, chez les Corinthiens, eut commis un inceste, il ne cessa de gémir sur son crime ; ses entrailles se déchiroient, et il pleuroit amèrement. Un troisième embarras, qui ne le cède pas à ceux dont nous venons de parler, qui

occasionnoit aux fidèles un grand travail, c'est la pratique même de la vertu qui offre une infinité de peines et de fatigues. Le chemin par où les conduisoient les apôtres, n'étoit pas un chemin doux et facile, mais un chemin rude et embarrassé, qui demande un esprit accoutumé à réfléchir, et attentif sur lui-même. Les fidèles ne pouvoient pas, comme les gentils, se livrer aux passions honteuses, aux excès de la table, vivre dans la licence, dans les délices et dans le faste : il falloit mettre un frein à sa colère, commander à ses appétits déréglés, mépriser les richesses, fouler aux pieds la gloire, se montrer supérieur à l'envie et à la jalousie. Ceux qui luttent tous les jours contre leurs passions, savent combien il en coûte pour les dompter. En effet, je vous prie, quoi de plus difficile à vaincre que la concupiscence, qui, comme un animal féroce, nous assaillit sans cesse, nous trouble presque à chaque instant ? peut-on user contre elle de trop de vigilance ? Quoi de plus impérieux que la colère ? Il est doux de se venger de celui qui nous a offensés. Mais la vengeance n'étoit pas permise. Que dis-je, il n'étoit pas permis de se venger ? il falloit faire du bien à ceux qui faisoient du mal, bénir ceux qui calomnioient, craindre de les choquer même par une parole dure. Ce n'étoit pas seulement dans l'action, mais encore dans la pensée, qu'il falloit montrer de la tempérance. Il falloit s'abstenir de tout acte illicite, de tout regard déshonnête, s'interdire de jeter les yeux sur un objet séduisant, comme devant être puni de cette indiscrétion par un supplice éternel. A toutes les guerres

du dehors, à toutes les frayeurs du dedans, à toutes les peines qui accompagnent la pratique de la vertu, ajoutons pour quatrième difficulté l'inexpérience de ceux qui devoient entrer en lice pour ce grand combat. Les apôtres ne trouvèrent pas des hommes à qui leurs pères eussent transmis les vertus religieuses, mais des hommes accoutumés à faire le mal, nourris dans les délices, livrés aux passions honteuses, à tous les excès de l'intempérance. Or, ce n'étoit pas une des moindres difficultés pour les combats qu'on leur proposoit, qu'ils n'eussent pas été formés de loin par leurs pères à une philosophie chrétienne, mais qu'ils entrassent alors pour la première fois dans cette nouvelle lice.

Voyant donc les difficultés qu'éprouvoient ceux qui combattoient alors, saint Paul, pour les consoler dans leurs travaux, leur parloit sans cesse de la résurrection. Et ce n'est pas seulement par là qu'il excite ces généreux athlètes, il les anime encore par le récit de ses propres souffrances. Ainsi, avant de leur parler de la résurrection, il leur raconte ses souffrances en ces termes : *Nous sommes pressés par toute sorte d'afflictions, mais nous n'en sommes pas accablés ; nous sommes investis de difficultés insurmontables, mais nous ne succombons point; nous sommes persécutés, mais non abandonnés ; nous sommes abattus, mais non entièrement perdus* (2. Cor. 4. 8 et 9.). Il exprime par là les morts journalières auxquelles étoient exposés les fidèles, qui, comme des cadavres animés, étoient, pour ainsi dire, livrés tous les jours à la mort. Lors donc qu'il a considéré tous les maux dont il sont as-

saillis, c'est alors qu'il leur parle de la résurrection : *Nous croyons*, dit-il, *que celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus, nous ressuscitera nous-mêmes par la grace de Jésus, et nous fera comparoître avec vous en sa présence. Voilà pourquoi nous ne perdons point courage, soutenus et consolés dans nos combats, surtout par l'espérance des biens futurs* (2. Cor. 4. 14 et 16.). Il ne leur dit pas : Voilà pourquoi vous ne perdez point courage, mais : *Voilà pourquoi nous ne perdons point courage*, voulant sans doute faire connoître qu'il combattoit lui-même sans cesse. Aux jeux olympiques, l'athlète combat dans l'arène, tandis que le maître d'exercice, hors de l'arène, l'anime par ses paroles, et ne se permet de le secourir que par des cris d'exhortations ; car la loi lui défend d'aller lui prêter la main contre son adversaire. Il n'en est pas de même dans les combats de la religion ; le même homme est à-la-fois athlète et maître d'exercice. Il ne se tient donc pas hors de l'arène ; mais, combattant lui-même, il anime ses compagnons dans une lutte spirituelle, en leur disant : *Voilà pourquoi nous ne perdons point courage*. Il ne leur dit pas : Voilà pourquoi je ne perds point courage, mais : *Voilà pourquoi nous ne perdons point courage*, voulant les animer par des éloges. *Mais*, ajoute-t-il, *quoique dans nous l'homme extérieur se détruise, cependant l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour*. Voyez la sagesse de l'apôtre. Il les a excités par la vue de leurs souffrances : *Nous sommes pressés par toute sorte d'afflictions*, leur dit-il, *mais nous n'en sommes pas accablés* ; il les a ex-

cités par la résurrection de Jésus : *Nous croyons*, dit-il, *que celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus, nous ressuscitera nous-mêmes.* Il emploie ensuite un autre moyen d'exhortation. Comme il est beaucoup d'hommes d'un esprit foible, qui n'ont pas assez de courage pour triompher des maux, qui, bien persuadés de la résurrection, s'abandonnent toutefois au découragement, chancellent et tombent, lorsqu'ils pensent à la longueur du temps où ils ont à souffrir, il leur propose une autre récompense avant la résurrection ; et quelle est-elle ? *Quoique dans nous*, dit-il, *l'homme extérieur se détruise, cependant l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour.* Il appelle l'homme extérieur le corps, et l'homme intérieur l'ame, et c'est comme s'il disoit : Avant de ressusciter, avant de jouir de la gloire future, vous recevez dès ici-bas un prix non médiocre de vos travaux, puisque notre ame est renouvelée dans l'affliction même, puisqu'elle devient plus sage et plus pieuse, qu'elle acquiert plus de force, de vigueur et de patience. Comme dans les combats profanes, même avant de recevoir le prix et la couronne, on retire un grand fruit des exercices qui précèdent ces combats, on se procure, par le moyen de la gymnastique, une constitution plus saine et plus robuste, on évite toutes les maladies : de même, dans les combats religieux, même avant que le ciel nous soit ouvert, même avant que le Fils de Dieu paroisse, même avant que nous recevions notre récompense, nous retirons un grand fruit dès ici-bas, je veux dire une ame plus forte et plus sage. Considérons

encore ceux qui ont parcouru une vaste étendue de mers, qui ont essuyé nombre de tempêtes, qui ont eu à lutter contre les vagues et contre les monstres que les mers renferment : même avant de s'enrichir par le commerce des marchandises qu'ils rapportent, ils retirent cet avantage non modique de leurs courses maritimes, qu'ils se mettent en mer avec plus d'assurance et de hardiesse, qu'ils entreprennent sans crainte et même avec plaisir des voyages lointains. Ainsi dans la vie présente, celui qui, pour l'amour de Jésus-Christ, a souffert mille afflictions, essuyé une infinité de disgraces, en reçoit une ample récompense, même avant d'obtenir le royaume des cieux, acquiert dès ici-bas une plus grande confiance dans le Seigneur, et place son ame dans une élévation qui lui fait regarder sans effroi et même avec dédain toutes les peines de ce monde. C'est une vérité que je vais rendre encore plus claire et plus sensible par un exemple. Saint Paul lui-même, après avoir éprouvé un nombre infini de maux, en retira cet insigne avantage de pouvoir braver la rage des tyrans, dédaigner la fureur des peuples, mépriser la rigueur des plus grands supplices, de n'être effrayé ni par les bêtes féroces, ni par le fer, ni par la mer, ni par les séditions, ni par les embûches, enfin (ce qu'on ne peut trop admirer) de rester inébranlable au milieu de tout ce qu'il y a de plus terrible.

Celui qui n'a pas été exercé à souffrir, qui ne connoît pas la tribulation, est troublé par les moindres disgraces, ou plutôt ce n'est point seulement le mal lui-même, mais la simple attente, l'ombre

seule du mal, qui l'épouvante et qui l'effraie. Au lieu que celui qui a souvent combattu, qui a lutté contre ce qu'il y a de plus affreux, qui a souffert tout ce qu'il est possible de souffrir, est dès lors supérieur à tout, il se rit de toutes les menaces comme des vains croassemens de foibles oiseaux. Or, ce n'est pas une modique couronne, ni une légère récompense, de ne pouvoir être ému par aucune des choses humaines, de regarder comme méprisable ce qui est effrayant pour les autres, de se rire de ce que les autres redoutent le plus et qui les fait succomber, enfin de s'élever par une patience sublime jusqu'à la force et au courage des puissances angéliques. Si nous estimons heureux celui dont le corps peut supporter aisément le froid, le chaud, la faim, la disette, la fatigue des voyages et les autres peines; à plus forte raison devons-nous vanter le bonheur de celui dont l'ame peut soutenir courageusement les plus rudes assauts de l'affliction, se maintenir libre au milieu de toutes les épreuves. Un tel homme est au-dessus des princes et des potentats de la terre. Ceux-ci peuvent être renversés et abattus par les attaques ouvertes ou cachées de leurs ennemis, de leurs amis, de leurs satellites; au lieu que celui dont l'ame est exercée à souffrir, ne peut recevoir de mal ni des princes, ni de leurs satellites, ni de ses serviteurs, ni de ses amis, ni de ses ennemis, ni du démon lui-même. Et comment ne seroit-il pas à l'abri de tous les coups, lui qui s'est accoutumé à ne pas même compter au nombre des maux ce qu'on regarde ordinairement comme les maux les plus horribles? Tel étoit saint Paul. Aussi disoit-il : *Qui*

donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? sera-ce l'affliction, les peines, la persécution, la faim, la nudité, les périls, le fer et la violence, selon qu'il est écrit ? On nous fait mourir tous pour l'amour de vous, Seigneur, on nous regarde comme des brebis destinées à être égorgées ; mais nous demeurerons invincibles au milieu de tous les maux par la grace de celui qui nous a tant aimés (Rom. 8. 35, 36 et 37.). C'est dans cet esprit que le même apôtre disoit : *Quoique dans nous l'homme extérieur se détruise, cependant l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour.* Notre corps s'affoiblit, dit-il ; mais notre ame devient plus courageuse, plus robuste et plus agile. Un soldat qui porteroit des armes trop pesantes, quelque courageux, quelque aguerri qu'il pût être, ne pourroit terrasser ses ennemis, le poids de ses armes nuisant à son expérience et à la légèreté de ses pieds ; mais s'il prenoit des armes proportionnées à sa force, faciles à manier, on le verroit alors fondre sur ses adversaires avec la vitesse d'un aigle. De même celui dont le corps n'est pas appesanti et énervé par le vin, par la mollesse et par les délices, mais rendu plus agile et plus léger par la prière, par le jeûne, par une grande patience dans les afflictions, se jette sur la troupe des esprits impurs avec l'impétuosité d'un oiseau qui du haut des airs fond sur sa proie ; il attaque et soumet sans peine les puissances qui lui sont opposées. Ainsi le bienheureux Paul, après avoir été accablé de coups, jeté dans la prison, et chargé de chaînes, voyoit son corps affoibli, épuisé par les travaux, mais son

ame devenue plus ferme et plus vigoureuse. Il étoit si fort, quoique dans les fers, que d'une simple parole il ébranloit les fondemens de la prison, il amenoit à ses pieds le geolier lui-même qui le tenoit enfermé, il ouvroit toutes les portes sans aucun effort. Saint Paul nous offre donc, même avant la résurrection, cette consolation non modique; il nous annonce que les épreuves nous rendent plus courageux et plus fermes : *L'affliction*, nous dit-il, *produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance ; et cette espérance n'est point trompeuse* (Rom. 5. 3, 4 et 5.). *L'homme qui n'a pas essuyé de tentations*, dit ailleurs l'Ecriture, *n'est pas éprouvé, et celui qui n'est pas éprouvé n'a aucun mérite* (1). Ainsi, même avant la résurrection, nous ne retirons pas un fruit médiocre de l'affliction qui éprouve notre ame, qui la rend plus sage, plus prudente, supérieure à toute crainte. Voilà pourquoi l'apôtre dit : *Quoique dans nous l'homme extérieur se détruise, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour*. Et comment se renouvelle-t-il? Toute lâcheté disparoît, l'amour de l'argent, la vaine gloire, toutes les passions déraisonnables se retirent, toutes les mauvaises pensées qui nous perdent sont anéanties. Abandonnée à la paresse, livrée à un lâche repos, l'ame devient aisément la proie de tous les désirs déréglés ; mais continuellement occupée des combats que la religion lui impose, elle n'a pas le

(1) Je n'ai trouvé ce passage ni dans la Vulgate, ni dans la version des Septante. Comme saint Jean Chrysostôme ne dit point formellement qu'il soit pris dans l'Écriture, je ne sais pas s'il est tiré de quelque auteur profane.

loisir de songer au mal ; et l'attention que demandent ces luttes spirituelles, la détourne des passions qui lui seroient funestes. C'est ce qui faisoit dire à saint Paul : *L'homme intérieur se renouvelle de jour en jour.*

Mais ensuite pour consoler des ames qui étoient accablées de leurs maux, qui n'avoient ni assez de raison ni assez de force pour les supporter, il les relève par l'espoir des biens futurs, en leurs disant : *Le moment si court et si léger de nos afflictions dans cette vie, produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire, si nous ne considérons point les choses visibles, mais les invisibles, parce que les choses visibles sont passagères, mais les invisibles éternelles* (2. Cor. 4. 17 et 18). C'est comme s'il disoit : L'affliction nous procure dès ici-bas les plus grands avantages, en rendant notre ame et plus sage et plus ferme; mais elle nous prépare pour l'avenir une infinité de biens qui n'ont aucune proportion avec nos travaux, qui l'emportent de beaucoup sur nos combats, et pour le nombre et pour l'excellence. Et c'est ce que veut faire entendre saint Paul lorsqu'il compare la grandeur des périls à la grandeur des prix, la durée passagère à la durée éternelle, la légèreté à l'immensité du poids, l'affliction à la gloire. L'affliction, dit-il, est légère et passagère, mais la satisfaction (ou plutôt il ne dit pas satisfaction, mais gloire, ce qui est bien préférable) est immense et éternelle. Ici *poids* n'exprime pas quelque chose de fatigant et d'incommode, mais quelque chose de grand et de précieux, selon le principe de plusieurs qui disent

que les matières les plus précieuses sont les plus pesantes. Lors donc que l'apôtre dit : le poids de la gloire, c'est comme s'il disoit : la grandeur de la gloire. Ne considérez pas, dit-il, que vous êtes outragé et persécuté, mais envisagez les couronnes et les récompenses, qui n'ont ni fin ni terme, qui, pour la grandeur et pour l'éclat, n'ont aucune proportion avec les maux présens.

Mais, direz-vous, nous éprouvons déjà les maux présens, et les biens futurs ne sont qu'en espérance; les uns sont visibles, et les autres, placés bien au-dessus de nous, sont invisibles. Mais quelque invisibles qu'ils soient, ils sont plus manifestes que les objets visibles. Qu'est-ce à dire qu'ils sont plus manifestes ? c'est à dire que vous pouvez mieux apercevoir les uns que les autres, parce que les uns passent et que les autres restent. Aussi saint Paul ajoute-t-il : *Si nous ne considérons point les choses visibles, mais les invisibles, parce que les choses visibles sont passagères, mais les invisibles éternelles.* Vous me direz : Mais comment pourrai-je voir ce qui n'est pas visible, et ne pas voir ce qui est visible ? Je vais tâcher de vous amener à mon sentiment par des exemples tirés de la vie présente. Dans le monde, on ne se porteroit pas aisément à certaines entreprises périlleuses, si l'on n'envisageoit pas ce qui est invisible avant ce qui est visible. Je m'explique. Le commerçant supporte beaucoup de soulèvemens de flots, beaucoup de tempêtes, de naufrages; et ce n'est qu'après mille orages et mille peines qu'il acquiert enfin des richesses par la vente des marchandises qu'il débite, et par le nombre des affaires qu'il fait. Vous voyez comme

les tempêtes viennent d'abord, et les marchandises ensuite. Les mers et les flots se montrent à lui visiblement au sortir du port; au lieu que le commerce n'est point visible, il n'est qu'en espérance. Cependant s'il n'envisageoit point d'abord ce commerce, qui n'est pas visible, qui n'est pas présent, qui n'est pas sous sa main, qui n'est qu'en espérance, il ne s'exposeroit pas au milieu des flots, qui sont présens et visibles. De même le laboureur attelle ses bœufs, traîne sa charrue, trace un profond sillon, jette les semences, dépense tout ce qu'il a, supporte le froid, les glaces, les pluies, toutes les peines attachées à sa profession, parce qu'après tous ces travaux, il s'attend à voir ses champs couverts d'une riche moisson et ses greniers remplis de fruits. Vous voyez encore ici comme la peine vient d'abord, et la récompense ensuite. La récompense est incertaine, la peine est certaine et visible; l'une n'est qu'en espérance, l'autre est sous la main. Cependant si le laboureur n'envisageoit point d'abord cette récompense qui est incertaine, invisible, qu'il n'aperçoit pas des yeux du corps, il n'atteleroit point ses bœufs, ne traîneroit point la charrue, ne jetteroit point les semences; il ne sortiroit point même de sa maison pour travailler. Mais puisque dans les choses d'ici-bas, on envisage ce qui est invisible avant ce qui est visible, puisqu'on supporte les peines avant de recevoir les récompenses, qu'on éprouve préalablement le mal quel qu'il soit, et qu'alors on attend le bien qui en résulte, qu'enfin on s'anime à souffrir des maux visibles par l'espoir de biens invisibles, est-il raisonnable d'hésiter, de chanceler dans les choses de Dieu, de de-

mander la récompense avant le travail, de se montrer moins noble, moins magnanime que les commerçans et les laboureurs? Car nous ne nous montrons pas seulement au-dessous d'eux en ce que nous n'avons pas la patience d'attendre l'avenir, mais encore dans un autre article non moins essentiel. Voici comment. Quoique ni le laboureur ni le commerçant ne soient assurés d'arriver à leur but, ils ne renoncent point pour cela à leurs travaux. Souvent le laboureur, après avoir jeté les semences, cultivé la terre, vu ses champs couverts d'une riche moisson, voit cette moisson ruinée par la grêle, par la nielle, par des insectes nuisibles, ou par quelque autre calamité semblable; il perd le fruit de ses travaux, et après des fatigues sans nombre, il s'en retourne chez lui les mains vides. Le commerçant, qui, après avoir parcouru une vaste étendue de mer, ramène son vaisseau chargé de marchandises, va souvent se briser même à l'entrée du port contre un écueil où le poussent les aquilons furieux, perd tout le fruit de sa navigation, et sauve avec peine sa personne. En général, dans toutes les choses de la vie, on n'éprouve que trop souvent de pareils malheurs lorsqu'on touchoit au terme. Mais il n'en est pas de même dans les combats que vous soutenez pour le ciel. Celui qui a combattu, qui a semé, pour ainsi dire, la piété, qui a essuyé mille travaux, parviendra infailliblement au terme qu'il se propose, parce que Dieu n'a pas abandonné la récompense de ses travaux aux intempéries de l'air, ni aux violences des vents, mais qu'il l'a déposée dans les cieux, dans des trésors qui sont à l'abri

des voleurs. Voilà pourquoi saint Paul disoit : *L'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance ; et cette espérance n'est point trompeuse.* Ne dites donc pas que les biens futurs sont invisibles, car, à examiner exactement les choses, ils sont beaucoup plus manifestes que ceux qui sont sous notre main. Et c'est ce que saint Paul nous fait entendre, lorsqu'il appelle les uns éternels, et les autres passagers, montrant par ce mot de *passagers* la corruptibilité et l'instabilité des biens de ce monde, qui s'envolent avant de paroître, qui se retirent avant d'avoir pris consistance, dont les changemens sont si prompts et la possession si peu sûre. Telle est la constitution naturelle des richesses, de la gloire, de la puissance, de la beauté, et en général des autres avantages de ce siècle. Aussi le prophète, reprenant ceux qui vivent dans les délices, qui s'attachent avec fureur à l'opulence et à tout le faste de la terre : *Ils ont regardé*, dit-il, *comme stable et permanent ce qui est passager et fugitif.* On ne peut pas saisir une ombre ; on ne saisira pas davantage les biens de cette vie, dont les uns nous abandonnent à la mort, et les autres, avant ce terme fatal, nous échappent plus promptement qu'un torrent rapide. Il n'en est pas ainsi des biens futurs, qui ne connoissent ni changement, ni vicissitude, ni altération, ni vieillesse, qui sont toujours dans le même degré de vigueur et de beauté. Si donc il est des objets qu'il faille appeler invisibles, incertains et peu sûrs, ce sont les biens présens, qui ne restent pas aux mains de leurs possesseurs, qui, su-

jets à des révolutions continuelles, passent sans cesse de l'un à l'autre, et changent continuellement de maîtres.

C'est après nous avoir mis sous les yeux toutes ces vérités, et avoir appelé en conséquence passagers les biens présens, et éternels les biens futurs, que saint Paul parle de la résurrection en ces termes : *Nous savons*, dit-il, *que si cette maison terrestre où nous habitons comme en une tente* (à la lettre, *que si cette maison terrestre d'une tente*), *vient à se dissoudre*, *Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison*, *une maison qui ne sera point faite par la main des hommes*, *et qui durera éternellement* (2. Cor. 5. 1). Voyez comment l'apôtre se sert d'expressions propres, comme il fait connoître la force de ses pensées par la propriété des mots. Il n'appelle pas simplement le corps une tente, mais, nous déclarant que la vie présente est passagère, qu'elle doit être remplacée par une vie meilleure, il semble nous dire : Pourquoi pleurer et gémir, mon cher frère, parce que vous êtes frappé, persécuté, jeté en prison ? pourquoi vous lamenter pour quelques maux qu'éprouve votre corps, lorsque vous devez désirer la destruction entière de ce corps, ou plutôt non du corps en général, mais de ce qu'il a de corruptible ? Car afin de prouver que les maux qui tombent sur une partie de notre corps, loin de nous affliger, doivent nous réjouir, il montre que la dernière destruction, la destruction entière, la destruction opérée par la mort, doit être l'objet de nos vœux. *Nous soupirons*, dit-il, *tant que nous sommes dans ce corps comme en une*

tente, nous soupirons par le désir d'être revêtus pardessus de notre maison céleste. Lorsque dans le passage cité plus haut, il dit à la lettre en parlant de ce corps : *Cette maison terrestre d'une tente*, où il exprime une seule chose en plusieurs paroles, et c'est comme s'il disoit : *Cette maison terrestre où nous habitons comme en une tente*; où il entend par *maison d'une tente*, les maisons que nous habitons, les villes, enfin la figure d'un monde qui passe. Il ne dit pas simplement: je sais, mais *nous savons*, et regardant son sentiment comme celui des fidèles qui l'écoutent : Je ne vous parle pas, leur dit-il, de choses qui soient douteuses, ni que vous ignoriez, mais de choses dont vous êtes instruits et convaincus, d'après la foi en la résurrection du Seigneur. C'est pour cela que nous appelons tentes les corps de ceux qui sont morts. Mais continuons à examiner la propriété des termes qu'il emploie. Il ne dit pas : vient à se détruire, vient à s'anéantir, mais *vient à se dissoudre*, faisant voir que le corps se dissout pour ressusciter plus brillant et plus glorieux. Ensuite, comme en comparant les travaux et les récompenses, il a considéré le temps, la qualité et le nombre, il fait ici de même : il appelle tente le corps périssable, et maison le corps ressuscité, et non seulement maison, mais maison éternelle, et non seulement éternelle, mais céleste, désignant son excellence par le temps et par le lieu. La première maison est terrestre, la seconde sera céleste; la première maison est passagère, la seconde sera éternelle. Maintenant nous avons besoin d'un corps et

de maisons, à cause de la foiblesse de notre chair; alors le corps sera en même temps le corps et la maison, n'ayant besoin ni de toit ni de vêtement, et son incorruptibilité seule lui tenant lieu de tout. Ensuite, pour montrer l'excellence des biens qui nous sont réservés, il dit : *Nous soupirons dans ce corps comme en une tente.* Il ne dit pas : Je soupire, mais *nous soupirons*, faisant, je le répète, de son sentiment un sentiment commun à tous les fidèles, voulant les attirer tous à sa manière de penser, et les rendre participans de sa philosophie. *Nous soupirons*, dit-il, *dans notre corps*, *par le désir d'être revêtus par-dessus de notre maison céleste.* Il ne dit pas simplement d'être revêtus, mais *d'être revêtus par-dessus*, et il ajoute : *si toutefois nous sommes trouvés vêtus, et non pas nus.* Ces paroles, qui paroissent obscures, sont éclaircies par les suivantes : *Car tant que nous sommes dans ce corps comme en une tente, nous soupirons sous sa pesanteur, parce que nous désirons, non d'en être dépouillés, mais d'être revêtus par-dessus.* Vous voyez comme l'apôtre, toujours d'accord avec lui-même; appelle de nouveau notre corps une tente et non une maison.

Parce que nous désirons, non d'en être dépouillés, mais d'être revêtus par-dessus. Ici l'apôtre porte un coup mortel aux détracteurs de notre corps, à ceux qui déclament contre sa nature. Après avoir dit que nous soupirons, que nous désirons d'être dépouillés, de peur qu'on ne s'imagine qu'il abhorre le corps comme quelque chose de mauvais, comme l'auteur du vice, comme un ennemi déclaré, écou-

tons comme il corrige sa pensée, d'abord en disant que *nous soupirons par le désir d'être revêtus par-dessus de notre maison céleste*, parce que celui qui est revêtu par-dessus, revêt en effet un autre vêtement; ensuite quand il ajoute : *Nous soupirons sous sa pesanteur, parce que nous désirons non d'en être dépouillés, mais d'être revêtus par-dessus*, c'est comme s'il disoit, nous désirons non de déposer notre chair, mais la corruption; non de déposer notre corps, mais la mort. Le corps n'est pas la mort, le corps n'est pas la corruption; le corps et la corruption sont deux choses bien différentes. Le corps est corruptible, mais il n'est pas la corruption; le corps est mortel, mais il n'est pas la mort. Le corps est l'ouvrage de Dieu, la corruption et la mort ont été introduites dans le monde par le péché. Je désire de me dépouiller, dit saint Paul, de ce qui m'est étranger, et non de ce qui m'est propre. Ce n'est pas le corps qui m'est étranger, mais la corruption. Voilà pourquoi il dit *parce que nous désirons non d'être dépouillés*, sans doute du corps, mais de revêtir par-dessus le corps l'incorruptibilité. Le corps est un milieu entre la corruption et l'incorruptibilité. Il se dépouille de la corruption, et revêt par-dessus l'incorruptibilité : il dépose ce qu'il a reçu du péché, en même temps qu'il acquiert ce que lui donne la grace divine. Et afin que vous sachiez que quand l'apôtre dit *être dépouillés*, ce n'est point du corps qu'il parle, mais de la mort et de la corruption; écoutez ce qui suit immédiatement. Après avoir dit : *Nous désirons non d'être dépouillés, mais d'être revêtus par-dessus*, il ne dit pas afin

que le corps soit absorbé par une destruction totale; mais que dit-il? *afin que ce qu'il y a de mortel en nous soit absorbé par la vie. Soit absorbé*, c'est-à-dire soit anéanti, disparoisse. Ainsi il parle de la destruction non du corps, mais de la corruption et de la mort. La vie qui vient par-dessus ne détruit pas, n'anéantit pas le corps, mais la corruption et la mort qui ont été ajoutées. Les soupirs de saint Paul ne sont donc pas pour le corps, mais pour la corruption, qui est venue par-dessus. Le corps est à charge, incommode, importun, non par sa propre nature, mais par la mortalité qui a été ajoutée depuis. Le corps par lui-même n'est point corruptible, mais incorruptible. Telle est sa noblesse, qu'il montre sa dignité, même dans la corruption. L'ombre seule des apôtres chassoit des puissances incorporelles; leur cendre et leur poussière triomphoient des démons; les vêtemens qui avoient touché leurs corps, dissipoient les maladies et ramenoient la santé. Ne me parlez donc pas du flegme, de la bile, de la sueur, en un mot de tout ce que le corps peut offrir de dégoûtant, et que se plaisent à rapporter ses ennemis. Ces disgraces du corps ne viennent pas de sa nature, mais de la corruption qui a été ajoutée depuis. Voulez-vous apprendre ce qu'il est, parcourez tous les membres qui le composent, examinez leur figure, leurs opérations, leur accord entre eux, et vous verrez qu'il règne dans le service réciproque de tous les membres une harmonie plus parfaite que dans la ville la mieux gouvernée, qui n'auroit que des sages pour citoyens.

Si, dédaignant ces avantages du corps, et n'y fai-

sant aucune attention, vous ne considérez que ce qu'il a de corruptible et de mortel, nous pouvons tirer de là même des raisons pour le défendre. Non, les hommes n'ont rien perdu, ils ont au contraire beaucoup gagné à la corruptibilité du corps : en voici la preuve. Tous les saints qui vivent dans leur corps, ont mené une vie angélique, sans que ce fardeau pesant les ait arrêtés dans le chemin de la vertu. Quant à ceux qui étoient portés à l'impiété, ils n'ont pas trouvé dans la corruption du corps un léger obstacle pour empêcher leur audace sacrilége d'aller plus avant. En effet, si, quoique revêtus d'un corps passible et corruptible, plusieurs mortels se sont crus égaux à Dieu, s'ils ont mis tout en œuvre pour donner d'eux aux autres cette opinion, qui des personnes simples n'auroient-ils pas séduits, s'ils n'avoient pas eu un corps sujet aux maladies et à la corruption, un corps qui déceloit leur propre foiblesse? Puis donc que la corruption du corps est un obstacle à l'impiété, qui est le dernier terme du crime, puisqu'elle fournit aux saints une occasion de manifester leur courage, quel pardon peuvent mériter les hommes qui décrient leur corps, et qui le calomnient? Nous pourrions dire aussi en faveur du corps, que c'est lui qui nous fait connoître Dieu; car, si ce qu'il y a d'invisible en Dieu est devenu visible depuis la création du monde par la connoissance que ses ouvrages nous en donnent, et si la foi vient de ce que nous avons eu l'avantage de voir et d'entendre, il est clair que ce sont les yeux et les oreilles qui mènent l'ame à la connoissance de l'Être-Suprême qui l'a créée. Aussi saint Paul, jaloux de défendre le

corps, s'écrie-t-il : *Nous ne désirons pas d'être dépouillés de notre corps, mais de le voir revêtu d'immortalité.*

Et ne me dites pas : Comment le corps peut-il ressusciter et devenir incorruptible? Lorsque la puissance de Dieu opère, on ne doit pas user de ce mot *comment*. Et que parlé-je de Dieu? Vous-mêmes vous opérez tous les jours des résurrections, soit dans les semences, soit dans les arts, soit dans les matières métalliques. Les semences ne peuvent produire l'épi, à moins qu'elles ne meurent, qu'elles ne pourrissent et qu'elles ne s'altèrent. Comme donc, lorsque vous voyez le grain pourrir et se dissoudre, loin de douter de sa résurrection, vous prenez de là même la plus forte assurance qu'il ressuscitera, parce qu'il ne peut ressusciter, à moins qu'il ne pourrisse et qu'il ne s'altère; vous devez raisonner de même au sujet de votre corps. C'est lorsque vous voyez la corruption que vous devez surtout penser à la résurrection; car la mort n'est autre chose que l'anéantissement de la corruption; et ce n'est pas vraiment le corps, mais la corruption du corps que la mort détruit. C'est ce que l'on voit aussi arriver dans les matières métalliques. Les ouvriers tirent un or pur d'une glèbe grossière qu'ils mettent dans le creuset : ils font un verre brillant avec du sable qu'ils mêlent à d'autres matières. Et ce que fait la force du feu, la grace divine ne le fera pas! quel homme, pour peu qu'il ait de sens, le soutiendroit? Songez comment Dieu vous a formé dans l'origine du monde. N'est-ce pas avec une portion de terre qu'il a fait votre corps? Cependant est-

il plus difficile de faire, avec une simple argile, de la chair, des veines, de la peau, des os, des fibres, des nerfs, des artères, les organes des sens et autres membres, les yeux, les oreilles, les narines, les pieds, les mains, de donner à chaque partie une faculté commune et une vertu propre, que de rendre immortel ce qui est corruptible? Ne voyez-vous pas que l'argile est une matière uniforme, et que notre corps est varié dans ses opérations, dans son teint, dans sa structure, dans sa substance, dans tout, en un mot? Et pourquoi parler de nos corps? comment Dieu a-t-il formé les troupes célestes qui sont sans nombre, les anges, les archanges, et d'autres puissances supérieures? Je ne puis dire comment il a fait ces êtres spirituels; tout ce que je sais, c'est qu'il a suffi de sa volonté pour les faire. Eh! le Dieu qui a créé toutes ces armées incorporelles, ne pourroit renouveler le corps de l'homme altéré par la corruption! il ne pourroit l'élever à une plus grande dignité! est-il quelqu'un assez dépourvu de raison pour douter du pouvoir d'un Être tout-puissant, et pour nier la résurrection des corps? Si le corps ne ressuscite pas, l'homme ne ressuscite donc pas; car ce n'est point l'ame seule, mais l'ame et le corps qui constituent l'homme. Si donc l'ame seule ressuscite, ce n'est qu'une moitié de l'homme qui ressuscite, et non l'homme entier. D'ailleurs, on ne peut dire proprement de l'ame qu'elle ressuscite, puisque la résurrection appartient à l'être qui se dissout, et que ce n'est pas l'ame qui se dissout, mais le corps.

Mais que veulent dire ces paroles : *Si toutefois nous sommes trouvés vêtus, et non pas nus!* C'est

un grand et ineffable mystère que nous propose saint Paul. Et quel est ce mystère? Il dit dans son épître aux Corinthiens : *Nous ressusciterons tous, chacun en son rang* (1. Cor. 15. 23.). Qu'est-ce à dire : *nous ressusciterons tous?* c'est à dire: les gentils, les juifs, les hérétiques, en un mot tous les hommes qui sont venus dans ce monde, ressusciteront au dernier jour. Et c'est ce que le même apôtre vouloit faire entendre, en disant : *Nous ne dormirons pas tous*, *mais nous serons tous changés*, *en un moment*, *en un clin-d'œil*, *au son de la dernière trompette* (1. Cor. 15. 51 et 52.). Comme donc la résurrection est universelle, qu'elle est commune à tous les hommes, pieux et impies, bons et méchans, de peur que vous ne preniez de là sujet de taxer d'injustice le dernier jugement, de peur que vous ne vous disiez à vous-même : Quoi donc! moi qui me suis donné tant de fatigue, qui ai pris tant de soin et de peine pour pratiquer la vertu, je ressuscite; et le gentil, l'impie, l'idolâtre, celui qui a ignoré le Fils de Dieu, ressuscite comme moi, il jouit du même honneur! pour que cette réflexion ne vous trouble pas, écoutez ce que dit saint Paul : *Si toutefois nous sommes trouvés vêtus*, *et non pas nus*. Et comment, direz-vous, celui qui est revêtu d'immortalité et d'incorruptibilité peut-il être trouvé nu? Comment! sans doute, s'il est privé de gloire et de confiance auprès de Dieu. Les corps des pécheurs ressuscitent immortels et incorruptibles, mais cet honneur-là même n'est qu'un moyen et une occasion de tourmens et de supplices. Ils ne ressuscitent dans un état d'incorruptibilité qu'afin de brûler

sans cesse. Comme le feu auquel sont condamnés les coupables est inextinguible, il faut que leurs corps soient tels qu'ils ne puissent jamais être consumés. C'est ce qui fait dire à l'apôtre : *Si toutefois nous sommes trouvés vêtus, et non pas nus.* L'essentiel pour nous n'est point de ressusciter et d'être revêtus d'immortalité; mais, lorsque nous ressusciterons, et que nous serons revêtus d'immortalité, de n'être pas trouvés nus de gloire et de confiance auprès de Dieu, afin que nous ne soyons pas livrés aux flammes éternelles. Voilà pourquoi, je le répète encore, saint Paul dit : *Si toutefois nous sommes trouvés vêtus et non pas nus.*

Ensuite, pour établir encore davantage la vérité de la résurrection, après avoir dit que ce qu'il y a de mortel en nous doit être absorbé par la vie, il ajoute : *C'est Dieu qui nous a faits pour cet état d'immortalité.* C'est comme s'il disoit : Dieu a formé l'homme dès le principe, non pour qu'il périsse, mais pour qu'il marche vers l'incorruptibilité. Ainsi lorsqu'il a permis que vous fussiez sujet à la mort, il ne l'a permis qu'afin que, corrigé par cette punition et devenu meilleur, vous pussiez être ramené à l'immortalité. Ce dessein étoit arrêté dans Dieu dès le commencement, et c'est dans cette intention qu'il a formé le premier homme, intention qu'il a manifestée dès les premiers temps du monde. En effet, s'il n'avoit pas voulu dès le commencement nous ouvrir les portes de l'immortalité, il n'eût point permis qu'Abel, qui avoit pratiqué toutes les vertus, Abel, qui étoit son ami, reçût le coup d'une mort cruelle. Mais, voulant nous apprendre que nous marchons vers une

autre vie, qu'il est pour les justes un autre monde où ils recevront les prix et les couronnes qui leur sont réservés, il a permis que le premier juste quittât la terre sans y avoir reçu la récompense de ses travaux, afin que, par la mort violente qu'il a éprouvée, il publiât hautement, il apprît à tous les hommes, qu'après cette vie on reçoit le salaire et la rétribution de ses bonnes œuvres. C'est pour cette raison encore qu'il a transporté Énoch et enlevé Élie, afin de nous confirmer par là dans le dogme de la résurrection.

La puissance du Créateur suffit, sans doute, pour nous donner une pleine assurance ; mais s'il est quelque fidèle plus foible qui demande une autre preuve et un gage sensible de la résurrection future, Dieu le lui donne ce gage avec la plus grande libéralité, en lui prodiguant les graces de son Esprit. Aussi l'apôtre, après avoir établi la vérité de la résurrection par la résurrection même du Fils de Dieu, et par la puissance de l'Être-Suprême qui nous a faits, ajoute pour dernière certitude ces paroles : *Il nous a donné les arrhes*, non de richesses, non d'or et d'argent, mais *de l'Esprit* (2. Cor. 5. 5.). Les arrhes sont une partie du tout, nous donnent de l'assurance pour le tout ; et comme dans les affaires que les hommes font entre eux, celui qui reçoit des arrhes n'a plus d'inquiétude sur le tout dont il est assuré : vous de même qui avez reçu des arrhes, je veux dire les dons de l'Esprit-Saint, ne doutez plus des biens qui vous sont destinés après le trépas. En effet, lorsque vous ressuscitez les morts, que vous rendez la vue aux aveugles, que vous chassez les démons, que vous dissipez les maladies, que vous arrachez à la mort

sa proie, que vous opérez tous ces prodiges dans un corps fragile et mortel, quelle excuse vous resteroit-il si vous doutiez encore de la résurrection? et si dans le temps même des combats, et avant celui des récompenses, Dieu nous a gratifiés de pareilles couronnes, de quels biens ne vous comblera-t-il pas lorsque le temps des prix et de la gloire sera venu? Que si l'on dit: Nous ne voyons pas maintenant s'opérer de tels miracles, et nous sommes dépourvus d'une semblable puissance, je répondrai: Il est égal que ces miracles aient lieu maintenant, ou qu'ils aient eu lieu autrefois. Or, que les apôtres aient eu le pouvoir dont je parle, c'est ce que témoignent les églises de toute la terre, les peuples, les villes et les nations qui sont accourus à la voix d'hommes ignorans et de simples pêcheurs. Non, des hommes pauvres, sans crédit, sans lettres, n'auroient jamais triomphé du monde entier, s'ils n'avoient été soutenus par des prodiges. Mais vous n'êtes pas vous-même dépourvu de la grace de l'Esprit, et il nous reste encore beaucoup de gages de ses dons ineffables, gages bien plus importans, bien plus admirables que ceux mêmes que je viens de rapporter: car ressusciter un corps sans vie, est beaucoup moins que de délivrer de la perdition une ame morte par le péché, ce qui arrive dans le baptême; dissiper les maladies corporelles, est beaucoup moins que de déposer le fardeau de ses iniquités; rendre la vue à un aveugle, est beaucoup moins que d'éclairer l'ame plongée dans des ténèbres spirituelles. Si nous n'avions pas même à présent les arrhes de l'Esprit, il n'y auroit pas de baptême, de rémission des péchés, de justice

et de sanctification, nous n'aurions pas reçu l'adoption de fils de Dieu, nous ne participerions pas aux mystères (car c'est l'Esprit-Saint qui produit le corps et le sang mystiques), nous n'aurions pas de prêtres, car c'est au même Esprit que nous devons les divers ordres de pontifes. On pourroit encore citer beaucoup d'autres gages de la grace de l'Esprit-Saint ; en sorte que vous avez vous-même les arrhes de l'Esprit, puisque vous pouvez ressusciter les ames, les éclairer et les purifier.

Puis donc que nous avons reçu de tels gages, ne doutons point de la vérité d'un avenir; mais, recueillant toutes les preuves qui établissent la foi de la résurrection, menons une vie conforme à notre croyance, afin que nous obtenions les biens immuables qui surpassent les discours et les sentimens des hommes. Puissions-nous les obtenir ces biens par la grace et par la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire soit au Père et à l'Esprit-Saint, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE SUR L'EXCELLENCE ET SUR LES AVANTAGES DU JEUNE.

On trouve dans le second tome de l'édition des Bénédictins neuf homélies sur la pénitence, dont j'ai traduit la cinquième, qui est l'homélie actuelle, et la huitième, que je donnerai après celle-ci. L'éditeur annonce qu'il est très difficile de marquer l'ordre de ces homélies, et impossible d'en fixer la date. Ce qui paroît certain cependant, c'est qu'elles ont été prononcées à Antioche, puisqu'on voit à la fin de cette cinquième qu'elle a été débitée en présence de l'évêque Flavien, qui devoit ensuite prendre la parole. On ne peut fixer l'année d'aucune; mais il est constant que celle-ci a été dite la veille du premier jour de carême, pendant laquelle veille les chrétiens peu sensés, comme chez nous, se permettoient des débauches contre lesquelles l'orateur s'élève avec force, après avoir montré l'excellence et les avantages du jeûne par des exemples pris parmi les solitaires de son siècle, et surtout dans l'Ancien Testament.

Cette homélie est courte, mais très belle, et vraiment digne de saint Jean Chrysostôme. J'y ai ajouté deux extraits sur le jeûne, tirés l'un d'une première homélie sur la Genèse, prononcée à l'entrée d'un carême; l'autre, d'un premier discours aussi sur la Genèse, qui avoit été prononcé avant l'homélie à l'entrée d'un autre carême.

HOMÉLIE

SUR L'EXCELLENCE ET SUR LES AVANTAGES DU JEUNE.

Bén. t. 2, p. 309; Fr. D. t. 1, p. 579; Sav. t. 6, p. 824.

NOTRE assemblée est aujourd'hui plus nombreuse qu'à l'ordinaire, et je vois un concours de peuple comme dans un jour de fête et d'alégresse. A quoi faut-il l'attribuer ? sans doute au jeûne. C'est sa présence, ou plutôt ses simples approches qui nous procurent cet avantage. Le jeûne nous rassemble dans la maison de notre Père ; le jeûne réveille notre inattention, et nous ramène dans les bras de notre Mère. Mais si ses simples approches nous inspirent une telle ardeur, combien plus sa présence même nous rendra-t-elle vigilans et attentifs ! Lorsqu'un gouverneur sévère doit entrer dans une ville, tous les citoyens, devenus plus actifs, s'empressent à mettre tout en ordre. Mais ne redoutez pas le jeûne, parce que je le compare à un gouverneur sévère : ce n'est pas pour vous qu'il est redoutable, mais pour les démons. Qu'un homme soit agité de l'esprit impur, montrez-lui seulement la figure du jeûne ; retenu et comme enchaîné par la crainte, il deviendra calme et paisible, aussi immobile qu'un terme, surtout s'il voit associé au

jeûne celle qui est sa sœur et qui doit être sa compagne, je veux dire la prière. *Cette espèce de démon*, dit Jésus-Christ, *ne se chasse que par le jeûne et la prière* (Matth. 17. 20.). Puis donc que le jeûne chasse les ennemis de notre salut, puisqu'il est redoutable à nos adversaires les plus terribles, nous devons le chérir et l'embrasser avec joie, loin de le craindre. C'est l'ivresse et l'intempérance qu'il faut redouter et non le jeûne. L'intempérance nous charge de fers, elle nous livre et nous assujettit à la violence de nos passions comme à un maître dur et cruel : au lieu que le jeûne rompt toutes nos chaînes, nous affranchit d'une servitude honteuse, nous fait secouer le joug d'une tyrannie insupportable, et nous rend parfaitement libres. Puis donc qu'il combat nos ennemis, puisqu'il nous fait passer de l'esclavage à notre première liberté, où trouver une preuve plus forte de son amour pour l'espèce humaine ? Peut-on nous donner une meilleure marque d'amitié que d'aimer et de haïr ceux que nous aimons et que nous haïssons?

Voulez-vous apprendre comment le jeûne est le plus bel ornement de l'homme, comment il est sa meilleure garde et sa plus forte défense, pensez à la nation des solitaires, cette nation heureuse et admirable. Ils ont fui le tumulte de ce monde pour se réfugier sur le sommet des montagnes, et se formant des cabanes à l'abri de la solitude, comme dans un port tranquille, ils ont pris le jeûne pour leur associé et pour leur compagnon. Le jeûne en a fait des anges; il les élève au faîte d'une philosophie sublime, et non seulement eux, mais tous

ceux encore qui dans les villes suivent fidèlement ses leçons. Moïse et Élie, cette fleur des prophètes de l'Ancien Testament, ces hommes si illustres et si distingués d'ailleurs, qui avoient un si grand crédit auprès de Dieu, toutes les fois qu'ils vouloient approcher de cet Être-Suprême, et converser avec lui autant qu'il est possible à un simple mortel, avoient recours au jeûne, qui étoit pour ainsi dire, leur introducteur auprès de la Divinité. Aussi lorsque Dieu eut créé l'homme, il le mit aussitôt entre les mains du jeûne, comme entre les mains d'une mère tendre et d'un excellent maître, aux soins desquels il auroit confié son salut. Ces paroles : *Tu peux manger de tous les fruits des arbres de ce jardin, mais ne touche pas aux fruits de l'arbre de la science du bien et du mal* (Gen. 2. 16 et 17.), sont une espèce de précepte du jeûne. Or, si le jeûne étoit nécessaire dans le Paradis terrestre, à plus forte raison l'est-il dans le monde; si le remède étoit utile avant la blessure, à plus forte raison l'est-il après la blessure; si nous avions besoin d'armes lorsque les passions ne nous avoient pas encore déclaré la guerre, à plus forte raison ne pouvons-nous point nous passer des secours du jeûne, maintenant que les passions et les démons se liguent pour nous combattre. Si Adam avoit écouté la première parole de Dieu, il n'eût pas entendu cette seconde : *Tu es terre et tu t'en retourneras en terre* (Gen. 3. 19.). C'est parce qu'il a désobéi à la première défense du Seigneur, qu'il a trouvé la mort, les ronces, les épines, le travail, une vie traversée de peines, de soucis, d'inquiétudes, une vie, en un

mot, plus dure et plus triste que la mort même.

Vous voyez comme Dieu s'irrite lorsqu'on méprise le jeûne ; écoutez comme il s'apaise lorsqu'on respecte le jeûne. Le mépris qu'on a témoigné pour le jeûne lui a fait porter une sentence de mort ; le respect qu'on a eu pour le jeûne lui a fait révoquer une sentence de mort. Comme il vouloit vous montrer toute la vertu de cette pratique, il lui a donné le pouvoir de rappeler des voies du trépas et de ramener à la vie, des hommes déjà condamnés, à qui on avoit lu leur sentence, et qu'on traînoit au supplice. Et ce n'est pas seulement pour un petit nombre d'hommes que le jeûne a produit cet effet, mais pour tout un peuple. La ville de Ninive, cette ville immense et magnifique, étoit près de périr, elle étoit sur le bord du précipice, et elle alloit recevoir du Ciel le coup qui devoit la précipiter dans l'abyme de perdition ; le jeûne, comme une vertu survenue d'en-haut, l'a arrachée des portes de la mort, et l'a ramenée à la vie (1). Dieu ordonne au prophète Jonas d'aller porter ces paroles à la ville coupable : *Encore trois jours, et Ninive sera détruite.* Je tranche sur les faits intermédiaires ; le prophète arrive, et, comme s'il eût été chargé de lire une lettre du prince qui eût contenu l'infliction d'une peine sévère, il parcouroit toute la ville en criant : *Encore trois jours et*

(1) Il y a ici dans saint Jean Chrysostôme une digression assez longue sur l'efficacité de la pénitence, et une histoire étendue de Jonas allant prêcher aux Ninivites. Comme ces deux morceaux m'ont paru ralentir la marche du discours, j'ai supprimé le premier, et fort resserré le second, dont j'ai rejeté une partie parmi les extraits.

Ninive sera détruite. Les Ninivites entendirent cette menace, ils ne la méprisèrent pas, ils en crurent le prophète; et aussitôt hommes, femmes, serviteurs, maîtres, magistrats, simples particuliers, enfans, vieillards, embrassèrent le jeûne; les animaux mêmes ne furent pas dispensés d'une austère abstinence. On ne voyoit partout que sacs, que cendres, que pleurs et lamentations. Celui même dont le front étoit orné du diadême, descendit du trône royal, se revêtit du sac, se couvrit de cendres, et par là ils arrachèrent la ville au désastre dont elle étoit menacée. Chose étonnante! le sac alors, plus honoré que la pourpre, fit ce que la pourpre n'avoit pu faire; la cendre produisit l'effet que n'avoit pu produire le diadême. N'ai-je donc pas eu raison de dire que nous devions craindre l'ivresse et l'intempérance, et non le jeûne? L'ivresse et l'intempérance furent à la veille de détruire une grande ville et de la renverser de fond en comble; le jeûne la soutint lorsqu'elle étoit sur le penchant de sa ruine.

C'est parce que Daniel entra avec le jeûne dans la fosse aux lions qu'il en sortit comme s'il se fût trouvé avec de doux agneaux. Ces animaux, qui par eux-mêmes ne respirent que meurtre et carnage, excités par leur férocité naturelle (car rien de plus féroce qu'un lion), et par la faim qu'on avoit irritée en ne leur donnant aucune nourriture pendant sept jours; ces animaux, dis-je, quoique pressés par un bourreau intérieur qui les sollicitoit à déchirer les entrailles du prophète, respectèrent leur proie, et n'osèrent pas même toucher au mets qu'on offroit à leur avidité.

C'est parce que les trois enfans à Babylone entrèrent avec le jeûne dans la fournaise ardente, qu'après avoir été long-temps au milieu des flammes, ils n'en sortirent que plus brillans et plus beaux. Toutefois si le feu qui les environnoit étoit vraiment du feu, comment n'agissoit-il pas selon sa nature? Si leurs corps étoient vraiment des corps, comment n'éprouvèrent-ils pas ce qu'ils devoient éprouver au milieu des flammes? Comment! interrogez le jeûne, et il vous répondra; et résolvant lui-même votre difficulté, il vous expliquera pourquoi des corps passibles combattirent contre le feu et triomphèrent du feu.

Considérez donc, mes frères, le pouvoir du jeûne, qui nous fait livrer des combats nouveaux et remporter des victoires nouvelles? Admirez sa vertu, et recevez-le avec empressement. Eh! puisqu'il secourt dans la fournaise ses fidèles observateurs, puisqu'il les garde dans la fosse aux lions, puisqu'il chasse les démons, révoque les sentences de Dieu, réprime la fureur des passions, nous ramène à la liberté, et rappelle le calme dans notre ame, ne seroit-ce pas le comble de la folie que de le fuir et de le craindre lorsqu'il nous offre de si grands avantages?

Il macère, dit-on, le corps et l'affoiblit. Oui; mais, dit l'apôtre, *plus l'homme extérieur se détruit en nous, plus l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour* (2. Cor. 4. 16.). Ou plutôt, si l'on veut examiner la chose avec attention, on verra que le jeûne est le père de la santé. Si vous n'en voulez pas croire mes discours, interrogez les

médecins, et ils vous diront clairement que la santé est maintenue par l'abstinence, qu'au contraire une foule de diverses maladies sont engendrées par les délices et par l'intempérance, qu'elles en émanent comme de funestes ruisseaux d'une source funeste, et qu'en ruinant la santé du corps, elles ruinent aussi la sagesse de l'ame. Ne craignons donc pas le jeûne, puisqu'il nous délivre de si grands maux.

Et ce n'est pas sans raison que je vous exhorte à ne pas le craindre ; car j'en vois plusieurs qui, comme si on vouloit les livrer à un maître dur et farouche, hésitent, balancent, se permettent aujourd'hui tous les excès de l'intempérance et de la débauche. Je vous exhorte donc à ne pas détruire d'avance, par ces excès, les avantages que vous pouvez retirer du jeûne. Ceux qui, avant de prendre des médecines amères pour remédier à des dégoûts, se remplissent de nourriture, ressentent toute l'amertume du remède sans en recueillir le fruit, parce qu'ils l'empêchent d'agir comme il devroit sur les humeurs vicieuses. Aussi les médecins recommandent-ils de se coucher à jeun, afin que le remède attaque d'abord, avec toute sa vertu, l'abondance des humeurs qui causent la maladie. De même, si vous vous livrez aujourd'hui à l'ivresse pour prendre demain le remède du jeûne, vous le rendrez inutile, vous en éprouverez toute la peine sans en retirer le profit, parce que vous userez, pour ainsi dire, toute sa vertu contre le mal récent produit par la débauche : au lieu que si vous préparez votre corps, si vous l'allégez par l'abstinence, si vous recevez avec un esprit sobre un remède spi-

rituel, vous pourrez par son moyen effacer un grand nombre de vos anciennes fautes. N'allons donc pas au jeûne par l'ivresse, et ne terminons pas une sainte abstinence par des excès honteux; n'agissons pas, en un mot, comme celui qui précipiteroit un corps malade en le poussant rudement. C'est ce qui arrive à notre ame lorsque, répandant les nuages de l'ivresse sur les commencemens et sur la fin du jeûne, nous nous privons de tout le fruit que nous pourrions en recueillir. Les hommes qui combattent contre les bêtes féroces ont soin de bien munir les parties principales de leurs corps, afin d'attaquer avec moins de risque ces terribles animaux; ainsi maintenant plusieurs d'entre nous, comme s'ils alloient combattre dans le jeûne un animal féroce, se fortifient contre lui, et se munissent par les excès du boire et du manger. Les insensés! ils obscurcissent et abrutissent leur raison par l'ivresse pour recevoir le jeûne, dont l'œil est doux et tranquille. Si je fais cette demande à un de ces hommes: Pourquoi courez-vous aujourd'hui au bain (1)? il me répondra: C'est pour recevoir le jeûne avec un corps pur. Si je lui demande ensuite: Pourquoi vous enivrez-vous aujourd'hui? C'est, dira-t-il, parce que je vais entrer dans le jeûne. Mais n'est-il donc pas absurde de recevoir cette excellente vertu avec un corps purifié par l'eau et un cœur souillé par la débauche?

Je pourrois m'étendre davantage sur ce sujet;

(1) Apparemment que c'étoit la coutume de se préparer au jeûne, la veille du carême, par l'usage du bain.

mais j'en ai dit assez pour ramener les personne sages. Je termine donc ici mon discours, d'autan plus que je désire d'entendre notre père commun. Nous, comme de simples bergers (1), assis à l'ombre d'un hêtre ou d'un chêne, nous chantons de airs rustiques sur un chalumeau champêtre ; au lieu que notre saint pontife, semblable à un excellent musicien qui enlève tous les spectateurs pa les accords sublimes qu'il sait tirer de sa lyre d'or nous charme et nous instruit tous, moins par l'harmonie des paroles que par le concert heureux de actions et des discours. Tels sont les maîtres qu demande Jésus-Christ : *Celui qui fera*, dit-il, *e qui enseignera, sera grand dans le royaume de cieux* (Matth. 5. 19.). Tel est notre Maître ; auss est-il grand dans le royaume des cieux ! Puissions nous, grace à ses prières et à celles de ses pieu coopérateurs, être jugés dignes nous-mêmes d royaume céleste par la grace et la bonté de notr Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire soit a Père et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

(1) Cette comparaison de bergers ne seroit pas admise dans no prédications, pour deux raisons : 1.° parce que le ton de nos ser mons en général est plus austère ; 2.° parce que des bergers assi à l'ombre d'un hêtre ou d'un chêne, chantant des airs champê tres, n'existent que dans l'imagination de nos poètes, au lie qu'ils existoient réellement dans les climats plus doux des pay orientaux. Quant aux musiciens, c'étoit alors l'usage que les plu distingués parussent en public revêtus d'une longue robe brillant avec une lyre d'or, pour charmer les spectateurs par la beaut de leur voix et le son de leur instrument.

AVANTAGES DU JEUNE ; JOIE QU'IL DOIT CAUSER A L'AME.

Bén. tom. 4, p. 1 et 5; Fr. D. t. 2, p. 1 et 6; Sav. t. 1, p. 1 et 4.

Je me réjouis et je me félicite en voyant l'église décorée par ce grand nombre de ses enfans qui y sont accourus en foule, en voyant l'empressement que vous montrez tous pour vous y rendre. Lorsque je contemple la joie qui est peinte sur vos visages, c'est pour moi un gage certain de celle que vous ressentez au fond du cœur, selon ce que dit l'Ecriture : *Le visage brille lorsque le cœur est satisfait* (Prov. 15. 13.). C'est pour cela que je suis empressé moi-même de vous adresser la parole, afin de prendre part à votre joie spirituelle, et en même temps afin de vous annoncer le retour de la sainte quarantaine, que je regarde comme un remède aux maux de nos ames. Notre Seigneur et notre Maître commun, qui a pour nous la tendresse d'un père pour ses enfans, nous a ordonné le jeûne comme un remède salutaire pour effacer les péchés que nous avons commis dans tout le temps qui précède. Que personne donc ne paroisse triste et abattu, mais que tous s'applaudissent et triomphent, qu'ils glorifient le grand Médecin de nos ames, qui nous fournit cet excellent moyen de recouvrer la santé, et qu'ils célèbrent avec ardeur le retour de ce saint temps. Que les gentils soient confondus et que les juifs rougissent, en voyant la vive satisfaction que nous cause l'arrivée des jours de mortification ; que les faits mêmes leur appren-

nent l'extrême différence qui est entre eux et nous. Qu'ils regardent, tant qu'ils voudront, tous les excès du boire et du manger, et tous les désordres, suite de l'intempérance, comme une fête solennelle; l'Église de Dieu appelle fête l'abstinence et le jeûne, et toutes les vertus qui les accompagnent. En effet, ne sont-ce pas de vrais jours de fête que ceux où l'on travaille au salut de son ame, que ceux où règnent la paix et la concorde, où l'on est exempt de tous les embarras de la vie, où l'on ne voit plus cette foule d'animaux égorgés, ces courses, ce bruit et ce tumulte qu'occasionnent dans la ville les apprêts des tables somptueuses; où tout cela est remplacé par un repos utile, par un calme agréable, par une joie douce et paisible, par une charité prévenante et bienfaisante, par une infinité d'autres avantages.......

Que les jours d'abstinence où nous entrons ne nous attristent donc point; soyons au contraire dans la joie et l'alégresse, d'après ces paroles de l'apôtre : *Plus l'homme extérieur se détruit en nous, plus l'homme intérieur se renouvelle* (2. Cor. 4. 16.). Le jeûne est l'aliment de notre ame; et de même que les viandes matérielles engraissent le corps, ainsi le jeûne fortifie l'ame, il la rend à-la-fois plus vigoureuse et plus légère, il lui donne des ailes pour qu'elle puisse s'élever et contempler les choses d'en-haut, il la met au-dessus de toutes les voluptés et de tous les plaisirs de la vie présente. De légers navires courent avec vitesse sur la surface des ondes, au lieu que ceux qui sont trop chargés s'enfoncent et souvent périssent : de même

le jeûne rend l'esprit plus agile, lui donne plus de facilité pour parcourir la mer de ce monde, pour prendre son essor vers le ciel et vers les choses célestes, pour mépriser et dédaigner les choses terrestres et ne les regarder que comme des ombres et des songes; au lieu que la gourmandise et la bonne chère, en même temps qu'elles engraissent le corps, appesantissent l'ame, la rendent captive, l'assiégent de toute part, affoiblissent l'usage de ses facultés, la précipitent dans mille actions contraires à son salut.

JEUNE COMPARÉ AU PRINTEMPS (1).

Bén. tom. 4, p. 545; Fr. D. t. 2, p. 725; Sav. t. 5, p. 1.

Le printemps est agréable aux nautonniers et aux laboureurs; mais ni les nautonniers ni les laboureurs ne ressentent alors autant de plaisir que les disciples d'une philosophie chrétienne éprouvent de satisfaction dans le temps du jeûne, qui est le printemps naturel des ames, le vrai calme des esprits. Le printemps est agréable aux laboureurs, parce qu'alors ils voient la terre couronnée de fleurs brillantes, et décorée de toute part de plantes diverses comme d'un vêtement varié. Les nautonniers trouvent le printemps agréable, parce qu'ils peuvent parcourir sûrement les plaines liquides, parce

(1) Il faut observer que cet extrait est tiré d'un discours sur la Genèse, qui a été prononcé à l'entrée d'un carême, et que, dans les pays orientaux, le printemps commence beaucoup plus tôt que chez nous.

qu'ils voient les dauphins se jouer en liberté sur l'azur d'une mer tranquille, et souvent même venir bondir autour de leur vaisseau. Le printemps du jeûne nous est agréable, parce qu'il calme pour nous, non les flots de la mer, mais la violence des passions, et qu'il orne notre tête d'une couronne, non de fleurs, mais de graces spirituelles. *Vous ornerez votre tête*, dit Salomon, *des dons de la grace comme d'une couronne* (Prov. 1. 9.). Le retour de l'hirondelle ne chasse pas l'hiver, comme le retour du jeûne apaise les orages de nos affections tumultueuses. Il n'y a plus de combat de la chair contre l'esprit, l'esclave ne se soulève plus contre le Maître, toute guerre est cessée entre l'un et l'autre. Puis donc que nous jouissons d'une paix profonde et d'un calme heureux, mettons aujourd'hui en mer la nacelle de l'instruction, et faisons-la passer du port des divines Écritures dans celui de vos attentions favorables.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE SUR LA PÉNITENCE.

J'ai dit dans l'homélie précédente qu'il paroissoit certain que les homélies sur la pénitence avoient été prononcées à Antioche; cependant il sembleroit que celle-ci, qui est la huitième, ait été prononcée par saint Jean Chrysostôme, déjà évêque, sans doute de Constantinople; car il parle dans le début plutôt comme un évêque que comme un simple prêtre. Est-ce qu'une partie de ces homélies a été débitée à Antioche et l'autre à Constantinople? Quoi qu'il en soit de cette difficulté, dont la solution est étrangère à mon travail, l'homélie présente roule sur l'efficacité de la pénitence, que l'orateur fonde sur la bonté infinie de Dieu. Il exhorte les fidèles à ne pas se décourager, à ne pas se désespérer à cause de quelques rechutes, mais à recourir sans cesse au remède de la pénitence. Il les engage à se défier de la malice du démon qui leur ôte toute honte quand ils commettent le crime, et qui les fait rougir quand ils veulent l'effacer par la pénitence. Il les ramène encore à la bonté de Dieu qui efface leurs péchés, quand ils se repentent, de façon qu'il n'en reste ni trace ni indice : ce qu'il prouve par l'autorité d'Isaïe, dont il commente une grande partie du premier chapitre avec beaucoup de vivacité, mais peut-être un peu trop longuement. L'éditeur bénédictin doute que cette homélie soit de saint Jean Chrysostôme; mais j'ai cru y apercevoir la manière de ce grand orateur, qui varie ses tons à l'infini.

HOMÉLIE

SUR LA PÉNITENCE.

Bén. tom. 2, p. 340; Fr. D. t. 4, p. 487; Sav. t. 6, p. 784.

Si j'ai été séparé de vous quelque temps, ce n'a pas été volontiers, mais malgré moi; j'étois séparé de corps, et non de cœur; j'étois séparé par la chair, et non par l'esprit. Je vous embrassois tous autant que je le pouvois, et je vous portois dans ma pensée. Avant que je fusse parfaitement guéri de la maladie qui m'a tenu éloigné de mon troupeau, lorsque j'en ressentois encore les restes, je me suis empressé, mes très chers frères, de jouir de votre présence, et je suis accouru pour vous annoncer la parole sainte. Ordinairement les malades, dès qu'ils sont convalescens, désirent de réparer leurs forces par l'usage des bains. Moi, j'ai désiré avant tout de recevoir ceux que je chéris, et de satisfaire au plus tôt leur empressement à m'entendre : j'ai désiré de revoir cette mer immense dont les eaux sont sans amertume, et les flots sans agitation. J'ai voulu reparoître dans ce champ purgé d'épines et de ronces. Non, il n'est pas de pré aussi agréable que l'église; il n'est pas de jardin aussi beau que votre assemblée. On ne trouve point dans ce jardin

un serpent perfide, mais Jésus-Christ, chef des fidèles et auteur des graces ; on n'y trouve point d'Ève qui occasionne une chute, mais l'Église qui affermit nos pas ; on n'y trouve point de feuilles d'arbres, mais les fruits de l'Esprit divin ; on n'y trouve point une haie d'épines, mais une vigne féconde. Si j'y trouve des épines, je les change en oliviers ; car si les vices de la nature nous dégradent, les priviléges du libre arbitre nous honorent. Si je trouve un loup, j'en fais une brebis, non en changeant la nature, mais en convertissant la volonté. Ainsi l'on peut dire que l'église est bien supérieure à l'arche : l'arche a reçu les animaux, et les a gardés tels ; l'église reçoit les animaux et les change. Je m'explique. Le milan est entré dans l'arche, et il en est sorti milan ; le loup y est entré, et il en est sorti loup. On entre milan dans l'église, et l'on en sort colombe ; on y entre loup, et l'on en sort brebis ; on y entre serpent, et l'on en sort agneau, non parce que la nature est changée, mais parce que le vice est banni.

Voilà pourquoi je ne cesse de vous parler de la pénitence ; la pénitence, qui paroît si affreuse, si horrible, et qui cependant est le remède des péchés, la réparation des fautes, le rachat des délits, l'espérance du salut, un préservatif contre le désespoir, une arme contre le démon, un glaive qui abat sa tête superbe. La pénitence nous ouvre le ciel, et nous introduit dans les demeures célestes ; elle nous donne la liberté de parler au Seigneur, de verser des larmes en sa présence ; elle nous rend victorieux de toutes les ruses du démon. Voilà pour-

quoi je ne cesse de vous parler d'une vertu qui vous donne l'assurance de triompher de votre ennemi. Vous êtes pécheur, ne désespérez pas : je ne me lasse point de vous offrir ce remède pour adoucir vos maux, parce que je sais quelle arme c'est contre le démon que de ne pas désespérer de vous-même. Si vous avez commis des péchés, ne désespérez pas, je vous le répète sans cesse ; si vous en commettez tous les jours, recourez tous les jours à la pénitence. C'est ainsi que, quand les maisons sont vieilles et qu'elles manquent par plusieurs endroits, nous ne nous lassons pas de les réparer, de substituer des parties neuves à celles qui se dégradent. Êtes-vous maintenant vieilli par le péché, renouvelez-vous par la pénitence. Puis-je me sauver, direz-vous peut-être, par la pénitence ? Oui, vous le pouvez. J'ai passé toute ma vie dans le péché, et je me sauverai par la pénitence ! Oui, sans doute. Qu'est-ce qui le prouve? C'est la bonté du Seigneur. Ce n'est pas sur votre pénitence que je compte, sur une pénitence qui est incapable d'effacer toutes vos fautes, et qui ne pourroit vous ôter vos alarmes si elle étoit seule ; mais comme elle se joint à la bonté de Dieu, que cette bonté est sans bornes, au-dessus de toute expression, comme votre malice a des bornes, et que le remède n'en a pas (votre malice, quelque grande qu'elle soit, n'est qu'une malice humaine, au lieu que la bonté divine est ineffable), ayez confiance, parce que la bonté du Seigneur surpasse votre malice. Une étincelle qui tombe dans la mer ne peut y produire aucun effet : or, votre malice est à la bonté de Dieu ce qu'une étin-

celle est à la mer; ou plutôt elle est beaucoup moindre, puisque la mer, quelque immense qu'on la suppose, est toujours limitée, au lieu que la bonté du Seigneur ne connoît pas de limites.

Je parle ainsi, non pour vous rendre lâches dans la vertu, mais plus ardens à la pratiquer. Je vous ai souvent exhortés à vous éloigner des spectacles. Vous m'avez écouté, il est vrai; mais vous avez négligé mes conseils, vous avez paru aux spectacles, sans tenir compte de mes discours. Ne rougissez pas de revenir ici, et de m'écouter encore. J'ai écouté, direz-vous, et je n'ai point pratiqué; comment reviendrai-je? Mais vous sentez cela même que vous n'avez pas pratiqué; mais vous avez honte; mais vous rougissez; mais vous vous imposez vous-mêmes un frein sans que personne vous accuse; mais nos paroles sont restées gravées dans votre mémoire; mais nos instructions vous purifient sans qu'il soit besoin de notre présence. Vous n'avez pas pratiqué, vous vous êtes condamnés vous-mêmes; vous avez donc pratiqué en partie, parce que, sans avoir pratiqué, vous avez dit: Je n'ai pas pratiqué. Celui qui se condamne lui-même pour n'avoir pas mis la parole en pratique, se montre disposé à le faire. Vous avez paru aux spectacles, vous avez commis la faute, vous vous êtes rendu l'esclave d'une vile courtisane: vous êtes sorti du théâtre, vous vous êtes rappelé le spectacle; vous avez rougi; revenez à l'église. Vous avez senti de la douleur, invoquez Dieu; vous vous êtes ressuscité jusque là. J'ai écouté, et je n'ai pas pratiqué, direz-vous toujours, comment reviendrai-je à l'église, comment écou-

terai-je de nouveau ? Vous devez revenir pour cela même que vous n'avez pas pratiqué, afin d'écouter de nouveau, et de pratiquer. Si l'on met un appareil sur une plaie et qu'elle ne soit pas guérie, n'en remet-on pas encore un autre jour ? Le bûcheron veut-il abattre un chêne, il prend sa cognée, il coupe la racine. S'il donne un coup, et que l'arbre stérile ne tombe point, n'en donne-t-il pas un second, un quatrième, un cinquième, un dixième ? Suivez cet exemple. Une courtisane est un chêne, arbre stérile, qui ne produit que des glands, nourriture d'animaux immondes. Enracinée depuis long-temps dans votre ame, elle l'assujettit à ses caprices, et la rend toute matérielle. Mes paroles sont la cognée. Vous les avez entendues un jour : une passion enracinée depuis si long-temps tombera-t-elle en un jour ? Quand il faudroit revenir trois fois, cent fois, et davantage, il n'y auroit rien d'étonnant. Travaillez seulement à couper une mauvaise habitude, qui est quelque chose de si funeste, de si difficile à détruire. Les juifs mangeoient la manne, et ils regrettoient les ognons d'Egypte. Nous étions plus heureux en Egypte, disoient-ils ; tant l'habitude est quelque chose de honteux et de nuisible. Quoique vous vous soyez corrigés pendant dix jours, pendant vingt, pendant trente, je ne suis pas encore satisfait, je ne vous félicite pas encore, je ne vous applaudis pas ; je vous exhorte seulement à ne point perdre courage, à rougir de vous-mêmes, et à vous condamner. Je vous ai parlé de la charité, vous avez écouté mes discours, vous vous êtes retirés ; et vous avez fait tort à vos frères, vous n'avez

pas pratiqué la parole que vous avez entendue. Ne rougissez pas de revenir dans l'église; rougissez de commettre une faute, ne rougissez pas d'en faire pénitence.

Examinez ce que le démon fait en vous. Il faut bien distinguer le péché et la pénitence. Le péché est la plaie, la pénitence est le remède. Ce que le remède et la plaie sont au corps, le péché et la pénitence le sont à l'ame. Le péché renferme la honte, la pénitence donne la confiance. Ecoutez-moi avec attention, je vous en conjure, afin de ne pas confondre l'ordre des choses, et de ne pas perdre le fruit de mes instructions. Remarquez bien ce que je dis : Plaie et remède, péché et pénitence. Le péché est la plaie, la pénitence est le remède. La plaie produit la corruption, le remède arrête le progrès de la corruption. Le péché souille l'ame, il enfante le ridicule et l'opprobre; la pénitence fait naître la liberté et la confiance, en même temps qu'elle fait disparoître la souillure du péché. Observez que la honte suit le péché, et que la confiance accompagne la pénitence. Saisissez-vous donc ma réflexion? Le démon renversant l'ordre, attache la confiance au péché et la honte à la pénitence. Je reviens sans cesse jusqu'à ce que je me sois bien expliqué; et je ne puis finir avant d'avoir prouvé ce que j'ai avancé. Il faut distinguer la plaie et le remède. La plaie produit la corruption, le remède arrête le progrès de la corruption. La corruption est-elle dans le remède? la guérison est-elle dans la plaie? ces objets n'ont-ils pas leur ordre naturel? peut-on faire marcher l'un avant l'autre? Non, sans

doute. Venons aux maladies de l'ame. Le péché a pour partage l'opprobre et l'ignominie ; la pénitence a pour cortége la confiance, le jeûne, la justification. *Confessez le premier vos iniquités*, dit l'Ecriture, *afin que vous soyez justifié* (Is. 43. 26.). *Le juste est son premier accusateur* (Prov. 18. 17.). Ainsi le démon, qui sait que le péché renferme la honte, laquelle est fort propre à ramener le pécheur, et que la pénitence est suivie de la confiance, laquelle est de nature à attirer le pénitent, par un renversement d'ordre, attache la honte à la pénitence et la confiance au péché. Comment cela ? Le voici : Quelqu'un est épris d'une passion folle pour une courtisane publique ; il la suit comme son captif ; il entre sans pudeur dans le lieu de prostitution ; s'abandonne à la courtisane, consomme le crime avec la même effronterie et la même audace : il sort, et il ne rougit que lorsqu'il faut effacer, par la pénitence, le crime qu'il a consommé sans honte. Malheureux! vous ne rougissiez pas, lorsque vous vous abandonniez à la courtisane, et vous rougissez lorsqu'il faut en faire pénitence ! Il rougit de s'être livré à une courtisane, et il ne rougissoit pas lorsqu'il s'y livroit. Et c'est en cela que consiste la malice du démon. Cet esprit impur ne lui permet pas de rougir dans le péché, il lui fait braver les regards publics, parce qu'il sait que la honte alors lui feroit fuir le péché ; il le fait rougir dans la pénitence, parce qu'il sait que la honte alors l'éloigne de la pénitence. Il lui cause deux maux, il l'entraîne dans le péché et le détourne de la pénitence. Vous ne rougissiez pas, lorsque vous vous li-

vriez à une courtisane; et vous rougissez, lorsqu'il faut appliquer le remède au mal! vous rougissez, lorsqu'il faut effacer le péché; et lorsque vous auriez dû rougir, vous étiez armé d'audace! vous ne rougissiez pas, lorsque vous deveniez pécheur; et vous rougissez, lorsqu'il faut devenir juste!

Confessez le premier vos iniquités, afin que vous soyez justifié. O bonté du Seigneur! l'Écriture ne dit pas: afin que vous ne soyez point puni, mais: afin que vous soyez justifié. Il ne vous suffit donc pas, ô mon Dieu, de ne point punir le coupable, vous le justifiez encore! Oui, sans doute, dit-il (observez ceci, mes frères), je le rends juste. Et qu'est-ce qui le prouve? l'exemple du brigand de l'Évangile. Pour avoir dit seulement à son compagnon: *Est-ce que vous ne craignez pas Dieu? Pour nous, nous souffrons justement, et nous portons la peine de nos crimes.* Le Sauveur lui dit: *Vous serez aujourd'hui avec moi dans le ciel* (Luc. 23. 40, 41 et 43.). Il ne lui dit pas: Je vous affranchis du supplice, je vous épargne toute punition; mais il l'introduit dans le ciel comme juste. Vous voyez que la confession de ses fautes l'a rendu juste. Dieu a aimé les hommes jusqu'à ne pas épargner son Fils pour épargner l'esclave. Il a livré son Fils unique pour racheter des esclaves ingrats; il a donné le sang de son Fils pour le prix de leur rançon. O bonté du Seigneur! Ne me dites donc plus: J'ai commis un grand nombre de fautes; comment pourrai-je les expier? Vous ne pouvez rien, le Seigneur peut tout; il effacera, oui, il effacera tellement vos péchés, qu'il

n'en restera aucune trace. Cela n'est pas possible dans nos corps : avons-nous été blessés au visage, quelque soin qu'on se donne, quoiqu'on épuise les remèdes et les ressources de l'art, on guérit bien la plaie, mais la cicatrice demeure, et ne cesse d'offrir une preuve sensible de la blessure dans les traits défigurés. Quoi qu'on fasse pour faire disparoître la cicatrice, on ne peut réussir ; la foiblesse de notre nature, l'impuissance de l'art, l'inefficacité des remèdes, sont des obstacles qu'il est impossible de vaincre. Mais lorsque Dieu efface les péchés, il n'en laisse pas de cicatrice, il ne permet pas qu'il en reste aucune marque, il rend la beauté en rendant la santé, il donne la justification en délivrant de la peine ; il fait, en un mot, que le pécheur est comme s'il fût resté innocent. Il enlève le péché, il le fait disparoître comme s'il n'existoit pas ou qu'il n'eût jamais existé. Il n'en laisse ni trace ni indice.

Et qu'est-ce qui atteste ce que je dis ? Je ne me contente pas d'annoncer cette vérité, je veux la démontrer par les Écritures, afin de porter les choses au plus haut degré de certitude. Je produis des hommes malheureusement blessés, un peuple entier tout couvert de plaies, rempli de corruption, dévoré déjà par les vers, qui n'est pas affligé d'une ou deux plaies, mais dont tout le corps, depuis les pieds jusqu'à la tête, n'est qu'une plaie, et qui cependant pourra être si parfaitement guéri qu'il ne restera ni trace ni indice du mal. Ne perdez rien de mes paroles qui tendent à opérer le salut de tous. Je prépare des remèdes bien supérieurs à ceux qu'ont inventés les hommes, des remèdes que toute

la puissance des princes ne pourroit procurer; car, que peut un prince? faire sortir de prison, mais non délivrer de l'enfer; combler un sujet de richesses, mais non sauver une ame. Moi je vous mets entre les mains de la pénitence, pour que vous sachiez quelle est sa force et sa vertu, pour que vous appreniez qu'il n'est point de péché ni d'iniquité qui résiste à son pouvoir. Je produis, pour appuyer mes discours, non pas un seul homme, non pas deux, non pas trois, mais des milliers d'hommes couverts de plaies et d'ulcères, souillés de mille crimes, et qui ont été guéris par la pénitence, de façon qu'il n'est resté ni cicatrice ni trace de leurs anciens maux. Mais écoutez avec attention ce que je vais dire, gravez-le dans votre mémoire, afin que dans d'utiles entretiens vous puissiez vous-mêmes instruire vos frères absens, et que vous inspiriez plus d'ardeur à venir nous entendre aux fidèles maintenant privés du fruit de cette instruction.

Écoutons Isaïe, qui a contemplé les esprits célestes, qui a entendu leurs concerts mystiques, qui a fait un si grand nombre de prédictions sur Jésus-Christ; demandons-lui ce qu'il annonce. *Vision d'Isaïe au sujet de la Judée et de Jérusalem* (Is. I. 1 et suiv.). Dis-nous, grand prophète, dis-nous ta vision. *Écoutez, cieux; terre, prête l'oreille, parce que le Seigneur a parlé.* — Tu dis autre chose que ce que tu as annoncé. — Quelle autre chose ai-je annoncée? — Tu débutes par dire: *Vision au sujet de la Judée et de Jérusalem*, et laissant la Judée et Jérusalem, tu invoques les cieux et la terre; tu laisses les créatures raisonnables pour

t'adresser aux élémens dépourvus de raison. — Je le fais, parce que les créatures raisonnables sont devenues plus déraisonnables que les êtres dépourvus de raison ; et aussi, parce que Moïse, près d'introduire les Israélites dans la terre promise, prévoyant les maux dont ils seroient accablés en punition de ce qu'ils devoient abandonner les biens dont ils jouissoient, s'écrioit lui-même : *Ecoutez, cieux, que la terre entende les paroles qui sortent de ma bouche* (Deut. 32. 1.). J'atteste les cieux et la terre, dit Moïse aux juifs, que si vous abandonnez le Seigneur votre Dieu, lorsque vous serez entrés dans la terre promise, vous serez dispersés chez toutes les nations. Isaïe est venu, par la bouche duquel ces menaces devoient s'accomplir. Il ne pouvoit invoquer ni Moïse qui étoit mort, ni les Israélites contemporains de Moïse, qui étoient morts aussi ; il invoque les élémens qu'avoit attestés Moïse. Voilà, dit-il aux juifs, que vous êtes déchus des promesses, voilà que vous avez abandonné Dieu. Comment t'invoquerai-je, ô Moïse, puisque tu n'es plus? comment invoquerai-je Aaron que la mort a aussi enlevé ? Tu ne peux m'invoquer, lui répond Moïse, invoque les élémens. Voilà pourquoi moi-même, lorsque je vivois, je n'ai invoqué ni Aaron ni aucun autre, parce qu'ils devoient mourir ; mais j'atteste les élémens qui doivent demeurer toujours, les cieux et la terre. Isaïe dit donc : *Ecoutez, cieux ; terre, prête l'oreille*, vous que Moïse m'ordonne d'invoquer aujourd'hui. Une autre raison encore pour laquelle il invoque les élémens, c'est qu'il parloit aux juifs. *Ecoutez, cieux*, vous qui leur

avez envoyé la manne ; *terre*, *prête l'oreille*, toi qui leur as donné des cailles en abondance. *Ecoutez*, *cieux*, écoutez, vous qui, contre les lois de la nature, suspendus sur leurs têtes, avez été pour eux une campagne fertile. *Terre*, *prête l'oreille*, toi qui, étendue à leurs pieds, leur as servi une table dressée sur-le-champ. La nature étoit oisive, la grace seule opéroit. Sans les travaux du labourage, ils avoient une nourriture toujours à leurs ordres ; sans aucun apprêt de la main des hommes, la manne, source féconde et sanctifiée, leur tenoit lieu de tout. La nature avoit oublié sa propre foiblesse. Comment leurs habits ne s'usèrent-ils pas ? comment leurs chaussures ne vieillirent-elles pas ? Dieu n'épargnoit point les prodiges pour subvenir à leurs besoins. *Ecoutez*, *cieux* ; *terre*, *prête l'oreille* ; après de si éclatans témoignages d'une bonté attentive, après de semblables bienfaits, le Seigneur est outragé. A qui m'adresserai-je ? n'est-ce pas à vous, puisque je ne trouve pas d'homme qui m'écoute. Je me suis présenté, et nul homme ne s'est offert à moi ; j'ai parlé, et personne ne m'a écouté. Je parle à des êtres dépourvus de raison, puisque les êtres raisonnables se sont rabaissés au-dessous de la brute. Voilà pourquoi un autre prophète, voyant un roi furieux qui outrageoit le Seigneur par un culte sacrilége rendu à une idole, s'écrie avec force, tandis que tous les autres étoient effrayés : *Ecoute*, *autel*, *écoute-moi* (3. Rois. 13. 2.). Quoi donc ! prophète, tu parles à une pierre ! Oui, puisque l'ame du prince est plus dure que la pierre. *Ecoute*, *autel*, *écoute-moi*, voilà ce que dit le Sei-

gneur; et à l'instant l'autel s'est divisé en deux parts. La pierre a écouté, la pierre s'est fendue, et a rejeté la victime. Comment l'homme a-t-il refusé d'entendre? Le prince étendit la main pour saisir le prophète. Qu'a fait Dieu ? il a séché la main du prince. Voyez la bonté du Seigneur, et l'emportement de l'esclave. Pourqui Dieu n'a-t-il pas séché d'abord la main de Jéroboam? c'étoit afin que l'exemple de la pierre le rendît plus sage. Si la pierre ne se fût pas fendue, je t'aurois épargné; mais puisqu'elle s'est fendue, et que tu ne t'es pas corrigé, je tourne contre toi ma colère. Il étendit la main pour saisir le prophète, et sa main desséchée demeura comme un trophée qui constatoit son crime et sa honte. Tous les gardes, les officiers et les soldats qui l'environnoient, ne purent la rétablir; elle resta publiant hautement le triomphe de la piété, la défaite du crime, la bonté du Seigneur, et la folie du prince, dont tous ses satellites ne purent rétablir la main.

Mais pour ne pas perdre de vue notre sujet par de continuels écarts, prouvons ce que nous avons annoncé. Qu'avons-nous donc annoncé? Que quand on seroit tout couvert des plaies du péché, si l'on fait pénitence, si l'on pratique le bien, Dieu les fera disparoître de façon qu'il n'en paroîtra ni cicatrice, ni trace, ni indice. Voilà ce que j'ai annoncé; voilà ce que je vais tâcher de prouver. *Écoutez, cieux; terre, prête l'oreille, parce que le Seigneur a parlé* (Is. I. I et suiv.). Et qu'a dit le Seigneur? *J'ai mis au monde des enfans, je les ai élevés, et ils m'ont méprisé. Le bœuf reconnoît*

celui auquel il appartient; l'âne reconnoît l'étable de son maître (ô juifs! plus stupides que les animaux les plus stupides!)*; et Israel ne m'a pas reconnu, et mon peuple m'a oublié. Malheur à la nation pécheresse!* Pourquoi *malheur?* est-ce qu'il n'y a point d'espoir de salut? pourquoi, prophète, t'exprimes-tu de la sorte? C'est que je ne trouve aucune guérison; c'est que j'ai employé des remèdes, et que le mal a résisté à tous les remèdes. Voilà pourquoi je me suis retiré. Qu'ai-je donc à faire? Je renonce même à guérir les malades. *Malheur!* ce mot est l'expression d'un homme qui se lamente. *Malheur!* le prophète a raison d'employer cette parole. Suivez-moi, je vous prie, mes frères. Pourquoi dit-il *malheur?* c'est qu'il éprouve ce qui arrive dans les maladies du corps. Lorsqu'un médecin voit un malade désespéré, il soupire, il répand des larmes; les serviteurs et les proches se lamentent et gémissent, mais en vain et sans fruit; car lorsqu'un malade est près de mourir, quand le monde entier se lamenteroit, il ne pourroit le rappeler à la vie: de sorte que les lamentations sont un témoignage de tristesse, et non un moyen de salut. Mais il n'en est pas de même de l'ame; les pleurs rendent souvent la vie à ce qui est mort chez elle. Pourquoi? c'est qu'aucune puissance humaine ne pourroit ressusciter un homme mort corporellement; au lieu que le repentir ressuscite celui qui est mort spirituellement. Regardez un fornicateur; pleurez sur son sort, et souvent vous le rendez à la vie. C'est pour cela que saint Paul ne se contentoit pas d'avertir, mais qu'il pleuroit en donnant des avis à chacun des fidè-

les. Et pourquoi pleuroit-il ? c'est afin que si les avertissemens n'avoient pas assez de force, les pleurs vinssent au secours. C'est ainsi que le prophète se lamente. Le Fils de Dieu qui voit dans l'avenir la ruine de Jérusalem, s'écrie : *Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés !* Il adresse la parole à la ville, dont il prévoit la ruine; il emploie le langage d'un homme qui se lamente. Écoutons encore le prophète : *Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquité !* Vous voyez qu'il n'y a rien de sain dans eux, qu'ils sont tout couverts de plaies. *Malheur à la race corrompue, aux enfans pervers !* Pourquoi le prophète se lamente-t-il ? *Vous avez*, dit Isaïe, *abandonné le Seigneur ; vous avez irrité le Saint d'Israel. A quoi serviroit de vous frapper davantage.* De quel fléau vous affligerai-je ? vous enverrai-je la faim, la peste ? j'ai épuisé contre vous toutes les punitions ; et votre perversité est toujours restée la même. *O vous qui ajoutez sans cesse péché sur péché ! Toute tête est languissante*, *tout cœur est abattu. Il n'y a point de plaie ni d'ulcère.* Quel langage ! Tu disois tout-à-l'heure, prophète : *Race corrompue*, *enfans pervers*, *vous avez abandonné le Seigneur, vous avez irrité le Saint d'Israel.* Tu pleures, tu te lamentes, tu te livres au désespoir de la douleur, tu fais l'énumération des plaies; et, un moment après, tu dis : *Il n'y a point de plaie ni d'ulcère.* Expliquons le prophète. Il y a une plaie, lorsque, le reste du corps étant sain, une seule partie est affectée et malade. Mais ici le prophète dit que tout le corps n'est qu'une plaie. Il n'y a pas simple-

ment plaie, ulcère, partie enflammée; mais tout est malade depuis les pieds jusqu'à la tête. On ne peut ni appliquer de remèdes, ni bander les plaies, ni les adoucir avec l'huile. *Votre terre est déserte, vos villes sont brûlées par le feu, les étrangers dévorent votre pays.* Je vous ai fait tous ces maux, et vous ne vous êtes pas corrigés; j'ai épuisé toutes mes ressources, et le malade reste dans un état de mort. *Écoutez la parole du Seigneur, princes de Sodôme et de Gomorrhe: Qu'ai-je besoin de la multitude de vos victimes?* Est-ce qu'il parle aux habitans de Sodôme? Non; mais il appelle les juifs habitans de Sodôme, leur donnant le nom de ceux dont ils avoient le caractère. *Écoutez la parole du Seigneur, princes de Sodôme et de Gomorrhe: Qu'ai-je besoin, dit le Seigneur, de la multitude de vos victimes? Je suis dégoûté des holocaustes de vos béliers; je ne veux pas du sang de vos agneaux. En vain vous venez m'offrir la fleur de farine. Votre encens m'est en abomination. Je ne puis plus souffrir vos nouvelles lunes et vos sabbats. Je hais vos jeûnes et votre solennité du grand jour. Lorsque vous étendrez les mains vers moi, je détournerai les yeux de vous. Lorsque vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai pas.* Peut-on rien ajouter à une pareille colère? Le prophète invoque le ciel, il gémit, il pleure, il se lamente, il dit: *Il n'y a point de plaie ni d'ulcère;* Dieu est irrité, il ne reçoit pas les sacrifices, les nouvelles lunes, les sabbats, l'offrande de la fleur de farine, les prières, les mains étendues vers le ciel. Vous voyez l'ulcère horrible, vous voyez la

maladie incurable, non d'un seul homme, de deux, de dix, mais de plusieurs milliers d'hommes. Que dit ensuite Isaïe? *Lavez-vous, purifiez-vous*. Est-il un péché dont vous désespériez d'obtenir le pardon? Le même Dieu qui dit : *Je ne vous écoute pas*, dit aussi : *Lavez-vous*. D'où vient cette différence de langage? L'un et l'autre est utile, l'un pour vous effrayer, l'autre pour vous attirer. Si vous ne les écoutez pas, Seigneur, ils n'ont point d'espérance de salut; s'ils n'ont point d'espérance de salut, comment pouvez-vous leur dire : *Lavez-vous?* Mais Dieu est un père qui chérit ses enfans, le seul vraiment bon, le plus tendre de tous les pères. Et afin que vous sachiez qu'il est vraiment père, il dit aux juifs : *Que te ferai-je, ô Juda?* Est-ce que vous ne savez pas, ô mon Dieu, ce que vous ferez? Je le sais, mais je ne veux pas agir. Leurs crimes énormes sollicitent ma vengeance, ma bonté infinie me retient. *Que te ferai-je, ô Juda?* t'épargnerai-je? mais tu n'en deviendras que moins attentif et moins vigilant. Te punirai-je? mais ma bonté s'y oppose. *Que te ferai-je?* te consumerai-je par le feu comme Sodôme? te détruirai-je comme Gomorrhe? Mon cœur a changé. Dieu qui ne connoît pas les passions, emprunte le langage de l'homme qui les éprouve, ou plutôt il parle comme une mère tendre; il a changé, comme on le pourroit dire d'une femme pour son enfant : Mon cœur a changé comme celui d'une mère. Peu content de ces paroles, il ajoute : *Je me suis troublé dans mon repentir* (Osée. 11. 8.). Est-ce que Dieu se trouble? gardons-nous de le croire. L'Être-Suprême ne peut éprouver de trouble. Mais,

comme je l'ai dit, il prend nos façons de parler: Mon cœur a changé. *Lavez-vous, purifiez-vous.* Que vous ai-je annoncé, mes frères? ne vous ai-je pas dit que si Dieu voit les pécheurs disposés à faire pénitence, quand ils seroient chargés de crimes, tout couverts d'ulcères, il les traite et les guérit, sans qu'il reste aucune cicatrice, aucune trace, aucune marque de leurs péchés. *Lavez-vous, purifiez-vous, délivrez vos ames de toute iniquité; apprenez à faire le bien, imposez-vous-en la loi; jugez la cause de l'orphelin, rendez justice à la veuve.* Ces préceptes ne sont pas difficiles à pratiquer; la nature nous y porte d'elle-même; la femme la plus foible est capable de compassion. *Et après cela, venez, et soutenez contre moi votre cause.* Commencez par agir, et je ferai le reste; faites quelque chose pour moi, et je ferai tout pour vous. *Venez.* Et à qui irons-nous? à moi que vous avez offensé, que vous avez irrité; à moi qui vous ai dit: *Je ne vous écoute pas*, afin qu'effrayés par cette menace, vous apaisiez ma colère; venez à celui qui refuse de vous écouter, afin qu'il vous écoute. Et que ferez-vous, Seigneur? Je ne laisserai aucune cicatrice, aucune trace, aucune apparence de péché. *Venez, soutenez contre moi votre cause, dit le Seigneur.* Il ajoute: *Quand vos péchés seroient comme l'écarlate, je les rendrai blancs comme la neige.* Reste-t-il la moindre cicatrice, la moindre ride, la moindre tache? *Quand ils seroient rouges comme le vermillon, je les rendrai aussi blancs que la laine la plus blanche.* Reste-t-il aucune marque, aucune ombre de noirceur? Com-

ment s'opère ce changement? Ne vous l'ai-je pas annoncé? *Car c'est un oracle de la bouche du Seigneur*. Vous voyez non seulement la grandeur des promesses, mais la majesté de celui qui accorde cette grace. Tout est possible à Dieu qui peut nous purifier des plus grandes souillures. Écoutons-le donc, et convaincus de toute l'efficacité du remède de la pénitence, renvoyons-en la gloire à celui à qui appartient la gloire et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE SUR CES PAROLES:

Non potest Filius à se facere quidquam, nisi quod viderit Patrem facientem;

Le Fils ne peut rien faire de lui-même, et il ne fait que ce qu'il voit faire au Père.

(Jean. 5. 19.)

Saint Jean Chrysostôme, dans une précédente instruction, qui n'est point parvenue jusqu'à nous, avoit prouvé contre les anoméens l'égalité parfaite du Fils de Dieu avec son Père, d'après ce passage de saint Jean : *Pater meus usque modò operatur, et ego operor* (1): Mon Père ne cesse point d'agir jusqu'à présent, et j'agis toujours de concert avec lui. Les anoméens prétendoient qu'on leur opposoit un passage pris dans un sens différent de l'Écriture, un passage que Jésus-Christ explique lui-même par un autre, pour se justifier vis-à-vis des juifs qui le soupçonnoient de se faire l'égal de son Père. L'orateur saisit ce passage pour en expliquer le vrai sens ; il demande

(1) Ce passage est expliqué assez au long, et presque de la même manière, dans la neuvième des onze homélies publiées pour la première fois par l'éditeur bénédictin, tom. 12, p. 382, et dans la douzième contre les anoméens, tom. 1, p. 547. Mais il est fort probable que ces deux homélies ont été prononcées à Constantinople ; et celle-ci l'a été certainement à Antioche. Cependant j'ai de la peine à croire que l'orateur ait répété à Constantinople la même explication du même passage. Mais je ne puis dire laquelle des deux homélies auroit pu être prononcée à Antioche.

d'abord aux anoméens dans quel sens ils l'entendent, et après avoir réfuté victorieusement tous les sens dans lesquels ils pouvoient le prendre, il donne le sens le plus naturel dans lequel il devoit être pris, et explique la raison pour laquelle Jésus-Christ s'est exprimé d'une manière un peu obscure. L'évêque Flavien avoit commencé à parler, et après s'être contenté d'exposer le sujet de l'instruction, il avoit cédé la parole à son fils spirituel dont il connoissoit le talent supérieur pour l'éloquence, les traits également forts et subtils par lesquels il savoit combattre et vaincre les ennemis de la foi. Saint Jean Chrysostôme, dont la modestie égaloit les talens, tire de cette circonstance la première partie de son exorde ; il expose ensuite l'importance de son sujet ; il entre en lice contre les anoméens, et triomphe de ces hérétiques avec une supériorité digne de la grande réputation qu'il s'étoit déjà faite.

On ne peut fixer la date de ce discours, qui ne se trouve point dans les éditions de Savile et de Fronton du Duc, et qui a été publié pour la première fois par un savant à Upsal. L'éditeur bénédictin l'a donné après l'avoir revu sur un manuscrit de la bibliothèque de Rome.

HOMÉLIE

SUR CES PAROLES :

Non potest Filius à se facere quidquam, nisi quod viderit Patrem facientem.

Le Fils ne peut rien faire de lui-même, et il ne fait que ce qu'il voit faire au Père.

(Jean. 5. 19.)

Bén. tom. 6, p. 255 ; elle ne se trouve ni dans Fronton du Duc, ni dans Savile.

O VIOLENCE d'une prévention trop flatteuse pour moi ! Notre pontife et notre maître qui vient de nous présenter une coupe pleine, ne nous a permis d'y toucher que du bout des lèvres. Ce n'est pas que la science lui manque, puisqu'il renferme au-dedans de lui-même une grande abondance de doctrine qui coule de sa bouche comme d'une source féconde ; mais il annonce, comme je l'ai dit d'abord, la trop flatteuse prévention que vous montrez tous pour mes foibles talens. Il s'est tu trop vite à notre gré, et il a terminé sur-le-champ son discours, parce qu'il veut se prêter à vos désirs, et nous charger d'acquitter nous-même toute la dette. Puis donc qu'il nous a cédé la parole, et que je vous vois avides de nous entendre, il faut absolument que nous nous préparions au combat. Mais secondez-moi, je vous en con-

jure, et tendez-moi la main ; animez notre éloquence par vos prières, et donnez-nous la facilité de vous instruire, en nous suivant avec la plus grande attention. Le prophète, qui demande un orateur plein de force, demande aussi un auditeur rempli d'intelligence. Le combat que nous engageons aujourd'hui n'est pas d'une importance médiocre; il faut, pour en sortir avec honneur, que nous soyons soutenus par de ferventes prières; il exige, de votre part et de la nôtre, beaucoup de zèle et d'attention, afin que tous nos discours soient exacts et solides, et qu'ils se gravent sûrement dans vos esprits. Je voudrois qu'après nous avoir entendus, instruits vous-mêmes, vous fussiez en état d'instruire ceux qui sont dans l'erreur ; je voudrois que vous ne vous contentassiez pas de recevoir la parole, mais que vous la fissiez passer à d'autres. Nos assemblées deviendront plus brillantes et plus nombreuses, si, en répétant ce que vous aurez entendu de notre bouche, vous pouvez ramener dans nos temples ceux que l'erreur a séparés de nous.

Dans la précédente instruction nous avons cité ce passage de l'Evangile : *Mon Père ne cesse point d'agir jusqu'à présent, et j'agis toujours de concert avec lui* (Jean. 5. 17.). Nous avons prouvé d'après ce passage l'égalité parfaite du Fils de Dieu avec son Père, conformément à ce que l'Evangile ajoute : *Mais les juifs*, dit-il, *cherchoient encore avec plus d'ardeur à le faire mourir, parce que non seulement il ne gardoit point le sabbat, mais qu'il disoit même que Dieu étoit son père, se faisant ainsi égal à Dieu.* C'est là ce qui a fait la

matière de mon précédent discours. Il faut aujourd'hui que je détruise les objections par lesquelles les hérétiques voudroient obscurcir la vérité. Quoique je parle dans une assemblée de chrétiens orthodoxes, je dois me tenir sur mes gardes, comme si j'étois au milieu de nos ennemis; je dois m'exprimer avec une telle exactitude, que tous mes raisonnemens soient invincibles, et ne puissent être attaqués d'aucune part. Je voudrois, je le répète, que vous fussiez suffisamment instruits pour être en état d'instruire les autres. Je me suis donc appliqué avec soin à vous revêtir d'armes spirituelles, de façon que vous ne soyez à découvert d'aucun côté, et que vous ne puissiez recevoir aucun coup funeste. C'est la parole qui nous sert d'armes, c'est avec la parole que nous défendons nos amis et que nous frappons nos adversaires; nous les frappons, non pour les renverser, mais pour les relever; car telle est la nature du combat que nous livrons en ce jour: c'est pour le salut de nos ennemis mêmes que nous triomphons. Soyez donc attentifs à ce que je vais vous dire, purifiez les yeux de votre esprit, bannissez de vos cœurs tout soin temporel, et appliquez à mes paroles votre ame tout entière. Que le riche ne soit pas affoibli par la mollesse; que le pauvre ne soit pas occupé de ses besoins; mais, renonçant chacun à toutes les inquiétudes de la vie, donnez-moi des auditeurs bien préparés, puisque le sujet dont je vais vous entretenir n'est pas peu important. J'insiste à vous demander votre attention, parce que je connois la profondeur où nous allons entrer. Que ce mot de *profondeur* ne vous effraie pas;

c'est l'Esprit-Saint lui-même qui nous conduira ; et, sous sa conduite, on peut parcourir facilement et sans aucun risque les eaux les plus profondes. Tout ce que je vous demande, c'est de me suivre par où je vous mènerai. La question que nous allons traiter aujourd'hui est de nature à troubler et à embarrasser un auditeur peu attentif; mais s'il nous écoute jusqu'au bout, lorsqu'il verra une solution satisfaisante, il jouira du plus grand calme, et se reposera avec plaisir dans un port tranquille, à l'abri des flots et de la tempête. Ne vous laissez donc ni troubler, ni étonner, mais suivez avec courage et avec patience la route que nous trace la question même que nous nous proposons d'éclaircir.

Quelle est donc l'objection des hérétiques ? *Le Fils ne peut rien faire de lui-même, et il ne fait que ce qu'il voit faire au Père*. Telles sont, disent-ils, les propres paroles de l'Evangile. Pourquoi donc, ajoutent-ils, nos adversaires nous opposent-ils un passage pris dans un sens différent de celui de l'Ecriture ? Que prétendent-ils inférer de ce passage ? Ne voyez-vous pas, nous disent-ils, que le Fils de Dieu détruit le soupçon d'égalité ? Comme les juifs le soupçonnoient de se faire l'égal de Dieu, c'est pour cela qu'il ajoute aussitôt : *Le Fils ne peut rien faire de lui-même*.

Etoit-ce à tort, mes frères, que je vous ai annoncé l'objection comme de nature à troubler et à embarrasser l'auditeur ? Mais attendez, et vous verrez que les hérétiques se percent de leurs propres traits. Et d'abord je soutiens que l'égalité du Fils de Dieu avec son Père n'étoit pas simplement un

soupçon des juifs ; c'est ce que nous avons démontré dans la précédente instruction, à laquelle je renvoie pour ne pas revenir sur ce que j'ai dit alors. Je vais tâcher maintenant de réfuter l'objection des adversaires, en montrant que les paroles qu'on nous objecte, loin de détruire le soupçon des juifs, l'établissent et le confirment avec beaucoup de force, qu'elles sont une preuve de l'union intime et du parfait accord de Jésus-Christ avec son Père. Oui, je le soutiens hardiment, et je prétends que le passage qu'on nous oppose est la meilleure preuve de l'égalité du Fils de Dieu avec son Père et de l'unité de substance. Que les raisonnemens des hérétiques ne vous troublent pas. Des piques, des lances, des épées, peintes sur une muraille, pourroient-elles effrayer des ennemis fiers et belliqueux ? non, sans doute, parce que ce ne sont que de vaines peintures, et non la réalité.

Tels sont les raisonnemens des hérétiques. Afin de les confondre, examinons de près le passage, tournons-le dans tous les sens, et demandons-leur comment ils veulent l'expliquer ; car il ne suffit pas de le lire. Si la lecture suffisoit, pourquoi Philippe auroit-il dit à l'eunuque : *Entendez-vous ce que vous lisez* (Act. 8. 30.) ? D'où il résulte qu'il lisoit sans entendre ce qui étoit dans le livre. Aussi l'eunuque disoit-il : *De qui, je vous prie, parle le prophète ? est-ce de lui-même ou d'un autre* (Act. 8. 34.) ? Si la lecture suffisoit, comment les juifs qui lisent l'Ancien Testament, qui y voient la naissance de Jésus-Christ, ses prodiges, ses miracles, les lieux et les temps bien marqués, sa mort sur la croix, sa sépulture, sa résurrection, son

ascension, son privilége d'être assis à la droite de son Père, la descente du Saint-Esprit, la dispersion des apôtres par toute la terre, la destruction de la synagogue, la majesté de l'Eglise; comment, dis-je, les juifs n'ont-ils pas cru jusqu'à ce jour? La lecture ne suffit donc pas, si l'on n'y joint l'intelligence de ce qu'on lit? Si l'on prend de la nourriture sans la digérer, jamais on ne pourra vivre; de même si on lit sans comprendre, on ne parviendra jamais à la vérité. Ne vous contentez donc pas de me citer le passage de l'Evangile, expliquez-le moi. Je leur fais cette demande, afin de jeter les fondemens de la vérité, lorsque j'aurai écarté leurs mauvaises explications. C'est ce que font les architectes : ils ne jettent les fondemens des édifices que lorsqu'ils ont bien nettoyé la place, afin de bâtir alors sûrement.

Je le demande donc à l'hérétique : Le Fils de Dieu ne peut-il rien faire absolument par lui-même? Le passage ne dit pas qu'il peut faire les hommes, mais non pas les anges; qu'il peut faire les anges, mais non pas les archanges; mais il dit absolument : rien. C'est donc en lui une marque de foiblesse, puisque, selon vous, par une force supérieure qui l'en empêche, il ne peut rien faire par lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire à son Père. Ainsi, suivant une nouvelle doctrine, vous dites de Jésus-Christ ce qui est incompatible avec sa nature sainte, immortelle, ineffable et incompréhensible. Et que parlé-je de Jésus-Christ? On ne peut même dire de moi qui suis un être foible, méprisable, né de la terre, on ne peut dire que je ne puis rien faire de moi-même; on ne peut le dire de vous, on ne

peut le dire d'aucun homme ; car si cela étoit, ce seroit en vain qu'il y auroit un enfer et des supplices, qu'il y auroit des couronnes et des récompenses. Nous ne pourrions ni subir les uns en faisant mal, ni obtenir les autres en faisant bien, s'il étoit vrai que nous ne faisons rien de nous-mêmes. Les récompenses ne sont pas simplement pour les actions, mais pour la volonté. Je m'explique. on est couronné et récompensé lorsqu'on fait le bien de soi-même, non simplement lorsqu'on le fait, mais lorsqu'on le fait avec dessein et volonté de le faire (1). L'homme agit donc de lui-même, autrement il ne pourroit être ni récompensé ni puni, et le Seigneur des hommes et des anges ne peut rien faire absolument de lui-même ! quelle absurdité !

Si je n'avois à parler qu'à des fidèles dociles, je donnerois dès à présent la solution de la difficulté qui nous est faite ; mais comme je parle à des ennemis, il faut détruire leur explication fausse avant de donner la nôtre et de la bien établir. Je demande donc encore à l'hérétique comment il entend ce passage : *Il ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Père*. D'après ce passage, ou plutôt d'après l'explication forcée qu'en donnent les hérétiques, il faut nécessairement admettre une double création. Comment cela? Le Fils de Dieu, dites-vous, ne peut rien faire que ce qu'il voit faire au Père. Il est donc de toute nécessité qu'il y ait des œu-

(1) J'ai resserré tout cet endroit en supprimant un exemple rapporté par saint Jean Chrysostôme, qui n'est pas essentiel pour la preuve, et qu'il n'auroit pas été facile de faire passer dans la langue françoise.

vres parfaites du Père, et qu'il y en ait d'autres du Fils qu'il ait faites lui-même d'après celles qu'il a vues, puisque, selon vous, il ne fait que ce qu'il voit faire. Il faut donc qu'il y ait des œuvres déjà faites, afin qu'il les voie. Mais, je vous le demande, nous voyons un soleil, pouvez-vous m'en montrer deux, en sorte que je puisse attribuer l'un au Père et l'autre au Fils? pouvez-vous me montrer deux lunes, deux terres, deux mers, et ainsi des autres êtres? Mais vous ne le pourriez pas; car il n'existe qu'un soleil. Comment donc le Fils de Dieu ne fait-il que ce qu'il voit faire au Père? De qui prétendez-vous que le soleil est l'ouvrage? Est-ce du Père? où est donc celui du Fils? Est-ce du Fils? où est donc celui du Père, qu'il ait vu pour en faire un autre semblable? Que deviendra ce passage: *Tout a été fait par lui, et rien n'a été fait sans lui* (Jean. I. 3.)? Si tout a été fait par lui, où placer le temps dans lequel le Père et le Fils ont agi à part? Vous voyez quels sont vos raisonnemens; vous vous percez de vos propres traits, et le mensonge est confondu par le mensonge. Voilà donc une explication des hérétiques que je démontre se détruire elle-même.

Je leur demanderois encore volontiers: Qui est-ce qui a pris notre chair, et qui est descendu dans le sein d'une vierge? est-ce le Père ou le Fils? répondez-moi. N'est-il pas manifeste que c'est le Fils unique de Dieu? Voici ce que dit saint Paul: *Soyez dans les mêmes sentimens où a été Jésus-Christ, qui, ayant la forme et la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même, en prenant*

la forme et la nature de serviteur (Phil. 2. 5, 6 et 7.). *Dieu*, dit le même apôtre, *a envoyé son Fils unique, formé d'une femme, assujetti à la loi* (Gal. 4. 4.). Toutes les Ecritures anciennes et nouvelles sont remplies de ces témoignages, et les faits mêmes attestent hautement que c'est le Fils unique qui s'est incarné, et non le Père. Le Fils s'est-il donc incarné en voyant le Père incarné? Selon vous, il ne se seroit pas incarné s'il n'avoit vu son Père incarné, puisqu'il ne peut rien faire de lui-même, puisqu'il ne fait que ce qu'il voit faire à son Père. Pourriez-vous donc me dire quand le Fils a vu le Père s'incarner?

Et ne regardez pas cet événement comme d'une légère importance. L'incarnation du Fils unique, son abaissement jusqu'à nous est le principe de notre salut. Avant que Jésus-Christ se fît homme, le vice dominoit sur la terre, une profonde nuit enveloppoit le monde, on ne voyoit de toute part que des temples et des autels dressés aux idoles. On ne respiroit que l'odeur et la fumée des victimes qui leur étoient immolées. Des fleuves de sang couloient, non seulement le sang des brebis et des taureaux, mais celui même des hommes qui immoloient leurs fils et leurs filles aux démons (1). L'homme tout charnel ne suivoit, ainsi que les animaux, que l'instinct de ses passions insensées; il s'étoit même ravalé au-dessous de la brute par ses débauches infames et ses déréglemens monstrueux. Mais depuis que le Verbe s'est

(1) J'ai encore resserré cet endroit en supprimant une longue suite de passages de l'Écriture que rapporte l'orateur, aux fins de prouver tous les désordres qui régnoient sur la terre avant Jésus-Christ.

incarné, nous sommes adoptés fils de Dieu, nous pouvons appeler Dieu notre Père, nous élever en esprit dans le ciel : nous participons aux chœurs des anges et à leurs cantiques sublimes ; nous marchons les égaux des puissances incorporelles. Les temples des idoles sont détruits, leurs autels renversés. La pierre n'est plus que de la pierre, le bois n'est plus que du bois, les arbres et les fontaines ne sont plus que des arbres et des fontaines ; car depuis que le Soleil de Justice a brillé pour nous, il nous a dévoilé la nature des choses, que nous cachoient auparavant la nuit de l'erreur et les profondes ténèbres de l'ignorance qui offusquoient nos yeux abusés. Oui, depuis que les rayons du Soleil de Justice ont dissipé la nuée épaisse de l'erreur, on ne voit partout que lumière et un jour brillant comme en plein midi. Les Perses, qui épousoient leurs mères, chérissent maintenant la virginité ; les peuples, qui méconnoissoient leurs fils et qui les immoloient, sont devenus aussi doux qu'ils étoient cruels ; les loups ont pris la douceur des brebis. Que dis-je? les loups! les hommes étoient pires que ces animaux féroces, qui du moins reconnoissent les êtres auxquels ils ont donné la naissance. Mais depuis l'incarnation du Fils unique et l'accomplissement de ce mystère ineffable, les hommes, dépouillant toute férocité, ont repris leur dignité première, ou plutôt se sont élevés à une vertu angélique. Les villes auparavant étoient remplies d'impiété et de perversité ; aujourd'hui les déserts sont peuplés de sages : on voit dans les bois et sur les montagnes les cabanes des solitaires, qui, s'élevant au-dessus de la vie commune, imitent

celle des anges. Qu'est-il donc besoin de discours, lorsque les faits mêmes parlent hautement, et nous mettent sous les yeux les rares avantages dont a joui toute la terre depuis l'incarnation du Verbe, depuis sa naissance merveilleuse et incompréhensible dans le sein d'une vierge?

Cependant cette œuvre si grande et si importante, Jésus-Christ l'a faite de lui-même, comme le publie saint Paul : *Jésus-Christ*, dit-il, *qui*, *ayant la forme et la nature de Dieu*, *n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme et la nature de serviteur.* L'entendez-vous? *il s'est anéanti lui-même! Comme Jésus-Christ nous a aimés*, dit ailleurs cet apôtre, *et s'est livré lui-même pour nous comme une oblation et une victime d'agréable odeur* (Ephes. 5. 2.). Jésus-Christ a été crucifié de lui-même, il s'est immolé de lui-même, comme lui-même le disoit clairement : *J'ai le pouvoir*, disoit-il, *de quitter la vie*, *et j'ai le pouvoir de la reprendre; personne ne peut me la ravir; mais c'est de moi-même que je la quitte* (Jean. 10. 18.). Que dites-vous ici, vous qui prenez dans un sens détourné ce passage de l'Evangile : *Le Fils ne peut rien faire de lui-même*? Le voilà lui-même qui dit : *C'est de moi-même que je quitte la vie*, *c'est de moi-même que je la reprends.* Et ce pouvoir n'est pas médiocre, c'est le plus grand de tous. Il est dit aussi du Père qu'il a autorité sur la vie et sur la mort. Vous voyez que vous êtes tombé dans le filet, car que direz-vous à ce passage : *C'est de moi-même que je quitte la vie*, *c'est de moi-même*

que je la reprends, vous qui dites qu'il ne peut rien faire de lui-même?

Je l'ai déjà dit, et je le répète: Si je ne parlois qu'aux hérétiques, je les laisserois dans l'embarras et dans le piége où ils sont pris, content de la victoire et du triomphe que j'ai remportés sur eux, et croyant avoir assez démontré leur extrême folie; mais comme je ne veux pas seulement fermer la bouche à nos adversaires, mais éclairer nos fidèles et instruire nos membres, je ne terminerai pas ici mon discours, j'irai plus avant, et je vais citer un passage qui confondra l'opiniâtreté des hérétiques et leur fureur de contredire.

Que dit Jésus-Christ lui-même? *Le Père ne juge personne, mais le Fils juge tous les hommes* (Jean. 5. 22.). Je le demande donc à l'hérétique. Si le Père ne juge personne, et si c'est le Fils qui juge, comment juge-t-il? Car, s'il ne peut rien faire de lui-même, s'il ne fait que ce qu'il voit faire au Père, si le Père ne juge pas, et si le Fils juge tous les hommes, comment le Fils peut-il faire ce qu'il n'a pas vu? Et ne passez point légèrement sur cet exercice du pouvoir divin, qui est d'une grande conséquence. Songez combien il est important de juger tous les hommes qui auront vécu depuis Adam jusqu'à la consommation des siècles, de faire paroître dans le jour redoutable, les gentils, les juifs, les hérétiques, tous ceux qui se seront écartés de la foi orthodoxe; de dévoiler toutes leurs actions cachées, leurs paroles, leurs artifices, leur manœuvres, les secrets de leurs cœurs; de les juger non sur des témoignages, sur des preuves, sur des présomptions, sur d'autres

moyens semblables, mais de les confondre par sa propre autorité. Toutefois cet acte de pouvoir si grand et si important, Jésus-Christ l'exerce de lui-même, sans avoir vu le Père agir, sans prendre sur lui modèle, puisque le Père ne juge pas. On le voit également ailleurs agir toujours avec autorité, quand il opère des prodiges, quand il donne des préceptes, enfin, dans toutes les circonstances. Lorsqu'il se fut transporté sur la montagne, pour y publier un nouveau testament, comment s'exprime-t-il? *Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens, vous ne tuerez pas, et quiconque tuera méritera d'être condamné par le jugement. Et moi je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère, méritera d'être condamné par le jugement; et que quiconque lui dira: Vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer* (Matth. 5. 21 et 22.). *Vous avez appris qu'il a été dit: Œil pour œil, dent pour dent. Et moi je vous dis de ne pas résister au mal qu'on veut vous faire; mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore la gauche* (Matth. 5. 38 et 39.). Quoi donc! celui qui ne fait rien par lui-même corrige même les ordonnances du Père, il réforme sa législation. Quand je dis *corrige*, ne prenez pas ce mot pour un blasphême, comme si le Père étoit moins puissant que le Fils. Si l'ancienne législation étoit inférieure à la nouvelle, il ne faut pas l'imputer à Dieu, mais au peuple qui recevoit la loi. L'Ancien Testament étoit l'ouvrage du Fils, comme le Nouveau celui du Père. Comment donc, je vous le demande, peut-on dire du Fils qu'il ne fait rien de

lui-même, lorsqu'il ajoute à l'Ancien Testament, lorsqu'il montre une telle autorité? Peut-on rien imaginer de plus foible que les raisonnemens des hérétiques? Les juifs étoient surpris que Jésus enseignât avec autorité, et non comme les scribes et les pharisiens (Matth. 7. 28 et 29.). Les juifs attestent qu'il avoit autorité; et les hérétiques déclarent qu'il ne peut rien faire de lui-même. Les juifs ne disoient pas, comme devant avoir autorité, mais *comme ayant autorité*; car cette autorité ne lui a pas été donnée par la suite, il avoit dès lors une autorité parfaite à laquelle rien ne manquoit. Lorsqu'on l'interroge sur le royaume céleste, il répond: *Je suis né pour ce royaume* (Jean. 18. 37.). Dans une autre occasion, lorsqu'on lui présenta un paralytique, après avoir guéri ses péchés, il dit aux assistans: *Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés*, *levez-vous*, *dit-il au paralytique*, *prenez votre lit, et retirez-vous dans votre maison* (Matth. 9. 6.). Le peuple disoit qu'il faisoit tout comme ayant autorité, lui-même disoit qu'il avoit le pouvoir sur la terre de remettre les péchés, il disoit encore qu'il avoit le pouvoir de quitter la vie et de la reprendre: il donne des préceptes avec autorité, il remet les péchés avec autorité, il a autorité sur la vie et sur la mort; et vous dites qu'il ne fait rien de lui-même! Notre victoire n'est-elle pas manifeste et entière?

Mais, si vous voulez, après avoir confondu les hérétiques, nous allons résoudre la difficulté du passage. Je vous ferai voir d'abord que ces mots *ne peut*,

en parlant de Dieu, ne sont pas une preuve de foiblesse, mais de puissance. C'est une espèce de paradoxe que je vais vous démontrer d'une manière sensible. Si je dis que Dieu ne peut pécher, je ne lui reproche pas de foiblesse, j'annonce sa plus grande puissance. Si je dis que Dieu ne peut pas mentir, je prouve encore la même chose. C'est d'après cela que saint Paul disoit : *Si nous souffrons avec lui, nous régnerons aussi avec lui. Si nous lui sommes infidèles, il ne laissera pas de demeurer fidèle dans ses paroles; car il ne peut se contredire lui-même* (2. Tim. 2. 12 et 19.). Vous voyez que ces mots *ne peut* sont une marque de puissance. Et que parlé-je de Dieu? J'applique mon raisonnement même aux matières inanimées. Quand je dis que le diamant ne peut se rompre, par ces mots *ne peut*, je n'annonce pas sa foiblesse, mais sa plus grande force. Lors donc qu'on vous dit, Dieu ne peut pas pécher, il ne peut pas mentir, il ne peut pas se contredire lui-même, que ces mots *ne peut* ne vous donnent aucune idée de foiblesse, mais plutôt reconnoissez en lui une très grande puissance de ce que son être sublime et pur ne peut admettre aucun vice ni aucune tache. Après avoir bien établi ce principe, nous allons l'appliquer à la question présente : *Le Fils ne peut rien faire de lui-même*. Que signifient ces mots *de lui-même?* Si vous les examinez avec attention, vous en conclurez que le Fils est de même nature que le Père, qu'il y a entre eux deux une parfaite égalité de substance. Que veulent donc dire ces paroles : *Il ne peut rien faire de lui-même?* Elles veulent dire que le Fils ne peut rien faire à

part et qui lui soit propre, qu'il ne peut agir séparément de son Père. Tout ce que l'un fait, l'autre le fait aussi. Ces paroles, *ne peut rien faire de lui-même*, n'annoncent donc ni diminution de liberté ni abolition de puissance, mais sont une preuve et un témoignage d'unité et de parité dans la nature et dans les sentimens. Comme Jésus-Christ n'avoit point gardé le sabbat, que les juifs lui reprochoient d'enfreindre la loi, d'agir contre les ordonnances de Dieu, il détruit leur reproche effronté par ces mots : Je ne fais rien qui soit différent de ce que fait mon Père, je ne lui suis pas opposé, je ne suis pas son ennemi. S'il ne s'est point servi de ces propres termes, s'il s'est expliqué d'une manière plus humaine et plus grossière, songez qu'il parloit à des juifs, qui le regardoient comme contraire à Dieu. Aussi pour qu'on ne prît pas ces paroles dans un mauvais sens, il ajoute aussitôt : *Tout ce que le Père fait, le Fils le fait également*. Mais s'il ne fait rien de lui-même, comment fait-il également? L'essentiel n'est pas de faire : les apôtres faisoient aussi; ils ressuscitoient les morts, ils guérissoient les lépreux; mais ils ne faisoient pas également, ils ne faisoient pas de même que leur Maître? Comment donc faisoient les apôtres? *Pourquoi nous regardez-vous comme si c'étoit par notre sainteté ou par notre puissance que nous eussions fait marcher ce boiteux* (Act. 3. 12.)? Comment faisoit Jésus-Christ? *Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés*. Et ailleurs en parlant de la résurrection des morts : *Comme le Père*, dit-il, *ressuscite les morts, et leur rend*

la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît (Jean. 5. 21.). Il eût suffi de dire, *ainsi*; mais afin de réprimer l'audace de ses opiniâtres adversaires, il ajoute par surcroît *à qui il lui plaît*, c'est-à-dire, avec toute autorité. Il dit en conséquence : *Tout ce que fait le Père, le Fils le fait également*, non par la vertu du Père, ni sur son modèle, mais *égalément; car tout a été fait par lui, et rien n'a été fait sans lui*. Voyez comme il se sert d'expressions qui marquent son égalité parfaite avec son Père.

Aussi lors même qu'il tempère ses expressions, il a grand soin de ne rien dire qui porte atteinte à sa divinité. Il ne dit pas : S'il n'est instruit par le Père, de peur qu'on se le représente comme un simple disciple; il ne dit pas : S'il ne reçoit l'ordre de son Père, de crainte qu'on ne le mette au rang des serviteurs; mais : *que ce qu'il voit faire au Père*. Et ces paroles-là mêmes prouvent une grande parité avec son Père, puisqu'il ne peut voir son Père agir, ni savoir comment il agit, sans avoir la même substance; car j'ai déjà prouvé souvent qu'on ne peut connoître parfaitement la substance d'un être sans avoir la même nature. Un homme doué d'une grande vertu, Daniel, n'a pu voir à nu et à découvert un ange qui lui apparoissoit. Aussi le Fils de Dieu, par la bouche de saint Jean, exprimoit-il en ces termes le privilége de sa nature : *Nul n'a jamais vu Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui en a donné la connoissance* (Jean. 1. 18.). Et ailleurs : *Ce n'est pas que personne ait vu le Père; il n'y a que celui qui est né de Dieu qui l'ait vu* (Jean. 6. 46.). Cependant beaucoup d'autres, soit prophètes, soit pa-

triarches, soit justes, soit anges, ont connu Dieu; mais il parle d'une connoissance parfaite. Nous ne dirons pas néanmoins qu'il ne fait que ce qu'il a vu faire; autrement que deviendroit ce passage : *Tout a été fait par lui, et rien n'a été fait sans lui* (Jean. 1. 3.)? et cet autre : *Tout ce que fait le Père, le Fils le fait également*? S'il fait *également*, comment ne fait-il qu'après avoir vu? il faudra donc aussi, selon vous, que le Père n'agisse que quand il voit un autre agir; ce qui est le comble de la folie et de l'extravagance.

Mais, afin de ne pas nous étendre davantage à réfuter des raisons foibles et absurdes, nous dirons que, comme Jésus-Christ parloit aux juifs, qui voyoient en lui un adversaire de Dieu, un ennemi du législateur, et qui se croyoient autorisés, par ce qu'ils apercevoient, à juger de la sorte, nous dirons que c'est pour cela qu'il s'exprime d'une manière plus humaine et plus grossière, laissant à l'auditeur intelligent à n'avoir que des idées conformes à Dieu, et réformant celui qui prendroit ses paroles dans un sens trop grossier; le réformant, dis-je, par ces mots qu'il ajoute : *Tout ce que fait le Père, le Fils le fait également*. Car le Fils n'attend pas pour agir lui-même qu'il ait vu son Père agir, il n'a besoin ni de modèle ni d'instruction; mais il connoît parfaitement la substance et la nature de son Père : *Comme mon Père me connoît*, dit-il, *je connois mon Père* (Jean. 10. 15.). Il fait tout, exécute tout avec l'autorité qui lui est propre, avec l'intelligence et la sagesse qui accompagnent toutes ses actions, sans qu'il ait besoin d'apprendre ni de voir un modèle. Com-

ment en auroit-il besoin, lui qui est l'image parfaite de celui qui l'a engendré, qui fait toute chose de même que son Père et avec la même puissance? C'est en parlant de cette puissance qu'il dit: *Mon Père et moi nous ne sommes qu'un* (Jean. 10. 30.).

Pénétrés de ces vérités, et recueillant toutes les raisons dont nous avons fait usage, évitons la société des hérétiques, attachons-nous inviolablement aux dogmes de la foi, et menons une vie conforme à notre croyance, afin d'obtenir les biens futurs par la grace et par la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, avec le Père et l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE DEUXIÈME SUR DAVID ET SAUL.

SAINT JEAN CHRYSOSTÔME a composé trois homélies sur David et Saül, pour engager les fidèles à pardonner à leurs ennemis, en se proposant pour exemple la douceur de David à l'égard de Saül, qui le persécutoit sans ménagement. Dans cette seconde homélie, l'orateur, après avoir félicité ceux qui l'écoutent, d'avoir applaudi à la patience de David, après avoir montré que ceux qui admirent la vertu méritent autant de louanges que ceux qui approuvent le vice méritent de blâmes, vante la sagesse et la magnanimité de David, qui, étant maître de Saül, son ennemi, pouvant lui donner la mort, ses compagnons l'excitant à s'en défaire et voulant le tuer malgré lui, a su triompher de son propre ressentiment, de la fureur de ses compagnons, a sauvé la vie à son persécuteur cruel. Il relève cette victoire, il la met au-dessus de celle qu'il a remportée sur Goliath. Il compare cet ennemi généreux aux trois enfans de Babylone et au prophète Daniel, qui furent vainqueurs, les uns, des flammes de la fournaise, l'autre, de la voracité des lions. Il expose les grands avantages qu'il a retirés de sa générosité. David sort de la caverne; sa posture humiliée en présence de Saül, les discours qu'il lui adresse, le bord de son manteau qu'il lui montre, le parti qu'il prend de se retirer chez les Philistins, quand il voit le cœur du prince ulcéré sans remède : tout annonce sa modération extrême et sa patience inaltérable. Mais quel pathétique sublime dans ses complaintes, lorsqu'il apprend la mort de Saül et de Jonathas ! Saint Jean Chrysostôme cherche par les réflexions dont il ac-

compagne ces complaintes, à émouvoir l'ame de ses auditeurs, à tirer des larmes de leurs yeux, et à profiter de cette émotion pour déterminer ceux qui ont des ennemis à leur pardonner.

On voit par un passage de la première des trois homélies, qu'elles ont dû être prononcées dans le courant de l'année 387.

A la suite de l'homélie j'ai placé deux extraits sur David.

HOMÉLIE DEUXIÈME

SUR DAVID ET SAUL.

Bén. tom. 4, p. 759; Fr. D. t. 2, p. 841; Sav. t. 5, p. 83.

HIER vous avez applaudi à la patience de David, et moi j'ai approuvé les sentimens d'admiration et de tendresse que vous avez conçus pour ce roi-prophète; car ce n'est pas seulement la pratique de la vertu, mais les éloges et les hommages accordés à la vertu qui nous méritent une récompense. De même aussi ce n'est pas seulement d'embrasser le vice, mais encore de louer les vicieux, qui doit nous faire encourir une punition sévère, et, je le dirai même, tout étonnant que cela doive paroître, une punition plus sévère que si nous vivions dans le désordre. C'est une vérité que confirme saint Paul. Cet apôtre, après avoir parcouru tous les genres de malice, et s'être élevé contre les hommes qui foulent aux pieds les lois divines, ajoute, en parlant de leurs approbateurs : *Après avoir connu la justice de Dieu, ils n'ont pas compris que ceux qui font ces actions sont dignes de mort, et non seulement ceux qui les font, mais encore ceux qui approuvent les coupables. C'est pour cela, ô homme, que vous êtes sans excuse* (Rom. I. 32.).

Vous voyez que saint Paul parle de manière à faire entendre que le péché des uns est plus grave que celui des autres. Oui, approuver le crime est plus punissable que de le commettre; et d'autant plus punissable, que l'approbation donnée au crime est la marque d'une ame perverse et incorrigible. Celui qui fait le mal, mais qui le condamne, peut changer un jour et se corriger; au lieu que celui qui approuve le vice se prive lui-même du remède qu'offre le repentir. Je conclus que c'est avec bien de la raison que saint Paul annonce qu'approuver le mal est plus criminel que de le commettre. Comme donc celui qui loue les méchans mérite une égale punition, ou même une punition plus rigoureuse : ainsi celui qui admire les bons, participe aux couronnes qui leur sont réservées. C'est ce qu'on peut voir encore dans les saintes Écritures. Dieu parlant à Abraham, lui dit : *Je bénirai ceux qui vous béniront, et je maudirai ceux qui vous maudiront* (Gen. 12. 3.). C'est ce qu'on voit aussi arriver dans les jeux olympiques. Ce n'est pas seulement l'athlète qui a soutenu les travaux et obtenu la couronne, qui goûte un plaisir sensible; celui qui ne fait qu'applaudir au vainqueur éprouve au-dedans de lui-même une grande satisfaction. Ainsi je n'admire pas seulement le généreux David pour la force d'ame qu'il a signalée, mais vous-mêmes pour les sentimens d'admiration et de tendresse que vous a inspirés sa patience. David a combattu, il a vaincu et a été couronné; vous, en applaudissant à sa victoire, vous n'avez pas eu une modique part à sa couronne. Afin donc que la joie soit plus vive et le

profit plus abondant, nous allons vous donner la suite de cette histoire.

L'écrivain sacré, après avoir rapporté les paroles de David qui refusoit de commettre le meurtre que lui conseilloient ses compagnons, ajoute qu'*il les empêcha de se jeter sur Saül et de le tuer* (1. Rois. 24. 8 et suiv.), voulant montrer en même temps la générosité du chef, et l'ardeur de ses compagnons à commettre ce meurtre. Cependant beaucoup d'hommes, même qui passent pour sages, ne s'opposeroient pas à ce qu'on tuât leur ennemi, s'ils ne pouvoient se résoudre à le tuer eux-mêmes. David au contraire, comme si son ennemi eût été un dépôt qui lui étoit confié, et dont on devoit lui demander compte, non seulement ne le toucha pas, mais se constituant, pour ainsi dire, son garde et son satellite fidèle, il arrêta ceux de sa suite qui vouloient lui donner la mort. On pourroit donc dire avec vérité que David étoit alors plus exposé que Saül. En effet, il ne couroit pas de légers risques en s'efforçant d'arracher le prince aux mains de ceux qui vouloient le faire mourir, et il craignoit moins pour lui-même, quoiqu'il fût à la veille d'être égorgé, qu'il n'appréhendoit que quelqu'un de ses soldats emporté par la colère, n'ôtât la vie à son persécuteur. Aussi cherchoit-il auprès d'eux une excuse. Ils accusoient Saül endormi; lui, son ennemi, s'étudioit à le justifier. Le Seigneur étoit juge; il confirma le sentiment de David, qui, sans un secours d'en-haut, n'eût pu triompher de la fureur de ses compagnons. Une grace divine résidoit sur les lèvres du prophète, et donnoit à ses pa-

roles une admirable vertu de persuasion. David lui-même n'avoit pas peu contribué à cette docilité de leur part, les ayant assez bien disciplinés auparavant pour les trouver dans l'occasion disposés à l'écouter et à lui obéir; car il ne leur commandoit point comme un général à ses soldats, mais comme un pontife à des fidèles; et la caverne où il s'étoit réfugié devint un temple. Il parloit à ses troupes comme un évêque à son peuple; et après leur avoir adressé un discours édifiant, il offrit un sacrifice admirable et extraordinaire, non en immolant un taureau ou une brebis, mais, ce qui étoit beaucoup plus précieux, en offrant au Très-Haut la douceur et la modération, en sacrifiant un ressentiment aveugle, en immolant les mouvemens trop naturels d'une colère brutale; sacrifice dans lequel il étoit à-la-fois le prêtre, la victime et l'autel. C'étoit la raison qui offroit la douceur et la modération: ces deux vertus, et le cœur sur lequel elles étoient offertes, étoient la riche possession du même homme.

Lors donc que le saint roi eut immolé cette honorable victime, qu'il eut consommé sa victoire et achevé son triomphe, la cause et la matière des combats, Saül qui ne savoit rien de ce qui s'étoit passé, sortit de la caverne. *David sortit après lui*, pouvant regarder librement le ciel, et plus satisfait alors que lorsqu'il eut terrassé Goliath et abattu la tête de ce barbare. En effet, cette dernière victoire étoit plus brillante que la première, ces dernières dépouilles étoient plus glorieuses, ce dernier triomphe étoit plus illustre. Alors il avoit eu besoin

d'une fronde et de pierres, d'une armée qui le soutenoit; ici la raison faisoit tout, la victoire étoit remportée sans armes, et le triomphe ne coûtoit de sang à personne. Il partit, portant à la main, non la tête du barbare, mais son propre ressentiment et sa colère immolés et sacrifiés. Il suspendit ces dernières dépouilles, non dans la ville de Jérusalem, mais dans le ciel et dans la cité d'en-haut. Des femmes ne vinrent pas à sa rencontre, faisant retentir ses louanges; mais la troupe des dominations célestes, admirant sa sagesse et sa modération, applaudissoit du haut des cieux. Il partit après avoir sauvé Saül, et porté mille coups mortels au démon son véritable ennemi; après avoir pleinement vaincu cet esprit impur, qui s'applaudit et triomphe lorsqu'il nous voit, animés par la colère, combattre et lutter les uns contre les autres; mais il ne peut nous voir modérer nos ressentimens et vivre tous dans une paix parfaite, sans être abattu et humilié, parce qu'il est le père de l'envie, l'ennemi de la paix et de la concorde. David partit donc la tête et la main couronnées, cette main dont le prix égaloit celui du monde; car de même que les princes, avant de couronner le front de l'athlète qui a le mieux combattu, couronnent souvent sa main victorieuse (1): ainsi Dieu couronna la main de David, cette main

(1) Je n'ai vu nulle part l'usage dont parle ici saint Jean Chrysostôme, de couronner la main de l'athlète victorieux. Quelques auteurs qui ont fait des traités particuliers sur les couronnes, disent qu'outre la couronne, on donnoit encore au vainqueur une *tenie* ou ruban qu'il tenoit à la main. Saint Jean Chrysostôme auroit-il appelé oratoirement cet usage, un couronnement de la main de l'athlète victorieux?

qui avoit pu résister à tous les mouvemens de la vengeance. David sortit de la caverne, non le front ceint du diadême de Saül, mais la tête ornée de la couronne de justice; il sortit, non décoré de la pourpre royale, mais revêtu d'une modération surnaturelle et plus qu'humaine, habit plus magnifique que les plus superbes vêtemens. Il sortit de la caverne avec la même gloire que les trois généreux enfans sortirent de la fournaise. Les uns ne furent pas consumés par les flammes, l'autre ne fut pas brûlé par les feux de la colère; les feux extérieurs qui environnoient les uns, ne leur firent aucun mal, l'autre qui avoit au dedans de lui-même des charbons embrasés, et qui voyoit au dehors le démon allumer la fournaise, par la vue de son ennemi, par les discours de ses compagnons, par la facilité du meurtre, par l'éloignement des troupes du prince, par le souvenir du passé et par les craintes pour l'avenir, toutes choses plus propres à exciter le feu de la colère et la flamme du ressentiment, que les matières combustibles qui allumoient la fournaise de Babylone. Quoique tout, au dedans et au dehors, contribuât à enflammer David, il n'éprouva rien de ce qu'il devoit éprouver naturellement; mais il sortit pur, et la vue de son ennemi ne fut pour lui que la source des plus sages réflexions. Lorsqu'il vit Saül endormi, immobile, hors d'état d'agir, il se dit à lui-même : Où est maintenant cette fureur indomptable ? où sont ces projets pervers ? où sont toutes ces ruses méchantes et ces embûches malignement dressées ? Tout cela a disparu, tout cela a fui devant un léger sommeil. Voilà donc le prince

couché et enchaîné, sans que nous ayons rien médité et rien fait pour l'amener à ce point. David voyoit Saül endormi, et il réfléchissoit sur la mort qui attend tous les hommes; car le sommeil n'est autre chose qu'une mort passagère, un trépas de quelques heures.

Il n'est pas hors de propos de rappeler ici l'histoire de Daniel. Ce prophète sortit de la fosse, vainqueur des bêtes féroces qu'elle renfermoit; David sortit de la caverne après avoir vaincu des bêtes encore plus cruelles. Le juste Daniel étoit environné de lions de tout côté; le généreux David étoit assailli par des passions plus redoutables que tous les lions ensemble: il étoit attaqué, d'une part, par l'indignation du passé, et de l'autre, par la crainte pour l'avenir. Cependant il réprima ces deux bêtes féroces, et leur ferma la bouche, nous apprenant par un grand exemple, que rien n'est plus sûr que de pardonner à ses ennemis, que rien n'est plus dangereux que de vouloir s'en venger. Le prince qui poursuivoit son ennemi à outrance, étoit couché nu, désarmé, privé de tout secours, livré comme un prisonnier à celui même qu'il poursuivoit; David, qui se retiroit toujours devant Saül, qui lui cédoit en toute occasion, qui se refusoit même à une juste vengeance, sans machines, sans armes, sans chevaux, sans troupes, vit son ennemi livré entre ses mains, et, ce qui est le plus important de tout, il mérita une plus grande protection du Seigneur; car je trouve heureux ce juste, non pour avoir vu son ennemi étendu à ses pieds, mais pour l'avoir épargné lorsqu'il en étoit le maître. L'un étoit

l'œuvre de la puissance divine, l'autre étoit l'effet de sa propre sagesse. Quels ne durent pas être dans la suite l'attachement et l'affection de ses soldats? n'auroient-ils pas donné volontiers mille vies, s'ils les avoient eues, pour un général qui leur avoit prouvé, d'une manière si frappante, son amour pour eux par ses ménagemens pour un ennemi? Quand on est doux et humain pour ceux qui nous persécutent, on le doit être beaucoup plus pour ceux qui nous chérissent. Et c'étoit là pour David le meilleur gage de sa sûreté. Mais non seulement ses soldats devoient le chérir davantage, ils devoient combattre l'ennemi avec moins de crainte, en voyant que le Seigneur combattoit pour eux, qu'il assistoit sans cesse leur général, qu'il le faisoit réussir dans tous ses projets. Ils écoutoient leur chef, non plus comme un homme, mais comme un ange; et avant que Dieu le récompensât dans le ciel, ce pieux guerrier recueilloit ici-bas de plus grands fruits et remportoit une victoire plus éclatante en sauvant Saül, que s'il l'eût fait périr. Non, il n'auroit jamais retiré d'aussi grands avantages en immolant son ennemi, qu'il en retira en l'épargnant. Vous donc aussi, lorsque vous serez maître de celui qui vous a offensé, songez qu'il est bien plus beau, bien plus utile d'épargner son ennemi que de s'en défaire. Lorsqu'on se sera vengé, on aura souvent occasion de se condamner soi-même, on sera tourmenté par les remords de sa conscience, et poursuivi sans cesse par son ennemi; au lieu que si l'on a pardonné, si l'on s'est contenu quelques momens, on s'applaudit ensuite et l'on triomphe, rempli du meilleur espoir, atten-

dant du ciel le prix d'une vertu généreuse ; et si jamais on tombe dans quelque péril, on peut s'adresser à Dieu avec la plus grande confiance. C'est ainsi que David a joui de tous ces avantages, et qu'il a enfin reçu du Seigneur la plus magnifique récompense de son ménagement pour un ennemi.

Mais poursuivons l'histoire de sa générosité. *David*, dit l'Ecriture, *sortit de la caverne après Saül, et criant après lui, il lui dit : Mon Seigneur et mon Roi. Saül regarda derrière lui ; et David lui fit une profonde révérence*, *en se baissant jusqu'à terre.* Cette conduite ne fait pas moins d'honneur au roi-prophète que d'avoir sauvé son ennemi ; car il n'est point d'une ame vulgaire de ne pas se laisser enorgueillir par le bien qu'on fait à d'autres ; défaut ordinaire aux bienfaiteurs, qui, pleins d'orgueil et d'arrogance, méprisent comme des esclaves ceux qu'ils ont obligés, ou sauvés du péril. Le juste David, au contraire, se montroit plus modeste et plus humble après le bienfait. La cause de cela, c'est qu'il n'attribuoit pas ses vertus à ses propres efforts, mais qu'il rapportoit tout à la grace divine. Voilà pourquoi il se prosterne devant celui même qu'il a sauvé, qu'il l'appelle encore son roi, et qu'il se nomme lui-même son esclave, s'abaissant de la sorte et prenant cette posture pour réprimer en lui tout orgueil, pour adoucir son adversaire, et pour éloigner l'envie.

Mais voyons comment il justifie Saül. *Pourquoi écoutez-vous ceux de votre peuple qui vous disent: David cherche à vous faire périr?* Cependant l'écrivain sacré avoit dit plus haut que tout le peuple

étoit pour David, qu'il étoit agréable aux yeux des serviteurs du roi, que le fils du prince et toute l'armée étoient de cœur pour lui. Comment donc dit-il que c'étoient eux qui décrioient David dans l'esprit de Saül, et qui l'animoient contre lui? comment l'a-t-il pu dire après avoir annoncé clairement que ce n'étoit point par des instigations étrangères, mais par un effet de sa propre malice, qu'il faisoit la guerre au juste? Les louanges, dit-il, données à David excitèrent son envie, et cette envie s'enflammoit de plus en plus tous les jours. D'où vient donc que David rejette sur d'autres les persécutions de Saül, et qu'il lui dit? *Pourquoi écoutez-vous ceux de votre peuple qui vous disent : David cherche à vous faire périr?* C'est sans doute, qu'il vouloit lui fournir les moyens de revenir à des sentimens plus raisonnables. C'est ainsi que les pères en agissent souvent à l'égard de leurs fils. Un père apprend-il que son fils mène une vie déréglée, et qu'il a fait beaucoup de mauvaises actions; quoiqu'il soit persuadé que c'est de lui-même et de son propre choix qu'il a donné dans le désordre, toutefois il rejette souvent sur d'autres son dérangement : Mon fils, lui dit-il, c'est moins à vous que je m'en prends, qu'à ceux qui vous ont corrompu et séduit; c'est sur eux qu'on doit rejeter toutes vos fautes. Ces paroles pourront le faire renoncer à son libertinage, et le ramener à la vertu, parce qu'il rougira de ne pas répondre à l'opinion qu'on a de la bonté de son cœur. C'est ce qu'a fait saint Paul dans son épître aux Galates. Après s'être étendu contre eux en reproches, à la fin de l'épître, voulant les disculper en quelque sorte, leur

ménager une excuse, et ne point les désespérer, il leur tient à peu près ce langage : *J'espère que vous n'aurez pas à l'avenir d'autres sentimens que les miens; mais celui qui vous trouble, quel qu'il soit, en portera la peine* (Gal. 5. 10.). Ainsi David, en disant à Saül : *Pourquoi écoutez-vous ceux de votre peuple qui vous disent : David cherche à vous faire périr?* lui fait entendre que c'étoient d'autres qui l'animoient, et qui aliénoient son esprit : il s'étudioit de toutes les manières à lui fournir un moyen d'excuser ses fautes.

Ensuite, pour se justifier lui-même, il ajoute : *Vous voyez aujourd'hui de vos yeux que le Seigneur vous a livré entre mes mains dans la caverne; mais je n'ai pas voulu vous ôter la vie, je vous ai épargné, et je me suis dit : Je ne porterai pas la main sur mon maître, parce que c'est l'oint du Seigneur.* On cherche à me décrier auprès de vous par des discours, et je me justifie par des faits, je réfute la calomnie par des actions. Je n'ai pas besoin de paroles, puisque les choses mêmes publient hautement quel je suis et quels sont mes calomniateurs, puisqu'elles montrent évidemment la fausseté de leurs imputations. Pour certifier ce que je dis, je ne veux pas d'autre témoin que vous-même dont j'ai sauvé les jours. Mais comment, direz-vous, Saül pouvoit-il rendre témoignage à la modération de David, lui qui dormoit, lui qui ne l'a point vu approcher de sa personne, qui ne l'a point entendu parler à ses compagnons. Comment l'homme juste s'y prendra-t-il pour que la preuve soit évidente? S'il eût produit pour témoins ceux qui l'accompagnoient,

Saül auroit suspecté leur témoignage, et auroit pensé qu'ils vouloient complaire à leur chef. S'il eût employé des raisonnemens, il eût été encore moins cru, l'esprit du juge étant altéré par la prévention. En effet, comment un prince qui poursuivoit à outrance un homme qui ne lui avoit fait aucun mal, dont il avoit reçu tant de services, auroit-il pu croire que cet homme, maître de son injuste persécuteur, l'avoit épargné? La plupart des hommes jugent des autres d'après eux-mêmes. Par exemple, celui qui s'enivre habituellement aura de la peine à croire qu'il y ait des personnes parfaitement sobres. Celui qui fréquente des courtisanes, suspectera la sagesse des hommes les plus sages. Le ravisseur du bien d'autrui ne croira pas aisément qu'il y ait des gens désintéressés qui sacrifient leur propre bien. Ainsi le roi d'Israël, une fois dominé par la colère, n'auroit pas cru facilement qu'il y eût un homme assez maître de sa passion pour ne faire aucun mal à celui qui l'accabloit de maux, et même pour le sauver. Comme donc l'esprit du juge étoit prévenu, et que les témoins devoient être suspectés, David s'est ménagé une preuve qui fût de nature à fermer la bouche aux plus opiniâtres. Quelle étoit cette preuve? Le bord du manteau de Saül, qu'il lui présenta en lui disant: *Voilà le bord de votre manteau que je tiens dans ma main; j'ai coupé l'extrémité de votre vêtement, et je ne vous ai pas ôté la vie.* C'est un témoin muet, mais plus irréfragable qu'aucun témoin parlant. Si je n'eusse pas été fort près de votre personne, je n'aurois pu couper une portion de votre manteau. On voit ici combien il est utile que David ait éprouvé

d'abord un premier mouvement de colère. S'il ne s'étoit pas senti ému, nous n'aurions pu connoître toute la fermeté de son ame; car plusieurs se seroient imaginé que c'étoit moins par générosité que par insensibilité, qu'il auroit épargné son persécuteur : il n'auroit pas coupé non plus le bord de son manteau, et alors il auroit manqué de preuve pour convaincre son ennemi. Au lieu qu'ayant été ému et ayant coupé l'extrémité du vêtement de Saül, il a pu lui fournir une preuve incontestable des sentimens de son cœur.

C'est après avoir produit un témoignage aussi certain et aussi indubitable, qu'il prend son ennemi même pour témoin et pour juge des ménagemens qu'il a eus pour sa personne: *Considérez*, lui dit-il, *et voyez en ce jour que je ne suis coupable d'aucune injustice, que je n'ai point péché contre vous; et cependant vous cherchez tous les moyens de m'ôter la vie*. Ce qui doit faire admirer surtout la magnanimité de David, c'est qu'il ne se justifie que par ce qui est arrivé dans le jour où il parle; comme il le fait entendre par ces mots : *Considérez et voyez en ce jour*. Je ne parle point du passé; il suffit, pour ma justification, du jour présent. Toutefois, s'il l'avoit voulu, il auroit pu lui rappeler une foule de services qu'il lui avoit rendus auparavant. Il auroit pu lui parler du combat qu'il avoit soutenu seul contre un barbare, et lui dire : Lorsque l'armée des Philistins, comme un torrent, menaçoit d'entraîner toute la Judée, lorsque tout Israël étoit effrayé et consterné, que tous vos sujets attendoient la mort chaque jour, je me présentai sans que personne m'y

forçât ; et même, lorsque, pour m'empêcher et me retenir, vous me disiez : *Vous ne pourrez combattre ce Philistin, parce que vous êtes encore très jeune, et qu'il a fait toute sa vie le métier des armes* (1. Rois. 17. 33.), je n'ai pas été détourné de mon dessein, mais je me suis offert hardiment pour tous les autres : j'ai attaqué notre ennemi, j'ai abattu sa tête superbe, et par là j'ai dissipé toute cette multitude de barbares, qui, comme un fleuve qui se déborde, inondoient nos régions; j'ai affermi l'état ébranlé : grace à mon courage, vous jouissez de votre royaume et de la vie, tous les autres possèdent avec la vie leurs villes, leurs maisons, leurs femmes et leurs enfans. Il auroit pu ajouter à ce triomphe d'autres guerres non moins importantes qu'il avoit heureusement terminées. Il auroit pu lui dire encore que, quoiqu'il eût tenté de le faire périr, non pas une fois, mais deux et plusieurs, quoiqu'il lui eût jeté sa lance, il n'en avoit pas conservé de ressentiment; et que, lorsqu'ayant à le récompenser de sa première victoire, il lui avoit demandé pour dot, non de l'or et de l'argent, mais du sang et du carnage, il ne s'étoit pas même refusé à cette condition. Il auroit pu rappeler ces traits, et beaucoup d'autres encore plus forts; mais il ne se permit aucune de ces justifications, parce qu'il ne vouloit point lui reprocher ses services, mais seulement lui persuader que, loin d'être son ennemi et d'en vouloir à ses jours, il étoit son ami et occupé de sa conservation. Voilà pourquoi, sans faire aucune mention du passé, il ne produit pour sa défense que ce qui venoit d'arriver dans le moment : tant il étoit éloigné de tout

faste et de toute vaine gloire, uniquement jaloux du suffrage de Dieu !

Que le Seigneur, dit-il ensuite, *soit juge entre vous et moi.* S'il en appelle au Seigneur, ce n'est pas qu'il voulût que Saül fût puni, et être vengé par sa punition, mais il vouloit l'effrayer par le souvenir du jugement futur, et en l'effrayant, se justifier de nouveau lui-même. C'est comme s'il eût dit : Je puis me défendre surtout par les faits ; mais si vous n'en croyez pas même les faits, j'en appelle au témoignage de Dieu, qui connoît tous les secrets de nos cœurs, qui peut scruter les consciences. Par là, sans doute, il annonçoit qu'il n'auroit jamais osé en appeler à un Juge incorruptible, et s'exposer à être condamné par le Ciel, s'il n'avoit pu se rendre témoignage de la pureté de ses intentions. Et pour preuve que ce n'est point là une conjecture, mais qu'en rappelant à Saül le jugement à venir, il vouloit le rendre plus sage et se justifier lui-même, j'en atteste toute sa conduite antérieure, j'invoque le témoignage de celle qu'il a tenue depuis. Quoique Saül, dont il avoit sauvé les jours, le poursuivît encore et cherchât à le faire périr, cependant, devenu encore maître de sa personne, et pouvant le détruire avec toute sa troupe, il le laissa aller sans lui faire aucun mal. Enfin, comme il voyoit que le cœur du prince étoit ulcéré sans remède, que sa haine étoit implacable, il prit le parti de se soustraire à ses regards, de se retirer chez les Philistins, où il vécut dans un état de servitude, de confusion, de honte, réduit à ne se procurer la nourriture nécessaire que par mille travaux et mille peines.

Mais ce qui est plus admirable que tout ce que nous venons de dire, c'est qu'ayant appris que le roi avoit été tué dans un combat, il déchira ses vêtemens, se couvrit de cendres, et fit une complainte comme s'il eût perdu un fils unique, répétant sans cesse les noms de Saül et de Jonathas, faisant leur éloge, poussant des cris lamentables, restant jusqu'au soir sans prendre de nourriture, maudissant les lieux mêmes qui avoient été abreuvés du sang de Saül: *Montagnes de Gelboé*, s'écrie-t-il, *que la pluie et la rosée ne tombent jamais sur vous! montagnes funestes*, *puisque les tentes des forts ont été détruites sur vos coteaux* (2. Rois. 1. 21.). Souvent un père déteste la maison où est mort son fils, et ne peut voir les lieux par où il l'a conduit au tombeau : ainsi David maudissoit les montagnes qui avoient vu périr Saül et Jonathas. Je déteste, dit-il, le lieu même à cause des hommes qui y ont péri tristement. Ne soyez plus arrosées des pluies du ciel, puisque vous avez été maheureusement arrosées du sang de mes amis. Il répète sans cesse les noms des amis qu'il regrette : *Saül et Jonathas*, s'écrie-t-il, *princes aimables et majestueux; unis étroitement pendant leur vie*, *ils n'ont pas même été séparés dans leur trépas* (1. Rois. 1. 23.). Il embrasse les noms de ceux dont il ne pouvoit embrasser les corps, adoucissant par là sa douleur autant qu'il étoit possible, et cherchant à se consoler d'une perte aussi affligeante. En effet, comme aux yeux de plusieurs c'étoit un malheur extrême qu'ils fussent morts tous deux en un jour, il prend de là même un sujet de consolation, puisque c'étoit chercher à se consoler

que de dire qu'unis étroitement pendant leur vie, ils n'avoient pas même été séparés dans le trépas. Non, on ne dira point que le fils ait pleuré la mort de son père, ou le père la mort de son fils; mais il leur est arrivé ce qui n'arriva jamais à personne: ils ont quitté la vie dans le même jour, sans que l'un soit resté, affligé et inconsolable d'être séparé de l'autre.

Êtes-vous touchés du récit que je viens de vous faire? vos ames sont-elles émues? vos yeux sont-ils disposés à verser des larmes? Que dans ce moment d'une émotion salutaire, chacun se rappelle son ennemi et celui qui l'a offensé; qu'à l'exemple de David, il soit attentif à conserver ses jours; il pleure son trépas, non par ostentation, mais sincèrement et du fond du cœur; qu'il fasse tout et souffre tout, s'il le faut, pour ne faire aucune peine à celui dont il a reçu quelque injure, et qu'il attende de Dieu la récompense de ses dispositions généreuses. David, les mains et l'ame pures, a régné sur Israël; il a ceint la couronne et monté sur le trône, couvert d'une gloire plus brillante que la pourpre royale et que le diadême: la gloire d'avoir épargné son ennemi et d'avoir pleuré sa mort. Si donc vous voulez obtenir ici-bas une gloire immortelle, et jouir dans les cieux d'une félicité inaltérable, imitez la vertu de ce juste, imitez sa sagesse, montrez autant de patience dans toute votre conduite, afin qu'après avoir passé par les mêmes épreuves, vous soyez jugés dignes des mêmes délices. Puissiez-vous tous les obtenir par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire soit au Père et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

Dans la troisième homélie sur David et Saül, c'est-à-dire, dans l'homélie qui suit celle qu'on vient de voir, il y a, sur les changemens qu'opère dans Saül la douceur de David, de très belles réflexions qui doivent trouver ici leur place.

Les paroles de David ayant pénétré dans le cœur de Saül aigri et irrité, opérèrent tout-à-coup le grand changement qui parut d'une manière sensible dans la réponse de ce prince : *Est-ce votre voix que j'entends, mon fils David* (1. Rois. 24. 17.)*?* Le seul son de sa voix l'attendrit et le touche. De même qu'un père, lorsqu'il entend la voix de son fils qui revient à la maison paternelle après une longue absence, est ému non seulement par l'aspect de son visage, mais par le son même de sa voix : ainsi Saül n'eut pas plutôt entendu les paroles de David, qu'il oublia toute inimitié, reconnut la sainteté de celui qu'il persécutoit, remplaça les sentimens d'aversion et d'aigreur par des sentimens de douceur et de tendresse, et fit succéder les mouvemens de la compassion à ceux de la colère. Lorsque la nuit règne, nous ne pouvons reconnoître notre ami quoiqu'il soit proche ; lorsque le jour paroît, nous distinguons de loin ce même ami. Voilà à peu près ce qui arrive dans la haine. Les mauvaises dispositions où nous sommes à l'égard de quelqu'un, nous le font paroître tout autre qu'il n'est réellement : le son de sa voix frappe nos oreilles d'une manière désagréable, nous ne pouvons regarder son visage qu'avec une espèce de dépit. Mais dès que nous nous sommes réconciliés, alors le son de sa voix, que nous trou-

vions si déplaisant et si aigre, nous paroît doux et gracieux ; sa figure, que nous trouvions si odieuse, commence à nous paroître aimable. Dans un temps orageux, les nuages sombres, dont l'air est obscurci, nous dérobent la vue du ciel, et nous empêchent de contempler le spectacle magnifique que Dieu a placé au-dessus de nos têtes ; mais lorsque les rayons du soleil, par leur chaleur, ont écarté et dissipé ces nuages, ils nous découvrent avec cet astre le firmament dans toute sa beauté. Ainsi, lorsque nous sommes animés contre un de nos semblables, la haine est comme un épais nuage qui, se répandant sur nos yeux et dans nos oreilles, fait que sa voix et son visage nous paroissent tout autres qu'ils ne sont dans la réalité ; mais dès que, par un effort de sagesse, nous nous sommes mis au-dessus de notre ressentiment, dès que nous avons dissipé les nuages d'inimitié et d'aigreur répandus sur notre ame, alors nous entendons les paroles et nous voyons les traits de la même personne avec un esprit non prévenu qui nous les offre sans aucune altération. C'est ce qu'éprouva alors Saül : dès que le nuage de sa haine fut dissipé, il reconnut la voix de David : *Est-ce votre voix*, dit-il, *est-ce votre voix que j'entends, mon fils David ?* Quelle voix ? sans doute celle qui avoit souvent apaisé les fureurs de Saül lui-même, et qui lui avoit rendu d'importans services ; celle qui terrassa Goliath, qui affranchit l'état des périls dont il étoit menacé, qui rendit la liberté et l'assurance à tous ses compatriotes, qu'avoit consternés la crainte de la servitude et de la mort. Oui, c'est la voix de David qui produisit ces grands

effets, c'est elle qui terrassa un géant barbare, puisque la prière adressée au souverain Arbitre des combats précéda la pierre lancée au front d'un ennemi superbe. . . . .

Moïse me paroît moins admirable d'avoir tiré de l'eau d'un rocher, que David d'avoir tiré des larmes des yeux de l'implacable Saül. Moïse triompha de la dureté d'une pierre, David dompta la volonté d'un homme : l'un frappa le rocher avec sa baguette, l'autre attaqua avec des paroles le cœur de son ennemi, non pour le piquer et l'offenser, mais pour le purifier et l'adoucir. . . . .

Lorsque vous louez David pour sa douceur et sa modération, admirez-le encore davantage d'avoir pu changer le cœur de Saül. Il est beaucoup moins difficile de dompter ses propres passions que de calmer la fureur d'un ennemi, de toucher son cœur aigri par la haine, d'y faire succéder la sérénité la plus parfaite à la tempête la plus violente, et de remplir des larmes de la tendresse des yeux qui ne respiroient que le sang et la mort. C'est là un effet étonnant et qui approche du miracle. Si Saül eût été un homme équitable et doux, il n'eût pas été besoin de grands efforts pour le ramener à la vertu ; mais changer en un instant une ame ulcérée, qui ne soupiroit qu'après le meurtre, qui se portoit aux plus grands excès de violence, l'amener à déposer tout ressentiment et toute animosité ! cette victoire n'efface-t-elle point tout ce que firent jamais les philosophes les plus célèbres ?

Je vais encore ajouter un court éloge du même David et de ses psaumes, qui se trouve dans l'homélie deuxième sur la pénitence. (Bén. tom. 2, p. 288; Fr. D. t. 3, p. 887; Sav. t. 6, p. 680.)

Parlons de David roi en même temps et prophète; mais je l'appelle plus volontiers du nom de prophète. Sa royauté a été renfermée dans la Palestine, ses prophéties se sont répandues jusqu'aux extrémités du monde; sa royauté a été resserrée dans un court espace de temps, les paroles qui composent ses prophéties sont immortelles. Il vaudroit mieux voir la lumière du soleil s'éteindre, que les chants sublimes de David livrés à l'oubli.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE SUR LA CHARITÉ PARFAITE, SUR LE LIBRE ARBITRE, SUR LE JUGEMENT DERNIER, SUR LES RÉCOMPENSES ET LES PEINES D'UNE AUTRE VIE.

Cette homélie ne se trouve point dans Fronton du Duc; Savile l'a tirée d'un excellent manuscrit de la bibliothèque d'Ausbourg, et il est le premier qui l'ait publiée. Il la trouve, ainsi que l'éditeur bénédictin, vraiment digne de saint Jean Chrysostôme, et ils ont raison l'un et l'autre. On lit dans la huitième des homélies sur la première épître aux Thessaloniciens plusieurs morceaux qui se retrouvent dans l'homélie présente; mais on sait que notre orateur se répétoit quelquefois.

Au reste, cette homélie roule en grande partie sur le jugement dernier, dont elle fait une magnifique description, sur les récompenses, et principalement sur les peines, d'une autre vie, qu'elle peint des plus vives couleurs, et qu'elle établit par des raisons solides. Elle débute par un très beau tableau de la charité parfaite, dont elle fait l'éloge, dont elle expose les heureux effets et les grands avantages. Ce tableau est suivi d'un lieu commun sur le libre arbitre, où l'orateur prouve solidement que nous sommes gouvernés par le libre arbitre, et non par la nécessité du destin.

On ignore absolument la date de cette homélie; on ne sait pas si elle a été prononcée à Antioche ou à Constantinople.

HOMÉLIE

SUR LA CHARITÉ PARFAITE, SUR LE LIBRE ARBITRE, SUR LE JUGEMENT DERNIER, SUR LES RÉCOMPENSES ET LES PEINES D'UNE AUTRE VIE.

Bén. tom. 6, p. 287; Sav. t. 6, p. 742; ne se trouve pas dans Fronton du Duc.

TOUTES les bonnes œuvres sont des fruits de la charité. C'est pour cette raison que cette vertu nous est si souvent recommandée dans l'Écriture : *Tous connoîtront*, dit Jésus-Christ, *que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres* (Jean. 13. 35.). *Ne demeurez redevables à personne*, s'écrie saint Paul, *sinon de l'amour qu'on se doit les uns aux autres* (Rom. 13. 8.). Ces paroles de l'apôtre nous apprennent que la charité est une dette qu'on ne peut jamais acquitter quoiqu'on la paie continuellement, comme nous ne pouvons jamais nous décharger du soin de nourrir notre corps, quoique nous lui fournissions tous les jours les alimens nécessaires. Cette observation est d'autant plus applicable à la charité, qu'elle nous introduit dans le royaume céleste, et qu'elle y demeure avec nous à jamais. *Ces trois vertus*, dit saint Paul, *la foi*, *l'espérance et la charité*, *de-*

meurent, mais la charité est la plus excellente des trois (1. Cor. 13. 13.).

Ce ne sont pas seulement les paroles de Jésus-Christ et de ses saints, mais les faits mêmes qui nous enseignent la charité. Et d'abord voyons comment nous sommes entrés dans le monde. Après avoir formé un seul homme, Dieu a ordonné que tous les hommes sortiroient de lui, afin que, se regardant tous comme un seul, ils s'aimassent les uns les autres comme enfans d'un même père. Voyez encore comment le même Dieu, par le besoin d'un commerce réciproque, nous a ménagé fort sagement la nécessité d'un amour mutuel. Ayant enrichi toute la terre d'une infinité de biens, il a donné à chaque pays des fruits qui ne naissent pas ailleurs, afin qu'obligés d'aller les uns chez les autres pour porter ce que nous avons de trop et apporter ce que nous n'avons pas, ce commerce fît naître entre tous les peuples une mutuelle bienveillance. Il tient la même conduite à l'égard de chaque homme en particulier. Il ne donne pas à tous la faculté de connoître toutes les sciences, mais à l'un la médecine, à l'autre l'architecture, à un autre quelque autre art, afin que, ne pouvant nous passer des autres hommes ni eux de nous, nous nous aimions les uns les autres. Il en est de même pour les dons spirituels: *L'un reçoit*, dit saint Paul, *le don de parler avec sagesse, un autre le don de parler avec science, un autre le don de prophétie, un autre le don de faire des miracles, un autre le don de parler diverses langues, un autre le don de les interpréter* (1. Cor. 12. 8, 9 et 10.). Mais la charité est au-des-

sus de tout; et saint Paul lui donne la supériorité sur toutes les vertus, lorsqu'il dit : *Quand je parlerois le langage des hommes et des anges mêmes, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. Et quand j'aurois le don de prophétie, que je pénétrerois tous les mystères, que j'aurois assez de foi pour transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien* (1. Cor. 13. 1 et 2.). L'apôtre n'en reste pas là : il déclare qu'inutilement on aura donné sa vie pour rendre témoignage à la vérité de la religion, si l'on n'a point la charité.

Ce n'est pas sans raison que saint Paul fait un si grand éloge de la charité. Il savoit, cet homme habile dans l'agriculture céleste, que, lorsque cette vertu a jeté de profondes racines dans nos cœurs, elle ne manque jamais d'y produire les fruits de toutes sortes de bonnes œuvres. En effet, ces préceptes : *Vous ne commettrez pas d'adultère, vous ne tuerez pas, vous ne déroberez pas, vous ne rendrez pas de faux témoignage ; ces préceptes, et d'autres encore, sont renfermés en abrégé dans celui-ci : Vous aimerez votre prochain comme vous-même* (Rom. 13. 9.). Mais pourquoi nous servir de ces raisons, lorsque nous pouvons en alléguer de plus fortes? C'est la charité qui a fait descendre du ciel le Fils bien-aimé de Dieu, qui l'a fait venir parmi nous et converser avec les hommes, afin qu'après avoir dissipé nos erreurs sur la divinité, et nous avoir fait connoître le vrai Dieu, il nous enseignât à nous aimer les uns les autres, comme saint Jean l'assure dans ce passage : *Dieu a tellement aimé le*

monde, dit-il, *qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle* (Jean. 3. 16.). Embrasé des flammes de cette vertu divine, saint Paul a prononcé ces paroles célestes : *Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? sera-ce l'affliction, ou la détresse, ou la persécution, ou la nudité, ou les périls, ou les fers, ou le glaive* (Rom. 8. 35.)? A tous ces objets qui ne pouvoient l'effrayer, il en ajoute d'autres bien plus capables encore d'étonner le plus ferme courage : *Je suis assuré*, dit-il, *que ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les futures, ni la hauteur des cieux, ni la profondeur des enfers, ni aucune autre créature, ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur* (Rom. 8. 38 et 39.). Non, ce bienheureux apôtre, enflammé de la charité, n'a pu être séparé de Jésus-Christ, ni par le ciel, ni par la terre, ni par la mer, ni par le royaume des cieux, ni par les supplices de l'enfer : il méprisoit tout, il bravoit tout à cause de Jésus-Christ. Si nous considérons les autres saints, nous trouverons que c'est la charité qui les a rendus agréables à Dieu. La charité vous fait regarder votre prochain comme un autre vous-même : elle vous apprend à vous réjouir de sa prospérité comme de la vôtre, et à avoir pour lui la même indulgence que vous voulez que l'on ait pour vous. La charité fait un seul corps de plusieurs personnes, et rend leurs ames le domicile de l'Esprit-Saint ; car l'esprit de paix repose dans ceux qui sont unis, et non dans ceux qui sont divisés. La charité rend les biens de chaque

particulier communs entre tous, suivant qu'on lit dans les Actes des apôtres : *Toute la multitude des fidèles*, disent ces Actes, *n'avoit qu'une même ame et un même cœur. Nul ne considéroit ses possessions comme étant à lui seul. Les biens étoient communs, et on les distribuoit à chacun selon le besoin* (Act. 4. 32.). Est-il un rempart, quelque bien construit qu'on le suppose, aussi fort, aussi en état de résister à tous les assauts des ennemis, que l'union de personnes qui s'aiment, et dont la concorde bien cimentée les rend supérieures à toutes les attaques du démon? Unies ensemble pour combattre cet esprit impur, au lieu de se ranger sous ses enseignes pour s'attaquer mutuellement, elles triomphent sans peine de ses ruses et de ses artifices, et remportent de glorieuses victoires dont elles érigent les trophées. Et de même que les cordes d'une lyre, quoique en grand nombre, rendent un son très doux quand elles sont bien d'accord ; ainsi l'union de plusieurs personnes qui n'ont qu'une même volonté, forme la plus agréable de toutes les harmonies. C'est pour cela que saint Paul veut que les fidèles aient les mêmes sentimens, qu'ils tiennent le même langage (Philip. 2. 2.), et que chacun croie que les autres sont au-dessus de soi, de sorte qu'un esprit de vaine gloire ne rompe pas les liens de la charité, mais qu'ils vivent toujours unis en se prévenant mutuellement par des marques d'estime. Il nous dit ailleurs : *Soyez assujettis les uns aux autres par la charité ; car la loi est renfermée dans ce seul précepte : Vous aimerez le prochain comme vous-même* (Gal. 5. 13 et 14.).

Celui qui aime prend plus de plaisir à obéir qu'à commander, il préfère donner à recevoir, il est plus jaloux d'être le créancier de son ami que d'être son débiteur, il veut l'obliger sans paroître l'obliger; et quoiqu'il le prévienne par un bienfait, il veut faire croire qu'il ne fait que lui rendre ce qu'il en a reçu. Peut-être que plusieurs d'entre vous ne comprennent pas ce langage; je vais m'expliquer par un exemple. Un Dieu bon vouloit nous donner son propre Fils; mais afin de paroître nous payer une dette plutôt que nous accorder une grace, son infinie bonté commanda à Abraham de lui donner son fils, afin que, donnant lui-même le sien, il parût simplement reconnoître un sacrifice. Quoi que je fasse pour me rendre intelligible, vous devez me trouver étrange. C'est, sans doute, que je parle d'une vertu qui habite maintenant le ciel. Comme donc si je vous parlois d'une plante qui naît dans les Indes, et que vous n'auriez jamais vue, je ne pourrois vous la faire connoître, quoi que je vous en disse: de même, ce seroit en vain que je vous parlerois à présent de la charité, de cette plante spirituelle qui croît dans les cieux, mais que nous pouvons faire naître dans nos cœurs. C'est pour cette raison qu'on nous ordonne de dire à notre Père céleste: *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel* (Matth. 6. 10.).

Ne croyons donc pas qu'il nous soit impossible d'acquérir la charité. Nous pouvons, si nous le voulons, pratiquer toutes les vertus, puisque nous sommes gouvernés par le libre arbitre, et non par une nécessité aveugle, comme le pensent quelques-uns;

puisque nos vertus ou nos vices dépendent de la force ou de la foiblesse de notre volonté. C'est pour cela que Dieu nous a promis son royaume et nous a menacés d'un supplice éternel ; ce qu'il n'auroit pas fait si nous étions enchaînés par la nécessité, puisque la récompense et la peine supposent des actions faites volontairement. Dieu ne nous auroit donné ni précepte ni conseil, si nous étions liés par les chaînes du destin ; mais comme nous sommes libres et maîtres de notre volonté, comme notre vigilance ou notre négligence nous rend bons ou méchans, c'est pour cela qu'il nous a préparé des remèdes, qu'il nous corrige et nous instruit par l'attente de son royaume et par la crainte d'un supplice éternel. Nous prouvons nous-mêmes par notre conduite que ce n'est ni le destin, ni la fortune, ni le sort, ni le cours des astres qui nous gouverne. Si tout ce qui arrive dépend de ces causes, et non de la volonté de l'homme, pourquoi punissez-vous un esclave qui a volé ? pourquoi traînez-vous devant les tribunaux votre femme qui a commis un adultère ? pourquoi rougissez-vous lorsque vous faites une action indécente ? pourquoi ne pouvez-vous souffrir des paroles injurieuses qu'on vous adresse ? mais que si on vous donne les noms de débauché, de libertin, de fornicateur, et autres semblables, vous prenez cela pour un outrage. Si nos fautes ne viennent pas de notre volonté, ni ce que vous faites n'est un crime, ni ce qu'on vous dit n'est une injure. Mais ne point pardonner aux coupables, rougir lorsque vous faites mal, chercher à vous cacher, regarder comme des outrages les reproches qu'on

vous adresse, c'est reconnoître vous-mêmes que nous ne sommes pas entraînés par une nécessité aveugle, mais conduits par une volonté libre. Nous pardonnons à ceux qui sont assujettis à la nécessité, et si un frénétique nous frappe ou déchire notre robe, loin de nous en venger, nous avons pitié de lui et nous lui pardonnons. Pourquoi? c'est qu'il a agi non par une impulsion libre et volontaire, mais par la violence du mal qui le nécessite. Si donc les autres fautes venoient aussi de la nécessité du destin, nous les pardonnerions de même; mais comme nous savons qu'elles ne viennent pas de la nécessité : voilà pourquoi les maîtres ne pardonnent pas à leurs esclaves, ni les hommes à leurs femmes, ni les femmes à leurs époux, ni les pères à leurs enfans, ni les instituteurs à leurs élèves, ni les princes à leurs sujets; voilà pourquoi nous recherchons les crimes avec soin, et les punissons avec sévérité; voilà pourquoi nous recourons aux tribunaux, nous employons les punitions corporelles, les corrections verbales; en un mot, nous ne négligeons rien pour faire renoncer les hommes à leurs vices. Si nous nous faisons un devoir de donner des maîtres à nos enfans, de les envoyer aux écoles, de les effrayer par des menaces, de leur infliger des châtimens, si nous usons de ces moyens et de beaucoup d'autres, c'est, sans doute, pour qu'ils deviennent bons. Mais qu'est-il besoin de tant de peines et de fatigues pour pratiquer la vertu? S'il est marqué dans les destins qu'on homme sera vertueux, qu'il dorme ou qu'il veille il sera toujours vertueux; ou plutôt on ne peut pas l'appeler vertueux, puis-

qu'il l'est par nécessité. Qu'est-il besoin de peines et de fatigues pour éviter le vice? S'il est marqué dans les destins qu'un homme sera vicieux, quelque peine qu'il se donne il sera toujours vicieux ; ou plutôt on ne peut pas l'appeler vicieux, puisqu'il est entraîné dans le vice par la nécessité. Et comme nous ne traiterons pas d'insolent un frénétique (car je me sers encore du même exemple), quoiqu'il nous injurie et qu'il nous frappe, parce que, sans doute, ce n'est pas à lui, mais au mal qui le tourmente, que nous attribuons les injures dont il nous accable: de même nous n'appellerons pas vicieux ou vertueux celui qui est entraîné par le destin dans le vice ou dans la vertu. La fatalité une fois admise, tout sera bouleversé dans ce monde: il n'y aura plus ni vertu, ni vice, ni loi, ni art, rien en un mot. Pourquoi, lorsque nous sommes malades, nous donner tant de mouvemens, prodiguer l'or, appeler des médecins, prendre des remèdes, réprimer notre appétit, nous imposer le régime le plus rigoureux, si la santé et la maladie dépendent de la destinée? les dépenses d'argent, les visites des médecins, l'exactitude du régime, tout est inutile. Mais notre conduite dans la maladie et dans d'autres circonstances, prouve qu'aucune de ces précautions n'est superflue. La fable du destin est donc anéantie, s'il est vrai, je le répète, que nous ne sommes pas entraînés par une nécessité aveugle, mais conduits par une volonté libre.

Convaincus de cette vérité, sur laquelle nous pourrions nous étendre davantage, mais qui est suffisamment démontrée pour des personnes raison-

nables, fuyons le vice, attachons-nous à la vertu, et prouvons par le fait même que nous sommes libres de faire ce que notre raison approuve, de peur que nous ne soyons confondus dans ce jour où toutes les actions des mortels seront révélées; *car nous devons tous comparoître*, dit saint Paul, *devant le tribunal de Jésus-Christ*, *afin de recevoir chacun la récompense de ce que nous aurons fait de bien ou de mal* (2. Cor. 5. 10.). Représentons-nous cette journée redoutable, croyons que le souverain Juge est déjà présent, qu'il siége sur son tribunal, et que toutes les actions des hommes mises au grand jour vont lui être présentées. Je le répète, nous paroîtrons devant le Juge suprême, et toutes nos œuvres seront dévoilées. Cette seule pensée, mes frères, ne vous fait-elle pas rougir, ne vous fait-elle pas frémir? Lorsque nous avons commis quelque action honteuse que nous cachons, n'aimerions-nous pas mieux souvent subir la mort que de permettre qu'elle vînt à la connoissance de ceux de nos amis pour lesquels nous avons le plus de respect. Quels seront donc nos sentimens, lorsque nos péchés seront dévoilés à la face de tous les anges et de tous les hommes, et que nous serons montrés à nous-mêmes? *Je te convaincrai*, dit l'Ecriture, *et je te présenterai tes fautes à toi-même* (Ps. 49. 21.). Que si maintenant, où le mal est encore éloigné, où nous ne le voyons encore qu'en supposition, seulement en peinture, nous sommes tellement persécutés par les remords de notre conscience, que ferons-nous lorsque le jour des vengeances sera venu, lorsque tous les habitans

du monde, lorsque les anges, les archanges, les principautés et les puissances seront assemblées, lorsque les trompettes feront retentir l'air de toute part, que les justes seront enlevés sur les nuées du ciel, tandis que les pécheurs seront dans les larmes et les gémissemens ; quelle sera la crainte de ceux qui demeureront sur la terre ? *car de deux personnes qui seront dans un champ*, dit l'Evangile, *l'une sera prise, et l'autre laissée* (Matth. 24. 40.). Quel sera leur désespoir lorsqu'ils verront les saints enlevés avec honneur, tandis qu'ils se verront laissés avec honte ? Il n'est point, croyez-moi, il n'est point de paroles qui puissent exprimer les sentimens de leur ame. Avez-vous jamais vu des criminels conduits à la mort? quelle est, croyez-vous, leur consternation et leur abattement lorsqu'on les traîne au supplice ? que ne feroient-ils pas pour se délivrer de cette situation affreuse? J'ai entendu dire à plusieurs de ceux qui, après avoir été livrés entre les mains des bourreaux, avoient obtenu leur grace, que leur ame étoit si troublée, si étonnée, qu'ils ne distinguoient pas même les hommes qui les regardoient. Et que parlé-je des malheureux patiens ? Parmi toute cette troupe de peuple dont plusieurs ne les connoissoient pas, si on étoit entré dans le cœur de chaque particulier, on n'en auroit trouvé aucun assez dur et assez insensible, assez ferme et assez résolu, pour n'être pas saisi d'une tristesse et d'une frayeur extrême. Mais si le supplice de gens inconnus nous touche si sensiblement, quelle sera notre disposition, lorsque nous serons livrés nous-mêmes à des tourmens

beaucoup plus horribles, lorsque nous nous verrons privés de délices ineffables, condamnés à des supplices éternels ? Quand même il n'y auroit point d'enfer, ne seroit-ce pas une très grande peine que de perdre pour jamais le bonheur et la gloire réservés aux justes ? Que si maintenant, lorsque le prince fait son entrée, la plupart des spectateurs, réfléchissant sur leur indigence, goûtent moins de plaisir à la vue de ce magnifique spectacle, qu'ils n'éprouvent de chagrin de ne pas faire partie du cortége de l'empereur, d'être éloignés de sa personne, qu'arrivera-t-il alors ? Croyez-vous que ce soit une punition médiocre de n'être pas enrôlé dans le chœur des bienheureux, d'être exclus de cette assemblée illustre, de n'avoir aucune part à une gloire ineffable, à une félicité infinie? Si vous ajoutez à ce malheur d'affreuses ténèbres, le grincement de dents, des liens indissolubles, des flammes inextinguibles, le ver immortel, l'affliction, la tristesse, des langues consumées par une soif ardente comme celle du mauvais riche, un abandon total, des pleurs et des gémissemens sans consolation, des plaintes que personne n'écoute, quelle idée aurons-nous de ceux qui seront accablés de tous ces maux ? pouvons-nous rien concevoir de plus misérable, de plus digne de toute compassion ? Lorsque nous entrons dans une prison où des malheureux, chargés de fers, sont enfermés dans de sombres cachots, nous sommes émus, nous frémissons, nous sommes résolus de faire tout ce qui est en nous pour ne nous voir jamais réduits à un état aussi horrible. Mais lorsque nous serons conduits dans les abymes éternels, que penserons-

nous, que ferons-nous ? Là nous serons enchaînés non par des liens de fer, mais par des feux qui ne s'éteindront jamais ; nous n'aurons nulle espérance d'adoucir les exécuteurs de la justice divine, parce que ce ne seront pas nos semblables qui nous tourmenteront, mais des démons cruels et impitoyables, que nous n'oserons regarder en face, qui feront leurs plaisirs de nos maux et de nos souffrances. Nous ne verrons personne nous apporter quelque argent, quelques nourritures, ou des paroles de consolation. La pitié sera ignorée dans ce séjour. Quand Noé, quand Job, quand Daniel, verroient leurs propres enfans livrés aux supplices, ils n'oseroient leur tendre la main, ni leur donner le moindre secours. Toute affection naturelle sera alors étouffée. Comme des pères justes ont quelquefois des enfans vicieux, et que des enfans vertueux sont nés quelquefois de parens pervers, parce que les vices sont l'ouvrage de la volonté et non de la nature, que fait un Dieu juste ? Pour que la joie des saints soit pure, et que la compassion ne vienne pas troubler leur félicité, loin de permettre que ce sentiment trouve entrée dans leur ame, il veut qu'ils soient animés d'une sainte indignation pour l'intérêt de leur maître contre leurs propres entrailles. Et certes si dès ici-bas des pères, voyant leurs enfans plongés dans le désordre, les privent de leur héritage et les retranchent de leur famille, à plus forte raison la même chose aura-t-elle lieu dans le dernier jugement. Que ceux donc qui auront fait le mal, ne s'attendent pas à être bien traités quand tous leurs ancêtres auroient été justes ; *car chacun recevra le*

salaire des bonnes ou des mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il étoit revêtu de son corps.

Méditons ces terribles vérités, et devenons plus sages. Si vous brûlez d'une passion illicite, représentez-vous le feu préparé pour le supplice des pécheurs; et une flamme criminelle ne tardera pas à s'éteindre. Etes-vous tenté de prononcer des paroles obscènes, pensez au grincement de dents; et cette crainte sera un frein pour votre bouche. Etes-vous disposé à ravir le bien d'autrui, écoutez ces paroles du souverain Juge : *Liez-lui les pieds et les mains, jetez-le dans les ténèbres extérieures* (Matth. 22. 13.); et vous renoncerez bientôt à votre projet. Etes-vous cruel et impitoyable, rappelez-vous ces vierges qui, ayant laissé éteindre leurs lampes parce qu'elles manquoient d'huile, ne furent pas admises dans la chambre de l'époux; et vous deviendrez aussitôt humain et miséricordieux. Si vous désirez de vivre dans la bonne chère et dans les délices, considérez ce riche qui demande, sans pouvoir l'obtenir, qu'on lui envoie Lazare pour rafraîchir d'une goutte d'eau sa langue ardente; et vous serez guéri à l'instant de cette passion. Nous nous corrigerons de la même manière de tous nos autres défauts; car Dieu ne nous a rien commandé de difficile et de pénible. Que si nous trouvons de la difficulté à obéir, cela ne vient que de notre négligence; et comme la ferveur dans le bien nous rend faciles et légers les préceptes qui paroissent les plus difficiles et les plus pesans, ainsi la négligence nous fait regarder comme impossibles ceux qui sont les plus aisés. Pesons sur toutes ces considérations, et ne

croyons pas qu'on puisse trouver le bonheur dans la bonne chère et dans les délices, puisqu'on n'en retire d'autre fruit qu'un embonpoint incommode et de fréquentes indispositions en ce monde, et en l'autre un ver et des feux qui tourmenteront sans cesse. N'envions pas les richesses des ravisseurs du bien d'autrui, puisque leur partage ici-bas sont des soucis et des travaux, et hors de ce monde des ténèbres extérieures et des chaînes indissolubles. N'admirons pas les hommes avides d'une vaine gloire, ces hommes qui, pendant leur vie, ne trouvent que la servitude et un vide affreux, et après leur mort un supplice et des flammes éternelles. Si nous nous entretenons continuellement de ces vérités, et que nous les présentions toujours à nos injustes convoitises, on nous verra bientôt fuir le vice, pratiquer la vertu, éteindre dans nos cœurs l'amour des choses présentes, et y allumer le désir des biens futurs.

Eh! qu'y a-t-il de solide et de rare dans le monde? qu'y trouverons-nous qui puisse nous y attacher si fort? n'est-ce pas un cercle perpétuel, un retour fatigant des mêmes objets? la nuit et le jour, et puis le jour et la nuit; l'hiver et l'été, et puis l'été et l'hiver: que trouvons-nous de plus? Allumons donc, je le répète, allumons en nous le désir des biens futurs; soupirons après cette gloire immense que Dieu réserve aux justes, et qui est au-dessus de toutes nos paroles. Leurs corps après la résurrection seront incorruptibles; ils seront glorifiés, et régneront avec Jésus-Christ. Nous allons juger, par ce que je vais dire, combien cet avantage est consi-

dérable; ou plutôt il n'y a pas de discours qui puisse le représenter fidèlement. Mais pour vous en donner une idée imparfaite, je tâcherai d'élever vos pensées à la connoissance des biens du ciel par l'image de ceux de la terre. Dites-moi, je vous prie, si l'on promettoit à un vieillard, accablé du poids des ans et de l'indigence, de lui donner, avec la fleur de la jeunesse, une beauté, une vigueur, une santé parfaite, et outre cela de le faire régner pendant mille ans sur tous les peuples dans une paix profonde, que ne feroit pas, que n'endureroit pas cet homme, pour obtenir la jouissance de ce bonheur? Eh bien! Jésus-Christ nous promet de beaucoup plus grands avantages; car il n'y a pas autant de disproportion entre la jeunesse et la vieillesse qu'entre l'incorruptibilité et la corruption, ni entre la royauté et la pauvreté qu'entre la gloire présente et la gloire future; mais l'une diffère autant de l'autre que le songe de la réalité. Ou plutôt je n'ai encore rien dit, puisque la parole ne peut exprimer la différence des biens présens d'avec les biens à venir: ni pour le temps; car pourroit-on comparer une vie de quelques momens avec celle qui n'aura jamais de fin; ni pour la paix, qui diffère autant de la paix du ciel que la paix diffère de la guerre. Quant à l'incorruptibilité, elle est à la corruption ce qu'un diamant de grand prix est à une vile boue. Je vais plus loin et je prétends que, quand je comparerois la beauté des corps bienheureux aux rayons du soleil et à la splendeur de l'éclair, je n'aurois encore rien dit qui réponde à l'éclat dont les saints brilleront dans le ciel. Ne devriez-vous pas sacri-

fier, pour obtenir ces avantages, vos richesses, votre corps, et même plusieurs vies? Si on vous introduisoit dans le palais du prince, et qu'on vous permît de l'entretenir à la face de toute sa cour, de manger à sa table, de vivre dans sa société, vous vous regarderiez comme le plus heureux des mortels, et lorsque vous devez être transporté dans les cieux, approcher du Roi de l'univers, briller à l'égal des anges, jouir d'une gloire ineffable, vous balancez à faire le sacrifice de viles richesses, vous qui devriez triompher et tressaillir de joie, fallût-il même vous dépouiller de la vie! Pour obtenir une charge qui vous fournisse le moyen de vous enrichir injustement (car c'est là tout l'avantage que j'y trouve pour vous), vous dépensez votre bien, vous empruntez celui de vos amis, vous ne feriez pas même difficulté d'engager votre femme et vos enfans; et lorsqu'il s'agit de gagner le royaume des cieux, dont vous ne serez jamais dépossédé, vous hésitez, vous balancez, vous craignez de toucher à vos trésors; vous ne faites pas attention que si les parties du ciel que nous pouvons apercevoir sont si magnifiques et si brillantes, celles qui se dérobent à votre vue et les cieux des cieux sont bien autre chose! Mais puisque nous ne pouvons les voir des yeux du corps, transportez-vous par la pensée au-dessus du ciel que nous voyons, contemplez en idée le ciel supérieur, cette hauteur immense, cette lumière inaccessible, la troupe des anges, l'armée des archanges, et toutes les puissances spirituelles. Au spectacle du prince qui se montre à nos regards, accompagné d'un nombreux et brillant cortége,

monté sur un char superbe, revêtu de la poupre, et le front ceint du diadême, opposez-en un autre. Représentez-vous ce jour redoutable auquel le Fils unique du Très-Haut, escorté de toute la pompe de la cour céleste et de tout l'appareil de sa justice, viendra pour juger tous les peuples de l'univers. Alors la consternation sera si grande, si générale, que les anges mêmes seront dans la frayeur : *Les puissances des cieux*, dit l'Evangile, *seront ébranlées* (Matth. 24. 29.). Alors la terre s'ouvrant de toute part, tous les hommes qui ont existé depuis Adam jusqu'à ce jour sortiront de leurs tombeaux pour être conduits devant le trône du Roi suprême dont la splendeur ineffable éclipsera les rayons du soleil et de la lune. Mais hélas ! telle est notre extrême insensibilité, qu'encore que nous soyons appelés à des biens éternels, nous ne soupirons qu'après les biens présens, sans penser à la malice du démon, qui nous donne des objets vils pour nous en ôter de précieux, qui nous présente de la boue pour nous ravir le ciel, qui nous offre des ombres pour nous enlever la vérité, qui nous amuse des songes de la nuit (car toutes les richesses présentes ne doivent être regardées que comme des songes), afin que quand le jour sera venu, il nous rende les plus pauvres, les plus misérables des hommes. Instruits des ruses de cet esprit impur, évitons ses artifices, mes très chers frères, craignons de partager sa condamnation, et que le Juge suprême ne nous dise : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges* (Matth. 25. 41.).

Mais, direz-vous, un Dieu plein de miséricorde ne traitera pas les hommes avec tant de sévérité. — C'est donc en vain que l'Ecriture parle de ses vengeances. — Non, mais c'est pour nous menacer et nous corriger par la crainte. — Si donc nous ne nous corrigeons pas, si nous persistons dans le crime, nous ne serons pas punis! les bons ne seront donc pas récompensés! — Ils seront récompensés, direz-vous, parce qu'il convient à la miséricorde divine de faire aux hommes plus de bien qu'ils n'en méritent. — O malice extrême du démon! ô bonté cruelle! ne voyez-vous pas que ce raisonnement vient de l'ennemi de vos ames, qui vous rend un service funeste, qui cherche à vous jeter dans le relâchement? Comme il sait que la crainte de la punition est un frein qui arrête l'impétuosité de nos passions criminelles, il fait tous ses efforts, il emploie toutes ses ruses pour l'arracher de nos cœurs, afin que nous nous livrions sans réserve à toute sorte d'excès. Comment donc pourrons-nous le confondre? Si nous voulons convaincre nos adversaires par la sainte Ecriture, ils diront qu'elle ne fait que menacer. C'est une réponse impie, mais qui ne pourroit être alléguée que pour les peines futures, et non pour celles qui ont déjà eu leur accomplissement. Faisons-leur donc cette demande : Vous avez entendu parler de ce déluge horrible qui a détruit tous les hommes; l'annonce qui en a eté faite, n'étoit-elle qu'une menace qui n'a eu aucune exécution? les montagnes de l'Arménie, où l'arche s'arrêta, ne rendent-elles pas témoignage à la vérité du déluge? n'y conserve-t-on pas des restes de ce

premier vaisseau, comme un monument de la vengeance divine? Pendant les cent années, où le juste construisoit l'arche, où il préparoit les bois, où il avertissoit les hommes, personne ne le croyoit, et plusieurs tenoient alors le langage que vous tenez aujourd'hui. Mais parce qu'ils ne craignirent pas ses menaces, ils éprouvèrent enfin le terrible châtiment dont il les avoit menacés. Eh! si le Seigneur a puni de cette manière les premiers hommes, ne nous punira-t-il pas avec beaucoup plus de rigueur, nous qui sommes infiniment plus coupables? Ce sont leurs mariages criminels qui ont attiré sur eux la colère du Très-Haut: *Les fils de Dieu*, dit la Genèse, *se marièrent aux filles des hommes* (Gen. 6. 2.); au lieu que maintenant il n'est point de crimes que nous ne nous permettions.

Mais examinons, si vous voulez, les autres supplices dont parle l'Écriture, afin que les anciens châtimens soient pour vous un gage des punitions à venir. Je pense que plusieurs d'entre vous ont voyagé dans la Palestine; et ainsi vous pouvez être témoins de la vérité de ce que je vais dire. Au-dessus d'Ascalon et de Gaza, vers l'embouchure du Jourdain, étoit jadis un grand pays très fertile, dont la beauté égaloit celle du Paradis terrestre (*Lot aperçut*, dit la Genèse, *sur les bords du Jourdain, un grand pays qui étoit arrosé comme le paradis du Seigneur*, Gen. 13. 10.); mais aujourd'hui ce pays est plus désert et plus stérile que les déserts les plus affreux. Il est vrai qu'il y reste encore quelques arbres qui portent des fruits; mais ces fruits sont des marques sensibles de la colère divine. On

y voit des grenades qui ont une belle apparence, qui font espérer au voyageur un agréable rafraîchissement; mais quand il les a cueillies et qu'il vient à les ouvrir, il les trouve pleines de cendre et de poussière (1). Il en est de même de la terre, des pierres, de l'air même : tout est brûlé, tout est réduit en cendres, tout offre des marques de la sévérité d'un Dieu qui a voulu nous fournir comme une espèce d'essai et une preuve frappante des punitions à venir. Après cela, dira-t-on que ses menaces sont sans effet, que ce n'est qu'un vain bruit de paroles ? Que ceux qui ne croient pas l'enfer, se représentent Sodôme, qu'ils pensent à Gomorrhe, qu'ils fassent réflexion sur la vengeance que Dieu a exercée sur ces villes criminelles, et dont il reste encore des traces. C'est ce que prouve la divine Ecriture, lorsque parlant de la sagesse, elle dit : *C'est elle qui délivra le juste, lorsqu'il fuyoit du milieu des méchans, qui périrent par le feu tombé sur les cinq villes; ces villes, dont la corruption est attestée par cette terre qui fume encore, qui est demeurée toute déserte, et où les arbres portent des fruits qui n'ont qu'une vaine apparence de maturité* (Sag. 10, 6 et 7.) (2). Mais il est à

(1) Le fait que rapporte saint Jean Chrysostôme est aussi rapporté par l'historien Josèphe. Mais ils s'appuient l'un et l'autre d'une tradition qui n'est pas établie sur d'assez bons fondemens. Le raisonnement de l'orateur subsiste toujours, parce que la punition des habitans de Sodôme étoit certaine, quoique la circonstance qu'il rapporte ici soit douteuse, ou du moins exagérée.

(2) Les dernières paroles de ce passage ne peuvent fonder la tradition dont s'appuyoit saint Jean Chrysostôme, quoiqu'elles aient pu y donner occasion.

propos de montrer pour quelle raison ils ont subi un si horrible châtiment. Ils s'étoient livrés à un seul péché abominable, à des amours contre nature; et c'est pour cela qu'ils furent consumés par une pluie de feu. Il se commet aujourd'hui une infinité de crimes aussi atroces, et plus atroces encore, et toutefois on ne voit pas des embrasemens pareils. Pourquoi cela ? c'est qu'il se prépare un autre feu qui ne s'éteindra jamais. Car, seroit-il possible que le Seigneur qui a infligé à un seul péché, une punition si éclatante, sans que ni l'intercession d'Abraham, ni le séjour de Lot dans Sodôme, aient pu désarmer sa colère; seroit-il possible qu'il nous épargnât, nous qui sommes coupables de tant de crimes ? Cela ne sera pas, non cela ne sera pas.

Mais ne nous arrêtons point à ces exemples, produisons encore d'autres hommes qui ont été punis ici-bas, afin d'établir, par plusieurs preuves, la vérité de ce que nous avançons. Il n'est personne de vous qui n'ait entendu parler de Pharaon, roi d'Egypte, il n'est personne de vous qui ne sache la punition qui lui fut infligée; vous savez comment ce prince, ses chariots, ses chevaux et toute son armée, furent ensevelis dans les eaux de la mer rouge. Et si vous voulez connoître comment Dieu a puni les crimes des juifs, écoutez saint Paul, qui dit : *Ne commettons point de fornications, comme quelques-uns d'eux commirent ce crime, pour lequel il y en eut ving-trois mille qui furent frappés de mort en un seul jour. Ne murmurons point, comme murmurèrent quelques-uns d'eux, qui furent frappés de mort par l'ange exterminateur. Ne tentons point*

le Seigneur, comme le tentèrent quelques-uns d'eux qui furent tués par les serpens (1. Cor. 10. 8, 9 et 10.). Que si les juifs ont été punis si grièvement de leurs fautes, quelle peine n'aurons-nous pas nous-mêmes à subir? Plus notre condamnation est retardée, plus nous avons sujet de craindre, puisque, si Dieu nous épargne, ce n'est pas pour nous exempter de tout châtiment, mais pour nous en faire subir de plus rigoureux, si nous ne changeons point.

Voulez-vous savoir tous les autres maux que les juifs ont eus à souffrir dans la Palestine, de la part des Babyloniens, des Assyriens, des Macédoniens, les pestes, les guerres, les famines dont ils ont été affligés, leur dernière captivité sous l'empire de Vespasien et de Tite, lisez l'Histoire de Josèphe, et vous apprendrez combien leurs calamités furent déplorables. Sans parler du reste, l'extrémité de la famine les obligea de se nourrir de leurs ceintures, de leurs chaussures, des objets les plus vils et les plus sales : *La nécessité*, dit l'historien, *força leur bouche à dévorer tout* (Josèphe, *Guerre des Juifs*, t. 2, l. 6, chap. 3, p. 581, édit. d'Havercamp.), jusqu'à ce qu'enfin ils furent réduits à manger leurs propres enfans. Puis donc, je le répète, que les juifs ont subi des punitions si rigoureuses, comment échapperions-nous à la peine, nous qui sommes plus coupables? S'ils ont été punis alors, pourquoi ne le sommes-nous pas maintenant? n'est-il pas clair que c'est parce que le châtiment de nos fautes est réservé au siècle futur?

Pour achever d'établir la vérité d'un enfer, examinons ce qui se passe dans cette vie. S'il est vrai

que Dieu soit juste, et qu'il n'ait point d'égard aux personnes, pourquoi les uns sont-ils punis ici-bas, et les autres ne le sont-ils point? pourquoi, parmi les adultères, les uns subissent-ils la punition, et les autres meurent-ils sans l'avoir subie? Que de voleurs, de brigands, de ravisseurs du bien d'autrui, échappent à la peine! s'il n'y a pas d'enfer, où recevront-ils leur châtiment?

Ceux qui doutent de l'existence d'un enfer, sont-ils à présent convaincus que tout ce qu'on en dit n'est pas une fable? Cette doctrine est si constante, que les philosophes et les poètes païens eux-mêmes, ont parlé des peines et des récompenses d'une vie future. Si, préoccupés de pensées charnelles, et altérant ce qu'ils ont appris de nous, ils n'ont pu s'exprimer selon la vérité, ils se sont fait néanmoins une idée, quoique imparfaite, d'un jugement à venir. Ils nous décrivent certains fleuves, auxquels ils donnent les noms de Styx, de Cocyte, de Pyriphlégéthon, et un abyme qu'ils nomment Tartare, lequel est autant éloigné de la terre, que la terre est éloignée du ciel. Ils nous représentent plusieurs sortes de tourmens, et ils ajoutent qu'il y a des champs élysiens, des îles fortunées, des prairies émaillées de fleurs d'une odeur suave, et rafraîchies par de doux zéphyrs. Ils disent que les habitans de ce bienheureux séjour, vêtus de robes blanches, sont continuellement occupés à célébrer des danses et à chanter des hymnes; en un mot, ils croient qu'au sortir de ce monde, les bons et les méchans trouvent le salaire de leurs actions.

Soyons donc convaincus qu'il existe un enfer, afin

de n'y point tomber. Celui qui en doute se relâche, et celui qui se relâche y tombera nécessairement. Embrassons fermement cette doctrine salutaire, faisons-en le sujet de nos entretiens, et nous ne nous abandonnerons pas aisément au péché. De pareilles pensées et de pareils souvenirs, seront pour nos ames comme un remède amer qui pourra les purger de toute souillure. Servons-nous donc de ce remède, afin qu'étant purifiés, nous ayons l'avantage de contempler Dieu de la manière que les hommes peuvent le voir, et que nous jouissions des biens à venir, par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ : à lui soit la gloire dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DU DISCOURS SUR CE SUJET. QU'IL EST DANGEREUX ET POUR L'ORATEUR ET POUR L'AUDITEUR DE PARLER POUR PLAIRE.

SAINT JEAN CHRYSOSTÔME, dans une dernière instruction que nous n'avons pas, avoit parlé avec force, d'après saint Paul, contre ceux qui communient indignement; plusieurs de ceux qui l'écoutoient, effrayés par ses discours, étoient venus se plaindre à lui qu'il les éloignoit de la table sainte : il leur adresse ce discours pour les adoucir, pour se justifier lui-même, et leur apprendre qu'il n'est ni de leur intérêt ni du sien qu'il leur parle pour plaire. Il les adoucit en leur montrant que son instruction s'adressoit à lui-même, ainsi qu'à eux, et que c'est une preuve de la bonté du Seigneur de donner aux fidèles, pour maîtres, des hommes leurs semblables, sujets eux-mêmes à des foiblesses, et qui par conséquent puissent compatir aux foiblesses d'autrui. Il n'a point prétendu les écarter de la table sainte, mais plutôt les y attirer en les corrigeant par la crainte de la punition, en leur inspirant par là plus de confiance. On ne doit rien cacher à ceux qu'on instruit, parce que Dieu nous rend responsables de leur salut, parce qu'il nous redemandera leur sang. Que gagnent les auditeurs à ce qu'on leur cache des fautes qui existeront toujours, qui, au temps des vengeances, seront dévoilées à la face de l'univers? Puisqu'il faut s'affliger de ses péchés dans ce monde-ci ou dans l'autre, affligeons-nous-en ici-bas. L'orateur prouve par des exemples pris dans l'Ancien et le Nouveau Testament, qu'on ne doit jamais perdre de vue même les fautes pardonnées, que le souvenir en est utile, qu'on doit les confesser sans cesse dans l'amertume de son cœur à Dieu dont la bonté est infinie, qui ne cherche pas notre perte, qui ne désire que notre salut.

DISCOURS

SUR CE SUJET, QU'IL EST DANGEREUX POUR L'ORATEUR ET POUR L'AUDITEUR DE PARLER POUR PLAIRE.

Bén. tom. 2, p. 658; Fr. D. t. 5, p. 674; Sav. t. 8, p. 93.

Nous vous avons suffisamment repris dans la dernière assemblée ; nous vous avons fait une blessure profonde, sur laquelle il faut appliquer, en ce jour, des remèdes plus doux. Le meilleur procédé dans la médecine, est de ne pas se contenter de couper au vif, mais de bander les plaies : la meilleure manière d'instruire, est de ne pas se contenter de reprendre, mais d'exhorter et de consoler. C'est l'avis que donne saint Paul : *Blâmez*, dit-il, *reprenez*, *exhortez*, (2. Tim. 4. 2.). Exhorte-t-on sans cesse, les auditeurs se relâchent ; se borne-t-on à reprendre, ils s'irritent; et comme ils ne peuvent supporter des réprimandes continuelles, ils refusent d'entendre : d'où il résulte que les instructions doivent être variées. Puis donc que nous avons pu vous piquer et vous choquer dans l'assemblée précédente, il faut aujourd'hui une instruction plus douce, il faut répandre la douceur des paroles, comme une espèce d'huile, sur les blessures qu'ont pu faire les réprimandes.

Nous vous avons lu, dans notre dernière instruction,

le précepte de saint Paul, touchant la participation aux mystères, précepte qui s'adresse à tous les fidèles. Et quel étoit ce précepte? Rien n'empêche que nous ne vous le remettions sous les yeux : *Que chacun s'éprouve soi-même, et qu'il mange ainsi de ce pain, et qu'il boive de ce calice* (1. Cor. 11. 28.). Les initiés sont instruits de ce que nous disons, ils savent ce que nous entendons par le pain et par le calice : *Car quiconque*, dit l'apôtre, *mange de ce pain et boit de ce calice indignement, sera coupable du corps et du sang de Jésus-Christ.* En vous rappelant le précepte, nous vous avons expliqué le sens des paroles : nous vous avons dit ce que c'est qu'*être coupable du corps et du sang du Seigneur;* nous avons montré que celui qui est coupable de cette profanation, subira la même peine que ceux qui ont crucifié Jésus-Christ. Ceux qui ont crucifié Jésus-Christ étoient coupables de son sang; ceux qui participent indignement aux mystères, le sont aussi. Voilà ce qu'il faut entendre par ces mots : *sera coupable du corps et du sang du Seigneur.* Les reproches vous ont paru trop durs et la menace trop forte. Nous avons confirmé les paroles de l'apôtre, par un exemple qui avoit beaucoup de rapport à la question. Déchirer la pourpre impériale, disois-je, ou la souiller de boue, est un égal outrage pour le prince qui en est revêtu : de même ici, détruire le corps du Seigneur, ou le recevoir dans une ame impure, c'est outrager également le Roi suprême. Les juifs ont déchiré le corps de Jésus-Christ sur la croix, ceux qui le reçoivent dans une ame impure, le souillent; les délits sont différens, l'outrage est le même.

Plusieurs ont été troublés, ont été vivement émus par cette comparaison. Ceux qui m'écoutoient, et moi-même qui parlois, nous étions singulièrement frappés; car l'instruction doit s'adresser, et les remèdes doivent s'appliquer à tous, puisque la blessure s'étend à tous.

C'est un effet de la bonté divine, que l'orateur et les auditeurs participent à la même nature, qu'ils soient soumis aux mêmes lois, et qu'ils soient également coupables lorsqu'ils les violent. Et pourquoi Dieu a-t-il ainsi disposé les choses ? c'est afin que l'orateur reprenne avec modération, qu'il soit indulgent pour les pécheurs, que se rappelant sa propre foiblesse, il ne se permette pas de trop durs reproches. Dieu n'a pas envoyé du ciel, des anges pour instruire les hommes, de crainte que par le sentiment de leur propre excellence, et par l'ignorance de la foiblesse humaine, ils ne nous reprennent sans ménagement; mais il nous a donné des hommes mortels pour maîtres et pour prêtres, des hommes revêtus de foiblesse, afin que cette considération, jointe à celle que l'orateur et les auditeurs sont soumis aux mêmes lois, soit un frein pour la langue de celui qui parle, l'empêche de passer les bornes dans ses réprimandes. L'auteur lui-même du précepte dont nous avons parlé plus haut, Paul, confirme cette vérité, et produit la même raison que nous: *Tout pontife*, dit-il, *pris d'entre les hommes*, *est établi pour les hommes*, *afin qu'il puisse être touché de compassion pour ceux qui pèchent par ignorance*... Pourquoi cela ? *parce qu'il est lui-même environné de foiblesse* (Héb. 5. 1 et 2.). Vous voyez que la

foiblesse est un motif de compassion et que la participation à la même nature ne permet pas à un homme, quelque animé qu'il puisse être, de passer les bornes en reprenant son semblable.

Et pour quel motif vous ai-je fait ces réflexions? c'est afin que vous ne me disiez pas : Vous n'avez aucune faute à vous reprocher, vous êtes à l'abri de la peine que cause les réprimandes ; c'est pour cela que vous nous attaquez plus librement, que vous nous faites une blessure plus profonde. Je sens, mes frères, je sens le premier la peine que vous ressentez, parce que je suis moi-même sujet à commettre des fautes. *Nous méritons tous d'être repris*, dit l'Ecriture (Eccl. 6. 8.). *Personne ne peut se glorifier d'être sans tache* (Prov. 20. 9.). Ce n'est donc point parce que je raisonne sur les maux d'autrui, ni par une sorte de dureté, mais par l'effet d'une affection particulière, que je vous ai fait des réprimandes. Dans les traitemens du corps, celui qui coupe dans le vif, ne sent pas la douleur de l'opération, le malheureux que l'on opère, est le seul qui soit déchiré par des douleurs aiguës. Il n'en est pas ainsi du traitement des ames, à moins que je ne me trompe en jugeant des autres par moi-même : celui qui parle est le premier qui sent la peine, lorsqu'il reprend les autres. Non, nous ne sommes pas aussi affectés lorsque nous sommes repris nous-mêmes, que lorsque nous reprenons nos frères des fautes auxquelles nous sommes sujets. La conscience de l'orateur lui fait aussitôt sentir ses remords : l'idée qu'il déshonore la dignité de son ministère, en commettant les mêmes fautes que ceux qu'il instruit, et en

s'exposant aux mêmes reproches, cette idée lui cause la douleur la plus vive.

Et ce n'est pas sans raison que je déplore nos foiblesses ; mais comme plusieurs, effrayés par la force de nos discours, sont venus nous trouver au sortir de ce temple, se sont plaints à nous amèrement : Vous nous éloignez, disoient-ils, de la table sainte, vous nous écartez de la participation aux mystères. Je me vois forcé de répondre à leurs plaintes, afin de leur apprendre que, par mes reproches, je les appelle plutôt que je ne les éloigne, je les invite plutôt que je ne les écarte. Oui, la crainte de la punition, qui tombe et qui s'arrête sur la conscience du coupable, comme le feu sur la cire, dissout les péchés et les fait évanouir, rend à l'ame sa pureté et son éclat, et nous inspire une plus grande confiance, de laquelle confiance doit naître une plus grande ardeur pour participer sans cesse aux mystères ineffables et redoutables. Et comme en donnant des remèdes amers à ceux qui éprouvent des dégoûts, on purge leurs mauvaises humeurs, on leur rend l'appétit qu'ils avoient perdu, on leur fait saisir avec plus de satisfaction les alimens accoutumés : de même en purgeant les mauvaises affections de l'ame par des reproches amers, et en la déchargeant du poids de ses péchés, on fait respirer la conscience, on lui fait goûter, avec plus de délices, le corps du Fils de Dieu. Loin donc de se plaindre de la rigueur de mes discours, on doit m'en louer et m'en savoir gré. Que si quelques chrétiens foibles ne sont pas satisfaits de ma justification, je leur dirai que ce ne sont pas mes préceptes que je leur explique, mais que je leur lis les

Écritures venues du ciel; que chargé du ministère de la parole, je dois leur annoncer librement tout ce que ces Écritures contiennent, plus occupé de ce qui leur est utile que de ce qui leur seroit agréable, et non, dans la crainte de leur déplaire, trahir leur salut et le nôtre par des ménagemens funestes.

En effet, qu'il soit extrêmement dangereux pour l'orateur et pour les auditeurs, de dissimuler quelque chose des préceptes divins, et qu'on doive regarder comme meurtrier quiconque, étant chargé d'instruire, ne publie pas toutes les lois de Dieu sans aucune considération humaine, j'en appelle au témoignage du même saint Paul. Si, dans tous les objets d'instruction, j'ai recours sans cesse à cette ame bienheureuse, c'est que je regarde ses paroles comme des préceptes essentiels et divins. Non, ce n'est point Paul qui parle, mais Jésus-Christ lui-même qui anime son esprit, et qui nous intime toutes ses volontés par la bouche de cet apôtre. Que dit donc saint Paul? Ayant fait venir les fidèles d'Éphèse, et leur parlant pour la dernière fois, parce qu'il devoit les quitter, il avertit leurs chefs que, s'ils cachent à leurs disciples ce qu'il leur est utile d'entendre, ils seront punis comme s'ils répandoient leur sang. Voici en quels termes il s'exprime : *Je suis pur*, dit-il, *du sang de vous tous*... Pourquoi cela? *parce que je n'ai pas craint de vous annoncer toutes les volontés de Dieu* (Act. 20. 26 et 27.). Si donc il avoit craint de leur annoncer les volontés de Dieu, il n'auroit pas été pur de leur sang, il auroit été regardé comme leur meurtrier; et avec raison sans doute. Un meurtrier ne tue que le corps; celui

qui parle pour plaire à ses auditeurs, et qui en conséquence les rend plus lâches, perd leur ame. L'un ne cause qu'une mort passagère ; l'autre perd l'ame et la livre à des supplices éternels.

Paul est-il donc le seul qui s'exprime de la sorte? non, assurément; mais long-temps avant Paul, Dieu s'étoit exprimé de même par la bouche d'un prophète : *Je vous ai donné*, dit-il, *pour sentinelle à la maison d'Israel* (Ezéch. 3. 17.). Qu'est-ce à dire *pour sentinelle*? Une sentinelle est celui qui, tandis que les troupes campent plus bas, occupe un lieu élevé, et de là observe les ennemis qui approchent, avertit les siens de se mettre en ordre de bataille pour que les ennemis ne les attaquent pas au dépourvu, pour qu'ils ne les égorgent pas sans trouver de défense. Comme donc, nous qui marchons sur la terre, nous n'apercevons pas les dangers qui nous menacent, la grace du Seigneur a disposé des prophètes, qu'elle place comme dans un lieu élevé pour nous annoncer de loin la colère divine prête à fondre sur nous, afin que, réparant notre ame par le repentir et la relevant de sa chute, nous puissions éviter de loin les traits du courroux céleste. Voilà pourquoi Dieu dit dans l'Écriture : *Je vous ai donné pour sentinelle à la maison d'Israel*, afin que vous annonciez les malheurs prochains, comme la sentinelle annonce les ennemis. Et il ne lui inflige pas une peine médiocre s'il néglige d'annoncer la colère divine. Quelle est cette peine? je vous redemanderai, dit-il, l'ame de ceux qui auront péri. Est-il donc quelqu'un assez dur, assez cruel, assez insensible pour reprocher à un orateur de parler sans cesse de

la colère de Dieu, lorsqu'il doit subir une telle peine s'il garde le silence ?

Le prophète et l'apôtre nous apprennent donc qu'il n'est pas utile à l'orateur de dissimuler : je vais prouver encore qu'il le seroit aussi peu pour les auditeurs. Si en me taisant je devois couvrir vos fautes par mon silence, vous auriez raison de m'en vouloir, et de vous plaindre de ce que je ne me tais pas. Mais si en me taisant je ne puis empêcher que vos fautes ne soient manifestées un jour, que gagneriez-vous à mon silence ? loin de vous procurer aucun avantage, ne vous causeroit-il pas le plus énorme préjudice ? En parlant, je vous amène à la patience et à la componction ; en me taisant, je vous dispense ici-bas de vous rappeler vos péchés et de vous en repentir ; mais au temps des vengeances, vous les verrez dévoilés à la face de tout l'univers, et vous vous lamenterez en vain.

Puis donc qu'il faut nécessairement nous affliger de nos péchés dans ce monde-ci ou dans l'autre, il vaut bien mieux que nous le fassions ici-bas. Qu'est-ce qui le prouve ? les paroles des prophètes et celles de l'Evangile : *Qui est-ce qui vous confessera ses fautes dans les enfers ?* dit David (Ps. 6. 6.). Ce n'est pas que l'on ne confesse ses fautes dans ce lieu d'horreur, mais on le fait alors sans fruit. Jésus-Christ nous enseigne la même vérité par une parabole : Il y avoit, dit-il, un pauvre nommé Lazare, affligé d'une maladie incurable et tout couvert d'ulcères ; il y avoit aussi un homme riche qui n'abandonnoit pas même à ce pauvre les miettes de sa table (Luc. 16. 19 et 20.). Qu'est-il besoin de par-

courir toute la parabole ? vous la connoissez tous, vous savez quelle étoit la cruauté du riche, qu'il ne faisoit aucune part de sa table au pauvre Lazare; vous savez quelle étoit l'indigence de celui-ci et la faim contre laquelle il luttoit sans cesse. Voilà pour ce monde. Mais lorsqu'ils furent morts tous deux, le riche vit le pauvre couché sur le sein d'Abraham; et que dit-il ? *Père Abraham*, *envoyez-moi Lazare*, *afin qu'il trempe l'extrémité de son doigt dans l'eau*, *pour me rafraîchir la langue et adoucir les tourmens que j'endure*. Vous voyez un juste retour : il n'a pas donné à Lazare les miettes de sa table, il ne reçoit pas une goutte d'eau. *On se servira envers vous*, dit l'Evangile, *de la mesure dont vous vous serez servi envers les autres* (Marc. 4. 24.). Que lui répond Abraham ? *Mon fils*, lui dit-il, *souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans cette vie*, *et que Lazare n'y a eu que des maux : c'est pour cela qu'il est maintenant dans la consolation*, *et vous dans les tourmens*. Mais il faut prouver ce que nous avons avancé. Sans doute que les hommes s'affligent de leurs péchés hors de ce monde, que les flammes de l'enfer les changent et les rendent meilleurs, sans qu'ils puissent par là éteindre ces flammes, ni les adoucir. *Père Abraham*, dit le riche, *envoyez Lazare dans la maison de mon père*, *afin qu'il atteste à mes frères ce qui se passe ici*, *et qu'ils ne viennent pas dans ce lieu de tourment*. Il voudroit procurer aux autres le salut qu'il n'a pu obtenir pour lui-même. Vous voyez combien il étoit cruel avant le supplice, combien il est devenu humain au milieu du supplice. Il ne daignoit pas re-

garder Lazare qui étoit sous ses yeux, et il s'occupe de ses frères qui sont absens. Lorsqu'il nageoit dans l'abondance, la vue pitoyable d'un indigent ne le touchoit pas ; et maintenant qu'il est livré à des tourmens éternels, il songe à ses proches, il demande qu'on leur envoie annoncer ce qui se passe dans un autre monde. Vous voyez combien il est devenu humain, doux, et compatissant. De quoi donc lui ont servi sa douleur et son repentir ? de rien. Le repentir étoit hors de saison ; le spectacle étoit fini, il n'y avoit plus de lice ni d'arène, ce n'étoit plus le temps du combat.

Ainsi, je vous y exhorte et je vous en conjure, affligez-vous ici de vos péchés, pleurez-les ici. Que les paroles vous attristent à présent, pour que les supplices ne vous effraient pas alors ; que nos reproches vous piquent utilement dans ce monde, pour qu'un ver funeste ne vous tourmente pas cruellement dans l'autre ; que le feu de nos discours vous échauffe ici-bas, pour que les flammes de l'enfer ne vous brûlent pas un jour. Il est juste que ceux qui pleurent en ce monde soient consolés dans l'autre. Ceux qui vivent ici-bas dans les délices, dans la joie, dans une froide indifférence par rapport à leurs péchés, doivent nécessairement trouver au sortir de ce monde, des pleurs, des lamentations, des grincemens de dents. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est celui même qui doit nous juger à la fin des siècles : *Bienheureux ceux qui pleurent*, dit-il, *parce qu'ils seront consolés* (Matth. 5. 5.); *Malheur à vous qui riez, parce que vous pleurerez* (Luc. 6. 25.). Ne vaut-il donc pas beaucoup mieux acquérir des biens éter-

nels et des plaisirs sans fin par des afflictions et des larmes passagères, qu'après avoir ri pendant cette vie si courte, de n'en sortir que pour endurer des tourmens qui n'ont pas de terme.

Mais vous avez honte de déclarer vos péchés. Quand il vous faudroit les publier devant les hommes, vous ne devriez pas même alors rougir, puisqu'on doit rougir de commettre le péché, et non de le confesser; mais vous n'êtes pas obligé de les confesser en public. Que la recherche de vos fautes se fasse dans l'intérieur de votre conscience; que le jugement se passe sans témoins; que Dieu seul vous entende confesser vos péchés, Dieu qui ne vous les reproche pas, mais qui les efface d'après la confession (1). Et vous hésitez toujours, vous différez toujours cette confession ! Je sais que notre conscience ne s'occupe pas volontiers du souvenir de ses propres fautes, puisque même, s'il nous arrive par hasard de nous les rappeler, notre esprit se cabre comme un jeune cheval qu'on n'a pas encore dompté, qui ne connoît pas encore le frein. Mais réprimez-le, modérez-le, employez tour à tour la douceur et la rigueur, rendez-le souple et docile, persuadez-lui que s'il ne confesse pas à présent ses fautes, il les confessera dans un temps où la confusion sera plus grande et la punition plus rigoureuse. Ici-bas le jugement se fait sans témoins, vous vous jugez vous-même, vous qui avez péché : à la fin des siècles, toutes vos iniquités seront dévoilées à la face

(1) Il ne s'agit pas ici de la confession sacramentelle, comme nous l'avons déjà observé ailleurs, mais de l'examen que l'on doit faire tous les jours de ses fautes sous les yeux du Seigneur.

de l'univers, si vous ne les avez pas effacées avant ce moment terrible. Lorsque nous commettons le péché, nous sommes armés d'audace et d'impudence; c'est lorsqu'il faut le confesser, lorsqu'il faudroit montrer beaucoup d'ardeur, c'est alors que nous hésitons, que nous rougissons. Non, il n'y a pas de honte à confesser ses péchés, c'est une justice et une vertu. Si ce n'étoit pas une justice et une vertu, Dieu n'y auroit pas attaché une récompense. Or, que la confession ait sa récompense, l'Écriture en fournit la preuve : *Confessez le premier vos iniquités*, dit Dieu par la bouche d'un de ses prophètes, *afin que vous soyez justifié* (Isaïe. 43. 26.). Peut-on rougir d'une action par laquelle on devient juste? peut-on avoir honte de confesser ses péchés afin de les effacer? Dieu vous ordonne de confesser vos fautes, non afin de les punir, mais afin de les pardonner. Dans les tribunaux, la peine suit de près l'aveu des fautes; c'est dans cette appréhension-là même, c'est pour que la crainte de la peine qui suit l'aveu des fautes ne nous fasse pas nier nos péchés, que David nous dit : *Confessez vos péchés au Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde s'étend au-delà des siècles* (Ps. 105. 1.). Est-ce que Dieu ne connoît pas vos fautes sans que vous les lui confessiez? Que gagnez-vous donc à ne les lui pas confesser? pouvez-vous les lui cacher? si vous ne les lui dites pas, il les connoît; si vous les lui dites, il les oublie : *Je suis un Dieu*, dit-il lui-même, *qui efface vos iniquités et qui ne m'en souviendrai pas* (Is. 43. 25.). L'entendez-vous? *Je ne m'en souviendrai pas*, dit-il.

Mais vous, pécheur, souvenez-vous-en, afin que ce souvenir vous porte à vous corriger.

Plein de ces maximes, Paul se ressouvenoit sans cesse des péchés, dont Dieu ne se ressouvenoit plus : *Je ne suis pas digne*, disoit-il, *d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu* (1. Cor. 15. 9.). *Jésus-Christ*, dit-il encore, *est venu dans le monde pour sauver les pécheurs entre lesquels je suis le premier* (1. Tim. 1. 15.). Il ne dit pas *j'étois*, mais *je suis*. Les péchés étoient pardonnés auprès de Dieu, et le souvenir des péchés pardonnés n'étoit pas effacé dans l'esprit de Paul. Ce que le Seigneur avoit oublié, il le publoit lui-même : *Je ne me souviendrai pas de vos iniquités*, dit Dieu par la bouche d'un prophète ; mais vous, n'en perdez pas le souvenir. Dieu appelle son apôtre un vase d'élection, et l'apôtre se déclare lui-même le premier des pécheurs. Que si Paul n'oublioit pas des péchés pardonnés, songez comment il se rappeloit les bienfaits de Dieu. Le souvenir de nos fautes ne nous déshonore pas. Que dis-je? le souvenir de nos bonnes œuvres ne nous procure pas autant de gloire que le souvenir de nos fautes ; ou plutôt le souvenir de nos bonnes œuvres nous couvre de honte et nous attire une sentence de condamnation, tandis que le souvenir de nos fautes nous remplit de confiance et nous comble de justice. Qui est-ce qui le dit ? l'exemple du pharisien et du publicain. L'un, qui a confessé ses péchés, s'en est retourné justifié ; l'autre, qui a publié ses bonnes œuvres, s'est retiré moins favorisé que le publicain. Vous voyez combien le souvenir des bonnes œuvres est nuisible,

combien le souvenir des péchés est utile. Et cela doit être. Celui qui rappelle ses bonnes œuvres, en conçoit de l'orgueil, et méprise le reste des hommes : ce qui est arrivé au pharisien. Non, il n'en seroit pas venu à ce point d'arrogance, de dire : *Je ne suis pas comme le reste des hommes* (Luc. 18. 11.), s'il n'eût rappelé ses jeûnes et ses aumônes. Celui, au contraire, qui rappelle ses péchés, réprime les saillies d'un esprit superbe, apprend à être humble ; et, par l'humilité, se concilie la bienveillance de Dieu. Ecoutez comment Jésus-Christ nous ordonne de livrer à l'oubli nos bonnes œuvres : *Quand vous aurez fait tout cela, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles* (Luc. 17. 10.). Dites que vous êtes un serviteur inutile, et je ne vous regarderai pas comme inutile ; si vous avouez votre bassesse, je vous comblerai de gloire et je vous couronnerai. Vous voyez combien de témoignages démontrent que le souvenir de nos fautes nous procure autant d'avantages, que le souvenir de nos bonnes œuvres nous cause de préjudices, et que l'oubli des unes nous est aussi funeste, que l'oubli des autres nous est avantageux. Voulez-vous apprendre d'ailleurs combien il y a de mérite à se rappeler ses fautes, écoutez Job, qui se glorifioit de la confession de ses fautes, autant que de tout ce qu'il avoit fait de bien : *Si, lorsque j'avois péché volontairement*, dit-il, *j'ai craint de le reconnoître dans l'assemblée du peuple*. Voici le sens de ces paroles : Le concours de mes semblables ne m'a jamais fait rougir ; à quoi me serviroit d'être inconnu des hommes, lorsque le souverain Juge connoît tout ? quel mal pourroit me faire la connois-

sance qu'ils auroient de mes fautes, si le Seigneur veut me garantir de la peine? Quand tous les hommes me jugeroient, pourvu que Dieu veuille bien m'absoudre, je m'embarrasse peu de leur jugement; quand tous les hommes me loueroient et m'admireroient, si Dieu me condamne, à quoi me servent les louanges et l'admiration des hommes?

C'est toujours le Juge suprême qu'il faut considérer; et nous devons agir pour nos fautes comme pour les dépenses d'argent. Dès que nous sommes levés, avant de paroître dans la place publique, de nous occuper d'aucune affaire, nous faisons venir notre serviteur, nous lui demandons compte des dépenses qui ont été faites, afin de savoir ce qui a été dépensé bien ou mal à propos, et quelle somme nous reste. S'il nous reste peu de chose, nous cherchons dans notre esprit de nouvelles ressources, pour ne pas nous trouver exposés à périr de faim. Nous devons procéder de même pour la conduite de notre vie. Appelons notre conscience, faisons-lui rendre compte des actions, des paroles, des pensées. Examinons ce qui est à notre avantage ou à notre préjudice; ce que nous avons dit de mal, les propos médisans, bouffons, outrageans que nous nous sommes permis; quelle pensée nous a fait jeter des regards trop libres; quel dessein nous avons exécuté à notre préjudice, soit de la main, soit de la langue, soit même des yeux. Cessons de dépenser mal à propos, et tâchons de mettre des fonds utiles à la place de dépenses nuisibles, des prières à la place de paroles indiscrètes, le jeûne et l'aumône à la place de regards trop libres. Si nous dépensons

mal à propos, sans rien mettre à la place, sans amasser pour le ciel, nous tomberons insensiblement dans une extrême indigence, et nous serons livrés à des supplices aussi insupportables par leur durée que par leur étendue. C'est le matin que nous nous faisons rendre compte de nos dépenses pécuniaires ; c'est le soir, après notre repas, lorsque nous sommes couchés, et que personne ne nous trouble et ne nous inquiète, c'est alors qu'il faut nous demander compte à nous-mêmes de notre conduite, de ce que nous avons fait et dit pendant le jour ; et si nous trouvons quelque chose de mal, il faut juger et punir notre conscience, attrister notre cœur coupable, le reprendre avec une telle force, que, sensible à nos réprimandes, il s'en ressouvienne le lendemain, et n'ose plus nous précipiter dans le même abyme de péché. Ecoutez le prophète, qui assure qu'il n'est point de temps plus propre à un tel compte : *Examinez*, dit-il, *avec tristesse dans le repos de vos lits, ce que vous méditez contre moi au fond de votre cœur* (Ps. 4. 5.). Que de choses nous faisons pendant le jour, qui contredisent nos principes ! des amis nous fâchent, des serviteurs nous irritent, une femme nous inquiète, des enfans nous affligent, une foule d'affaires publiques et particulières nous investissent, nous ne pouvons même alors apercevoir ce qui est pour nous une occasion de chute. Délivrés de tous ces embarras, rendus à nous-mêmes sur le soir, jouissant de la plus grande tranquillité, formons-nous un tribunal dans notre lit, et apaisons la colère de Dieu par les jugemens rendus par nous contre nous-mêmes. Si nous pé-

chons tous les jours, si nous portons des atteintes à notre ame, sans même y prendre garde, qu'arrivera-t-il? semblables à ceux qui reçoivent sans cesse des coups, et qui, faute d'y faire attention, s'attirent à eux-mêmes des fièvres et une mort cruelle, nous aussi, nous nous attirons d'horribles supplices, par une insensibilité habituelle.

Ces discours, je le sais, ne sont pas agréables, mais ils sont utiles. Nous avons un Maître plein de douceur, qui ne cherche que l'occasion d'exercer sur-le-champ envers nous toute sa bonté. Si l'impunité dans nos fautes ne devoit pas nous rendre pires, il nous feroit grace de la punition. Mais il sait que de n'être pas punis lorsque nous avons commis le péché, nous nuit autant que le péché lui-même; c'est pour cela qu'il nous inflige une peine, moins dans la vue de nous châtier pour le passé, que de nous corriger pour l'avenir. Voulez-vous, par l'Écriture, vous convaincre de cette vérité, écoutez ce que Dieu dit à Moïse: *Laissez-moi agir*, lui dit-il, *et dans mon indignation je les ferai tous périr* (Exod. 32. 10.). *Laissez-moi agir*, disoit-il à Moïse; ce n'est pas que celui-ci le retînt, il ne lui disoit pas un mot, il se tenoit devant lui en silence, mais il vouloit lui inspirer l'idée de le supplier pour les coupables. Comme les juifs avoient fait des fautes qui méritoient la peine, et une peine rigoureuse, comme il ne vouloit pas les punir, mais leur faire sentir les effets de sa bonté, et que cette indulgence pouvoit les rendre plus lâches, il a trouvé un moyen pour qu'ils ne fussent pas punis, sans que cependant l'impunité pût les rendre moins attentifs sur

eux-mêmes, c'étoit de leur apprendre que ce n'étoit pas par leur propre mérite, mais par l'intercession de Moïse, qu'ils échappoient au courroux du souverain Maître. C'est ce que nous faisons souvent nous-mêmes. Lorsque nous ne voulons ni punir des serviteurs qui méritent punition, ni les affranchir de la crainte du châtiment, nous chargeons nos amis de les soustraire à nos mains, en sorte qu'ils échappent à notre sévérité, sans être délivrés d'une terreur salutaire. C'est ce qu'a fait Dieu, comme le prouvent ses propres paroles : *Laissez-moi agir*, dit-il, *et dans mon indignation*...... Cependant, lorsque nous voulons réellement punir, et qu'on s'y oppose, nous nous indignons alors, et Dieu dit : *Laissez-moi agir*, *et dans mon indignation*...., afin que vous sachiez que l'indignation dans Dieu n'est pas une passion, mais qu'on appelle ainsi la peine qu'il nous inflige. Lors donc que vous entendez ces paroles de Moïse : *Si vous leur pardonnez leur faute*, *conservez-moi vos bonnes graces*, *si vous ne leur pardonnez pas*, *effacez-moi de votre livre ;* lors, dis-je, que vous entendez ces paroles, admirez le Maître plus que le serviteur, parce qu'il lui a fourni cette occasion de manifester son vif amour pour des coupables.

Dieu a tenu la même conduite dans d'autres circonstances, et il a tenu les mêmes discours à Jérémie et à Ezéchias : *Allez*, dit-il, *dans les rues de Jérusalem*, *considérez si vous trouverez un seul homme qui agisse selon l'équité et la raison*, *et je pardonnerai à toute la ville* (Jér. 5. 1.). Voyez-vous la bonté divine ? elle fait jouir une multi-

tude même de méchans, de la vertu d'un seul homme ! et si dans tout un peuple il se trouve un seul homme vertueux, elle ne l'enveloppe pas dans la punition d'une multitude de méchans. Un seul homme qui marche dans la voie droite, peut dérober tout un peuple à la colère de Dieu ; et toute une ville corrompue ne pourra envelopper dans la peine qu'elle mérite, ni entraîner dans sa ruine, un seul homme de bien. C'est ce que prouvent l'exemple de Noé, qui a été sauvé seul lorsque tous les hommes périssoient, et celui de Moïse, qui seul a pu obtenir la grace de tout un peuple. Mais je puis citer un trait encore plus fort de la bonté de Dieu. Lorsque parmi les hommes vivans, il n'en trouve pas qui aient assez de confiance auprès de lui, pour intercéder efficacement en faveur des coupables, il a recours aux morts, et il déclare que c'est à cause d'eux qu'il pardonne : *Je protégerai cette ville*, dit-il à Ezéchias, *à cause de moi et de mon serviteur David* (4. Rois. 20. 6.).

Ainsi donc, convaincus que Dieu ne néglige aucun moyen pour nous affranchir de la peine, fournissons à sa miséricorde le plus que nous pourrons de motifs, des repentirs, des larmes, des confessions et des souvenirs continuels de nos fautes, l'humilité, la vigilance, la prière, des aumônes multipliées, le pardon des offenses commises envers nous. Il ne suffit pas de dire : Je suis pécheur ; il faut exprimer dans sa confession chaque espèce de péché. Le feu qui tombe dans les épines, les consume aisément ; de même la méditation continuelle de nos fautes, les détruit aisément et les fait disparoître.

Que Dieu qui oublie les iniquités et qui les efface, nous délivre de nos péchés, et nous rende dignes du royaume céleste, par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel la gloire soit au Père et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE SUR LES AFFLICTIONS.

L'ORATEUR, dans un exorde où il montre que le chrétien qui souffre dans l'espérance d'un bonheur futur, a un grand avantage sur le laboureur, sur le pilote et sur le soldat, annonce qu'il va expliquer ces paroles de l'apôtre: *Non seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions*; mais que, pour jeter un plus grand jour sur ce passage, il reprendra d'un peu plus haut, avant de s'en occuper. Il fait donc un tableau des persécutions violentes auxquelles étoient exposés les premiers fidèles. Saint Paul, pour les consoler, ne cessoit de les nourrir de l'espérance des biens futurs, et de leur rappeler aussi les avantages dont ils jouissoient dès ce monde. Après leur avoir détaillé ces biens et ces avantages, l'apôtre ajoutoit que non seulement ils ne devoient pas se laisser abattre par les afflictions, mais que même ils devoient s'en réjouir. Saint Jean Chrysostôme prouve la vérité de ces paroles par l'exemple de saint Paul lui-même, par celui des autres apôtres, et par le courage des martyrs, qui étoient satisfaits et joyeux au milieu des plus cruelles souffrances. Saint Paul se glorifioit surtout de ses afflictions, et c'est ce qui lui faisoit dire : *Non seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions.* Et pourquoi nous glorifier dans les afflictions? c'est qu'elles nous éprouvent et nous fortifient, qu'elles nous donnent une vigueur qui nous affermit contre toutes les disgraces. Plusieurs exemples, pris dans la nature, montrent combien cet avantage est important. Nous devons donc, pour notre propre intérêt, supporter courageusement toutes les peines de cette vie.

On ne peut fixer la date de ce discours, ni même savoir s'il a été prononcé à Antioche ou à Constantinople.

J'ai mis à la fin de cette homélie un extrait sur l'utilité des afflictions, tiré de la vingt-sixième homélie sur la seconde épître aux Corinthiens.

HOMÉLIE

SUR LES AFFLICTIONS.

Bén. t. 3, p. 140; Fr. D. t. 5, p. 180; Sav. t. 5, p. 292.

Il est pénible pour le laboureur, d'atteler ses bœufs, de traîner sa charrue, de tracer des sillons, d'y jeter les semences, d'en éloigner le torrent des eaux qui les submergent, de relever les rives des fleuves, de creuser des fossés, de former des canaux au milieu de son champ; mais toutes ces fatigues, toutes ces peines deviennent légères et faciles, lorsqu'il voit en espérance une moisson verdoyante, sa faulx aiguisée, son champ couvert de gerbes, et les blés mûrs transportés avec joie dans sa maison. Ainsi le pilote affronte les orages et les tempêtes, brave l'incertitude des vents, la fureur des flots, ne craint pas d'entreprendre des voyages de long cours, lorsqu'il pense aux diverses marchandises dont son vaisseau sera chargé, aux ports qui les recevront, aux richesses immenses qu'elles lui produiront. Ainsi le soldat supporte les blessures, reçoit les grêles de traits, endure le froid, la faim, l'éloignement de sa patrie, s'expose aux dangers des batailles, lorsqu'il songe qu'il en résultera pour lui des victoires, des triomphes et des couronnes. Et quel est mon but, en rapportant ces

exemples? c'est de vous inspirer de l'ardeur pour écouter mes paroles, de vous donner du courage pour supporter les peines qui accompagnent la pratique de la vertu; car, si chacun de ceux dont je viens de parler, regarde ses fatigues comme légères dans l'espoir des biens qu'il attend, quoique les biens qu'il peut obtenir se terminent avec la vie; à plus forte raison devons-nous être aussi empressés à entendre des instructions spirituelles que courageux pour supporter les peines et les combats qui nous feront parvenir à un bonheur sans fin. Le laboureur, le pilote et le soldat n'ont que des espérances incertaines et passagères; ils arrivent souvent à la mort, sans jouir des biens qu'ils ont attendus, sans voir l'accomplissement des grandes espérances dont ils se sont nourris, et pour lesquelles ils ont essuyé ce qu'il y a de plus rude. Par exemple, après beaucoup de travaux et de peines, le laboureur quelquefois, au moment même où aiguisant sa faulx, il se préparoit à la moisson, voit ses blés détruits, ou par la nielle, ou par des insectes nuisibles, ou par des pluies excessives, ou par quelque autre fléau que peuvent produire les variations de l'air; il s'en retourne dans sa maison les mains vides, privé du fruit de toutes ses peines, et frustré de toutes ses espérances. Le pilote, de même, lorsqu'il se réjouissoit du grand nombre de marchandises dont il avoit chargé son vaisseau, lorsqu'après avoir tendu avec joie ses voiles pour le retour, il avoit parcouru une vaste étendue de mer, jeté souvent à l'entrée du port sur quelque rocher, ou sur un écueil à fleur d'eau, ou, se trouvant en butte à quelque autre accident

imprévu, voit périr l'espoir de sa fortune, et sauve avec peine sa personne du milieu des périls. Enfin, le guerrier, après avoir échappé à mille combats, après avoir triomphé de ses ennemis et repoussé leurs bataillons, voit souvent trancher ses jours à la veille d'obtenir une victoire complète, sans avoir tiré aucun avantage de ses fatigues et de ses dangers. Il n'en est pas de même de nous. Nous sommes soutenus dans nos afflictions par des espérances éternelles, fermes, inébranlables, qui ne finissent pas avec la vie présente, mais qui ont pour terme une vie dont la félicité est sans mélange et sans bornes; des espérances qui ne sont sujettes ni aux variations de l'air, ni aux incertitudes des événemens, ni même aux coups inévitables de la mort.

Mais en ne considérant que les espérances seules, on peut voir quel est leur fruit merveilleux dans les divers accidens de la vie, et la récompense abondante dont elles nous paient. Aussi le bienheureux Paul s'écrioit-il : *Non seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions* (Rom. 5. 3.). Ne passons point légèrement, je vous en conjure, sur cette parole fort simple; et puisque le discours nous a conduits dans le port que nous offre Paul, cet illustre pilote, arrêtons-nous à une parole qui dans sa briéveté renferme un grand fond de doctrine. Que veut-il donc dire et qu'entend-il par ces mots? *Non seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions.* Remontons un peu, si vous voulez, pour nous instruire, et nous verrons un grand jour se répandre sur ce passage de saint Paul, nous en verrons sortir une grande force de pensées et de ré-

flexions utiles. Mais qu'aucun de nous ne montre de négligence et de mollesse ; que le désir d'entendre des instructions spirituelles soit comme une rosée qui nous récrée et nous ranime. Nous allons vous entretenir de l'affliction, du désir des biens éternels, de la patience dans les maux, de la récompense qu'obtiennent ceux qui ne succombent pas dans les peines de la vie. Que veulent donc dire ces paroles : *Non seulement*? Celui qui les emploie annonce qu'il a déjà parlé de beaucoup d'autres avantages, auxquels il ajoute celui qu'on peut tirer de l'affliction. Aussi le même apôtre disoit : *Non seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions*. Ecoutez-moi, je vous prie, je vais travailler à éclaircir sa pensée, et à développer tout ce qu'elle renferme.

Lorsque les apôtres prêchèrent le saint Evangile, et qu'ils parcoururent le monde, semant la parole divine, déracinant de tout côté l'erreur, abolissant les lois anciennes de l'impiété, chassant l'iniquité de toute part, purgeant la terre, engageant les hommes à renoncer aux idoles, aux temples, aux autels, aux fêtes et aux cérémonies d'une religion fausse, à reconnoître un seul Dieu maître de l'univers, et à attendre les espérances futures ; lorsque ces mêmes apôtres annonçoient le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, qu'ils raisonnoient sur la résurrection, qu'ils parloient du royaume céleste : alors on vit s'allumer la plus affreuse, la plus cruelle de toutes les guerres; toutes les villes, toutes les maisons, tous les peuples, les lieux habités et inhabités, étoient pleins de tumulte, de sédition et de trouble, parce qu'on ébranloit d'anciens usages, qu'on attaquoit des préjugés

établis depuis long-temps, et qu'on introduisoit une doctrine nouvelle, dont personne n'avoit encore ouï parler : les princes sévissoient contre cette doctrine, les magistrats s'emportoient contre elle, les particuliers se troubloient, les places publiques se soulevoient, les tribunaux s'animoient, les glaives s'aiguisoient, les armes se préparoient, les lois usoient de toute leur rigueur. De là les peines, les supplices, les menaces, et tout ce qu'il y a de plus terrible parmi les hommes. Toute la terre étoit comme une mer furieuse, prête à enfanter les plus tristes naufrages. Le père, par religion, renonçoit à son fils, la belle-mère se séparoit de sa belle-fille, les frères étoient divisés, les maîtres s'armoient contre leurs esclaves, la nature, pour ainsi dire, étoit soulevée contre elle-même, la guerre s'allumoit dans toutes les cités, dans toutes les familles, et non seulement les citoyens étoient déclarés contre les citoyens, mais les parens contre les parens; car la parole divine, pénétrant comme un glaive, et séparant les parties gangrenées des parties saines, excitoit en tout lieu des divisions et des débats, suscitoit de toute part aux fidèles une multitude d'ennemis et de persécuteurs. De là les uns étoient jetés en prison, les autres traînés devant les tribunaux ou au supplice; les biens de ceux-ci étoient confisqués, ceux-là étoient chassés de leur patrie, et souvent privés de la vie même. Une foule de maux venoient fondre de tout côté sur les chrétiens : ils avoient à craindre et à combattre au dedans et au dehors, de la part de leurs ennemis, de la part des étrangers, de la part de ceux mêmes qui leur étoient unis par le sang.

Le précepteur du monde, le docteur d'une science céleste, le bienheureux Paul, qui voyoit la persécution s'allumer contre l'Eglise, qui voyoit que les maux étoient présens et en réalité, tandis que les biens n'étoient que futurs et en espérance, je veux dire le royaume des cieux, la résurrection des morts, ce bonheur infini, qui est au-dessus de toutes les pensées et de toutes les expressions; saint Paul, qui voyoit, d'un côté, que les chevalets, les glaives, les tourmens, les supplices, les morts de toutes les espèces, n'étoient pas seulement en espérance, mais se faisoient sentir en effet; et de l'autre, que ceux qui devoient combattre contre ces afflictions, venoient de quitter les autels du paganisme, de renoncer aux idoles, aux délices, à l'intempérance et à l'ivresse, pour embrasser la foi, que peu accoutumés encore aux grandes idées d'une vie éternelle, ils étoient attachés aux choses présentes, et que probablement plusieurs d'entre eux manqueroient de force et de courage, succomberoient aux peines qui viendroient les assaillir chaque jour : d'après ces réflexions, que fait le grand apôtre, à qui les secrets célestes avoient été révélés? Considérez la sagesse de Paul. Il leur parle sans cesse des choses futures, il leur met sous les yeux les prix, les couronnes, les consolant, les animant par l'espoir des biens éternels. Eh! que leur dit-il? *Nous pensons que les souffrances de ce monde n'ont aucune proportion avec la gloire qui sera un jour découverte en nous* (Rom. 8. 18.). Que me parlez-vous, dit-il, de violences, de tourmens, de bourreaux, de supplices, de prisons, de chaînes, de proscriptions, de la faim et de la pauvreté. Imagi-

nez ce qu'il y a de plus affreux parmi les hommes, vous ne me citerez rien qui ait quelque proportion avec les prix, les couronnes et les récompenses réservées à la vertu courageuse. Les souffrances se terminent avec la vie présente, les récompenses se prolongent sans fin dans l'éternité. Les unes sont temporelles et passagères, les autres sont immortelles comme le souverain Être qui en est le principe et le terme. Et c'est ce que le même apôtre fait encore entendre dans un autre endroit : *Le moment si court et si léger de nos afflictions* (2. Cor. 4. 17.), dit-il, diminuant la gravité des maux par leur petit nombre, et adoucissant leur rigueur par le peu de temps qu'ils durent ; en effet, comme les peines que les chrétiens avoient alors à souffrir, étoient rudes et pesantes, il diminue leur poids par la briéveté de leur durée : *Le moment si court et si léger*, dit-il, *de nos afflictions, produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire, pourvu que nous ne considérions pas les choses visibles, mais les invisibles, parce que les choses visibles sont passagères, et que les invisibles sont éternelles*. Et nous ramenant de nouveau à l'idée de la grandeur des biens d'une autre vie, il introduit les créatures même inanimées, qui sont dans le travail de l'enfantement, qui gémissent des afflictions présentes, et qui désirent avec ardeur les biens futurs comme infiniment avantageux. *Durant cette vie*, dit-il, *les créatures gémissent et sont dans le travail de l'enfantement* (Rom. 8. 22.). Pourquoi *gémissent*? pourquoi *sont dans le travail de l'enfantement*? parce qu'elles attendent les biens futurs, et qu'elles dési-

rent un changement favorable. *Les créatures*, dit-il, *seront délivrées de l'asservissement à la corruption, pour participer à la liberté et à la gloire des enfans de Dieu.* Lorsque saint Paul dit que les créatures gémissent, qu'elles sont dans le travail de l'enfantement, ne croyez pas qu'il parle de créatures raisonnables, mais apprenez quel est le ton de l'Ecriture. Quand Dieu veut annoncer aux hommes, par la bouche de ses prophètes, quelque événement agréable et extraordinaire, il représente les êtres, même inanimés, comme sensibles à la grandeur des prodiges qui s'opèrent. Ce n'est point que ces êtres soient vraiment sensibles, mais c'est pour exprimer la grandeur des prodiges, en donnant à des créatures dépourvues de raison, les sentimens que les hommes éprouvent. C'est ainsi que lorsqu'il arrive quelque malheur insigne, nous avons coutume de dire, que la ville même est affligée, que le sol est devenu plus triste. Et lorsqu'on veut parler d'un de ces hommes féroces, qui sèment au loin l'épouvante, on dit qu'il a ébranlé les fondemens mêmes des maisons, que les pierres mêmes ont redouté sa présence. Ce n'est pas que les pierres aient vraiment redouté sa présence, mais c'est pour donner une idée exagérée de la fierté de son ame et de la férocité de son cœur. C'est pour cette raison que David, ce prophète admirable, racontant les biens qu'ont éprouvés les juifs, et la satisfaction qu'ils ont ressentie dans leur délivrance de l'Egypte, disoit : *Lorsqu'Israël sortit de l'Egypte, et la maison de Jacob du milieu d'un peuple barbare, Dieu consacra le peuple juif à son service, et établit son empire dans Israël. La*

mer le vit et s'enfuit, et le Jourdain retourna en arrière ; les montagnes bondirent comme des béliers, et les collines comme les agneaux des brebis, à la présence du Seigneur (Ps. 113. 1, 2, 3 et 4.). Cependant on ne lit nulle part que ces merveilles soient arrivées. La mer, il est vrai, et le Jourdain sont retournés en arrière ; mais les montagnes et les collines n'ont jamais bondi. Mais, je le répète, c'est parce qu'il vouloit représenter les transports de la joie que ressentirent les juifs au sortir de l'oppression sous laquelle ils gémissoient en Egypte, que David fait sauter et bondir les êtres, même inanimés, comme s'ils partageoient le bonheur et la satisfaction de ce peuple. Ainsi, lorsque l'Écriture veut annoncer quelque événement triste occasionné par nos fautes, elle s'exprime en ces termes : *La vigne et les arbres seront dans le deuil* (Is. 24. 7.) ; et ailleurs : *Les rues de Sion sont dans le deuil* (Jér. Lam. 1. 4.). Elle fait même verser des larmes aux êtres insensibles : *Pleurez, murs de Sion*, dit-elle ; elle dit que les contrées mêmes de la Judée sont dans la douleur, qu'elles sont enivrées de tristesse. Ce n'est pas que les élémens soient sensibles ; mais, sans doute, les prophètes vouloient nous représenter la grandeur des biens dont Dieu nous comble, et la rigueur des punitions qu'il inflige à nos crimes. C'est pour cela que le bienheureux Paul lui-même introduit les créatures qui gémissent, qui sont dans le travail de l'enfantement, afin d'exprimer les grandes faveurs que Dieu nous réserve au sortir de ce monde.

Mais, dira-t-on, ces faveurs ne sont qu'en espérance ; et l'homme foible et malheureux, nouvelle-

ment arraché à l'idolâtrie, incapable de raisonner sur les choses futures, et peu propre à être touché de ces discours, devoit chercher quelque consolation dans la vie présente. Aussi l'apôtre, ce grand maître, instruit de cette disposition de l'homme, ne le console pas seulement par l'espoir des biens futurs, il l'anime par la vue des avantages présens. Et d'abord il lui expose les bienfaits qui avoient été accordés à la terre; bienfaits qu'elle ne voyoit pas en espérance, mais dont elle jouissoit dans la réalité; bienfaits, en un mot, garant le plus solide et le plus frappant des biens futurs et attendus; il parle fort au long de la foi; il cite l'exemple du patriarche Abraham, qui espéra de devenir père, malgré la nature qui ne lui permettoit plus de l'être; et qui le devint, parce qu'il crut fermement qu'il le seroit. De là il exhorte l'homme à ne pas se laisser abattre par la foiblesse des raisonnemens humains, mais à s'animer, à se soutenir par la grandeur de sa foi, et à prendre des sentimens élevés. Après cela il lui parle des biens qu'il a déjà reçus de Dieu. Et quels sont ces biens? Dieu a donné pour des serviteurs ingrats son Fils unique et chéri. Nous étions chargés du poids de nos iniquités sans nombre, accablés sous la multitude de nos fautes; il ne nous en a pas seulement affranchis, il nous a rendus justes; et sans exiger de nous rien de difficile, rien de pénible, en ne nous demandant que la foi, il nous a rendus justes et saints, enfans de Dieu, héritiers de son royaume, cohéritiers de son Fils unique; il nous a promis la résurrection et l'incorruptibilité de nos corps, le bonheur dont jouis-

sent les anges, qui est au-dessus de toutes les pensées et de toutes les paroles, le séjour dans le royaume des cieux, la jouissance de lui-même; il a répandu sur nous dès ce monde les graces de son esprit, il nous a délivrés de la tyrannie du démon, nous a arrachés à son empire, il a détruit le péché, anéanti la malédiction, et, brisant les portes de l'enfer, il nous a ouvert le ciel; il a envoyé, pour opérer notre salut, non un ange, non un archange, mais son Fils unique lui-même, comme il le dit par la bouche d'un de ses prophètes : *Ce n'est pas un ambassadeur, ce n'est pas un ange, c'est le Seigneur lui-même qui nous a sauvés* (Is. 63. 9.). Ne sont-ce pas des avantages préférables à mille couronnes, d'avoir été sanctifiés et justifiés, de l'avoir été par la foi, de l'avoir été par le Fils unique de Dieu venu du ciel pour nous, de l'avoir été par le Père qui a donné pour nous son Fils chéri, d'avoir reçu l'Esprit-Saint, et, avec la plus grande facilité, d'avoir joui d'une grace et d'une faveur ineffable? Après s'être expliqué en peu de mots sur tous ces avantages, il revient à l'espérance, par laquelle il termine son discours; car, après avoir dit : *Justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a donné aussi entrée par la foi à cette grace, en laquelle nous demeurons fermes*, il ajoute : *Et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfans de Dieu* (Rom. 5. 1 et 2.). Après donc qu'il a parlé des avantages que nous avons obtenus et de ceux qui nous sont promis : être justifiés, avoir accès auprès du Père par le Fils immolé pour nous,

jouir de cette grace et de cette faveur, être délivrés du péché, acquérir la paix avec Dieu et participer à l'Esprit-Saint, tels sont les avantages que nous avons obtenus; ceux qui nous sont promis, c'est cette gloire ineffable qui nous est réservée au sortir de ce monde, comme le dit saint Paul lui-même, lorsqu'il ajoute : *Cette grace en laquelle nous demeurons fermes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfans de Dieu.* Mais l'espérance, comme je l'ai déjà dit, n'est pas suffisante pour fortifier, pour raffermir un auditeur chancelant et foible; voyez donc ce que fait saint Paul, considérez quelle est la force de son ame et sa grande sagesse. C'est des objets mêmes qui paroissent affliger, troubler, décourager son auditeur, qu'il forme les couronnes qui font sa consolation et sa gloire. Écoutons-le lui-même, et voyons ce qu'il ajoute à ce qu'il a déjà dit; car il ne se contente pas de dire que nous avons été sanctifiés et justifiés, que nous l'avons été par le Fils unique de Dieu, que nous avons joui de la grace, de la paix, des plus grandes faveurs, de la rémission des péchés, de la communication de l'Esprit-Saint, et cela avec la plus grande facilité, sans aucune peine, sans aucun travail, par la seule foi; il ne se contente pas de dire que Dieu nous a envoyé son Fils unique, qu'il nous a accordé cette faveur, qu'il nous en a promis une autre, une gloire ineffable, la résurrection et l'incorruptibilité des corps, le partage des anges, la société de Jésus-Christ, le séjour dans le ciel (car voilà tout ce que renferment ces mots : *Et nous nous glorifions dans l'es-*

pérance de la gloire des enfans de Dieu); il ne se contente pas, dis-je, de rapporter les avantages que nous avons obtenus, et ceux que nous devons obtenir, mais ce qui est regardé dans le monde comme des peines et des afflictions, les tribunaux, les prisons, les différentes espèces de morts, les menaces, la faim, les tourmens, les chevalets, les fournaises, le pillage, les guerres, les attaques, les combats, les divisions, les querelles : il met tout cela au nombre des faveurs et des bienfaits. Non, ce n'est pas seulement des biens que nous avons reçus ou que nous espérons, que nous devons nous réjouir ; nous devons même nous glorifier de nos maux, suivant ce que dit saint Paul : *Je me réjouis maintenant de ce que je souffre pour vous, et j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ* (Colos. I. 24.). Vous voyez une ame forte et courageuse, un cœur sublime et invincible, qui ne se glorifie pas seulement des couronnes, mais qui se plaît dans les combats ; qui ne se réjouit pas des récompenses, mais qui s'applaudit des difficultés qu'elles lui coûtent ; qui est moins satisfait des prix qu'on lui réserve que glorieux de tous les assauts qu'il lui faut soutenir. Ne me parlez pas de royaume céleste, de couronnes incorruptibles, de prix réservés à la persévérance ; présentez-moi les peines, les afflictions de cette vie, et je pourrai montrer qu'on doit s'en glorifier plus que de tout le reste. Dans les jeux profanes, lorsqu'un athlète a à lutter contre un autre athlète, le combat lui coûte autant de peine que la couronne lui cause de plaisir. Il n'en est pas de même dans les luttes spirituelles : les combats procurent

plus de gloire que les couronnes. Pour vous en convaincre, considérez tous les saints de toutes les générations, comme dit l'apôtre saint Jacques : *Prenez, mes frères, prenez pour exemple de patience dans les maux, les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur* (Jacq. 5. 10.). Celui même qui nous propose maintenant des combats utiles, qui nous ouvre une carrière spirituelle, je veux dire saint Paul, après avoir détaillé les afflictions sans nombre que les saints ont eues à souffrir, et qu'il ne seroit pas facile d'exposer dans un discours, ajoute ces paroles : *Ils erroient vêtus de peaux, manquant de tout, affligés, persécutés, eux dont le monde entier n'étoit pas digne* (Héb. 11, 37 et 38.); et cependant ils étoient satisfaits au milieu de toutes leurs peines. C'est ce qu'on voit encore lorsque les apôtres étoient renvoyés après avoir été mis en prison, accablés d'injures et battus de verges. Que dit l'Écriture ? *Ils sortirent du conseil remplis de joie de ce qu'ils avoient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus* (Act. 5. 41.).

C'est ce que nous avons vu de nos jours; et pour reconnoître la vérité de ce que je dis, on peut se rappeler ce qui est arrivé dans le temps des persécutions. Attachée au chevalet, cruellement tourmentée et déchirée, toute couverte de sang, une vierge tendre, foible et délicate, étoit comme une nouvelle épouse, couchée sur le lit nuptial; le désir du royaume céleste lui faisoit supporter toutes ses souffrances avec satisfaction, et elle étoit couronnée au milieu même du combat. Examinez quel spectacle c'étoit de voir un tyran escorté de tous ses gar-

des, environné d'armes et de glaives menaçans, vaincu par une jeune vierge. Vous voyez donc que l'affliction même fournit un grand sujet de se glorifier; et vous pouvez rendre témoignage à la vérité de mes discours. Avant que les martyrs aient reçu leur récompense, le prix de leurs combats et la couronne, lorsque leurs corps viennent d'être réduits en cendre et en poussière, nous accourons avec le plus grand empressement pour les honorer, nous convoquons une assemblée spirituelle, nous les proclamons vainqueurs, nous les couronnons pour les blessures qu'ils ont reçues, pour le sang qu'ils ont répandu, pour les afflictions, les peines et les tortures qu'ils ont essuyées. Tant il est vrai, je le répète, que les afflictions fournissent un sujet de se glorifier, même avant la récompense.

Songez combien Paul étoit grand, lorsqu'il habitoit les prisons et qu'il étoit traîné devant les tribunaux; songez combien il étoit illustre et distingué aux yeux de tous les hommes, et surtout de ceux qui lui faisoient la guerre et qui le persécutoient. Que dis-je, illustre aux yeux des hommes? n'étoit-il pas plus redoutable aux démons lorsqu'il étoit battu de verges? C'est lorsqu'il étoit chargé de liens et qu'il faisoit naufrage: c'est alors qu'il opéroit les plus grands prodiges, qu'il triomphoit pleinement des puissances qui lui étoient opposées. Comme donc il étoit intimement convaincu que les afflictions sont profitables à l'ame, il disoit: *C'est lorsque je suis foible, que je suis fort.* Ensuite il ajoute: *Aussi je sens de la satisfaction et de la joie dans les foiblesses, dans les outrages, dans les*

nécessités où je me vois réduit, dans les persécutions, dans tous les maux que je souffre, afin que la puissance de Jésus-Christ habite en moi (1) (2. Cor. 12. 10.). C'est par cette raison encore qu'ayant à parler avec force contre des hommes qui avoient fixé leur séjour à Corinthe, qui s'estimoient beaucoup eux-mêmes, et qui condamnoient les autres, que, se trouvant obligé de prendre un ton de fierté dans son épître, et de nous tracer un portrait avantageux de lui-même, il ne se loue ni par les prodiges et les miracles qu'il a opérés, ni par les honneurs qu'il a obtenus, ni par la vie paisible qu'il a menée, mais par les prisons où il a été conduit, par les tribunaux devant lesquels il a paru, par la faim, le froid, les guerres et les persécutions qu'il a essuyées. *Sont-ils ministres de Jésus-Christ?* dit-il; *quand je devrois passer pour imprudent, j'ose dire que je le suis plus qu'eux* (2. Cor. 11. 23.). Et comment prouve-t-il qu'il l'est plus qu'eux? comment établit-il sa supériorité? *J'ai plus souffert de travaux, plus reçu de coups, plus enduré de prisons, je me suis souvent trouvé près de la mort*, et le reste. *S'il faut se glorifier*, dit-il encore, *je me glorifierai dans ma foiblesse.* Vous voyez qu'il se glorifie de ses tribulations plus qu'on ne s'applaudit des plus brillantes couronnes, et qu'il dit en conséquence : *Non seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions.* Que signifie *non seulement?* c'est-à-dire, non seulement nous ne nous

(1) Saint Jean Chrysostôme a cité, sans doute, de mémoire tout ce passage dont les paroles sont disposées différemment dans le texte de l'Écriture.

laissons pas abattre par les afflictions et par les peines, mais nous nous glorifions de ce qui nous arrive de fâcheux, comme d'un moyen de parvenir au comble de l'honneur.

Ensuite, après avoir dit que les afflictions sont la voie qui conduit à la plus grande gloire, un sujet de se glorifier et de s'applaudir, comme sans doute la gloire procure du plaisir, parce qu'il n'y a pas de vrai plaisir sans gloire, ni de vraie gloire sans plaisir; après avoir montré, dis-je, que les afflictions donnent de la splendeur et du lustre, sont un sujet de se glorifier, il rapporte un de leurs avantages, le plus important, un des fruits, le plus précieux et le plus rare qu'on en peut attendre. Voyons quel est ce fruit, cet avantage : *Sachant donc*, dit-il, *que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance; et cette espérance n'est pas trompeuse* (Rom. 5. 3 et 4.). Qu'est-ce à dire : *Sachant que l'affliction produit la patience*? Un des grands fruits de l'affliction est de rendre plus fort celui qui la souffre. En effet, comme les arbres qui sont entretenus à l'ombre et placés à l'abri des vents, quoique beaux et agréables à la vue, sont tendres et foibles, ne tardent pas à être endommagés par les moindres orages; au lieu que ceux qui sont placés sur le sommet des hautes montagnes, qui sont fréquemment battus par les aquilons, exposés sans cesse aux variations de l'air, agités par les plus violentes tempêtes, souvent frappés par les neiges, sont plus forts et plus durs que le meilleur fer; comme aussi les corps qui sont nourris dans les délices, qui goûtent les plaisirs de toutes les espè-

ces, qui sont revêtus d'habillemens somptueux, qui font habituellement usage de bains et de parfums, et qui, sans besoin, choisissent les nourritures les plus délicates, ne sont nullement propres aux peines et aux fatigues que demande la pratique de la vertu, ne sont faits que pour les supplices rigoureux dont l'Écriture menace les pécheurs : de même parmi les ames, celles qui recherchent une vie douce et tranquille, à l'abri des maux, qui sont attachées par inclination aux biens présens, qui préfèrent de couler des jours exempts de douleur à l'avantage de souffrir, comme les saints, pour le royaume céleste; ces ames, plus foibles et plus molles que la cire, sont de nature à devenir l'aliment d'un feu éternel; celles au contraire qui pour Dieu ne craignent ni les périls, ni les travaux, ni les tribulations, qui sont nourries dans les afflictions et dans les peines, ces ames, dis-je, rendues plus fermes que le fer ou que le diamant, deviennent plus courageuses par l'habitude de souffrir sans cesse, et acquièrent un certain tempérament de force et de patience qui les fait triompher de tous les assauts des hommes et des événemens. Et de même que ceux qui s'embarquent pour la première fois éprouvent des vertiges et des nausées, qui troublent leur tête et affadissent leur cœur, tandis que ceux qui ont parcouru de vastes étendues de mers diverses, qui ont bravé mille fois les flots, qui ont essuyé de fréquens naufrages, entreprennent avec confiance des voyages maritimes : ainsi l'ame qui a passé par de fréquentes épreuves et de grandes afflictions, exercée dès lors à souffrir, ayant acquis l'habitude de la

patience, n'est point tremblante et craintive, ne se laisse point troubler par les événemens fâcheux ; mais, fortifiée par une fréquente étude et un continuel exercice des accidens de la vie, elle supporte sans peine les plus grands maux et les plus violentes persécutions. C'est ce que ce directeur habile d'une vie céleste vouloit nous faire entendre par ces mots : *Non seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions.* Il vouloit nous apprendre que, même avant d'obtenir le royaume des cieux et les couronnes immortelles qui nous sont promises, nous tirons des afflictions continuelles cet important avantage, qu'elles rendent notre raison plus ferme et notre ame plus patiente.

Pénétrés de toutes ces vérités, mes très chers frères, supportons courageusement les peines de cette vie, et parce que c'est la volonté de Dieu, et parce que c'est notre intérêt. Ne perdons pas l'espérance, ne nous laissons pas abattre par la violence des tentations, mais armons-nous de courage, et rendons graces à Dieu pour toutes les faveurs dont il nous comble, afin que nous jouissions des avantages présens, et que nous obtenions les récompenses futures, par la grace, la miséricorde et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, avec l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

UTILITÉ DES AFFLICTIONS.

Bén. t. 10, p. 622; Fr. D. t. 5, Nouv. Test. p. 738; Sav. t. 3, p. 685.

Où se trouve l'affliction, la consolation se rencontre ; et où est la consolation, là, est aussi la grace. C'est lorsque saint Paul étoit jeté dans le fond des cachots, qu'il opéroit les plus grands prodiges. Lorsqu'il fit naufrage, et que la tempête l'eut fait aborder dans un pays barbare, ce fut alors, surtout, qu'il signala sa gloire. Lorsqu'il fut présenté, chargé de chaînes, devant un tribunal, il triompha alors du juge même. L'Ancien Testament nous offre les mêmes exemples, et nous y voyons les justes jeter un grand éclat au milieu des afflictions. C'est ainsi que les trois enfans de Babylone, c'est ainsi que Daniel, Moïse et Joseph, se sont rendus illustres, et ont mérité de brillantes couronnes. C'est au milieu des afflictions, et lorsqu'elle souffre pour Dieu, que l'ame se purifie. C'est alors qu'elle reçoit des secours plus abondans, et qu'ayant besoin d'une plus grande assistance, elle mérite une grace plus efficace. Instruite et fortifiée par les maux, elle recueille des biens précieux, même avant de recevoir le prix que le Seigneur lui réserve. L'affliction bannit l'orgueil de nos ames, elle y détruit la paresse, et nous forme à la patience. Elle nous découvre tout le néant des choses humaines, et nous élève à la plus haute vertu. Il n'y a point de passion qui ne lui cède : l'envie, la jalousie, les mauvais désirs, l'amour de l'argent, de la domination, et des objets qui flattent les sens,

l'arrogance, le faste, la colère; elle se soumet, en un mot, toutes les maladies de l'ame.

Voulez-vous vous convaincre de ce que je dis par des exemples, je puis vous montrer des hommes en particulier, et en général des peuples, qui ont éprouvé, tour à tour, l'adversité et la prospérité; je puis vous faire voir les grands avantages qu'ils ont retirés de l'une, et la négligence dans laquelle les a jetés l'autre. Voyez les Hébreux : lorsqu'ils étoient persécutés et accablés de travaux, ils gémissoient, ils invoquoient Dieu, ils attiroient d'en-haut un puissant secours; mais dès qu'ils furent engraissés, ils regimbèrent contre l'aiguillon. Voyez aussi les habitans de Ninive: lorsqu'ils jouissoient d'un bonheur paisible, ils irritèrent Dieu de telle sorte, qu'il les menaça de détruire entièrement leur ville; mais après que la prédication de Jonas les eut portés à s'humilier devant le Seigneur, ils renoncèrent au vice et se signalèrent par toutes les vertus. Voulez-vous maintenant jeter les yeux sur un homme seul, rappelez-vous Salomon. Lorsqu'il étoit inquiet et embarrassé sur la manière de conduire un grand peuple, il mérita la vision dont l'honora le Seigneur; lorsqu'ensuite il se vit entouré de délices, il se précipita dans un abyme de désordres. Et David, son père, quand fit-il éclater une vertu rare et merveilleuse? n'est-ce pas lorsqu'il étoit investi de maux? Absalon, de même, ne témoigna-t-il pas de la sagesse et de la modération lorsqu'il fut banni; et lorsqu'il fut de retour, ne projeta-t-il pas d'envahir la couronne, et de se souiller d'un parricide? Et le saint homme Job, quoiqu'il se distinguât même dans la

ne devint-il pas plus célèbre, lorsqu'il tomba dans prospérité, ne fut-il pas encore plus distingué, et l'affliction? Mais qu'est-il besoin de recourir à des exemples si éloignés de nous? il ne faut que considérer l'état présent de l'Eglise, pour voir le bien que produit l'affliction. Maintenant que nous jouissons de la paix, nous sommes tombés dans le relâchement et dans la mollesse, nous remplissons l'Eglise d'un déluge de vices et de crimes. Lorsque nous étions persécutés, nous étions plus sages, plus humbles, plus vigilans, plus assidus aux assemblées saintes, et plus appliqués à entendre la parole de Dieu. Ce que le feu est à l'or, l'affliction l'est à l'ame. Elle la purifie, consume toutes ses souillures, la rend plus brillante et plus éclatante. L'adversité nous conduit au ciel, et la prospérité, en enfer. Aussi l'une est étroite, et l'autre, large et spacieuse. *Vous aurez des afflictions dans le monde* (Jean. 16. 33.), disoit Jésus-Christ à ses disciples; marchez dans la voie étroite, sans murmurer de vos maux et sans perdre courage. Si vous ne souffrez pas pour votre propre intérêt, vous souffrirez nécessairement d'ailleurs, et sans aucun fruit. Combien par exemple, un envieux, un avare, un impudique, un ambitieux, enfin tout homme possédé de quelque passion violente, n'ont-ils pas de peines et de tourmens à souffrir? sont-ils moins affligés que ceux que l'excès de leurs disgraces oblige à pleurer? S'ils ne répandent pas de larmes, c'est la honte qui les retient, c'est leur dureté naturelle qui en arrête la source. Mais si vous pouviez lire au fond de leur cœur, vous le verriez en proie à mille agitations pénibles. Puis

donc qu'il faut que ceux qui suivent l'une ou l'autre voie, soient affligés, pourquoi ne choisissons-nous pas celle qui, avec l'affliction, nous produit mille couronnes ? Aussi est-ce par la voie des afflictions et par les chemins étroits, que Dieu a conduit ses saints, autant pour leur propre avantage que pour l'instruction des autres, pour leur apprendre à ne pas concevoir une trop grande idée d'eux-mêmes.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE CINQUIÈME DU COMMENTAIRE SUR SAINT MATTHIEU, CHAP. I. DEPUIS LE VERSET 22 JUSQU'A LA FIN.

Saint Jean Chrysostôme, après un exorde où il enseigne à ses auditeurs la manière de profiter des instructions, commente savamment les cinq derniers versets du premier chapitre de l'Évangile de saint Matthieu; il explique pourquoi l'ange renvoie Joseph à Isaïe, pourquoi le Fils de Dieu n'a pas été nommé Emmanuel, le nom de Vierge donné à Marie, etc. Après l'explication des versets, il traite quelques objets de morale : dans quels sentimens on doit invoquer les saints; avec quelle ardeur on doit faire l'aumône; avec quelle horreur on doit fuir l'usure.

Le Commentaire sur saint Matthieu, en forme d'homélie, est un des plus beaux ouvrages de saint Jean Chrysostôme; il renferme des explications du texte savantes et profondes, et une grande variété d'objets de morale présentés avec beaucoup de force et d'éloquence. Je n'en ai traduit que trois homélies pour en donner seulement un échantillon; mais c'est l'ouvrage dont j'ai tiré le plus d'extraits. Les quatre-vingt-dix homélies, contenues dans ce Commentaire, ont été certainement prononcées à Antioche; on ignore en quelle année.

HOMÉLIE CINQUIÈME

DU COMMENTAIRE SUR SAINT MATTHIEU. CHAP. I. DEPUIS LE VERSET 22 JUSQU'A LA FIN.

Bén. t. 7, p. 71; Fr. D. t. 1, Nouv. Test. p. 54; Sav. t. 2, p. 30.

J'ENTENDS plusieurs se plaindre qu'ici dans l'église, lorsqu'ils reçoivent nos instructions, ils se sentent contrits et touchés; mais qu'à peine sortis de ce temple, ils ne sont plus les mêmes, que leur ferveur ne tarde pas à s'éteindre. Que faut-il faire pour arrêter ce mal? nous allons d'abord en examiner la cause. D'où vient donc que vos bonnes dispositions changent si promptement? c'est qu'au sortir de ce lieu, vous n'agissez pas comme vous le devriez, vous vous trouvez avec des hommes dont la vie est irrégulière. Lorsque vous venez d'entendre la parole sainte, vous ne devriez pas vous jeter dans des affaires et dans des sociétés qui en étouffent le fruit; mais retournés chez vous, vous devriez prendre aussitôt le livre des Ecritures, faire part à votre femme et à vos enfans de ce que vous avez entendu, et après cela reprendre le soin de vos affaires temporelles. Vous ne voudriez pas, au sortir du bain, vous engager dans la place publique, vous craindriez d'en détruire l'effet, en vous pressant

trop de vous jeter dans le tumulte des affaires. C'est au sortir de l'église que vous devriez bien plutôt prendre cette précaution : mais vous faites le contraire, et de là vous perdez tout le fruit des instructions que vous entendez. Avant que la divine semence ait eu le temps de prendre racine chez vous, un torrent d'affaires l'emporte et l'arrache de votre ame. Pour obvier à cet inconvénient, faites-vous un devoir en sortant de nos assemblées, de repasser sur ce qu'on vous y a dit. Vous donnez cinq ou six jours aux occupations de ce monde ; et vous en refuseriez un seul, ou même une partie d'un seul à vos intérêts spirituels ! ne seroit-ce pas le comble de la négligence ? Ne voyez-vous pas que vos enfans étudient depuis le matin jusqu'au soir ce qu'on leur a donné à apprendre. Imitons-les donc en ce point, puisque autrement ce seroit en vain que nous nous assemblerions ici ; ce seroit puiser de l'eau avec un vase percé, et avoir moins d'attention pour conserver la parole de Dieu dans notre cœur, que nous en avons pour garder l'or et l'argent. A-t-on reçu quelque argent, on l'enferme dans un sac et l'on y met son cachet ; et nous, après avoir reçu des oracles infiniment plus précieux que l'or et que les pierreries, après que l'Esprit-Saint a répandu sur nous ses plus riches trésors, nous négligeons de les mettre en réserve dans l'intérieur de nos ames, nous ne prenons aucun soin pour empêcher qu'elles ne nous échappent. Qui donc aura pitié de nous, si nous travaillons nous-mêmes à nous dépouiller et à nous réduire à une extrême indigence ? Pour remédier à cet abus, faites-vous une loi invariable,

et imposez cette loi à vos femmes et à vos enfans, de consacrer un jour entier de la semaine à entendre des instructions chrétiennes, et à méditer ce que vous aurez entendu. Vous serez plus en état de comprendre ce que nous aurons à vous dire, vous nous épargnerez beaucoup de travail, et vous tirerez un plus grand fruit de nos instructions, si vous y venez la mémoire encore pleine de ce que nous vous aurons dit quelques jours auparavant; car rien ne contribue davantage à l'intelligence de nos discours, que d'en bien retenir toutes les liaisons et toute la suite. Comme il est impossible de dire tout en un jour, votre mémoire doit rejoindre ce que nous sommes forcés de diviser en plusieurs parties : vous devez en faire comme une longue chaîne, et un corps unique de doctrine tiré des Ecritures. Souvenez-vous donc de ce que nous avons déjà expliqué de l'Evangile; nous allons passer à d'autres objets. Voici ce que nous avons à expliquer aujourd'hui :

Or, tout cela s'est fait pour accomplir ce que le Seigneur avoit dit par le prophète. L'ange du Seigneur s'écrie, d'une manière digne du grand mystère qu'il annonce : *Or, tout cela s'est fait.* Voyant cet abyme de l'amour de Dieu, cet océan de miséricorde, cette œuvre si admirable et si inespérée enfin accomplie, toutes les lois de la nature renversées, Dieu réconcilié avec les hommes, celui qui étoit au-dessus de tout rabaissé au-dessous de tout, la muraille de séparation enfin abattue, tous les obstacles levés, et ce grand nombre de merveilles renfermées dans la naissance du Christ, il les exprime toutes par cette seule parole : *Or, tout cela s'est*

fait pour accomplir ce que le Seigneur avoit dit par son prophète. Ne croyez pas, dit l'ange, que ce qui s'exécute maintenant vienne d'être arrêté dans les desseins de Dieu : il y a long-temps qu'il avoit été annoncé en figures, comme saint Paul s'est appliqué à le faire voir dans beaucoup d'endroits. L'ange renvoie Joseph à Isaïe, afin que s'il eût oublié à son réveil quelques-unes des choses qu'il venoit de lui dire, les paroles du prophète pussent lui en rappeler le souvenir, d'autant plus qu'il avoit été nourri dans cette lecture. En parlant à la Vierge, l'ange ne lui avoit point cité les prophéties, parce qu'étant fille et fort jeune, elle étoit censée les ignorer ; comme il parle ici à un homme, et à un homme juste qui avoit étudié les prophètes, il a soin de lui en rapporter le témoignage. En lui parlant d'abord de Marie, il avoit ajouté : *et votre femme;* mais après s'être appuyé d'un prophète, il ne craint plus de lui donner le nom de vierge. Joseph n'eût pas été si disposé à croire Marie vierge et mère tout ensemble, si l'ange ne l'y eût préparé par l'autorité d'Isaïe. Le mystère ne devoit plus paroître à Joseph si nouveau et si surprenant, ayant été prédit par un prophète qu'il avoit long-temps étudié. C'est donc pour le lui rendre plus croyable, que l'ange lui cite Isaïe. Il ne s'en tient pas là : il attribue les paroles à Dieu même ; car il ne les rapporte pas comme étant du prophète, mais du Souverain de l'univers ; il ne dit pas : pour accomplir ce qui a été dit par Isaïe, mais : ce qui a été dit par le Seigneur. Isaïe n'étoit que la bouche de Dieu, l'oracle étoit de Dieu même. Que dit donc l'oracle ?

Une vierge concevra et enfantera un fils à qui on donnera le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. Pourquoi donc, direz-vous, ne lui a-t-on pas donné le nom d'Emmanuel, mais celui de Jésus-Christ ? c'est que l'ange n'a pas dit : vous lui donnerez le nom, mais : *on lui donnera le nom. On*, c'est-à-dire, les peuples et l'événement même; car il tire le nom de ce qui devoit arriver, selon l'usage de l'Ecriture, qui souvent forme les noms d'après les événemens. Lors donc qu'il dit qu'on lui donnera le nom d'Emmanuel, c'est comme s'il disoit: On verra Dieu avec les hommes; car, encore que Dieu ait toujours été avec les hommes, il n'y a jamais été d'une manière aussi sensible que par l'incarnation. Que si les juifs ne se rendent pas encore, je leur demanderai : Quand est-ce que le Fils de Marie a reçu les noms qui signifient : *Hâtez-vous de prendre les dépouilles, Hâtez-vous de ravir votre butin* (Is. 8. 3.)? Ils n'auront rien, sans doute, à me répondre. Pourquoi donc le prophète lui a-t-il donné ces noms ? c'est parce qu'aussitôt qu'il est né, il a remporté les dépouilles du démon, son adversaire : il lui donne donc comme son nom propre, cet effet admirable du pouvoir qu'il a eu dès sa naissance. Le même prophète dit que Jérusalem sera appelée *une ville de justice, la mère des cités, la fidèle Sion* (Is. 1. 26.); cependant nous ne voyons nulle part que Jérusalem ait porté le nom de *ville de justice :* elle a toujours conservé son nom de Jérusalem. Mais comme par une heureuse réforme, elle est devenue réellement telle que la nomme le prophète, c'est pour cela qu'il lui donne ces noms.

Lorsqu'il arrive un événement de marque qui fait connoître ceux qui en sont les auteurs ou les objets plus que le nom qu'ils portent, l'Ecriture leur donne le nom qui signifie l'événement même.

Que si, confondus de ce côté, les juifs nous font une autre objection tirée du nom de vierge; s'ils prétendent que les interprètes n'emploient pas le nom de vierge, mais celui de jeune fille; nous leur répondrons d'abord que de tous les interprètes, les Septante(1) sont ceux qui méritent le plus de croyance. Les autres, qui ont existé après Jésus-Christ, et qui sont restés juifs, peuvent être soupçonnés, avec fondement, d'avoir écrit par haine et d'avoir obscurci à dessein les prophètes; au lieu que les Septante ayant fait leur version plus de cent ans avant Jésus-Christ, ayant été plusieurs, et dans un si grand accord, sont à l'abri d'un pareil soupçon: le temps où ils ont travaillé, leur grand nombre, leur parfaite union, les rendent plus croyables que les autres interprètes. Mais quand même les juifs voudroient s'appuyer des interprètes plus modernes, nous aurions toujours l'avantage, puisque l'Écriture marque ordinairement une vierge, par le mot de jeune fille, comme elle marque un garçon par le mot de jeune homme: *Vous jeunes hommes*, dit-elle dans un des psaumes, *et vous vierges, louez le Seigneur* (Ps. 148. 12.). La même Écriture parlant d'une vierge à laquelle on voudroit faire violence, dit: *Si cette*

(1) Personne n'ignore qu'on appelle version des *Septante*, cette traduction grecque de toute l'Ecriture, qui fut faite par soixante-douze savans docteurs juifs, sous les yeux et par les ordres de Ptolémée-Philadelphe.

jeune fille, c'est-à-dire si cette vierge *a élevé la voix pour crier* (Deut. 22. 27.). Ce qui précède dans le prophète Isaïe, confirme assez ce que nous disons. Il ne dit pas simplement : *Une vierge concevra et enfantera un fils ;* mais après avoir dit : *Le Seigneur vous donnera un signe miraculeux*, il ajoute aussitôt : *Une vierge concevra* (Is. 7. 14.). Si celle qui devoit enfanter n'étoit pas vierge, et qu'elle n'eût conçu que par la voie ordinaire du mariage, en quoi consisteroit le signe miraculeux que promet le Seigneur. Un signe miraculeux doit être singulier, rare, et passer l'ordre commun de la nature.

Joseph étant donc réveillé de son sommeil, fit ce que l'ange du Seigneur lui avoit ordonné, et il prit sa femme avec lui. Considérez l'obéissance de ce saint homme, et la docilité de son esprit ; voyez sa circonspection, et la pureté incorruptible de son ame. Lors même qu'il a lieu de soupçonner la Vierge, il ne veut rien faire qui la déshonore ; et aussitôt qu'il est délivré de son doute, il ne pense plus à la quitter, mais la retenant avec lui, il devient le ministre et comme le dispensateur de ce mystère. *Il prit sa femme avec lui.* Remarquez comme l'évangéliste nomme toujours ainsi la Vierge, parce qu'il ne vouloit pas trop découvrir cette merveille, et qu'il en avoit dit assez pour ôter le soupçon que Jésus-Christ fût né comme le reste des hommes.

Et il ne l'avoit point connue, jusqu'à ce qu'elle enfanta son fils premier-né. Ce mot, *jusqu'à ce que*, ne doit pas vous faire croire que Joseph la connut ensuite, mais vous apprendre qu'elle étoit tou-

jours demeurée vierge jusqu'à ce divin enfantement. Et pourquoi l'évangéliste s'est-il servi de ce mot *jusqu'à ce que*? c'est que l'Écriture a coutume de s'en servir sans marquer un temps limité. Elle dit du corbeau, quand il sortit de l'arche, qu'*il n'y rentra pas jusqu'à ce que la terre fut desséchée* (Gen. 8. 7.), quoiqu'il n'y rentrât point depuis. En parlant de Dieu, elle dit encore : *Vous êtes depuis l'éternité jusqu'à l'éternité*, sans prétendre lui donner des bornes. Lorsqu'elle annonce la naissance de Jésus-Christ, elle s'exprime en ces termes : *Dans les jours de son avénement, la justice s'élèvera avec une abondance de paix, jusqu'à ce que la lune passe*, ce qui ne marque pas que ce bel astre dût cesser d'être. De même l'évangéliste se sert ici du mot *jusqu'à ce que*, pour lever tout soupçon dans ce qui s'étoit passé avant la naissance de Jésus-Christ, vous laissant après juger vous-mêmes de ce qui l'avoit pu suivre. Il vous rapporte ce que vous ne pouviez apprendre que de sa bouche, sans doute que Marie étoit toujours demeurée vierge jusqu'à son enfantement; mais il vous laisse à conclure vous-mêmes ce qui est une suite évidente et comme nécessaire de son récit, sans doute qu'un homme aussi juste n'a point connu depuis celle qui étoit devenue mère par un tel miracle, qui avoit été honorée d'une fécondité si merveilleuse. Que si Joseph eût depuis vécu avec Marie, comme avec sa femme, et qu'il eût eu des enfans d'elle, pourquoi Jésus-Christ sur la croix l'eût-il recommandée à son disciple, comme n'ayant personne qui pût la protéger et la défendre? pourquoi lui eût-il ordonné de la prendre pour sa

mère? Comment donc, direz-vous, Jacques et d'autres sont-ils appelés dans l'Évangile, frères de Jésus-Christ? c'est d'après l'opinion commune, selon laquelle Joseph passôit pour le mari de la Vierge, Dieu ayant voulu couvrir comme de beaucoup de voiles, et laisser long-temps caché cet enfantement divin? C'est pour cela que saint Jean, dans son évangile, les appelle lui-même frères du Seigneur : *Ses frères*, disoit-il, *ne croyoient pas en lui* (Jean. 7. 5.).

Mais ceux qui ne croyoient pas pour lors en lui, se sont signalés depuis par la grandeur de leur foi. Lorsque saint Paul se rendit à Jérusalem, pour conférer avec les autres apôtres sur les vérités de la religion, il vint d'abord trouver saint Jacques, parce que sa vertu étoit si grande, qu'il mérita d'être le premier évêque de Jérusalem. On dit de lui qu'il vivoit avec tant d'austérité, que tous ses membres étoient comme morts, et qu'il s'agenouilloit et se prosternoit si souvent en terre, que son front, ses genoux s'étoient endurcis comme la peau d'un chameau. Ce fut lui qui, lorsque saint Paul retourna à Jérusalem, lui parla avec beaucoup de sagesse, et lui dit : *Vous voyez, mon frère, quelle multitude de juifs se sont tous convertis à la foi de Jésus-Christ; et ils sont tous zélés pour leur loi* (Act. 21. 20.); tant il avoit un zèle tempéré par la prudence, ou plutôt tant la grace de Jésus-Christ agissoit puissamment alors. Car des hommes (1), qui l'avoient dé-

(1) Ces hommes dont parle ici l'orateur, sont les parens de Jésus-Christ, qui, pendant sa vie, avoient refusé de croire à sa divinité, l'avoient dédaigné, méprisé, insulté, et qui, après sa mort,

crié pendant sa vie, l'admirèrent après sa mort jusqu'à mourir pour lui avec joie; ce qui montre visiblement la vertu de sa résurrection. C'est à dessein qu'il a réservé après sa mort ces merveilleux effets de sa puissance, pour être des preuves indubitables de sa divinité; car si nous oublions aisément après leur mort ceux mêmes que nous avons le plus admirés pendant leur vie, comment des hommes qui avoient insulté Jésus durant sa vie, l'auroient-ils regardé comme un Dieu après sa mort, s'il n'eût été qu'un simple homme? comment auroient-ils consenti à mourir pour lui, s'ils n'eussent eu des preuves certaines de sa résurrection?

Je vous dis ceci, mes frères, afin que vous ne vous contentiez pas d'admirer les changemens opérés dans les parens du Fils de Dieu, mais que vous imitiez leur constance, leur fermeté, et la sainteté de toute leur vie; afin que nul ne désespère de lui-même, quelque lâche qu'il ait été jusqu'alors, et qu'après la grace du Seigneur, personne ne mette sa confiance que dans ses propres mérites. S'il n'a servi de rien d'abord aux hommes dont nous parlons, d'être unis au Fils de Dieu, de pays, de maison et de parenté, serons-nous excusables, nous autres, de nous glorifier d'avoir des frères et des proches vertueux, sans nous mettre en peine de les imiter? Ce sont ces personnes que David désigne, lorsqu'il dit: *Le frère ne peut racheter son frère, un homme rachettera-t-il un autre homme* (Ps. 48. 8.)? Quand Moïse, Sa-

étoient devenus ses disciples, et avoient consenti de mourir pour confesser son nom.

muel ou Jérémie prieroient pour eux, ils ne seroient pas exaucés. Ecoutez ce que Dieu dit à Jérémie : *Ne priez plus pour ce peuple, car je ne vous écouterai pas* (Jér. 11. 14.). Et ne soyez pas surpris que je refuse de vous entendre ; quand Moïse, Samuel me prieroient eux-mêmes, je ne recevrois pas leurs prières. En vain Ezéchiel entreprendroit-il de supplier le Seigneur, le Seigneur lui feroit cette réponse : *Quand Noé, Job et Daniel se présenteroient devant moi, ils ne sauveroient pas leurs fils et leurs filles* (Ezéch. 14. 14.). Quand le patriarche Abraham prieroit pour ceux qui sont plongés dans le vice, et qui y demeurent volontairement, Dieu détourneroit son visage et refuseroit de l'écouter. Quand Samuel intercéderoit pour ces hommes coupables, Dieu lui diroit aussitôt : *Cessez de pleurer pour Saül* (1. Rois. 16. 1.). Quand quelqu'un prieroit à contre-temps pour sa propre sœur, Dieu lui diroit comme à Moïse : *Si son père lui avoit craché au visage, ne se seroit-elle pas retirée pendant sept jours couverte de confusion* (Nomb. 12. 14.)?

Ainsi ne nous appuyons pas lâchement sur les mérites d'autrui. Les prières des saints ont sans doute une grande force ; mais c'est lorsque nous y joignons le repentir de nos fautes et le changement de vie. Moïse, qui avoit bien pu délivrer de la colère céleste son frère et six cent mille hommes, n'a pu obtenir grace pour sa sœur, quoique son péché fût beaucoup moindre. Elle n'avoit offensé que Moïse son frère, au lieu que le crime des autres étoit un attentat contre Dieu même.

Je vous laisse à examiner la conduite de Dieu en

cette rencontre, et je vais essayer de résoudre une question plus difficile encore. Pourquoi parler de la sœur de Moïse, puisque le conducteur d'un si grand peuple n'a pu obtenir grace pour lui-même, et qu'après mille travaux et mille peines, après avoir gouverné des Israélites pendant quarante ans, il ne lui a pas été permis d'entrer dans cette terre pour laquelle le Seigneur avoit fait tant de promesses? Quelle est donc la raison de cette conduite? c'est que la grace faite au chef du peuple, eût pu être préjudiciable à tout le peuple, eût pu être pour un grand nombre de juifs une occasion de chute et de ruine; car, si après avoir été seulement délivrés de la servitude d'Egypte, ils abandonnoient Dieu pour ne s'attacher qu'à Moïse, auquel ils attribuoient tous les prodiges opérés en leur faveur, à quelle impiété ne se fussent-ils pas emportés, s'il les eût encore introduits dans la terre promise? C'est pour cela que Dieu a voulu même leur cacher le lieu de sa sépulture.

Samuel, qui souvent avoit sauvé tous les Israélites, n'a pu sauver Saül de la colère céleste; Jérémie, qui n'avoit pu dérober le peuple juif à la vengeance divine, a mis une personne seule à couvert de cette même vengeance; Daniel, qui a délivré de la mort les sages de Babylone, n'a pu délivrer de la servitude les habitans de la Judée. Nous voyons dans l'Évangile un même homme qui en un temps avoit obtenu tout ce qu'il demandoit, et qui ne put rien obtenir en un autre; comme ce debiteur de mille talens, qui se tira d'abord du péril par ses supplications, et qui ne le put pas ensuite. Un autre au contraire, s'étant perdu d'abord, se sauva depuis; comme cet

enfant prodigue, qui, après avoir dissipé son patrimoine, vint retrouver son père, et obtint le pardon de sa faute.

Si donc nous sommes paresseux et lâches, l'intercession d'autrui ne pourra nous sauver : mais si nous sommes vigilans et attentifs, nous pourrons nous sauver par nous-mêmes, et beaucoup mieux que par la médiation d'autrui. Le Seigneur aime bien mieux accorder sa grace aux prières que nous lui faisons nous-mêmes, qu'à celles que lui font les autres pour nous ; et cela afin que, nous appliquant nous-mêmes à détourner la colère divine, nous réglions notre vie avec plus de soin, nous approchions de Dieu avec plus de confiance. C'est ainsi qu'il a fait miséricorde à la Chananéenne, qu'il a sauvé une courtisane, qu'il a fait passer un brigand de la croix dans le ciel, sans aucun médiateur qui priât pour eux.

Je vous parle ainsi, mes frères, non pour vous détourner de prier les saints, mais de peur que vous ne vous abandonniez à la négligence, et que, vous endormant vous-mêmes d'un profond sommeil, vous ne vous reposiez sur d'autres du soin de votre salut. Quand Jésus-Christ dit : *Faites-vous des amis*, il ne s'arrête pas là, mais il ajoute : *avec vos richesses injustes* (Luc. 16. 9.), afin qu'il y ait un mérite de votre part. Il ne recommande dans cet endroit que l'aumône ; et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il ne traite pas avec nous à la rigueur, pourvu que nous renoncions à l'iniquité. Il semble nous dire : Vous avez acquis une grande fortune par de méchantes voies, faites-en un bon usage, répandez justement ce que vous avez injustement amassé. Mais,

dira-t-on, quel mérite peut-il y avoir à faire l'aumône sur de telles richesses? Eh bien! telle est la bonté de Dieu, qu'il se rabaisse jusqu'à nous promettre les plus grandes faveurs, si nous agissons de la sorte. Mais telle est notre insensibilité, que nous ne faisons pas même l'aumône sur des richesses injustement acquises, et qu'après avoir pillé des sommes immenses, nous croyons nous être acquittés entièrement si nous en abandonnons la plus modique partie.

Les riches du siècle ignorent-ils donc cette parole de l'apôtre: *Celui qui sème peu recueillera peu* (2. Cor. 9. 6.). Ce n'est pas perdre, ce n'est pas dépenser, mais gagner et trafiquer, que de semer avec abondance. Lorsqu'on sème, on moissonne; lorsqu'on trafique, on gagne. Si vous aviez à cultiver un terrain gras et fertile, un terrain propre à recevoir beaucoup de semence, vous ne vous contenteriez pas d'y jeter celle que vous avez, vous en emprunteriez même à d'autres; vous regarderiez alors l'épargne comme une perte. Et lorsque vous avez à cultiver le ciel, qui n'est sujet à aucune vicissitude des saisons, qui vous rendra certainement avec usure ce que vous semez, vous hésitez, vous balancez, vous ne comprenez pas qu'épargner alors c'est perdre, que dépenser c'est gagner. Répandez donc afin d'amasser, ne retenez pasa fin de retenir, jetez afin de conserver, abandonnez afin d'acquérir. S'il faut garder votre bien, ne le gardez pas vous-même, vous le perdriez; mais donnez-le à Dieu en dépôt, nul ne pourra le lui ravir. Ne cherchez point à placer votre argent, vous n'entendez point à le faire

profiter ; mais prêtez-le à celui qui vous le rendra avec une telle usure, que l'intérêt passera le principal : usure divine qui n'est sujette ni à l'envie, ni aux reproches, ni aux craintes, ni aux surprises. Prêtez à celui qui n'a besoin de rien, qui est dans la nécessité à cause de vous ; à celui qui nourrit tous les êtres, et qui a faim pour empêcher que vous ne mouriez de faim ; à celui qui se fait pauvre pour vous enrichir. Pratiquez une usure dont vous ne recueillerez pas la mort, mais la vie. Cette usure vous vaudra le ciel, celle du monde produit l'enfer : l'une est un effet de l'avarice, l'autre de la sagesse ; l'une vient de la cruauté, l'autre de la charité. Quelle excuse nous restera-t-il donc si nous négligeons un gain si avantageux, si assuré, si bien placé, si honnête, un gain exempt de reproches, de craintes et de périls, pour en chercher un autre si vil, si honteux, si fragile, si incertain, qui nous précipite dans des flammes éternelles. Il n'est rien, non il n'est rien de plus infame ni de plus cruel que l'usure des hommes. L'usurier trafique du malheur de ses semblables ; il établit son revenu sur l'infortune d'autrui, et il veut qu'on lui sache gré d'un acte de barbarie comme d'un acte de bienfaisance. Il est impitoyable, et il craint de le paroître ; sous prétexte d'obliger le pauvre, il lui creuse un abyme plus profond ; il ne le secourt que pour l'accabler encore davantage ; il ne lui tend la main que pour le pousser dans le précipice ; il paroît le recevoir dans un port, et il le jette contre les écueils et les rochers où il fait un triste naufrage.

Voulez-vous donc, me direz-vous, que j'aille don-

ner un argent gagné avec peine et qui m'est si nécessaire, afin qu'un autre en profite sans que j'en retire moi-même aucun gain ? Non, certes, je ne dis pas cela : je veux que vous en retiriez un gain, et non pas un gain modique et misérable, mais un gain immense ; je veux qu'en donnant de l'or vous receviez le ciel pour intérêt. Pourquoi vous réduire vous-même à une indigence extrême, en vous traînant sur la terre, et en préférant un gain médiocre à la récompense la plus riche ? est-ce là savoir s'enrichir? Quand Dieu vous promet pour un peu d'argent tous les biens du ciel, et que vous le priez de vous donner, au lieu du ciel, un peu d'argent, n'est-ce pas vouloir rester toujours pauvre ? Celui qui soupire après les vraies richesses, après la vraie opulence, préfère les grands biens aux petits, les solides aux fragiles, les célestes aux terrestres, les incorruptibles aux périssables ; et c'est ainsi qu'il se rend digne de posséder les uns et les autres. Celui qui préfère la terre au ciel, perdra l'un et l'autre ; au lieu que celui qui préfère le ciel à la terre, jouira de tous les deux, et d'une manière infiniment plus stable et plus heureuse. Méprisons donc les biens présens et n'aspirons qu'aux biens futurs, pour jouir ainsi des biens présens et des biens futurs, par la grace et par la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE TREIZIÈME DU COMMENTAIRE SUR SAINT MATTHIEU.

L'ORATEUR commente, dans cette homélie, les onze premiers versets du chapitre quatrième de l'Évangile de saint Matthieu. C'est la tentation de Jésus-Christ dans le désert. Il explique la malice du démon dans la manière dont il prépare et forme les trois attaques qu'il livre à Jésus-Christ, les trois victoires que ce Dieu-Sauveur remporte sur cet esprit impur, par quelles armes il lui résiste, et triomphe de sa malignité, les leçons qu'il nous donne à nous-mêmes sur les moyens de vaincre le tentateur, lorsqu'il nous attaque par lui-même ou par ses ministres. Après Jésus-Christ, le bienheureux Job doit nous servir de modèle. Ne nous laissons pas éblouir par de faux raisonnemens; ne nous endormons pas dans une vie molle et sensuelle sans craindre la vengeance d'un Dieu juste. La certitude d'une autre vie est établie éloquemment par des preuves solides; et c'est là ce qui termine cette homélie.

HOMÉLIE TREIZIÈME

DU COMMENTAIRE SUR SAINT MATTHIEU.

Bén. t. 7, p. 167 ; Fr. D. t. 1, Nouv. Test. p. 144; Sav. t. 2, p. 81.

Alors Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert, pour être tenté par le démon. Alors, dans quel temps? après la descente du Saint-Esprit sur Jésus, après que cette voix divine se fut fait entendre du ciel : *C'est là mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection* (Matth. 3. 17.). Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que l'esprit de Dieu ait conduit Jésus dans le désert. Mais comme ce Dieu-Sauveur a tout fait et tout souffert pour notre instruction, il veut bien se laisser conduire dans le désert et lutter contre le démon, afin que les baptisés, se voyant pressés après le baptême de quelques tentations considérables, ne soient pas troublés comme s'il leur arrivoit quelque chose d'inattendu, mais qu'ils souffrent avec courage ces épreuves, comme une suite nécessaire des faveurs dont ils ont été gratifiés. Vous avez reçu des armes, non pour rester dans le repos, mais pour combattre.

Que si Dieu n'empêche pas les tentations dont vous êtes assailli, il le fait pour plusieurs raisons. Premièrement, il veut que vous sachiez par expérience

quelles forces vous avez acquises. Il veut ensuite que vous vous teniez dans les bornes de la modération, les épreuves ne vous permettant pas de vous enorgueillir des graces que vous avez reçues. Dieu permet aussi que vous soyez tenté, afin que l'esprit de malice, qui doute toujours si vous l'avez sincèrement renoncé, s'assure par votre patience que votre renoncement est véritable. Le Seigneur a encore pour dessein que votre ame se fortifie par la tentation, qu'elle devienne plus ferme que le diamant. Enfin, il vous laisse attaquer par votre ennemi, pour que vous ayez une preuve évidente des grands trésors qui vous ont été confiés ; car le démon ne vous attaqueroit pas s'il ne vous voyoit élevé à un état plus glorieux. C'est ce qui, dans l'origine, l'irrita contre Adam, qu'il voyoit comblé de gloire. C'est encore ce qui l'arma contre Job, qu'il voyoit proclamé vainqueur, et couronné par le Souverain du monde.

Pourquoi donc, direz-vous, Jésus-Christ nous dit-il : *Priez, afin que vous n'entriez pas en tentation* (Matth. 26. 41.)? C'est pour cela que l'évangéliste nous annonce que Jésus n'alla pas de lui-même dans le désert, mais qu'il y fut conduit suivant un dessein particulier. Il nous fait entendre par là que nous ne devons pas nous jeter de nous-mêmes dans les tentations, mais seulement les soutenir avec courage, lorsque nous y sommes entraînés malgré nous. Et remarquez où l'Esprit de Dieu conduit le Sauveur. Ce n'est ni dans une ville, ni dans une place publique, mais dans un désert. Comme il vouloit attirer le démon à ce combat, il ne lui en donne pas

seulement l'occasion par l'extrémité de la faim, mais encore par la solitude du lieu; car le démon nous attaque surtout lorsqu'il nous voit seuls et séparés de tous les autres. Ce fut ainsi qu'il attaqua Eve autrefois, lorsqu'il la vit seule et séparée d'Adam. Quand il nous voit unis avec d'autres, il n'a pas la même hardiesse, il n'ose pas avancer. C'est pour cela surtout que nous devons toujours nous réunir à nos frères, afin d'être moins exposés aux attaques de notre ennemi. Ainsi le démon va trouver Jésus dans le fond d'un désert, et d'un désert inaccessible; ce que saint Marc fait voir clairement, lorsqu'il dit : *Jésus étoit alors parmi les bêtes sauvages* (Marc. I. 13.).

Et considérez avec quelle malice il l'attaque, et comme il sait prendre son temps. Il le tente non durant son jeûne, mais lorsqu'ensuite il est pressé de la faim, pour que nous apprenions quel grand bien c'est que le jeûne, que c'est l'arme la plus forte pour combattre le démon; qu'après le baptême on ne doit plus se livrer aux délices des festins et aux excès de la table, mais se fortifier par le jeûne et l'abstinence. C'est pour cela que Jésus-Christ jeûne; non qu'il eût besoin de jeûner, mais pour nous donner une leçon. Comme l'intempérance étoit cause des péchés que nous avions commis avant le baptême, Jésus-Christ nous commande de jeûner après l'avoir reçu; semblable en cela à un sage médecin qui, après avoir guéri un malade, lui ordonne de s'abstenir de ce qui a causé sa maladie. Que de maux n'a point produits l'intempérance! c'est elle qui a chassé Adam du paradis, qui a répandu sur la terre les eaux du déluge, et qui

a fait tomber sur Sodôme les foudres du ciel. Quoique dans ces deux dernières circonstances la fornication fût le principal crime, l'intempérance néanmoins a été la première cause de l'un et de l'autre châtiment. C'est ce qu'Ezéchiel faisoit entendre par ces paroles : *Le crime de Sodôme a été l'orgueil, l'excès des viandes et l'abondance de toutes choses* (Ezéch. 16. 49.). Ainsi les juifs sont tombés souvent dans les plus grands crimes, par l'amour du vin et des viandes délicieuses. C'est pour cette raison que Jésus-Christ jeûne quarante jours : il vouloit nous apprendre à chercher dans l'abstinence les remèdes de notre salut. Il ne jeûne pas plus de quarante jours, de peur que, s'il eût jeûné davantage, on eût eu peine à le croire véritablement homme. Moïse et Élie, soutenus de la force de Dieu, ont jeûné aussi quarante jours : mais si le jeûne du Sauveur eût été plus long, plusieurs auroient pu douter s'il eût vraiment pris notre chair.

Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim ensuite. Jésus-Christ souffre la faim, et donne sujet au démon de le tenter, pour nous apprendre, en luttant contre lui, comment nous pourrons le vaincre et triompher de ses efforts. C'est le procédé que suivent de fameux athlètes. Veulent-ils instruire leurs disciples à triompher de leur adversaire, ils combattent eux-mêmes en leur présence dans les gymnases, afin qu'ils observent dans la personne de ceux contre lesquels ils luttent, ce qu'ils doivent faire pour terrasser leur ennemi. C'est ainsi que Jésus-Christ, notre chef, se rend notre modèle. Voulant attirer le démon au

combat, il lui fait remarquer la faim qu'il endure, il ne l'empêche pas d'approcher de sa personne, mais après qu'il s'est laissé attaquer, il le terrasse par trois diverses fois, avec une facilité toute-puissante.

Ce seroit vous priver d'une grande instruction, que de passer trop légèrement sur ces trois victoires; je vais donc examiner chaque tentation à part, en commençant par la première.

Et le tentateur s'approchant de lui, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains. Cet esprit de malice ayant entendu cette voix du ciel : *C'est là mon Fils bien-aimé*, et les témoignages illustres de saint Jean sur la grande supériorité de Jésus-Christ, éprouva un étrange embarras, lorsqu'il le vit pressé de la faim. D'une part, la voix du ciel et le témoignage de Jean l'empêchoient de croire qu'il fût un simple homme; et de l'autre, la faim qu'il souffroit ne lui permettoit pas de le regarder comme Fils de Dieu. Ainsi, dans ce doute et dans cette incertitude, il parle à Jésus-Christ d'une manière équivoque. Et comme autrefois, pour tenter Adam, il feignit ce qui n'étoit pas, afin d'apprendre ce qui étoit, il tient ici la même conduite. N'étant donc pas parfaitement instruit du mystère ineffable de l'incarnation, et ignorant quel étoit Jésus, il use d'un artifice à peu près semblable, pour découvrir cet important secret. Et que lui dit-il? *Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains.* Il ne lui dit pas : Puisque vous avez faim, mais : *Si vous êtes le Fils de Dieu*, espérant de le gagner par des éloges. Il ne lui parle donc pas de la faim qu'il éprouve, de crainte

qu'en la lui rappelant il ne paroisse lui en faire un reproche. Son ignorance de la grandeur du mystère d'un Dieu fait homme lui faisoit penser que son état présent étoit pour lui une honte. En conséquence, il le flatte avec adresse, et ne lui représente que ce qui annonçoit sa dignité. Que fait Jésus-Christ? il réprime l'orgueil de cet esprit impur, et pour montrer que l'état où il se trouvoit n'étoit ni honteux ni indigne de sa sagesse, il révèle lui-même ce que le démon avoit caché par flatterie.

Mais Jésus lui répondit : Il est écrit : l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Jésus-Christ commence par la nécessité de manger. Mais voyez ici la malice et l'adresse du démon, voyez par où il commence le combat, et comme il n'a pas oublié ses anciennes ruses. Le moyen qu'il a employé pour chasser du paradis le premier homme, et le plonger dans une infinité de maux, il l'emploie encore ici contre Jésus, il cherche à le prendre dans le même piége ; je veux parler de l'intempérance. Il est des personnes assez peu raisonnables pour prétendre que la nécessité de manger est la source de beaucoup de mal. Mais pour leur montrer que cette nécessité même si impérieuse, ne peut engager un homme vertueux à rien faire qui soit indigne de lui, Jésus-Christ, qui éprouve la faim, ne fait rien cependant de ce que le démon lui inspire, nous apprenant par là que nous ne devons jamais nous rendre aux suggestions de cet ennemi de notre salut. Comme c'est en obéissant au démon qu'Adam a offensé Dieu et violé son ordonnance, Jésus-Christ nous fait voir encore qu'il

ne faudroit pas écouter cet ange de ténèbres, quand même il ne nous porteroit pas à désobéir à Dieu. Mais que dis-je? à désobéir à Dieu! quand même les démons ne vous diroient rien que d'utile et de véritable, ne les en croyez point, nous dit le Sauveur par son exemple. Il fit taire ces esprits méchans, lorsqu'ils publioient qu'il étoit le Fils de Dieu. Saint Paul leur imposa de même silence, dans une conjoncture pareille. Ils ne publioient rien que d'utile et de vrai; mais l'apôtre voulant les humilier, les empêcher de nous tendre des piéges, les fit taire, leur ferma la bouche, et leur ordonna de sortir de l'homme qu'ils possédoient. C'est pour cela que Jésus ne se rend pas ici à ce que le démon lui propose, mais qu'il lui répond simplement : *L'homme ne vit pas seulement de pain*, *mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* C'est-à-dire, Dieu peut d'une seule parole remédier à la faim de l'homme et le nourrir. Il s'appuie d'un passage de l'Ancien Testament, afin de nous apprendre qu'au milieu de la faim et des autres maux, quels qu'ils puissent être, nous ne devons jamais abandonner le Seigneur.

Que si quelqu'un prétend que Jésus-Christ devoit opérer le miracle que lui désignoit le démon, je lui demande pourquoi il devoit l'opérer. Ce n'étoit pas pour croire en Jésus-Christ qu'il exigeoit de lui ce miracle, mais afin de pouvoir lui reprocher à lui-même son peu de foi. Il trompa de cette sorte nos premiers parens, et les convainquit d'infidélité envers Dieu. Leur ayant fait des promesses contraires à ce que Dieu leur avoit dit, et les ayant ainsi enflés

par de vaines espérances, il les rendit infidèles et les fit déchoir des grands biens dont ils jouissoient. Mais Jésus-Christ refuse ici au démon, et par la suite refusa aux juifs, qui étoient poussés par cet esprit de malice, de faire les miracles qu'ils lui demandoient, profitant de toutes les occasions pour nous apprendre, que, quand même nous pourrions faire des miracles, nous n'en devrions pas faire sans cause et sans motif, que nous ne devons point céder au démon, dans quelque extrémité que nous nous trouvions réduits.

Que fait donc l'esprit impur lorsqu'il se voit vaincu, et qu'il ne peut persuader à Jésus-Christ de se rendre à ses désirs, malgré l'extrémité de la faim dont il est pressé? il a recours à un autre artifice.

Alors le démon le transporta dans la ville sainte, et le mettant sur le haut du temple, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit : Il ordonnera à ses anges d'avoir soin de vous, et ils vous soutiendront de leurs mains, de peur que vous ne vous heurtiez le pied contre quelque pierre (Ps. 90. 11.). Pourquoi le démon commence-t-il toutes ses tentations par ces mots : *Si vous êtes le Fils de Dieu*? c'est pour faire encore ici ce qu'il fit à l'égard de nos premiers parens. Car, comme alors, il osa leur parler mal de Dieu : *Il sait*, leur dit-il, *qu'au moment que vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts*. Comme il vouloit leur persuader que Dieu les trompoit et les abusoit, qu'il n'avoit reçu aucun bienfait de sa part : il dit de même ici au Sauveur : C'est en vain que Dieu vous appelle son Fils, il vous trompe par cette

qualité qu'il vous donne; si vous croyez que cela n'est pas, donnez une preuve de votre puissance. Jésus-Christ lui avoit rapporté un passage de l'Écriture, il en use de même envers lui, et lui cite un passage du prophète. Pourquoi donc, sans témoigner ni indignation ni colère, Jésus-Christ lui répond-il avec une extrême douceur, toujours d'après l'Écriture? *Il est écrit*, lui dit-il : *Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu.* C'est pour nous apprendre que ce n'est point par les miracles qu'il faut vaincre le démon, mais par une patience ferme et invincible, et qu'on ne doit jamais rien faire par ostentation et par vanité.

Mais voyez le peu de sens du démon par le passage même qu'il rapporte. Jésus se sert à propos de l'Écriture, et ce qu'il en cite a un rapport admirable avec ce qu'il dit; au lieu que les paroles saintes qu'emploie le démon sont prises au hasard, et ne prouvent en aucune sorte ce qu'il avance. Ces paroles du psaume : *Il ordonnera à ses anges d'avoir soin de vous*, ne sont pas un avis donné au juste de se précipiter lui-même, et d'ailleurs n'ont pas été proprement dites de Jésus-Christ. Le Fils de Dieu cependant ne se met pas en peine de les réfuter, quoique le démon les eût alléguées d'une manière qui lui étoit si injurieuse, et si contraire à leur vrai sens. Non, ce n'est pas au Fils de Dieu à faire ce que cet esprit de malice demandoit de lui : c'est à Satan et à ses anges à se précipiter eux-mêmes; un Dieu relève ceux qui sont tombés, et s'il devoit manifester sa puissance, ce seroit en tirant les autres du précipice, plutôt qu'en s'y jetant lui-

même. Il n'appartient qu'aux démons de se précipiter en troupe dans les abymes; et le séducteur, leur chef, n'est occupé sans cesse qu'à chercher des compagnons de leur chute et de la sienne. Au reste, Jésus-Christ ne se découvre pas encore, et il parle au démon comme s'il n'étoit qu'un simple homme. Ces paroles : *L'homme ne vit pas seulement de pain*, et ces autres : *Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu*, n'ont rien qui puisse le faire reconnoître, et le distinguer des autres créatures.

Et ne vous étonnez pas si le démon, parlant à Jésus-Christ, tourne de toute part et recommence de nouveaux combats. De même qu'un athlète, frappé de coups mortels, tout couvert de son sang, les yeux éblouis, ne fait plus que se tourner et s'agiter en vain : ainsi le démon, après avoir reçu deux blessures mortelles, étourdi, ne sachant plus que dire, parle comme à l'aventure, et passe à une troisième attaque.

Le démon le transporta encore sur une montagne fort haute, et lui montrant tous les royaumes du monde avec la gloire qui les accompagne, lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si vous prosternant devant moi vous m'adorez. Mais Jésus lui répondit : Retire-toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul (Deut. 16. 13.). Jésus-Christ voyant que le démon offensoit son Père, en s'attribuant ce qui n'appartient qu'à Dieu, qu'il se faisoit lui-même Dieu, et le Créateur de l'univers, il le reprend de son orgueil, avec quelque douceur toutefois : *Retire-toi, Satan*, lui dit-il simplement; ce

qui étoit un ordre plutôt qu'un reproche. Ce mot seul, *Retire-toi*, le mit aussitôt en fuite, et l'on ne voit pas depuis qu'il l'ait tenté de nouveau.

Mais comment saint Luc dit-il qu'après ces trois tentations, *toute la tentation fut consommée* (Luc. 4. 13.)? Pour moi, il me semble que l'évangéliste ayant marqué ces trois sources principales de tentations, est censé avoir parlé des autres, qui y sont toutes renfermées. Oui, ce déluge d'iniquités qui inondent toute la terre, n'a point d'autre source que l'intempérance, l'orgueil et la cupidité. Ce que le démon, cet esprit de malice, ne sachant que trop bien, il réserve la cupidité pour la dernière attaque, comme la plus puissante de toutes; c'est la dernière arme qu'il emploie, comme la plus forte : il étoit impatient dès l'abord d'en venir là, mais il n'y vient qu'en dernier lieu; selon la règle qu'il s'est imposée à lui-même, de réserver pour le dernier ce qui est le plus capable de faire tomber les justes. C'est ainsi qu'autrefois il attaqua Job; c'est ainsi qu'à présent il attaque Jésus-Christ, commençant par les moyens les plus foibles, et employant ensuite les plus efficaces. Comment donc pouvez-vous vaincre un ennemi si redoutable? vous le pouvez en suivant l'exemple de Jésus-Christ, en recourant à Dieu, en ne vous laissant pas abattre, même au milieu de la faim, en croyant toujours qu'il peut vous nourrir d'une seule parole, en évitant de tenter Dieu dans les biens que vous en avez reçus, en ne soupirant que pour la gloire du ciel, sans vous mettre en peine de celle de la terre, et en dédaignant tout ce qui passe les bornes de la plus exacte nécessité. Car il n'est rien

qui assujettisse autant au démon, que le désir d'augmenter sa fortune, et l'ambition de devenir riche. On ne le voit que trop tous les jours, par une malheureuse expérience. Nous vous donnerons toutes ces choses, si, vous prosternant devant nous, vous nous adorez; tel est encore le langage de beaucoup d'hommes, qui ont une figure humaine, mais qui sont en effet les anges et les ministres de Satan. Nous voyons aussi qu'alors le démon ne tenta pas seulement Jésus-Christ par lui-même, mais encore par certains hommes. *Il se retira de lui pour un temps*, dit saint Luc, afin de marquer que le démon tenteroit encore le Sauveur par des hommes qui devoient être les instrumens de sa malice.

Alors le démon le laissa, et aussitôt les anges s'approchèrent de lui, et ils le servoient. Pendant que Jésus-Christ combat le démon, il ne permet pas que les anges paroissent, de peur que l'ennemi ne s'enfuie avant d'avoir été vaincu ; mais après qu'il l'a confondu en tout point, et qu'il l'a mis en fuite, alors les anges se montrent, pour vous assurer que toutes les fois que vous aurez vaincu le démon, les anges viendront aussitôt pour applaudir à votre victoire, pour vous accompagner partout, en vous servant de gardes et de défenseurs. C'est ainsi qu'ils reçurent autrefois Lazare pour le transporter au sein d'Abraham, lorsqu'il sortit de la pauvreté, de la faim, de toutes les souffrances, comme d'une fournaise, où Dieu l'avoit éprouvé.

Je l'ai déjà dit, et je le répète, Jésus-Christ figure souvent par les événemens de sa vie mortelle, les glorieux avantages dont nous devons jouir dans une

autre vie. Puis donc que toutes ces choses sont arrivées à cause de vous, plein d'une noble émulation, travaillez à imiter votre Chef dans sa victoire. Que si un des ministres et disciples du démon s'approche de vous pour vous dire : Puisque vous êtes un homme d'une si grande piété, d'une vertu si admirable, transportez cette montagne; sans vous troubler ni vous émouvoir, répondez-lui avec douceur comme Jésus-Christ : *Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu.* S'il vous promet de la gloire, de la puissance, d'immenses richesses, pourvu que vous l'adoriez, rejetez cette offre avec une fermeté généreuse. Ce n'est pas seulement envers Jésus-Christ, le Maître de tous les hommes, que le démon a usé de ses artifices, il en use encore tous les jours envers nous, ses serviteurs. Il nous attaque sur les montagnes, dans les déserts, dans les villes, dans les places publiques, dans les tribunaux; il nous attaque, et par lui-même, et par les hommes nos semblables. Que devons-nous donc faire pour nous défendre? nous devons fermer l'oreille à toutes ses suggestions malignes, ne rien croire de ce qu'il nous dit, le haïr lorsqu'il nous flatte, et en avoir d'autant plus d'horreur qu'il nous promet de plus grands avantages. C'est ainsi qu'il perdit Eve, et qu'en lui donnant de magnifiques espérances, il la plongea dans un abyme de maux. C'est notre ennemi implacable; il nous a déclaré une guerre éternelle, et nous veillons moins pour nous sauver, qu'il ne veille pour nous perdre. Combattons-le donc par nos paroles, par nos actions, par nos sentimens, par toute notre conduite. Ne faisons rien de tout ce qu'il désire, et

nous ferons tout ce que Dieu désire de nous. Il nous fait de grandes promesses, non pour nous donner ce que nous n'avons pas, mais pour nous ôter ce que nous avons. Il nous offre de grossir notre fortune par des rapines, afin de nous ravir le royaume des cieux et la justice. Les trésors terrestres sont des pièges qu'il nous tend afin de nous enlever et les terrestres et les célestes. Il veut nous enrichir ici-bas, de peur que nous ne possédions les richesses immortelles. S'il ne peut nous frustrer de notre grand héritage par les biens de ce monde, il tâche d'y réussir par la pauvreté.

C'est ainsi qu'il en usa avec le bienheureux Job. Voyant que ses richesses n'avoient pu le corrompre, il voulut l'abattre par la pauvreté ; il s'imagina qu'il triompheroit de lui par cette voie. Prétention bien extravagante ! celui qui a pu être modéré au milieu des richesses, manquera-t-il de courage pour supporter l'indigence ? celui qui n'a pas eu d'attache aux biens qu'il possédoit, les regrettera-t-il quand il les aura perdus ? La pauvreté n'a donc fait que donner un nouveau lustre à la vertu de ce saint homme. Le démon, qui avoit pu lui enlever toutes ses possessions, loin de lui ravir cette charité dont il brûloit pour Dieu, ne fit que la rendre encore plus ardente ; et l'ayant dépouillé de tout au dehors, il le combla de biens au dedans. C'est ce qui mit au désespoir cet esprit superbe, qui voyoit Job devenir d'autant plus fort qu'il lui portoit de plus grands coups. Enfin, après avoir épuisé tous les moyens et tous les efforts, voyant qu'il n'avoit rien gagné, il eut recours à ses anciennes armes, il se servit de la

femme de ce généreux athlète pour le tenter. Sous prétexte de s'attendrir sur son sort, il lui fit une peinture affreuse de l'état déplorable où il étoit réduit, il ne parut lui donner un conseil détestable que pour le délivrer de tous ses maux. Mais ce dernier artifice ne lui réussit pas encore. Cet homme admirable découvrit tout-d'un-coup ce piège couvert ; et il réduisit le démon au silence en faisant taire sa femme, qui étoit son organe.

Voilà le modèle que nous devons imiter. Quand le démon, pour nous porter au mal, nous parleroit par nos frères, par nos amis, par notre femme, par ceux qui nous sont les plus proches, que notre amour pour la personne qui nous adresse la parole, ne nous fasse point recevoir le mal qu'elle nous inspire, mais que l'horreur du mal nous en donne aussi pour la personne. Le démon se déguise ainsi tous les jours. Il prend le visage d'un homme qui compatit à nos maux ; et lorsqu'il semble nous consoler, il nous tient des discours qui ne servent qu'à envenimer notre plaie. C'est pour perdre que le démon flatte ; Dieu reprend pour guérir.

Ne nous laissons donc pas éblouir par de faux raisonnemens, et n'employons pas tous nos soins à passer une vie exempte de peines et de douleurs. *Dieu châtie celui qu'il aime*, dit l'Ecriture (Prov. 3. 12.). Lors donc que nous vivons dans le désordre, plus nous réussissons en tout, plus nous devons nous affliger. Ceux qui offensent Dieu doivent toujours craindre, et encore plus lorsqu'ils ne sont pas châtiés de leurs fautes. Lorsque Dieu nous punit dans ce monde à mesure que nous péchons, la peine est

douce et légère ; mais lorsqu'il dissimule chacune de nos offenses, la punition qu'il nous réserve est bien plus horrible. Que si l'affliction est nécessaire même aux justes, combien l'est-elle plus aux pécheurs ! Considérez avec quelle patience Dieu souffre l'endurcissement de Pharaon, et avec quelle rigueur il punit tous ses crimes à-la-fois. Quels excès ne s'étoit point permis Nabuchodonosor ? il subit enfin le juste châtiment de tous ses forfaits. Et ce riche de l'Evangile ne fut-il pas d'autant plus tourmenté dans l'autre vie, qu'il avoit moins souffert dans celle-ci ? C'est parce qu'il avoit vécu ici-bas dans de continuelles délices, qu'il alla souffrir dans l'enfer des peines effroyables, sans pouvoir trouver le moindre soulagement. Cependant il est des hommes assez stupides, assez insensés pour rechercher sans cesse et uniquement les plaisirs de ce monde, et pour tenir ces propos ridicules : Jouissons des biens certains ; pour ce qui est des incertains, nous verrons quand nous y serons. Faisons bonne chère, livrons-nous aux plaisirs sensuels, jouissons de la vie ; donnez-moi le jour présent, et je vous abandonne le lendemain. O comble d'aveuglement ! En quoi ces hommes diffèrent-ils des pourceaux ? Que si le prophète traite de chevaux indomptés ceux qui convoitent avec une ardeur furieuse la femme de leur prochain, qui peut nous blâmer de regarder comme de vils pourceaux, comme plus stupides que des mulets, des hommes qui osent révoquer en doute des choses plus claires que ce que nous voyons de nos propres yeux ?

Si vous refusez d'ajouter foi à tout le reste, croyez-en du moins les démons, lorsque Dieu les tourmente

par sa puissance ; croyez-en ces esprits de malice qui n'ont point d'autre but, dans leurs actions et dans leurs paroles, que de nous précipiter avec eux dans l'abyme. Vous ne pouvez disconvenir vous-même qu'ils ne fassent tout ce qu'ils peuvent pour nourrir notre lâcheté, pour nous ôter la crainte de l'enfer, et même la croyance du jugement à venir. Toutefois, malgré leurs intentions perverses, ils publient souvent par leurs cris et leurs hurlemens affreux les supplices que l'on souffre dans l'enfer. D'où vient donc qu'ils parlent ainsi contre leur propre volonté, sinon parce qu'ils y sont contraints par une nécessité impérieuse ? Car, sans doute, ils sont fort éloignés par eux-mêmes de confesser qu'ils sont tourmentés par la puissance des saints qui sont morts, ou en général qu'ils souffrent quelque peine. Ainsi donc les démons confessent qu'il y a un enfer, eux qui tâchent de nous en ôter la croyance, et vous qui êtes comblé de tant de graces, qui participez à des mystères si ineffables, vous n'imitez pas même les démons, vous êtes plus dur, plus opiniâtre que ces esprits impurs !

Qui est revenu des enfers, direz-vous, pour nous apprendre ce qui s'y passe ? Et moi je vous demande : Qui est venu du ciel pour nous dire qu'il existe un Dieu qui a créé toute chose ? par où est-il prouvé que nous avons une ame ? Si vous ne devez croire que ce que vos yeux aperçoivent, vous devez révoquer en doute s'il y a un Dieu, s'il y a des anges, si vous avez une ame ; enfin les vérités les plus constantes perdront pour vous leur certitude. Toutefois, si vous voulez croire ce qui est évident, vous devez plutôt croire les choses invisibles que les visibles. Quoique

cela semble un paradoxe, c'est néanmoins une vérité dont toutes les personnes sensées ne pourront s'empêcher de convenir. Nos yeux se trompent tous les jours, je ne dis point dans les choses invisibles, qui ne sont pas de leur ressort, mais dans celles mêmes qu'ils croient apercevoir. La distance des objets, les réfractions de l'air, les distractions de l'esprit, la colère, la tristesse, et mille autres causes, sont un obstacle à l'exactitude de ce sens; au lieu que la raison, éclairée par les divines Écritures, est un moyen sûr et infaillible pour juger de la vérité des choses. Ainsi ne nous trompons pas nous-mêmes, et prenons garde qu'après nous être négligés dans la vertu, en discutant de pareilles opinions, nous ne nous attirions un plus grand supplice pour les avoir discutées. Si Dieu ne doit pas nous juger, si nous ne devons pas rendre compte de nos œuvres, nous ne serons donc pas récompensés de nos travaux. Or, songez quel est l'excès du blasphême, qui vous fait dire qu'un Dieu si bon, si doux, qui a tant d'amour pour les hommes, ne tient aucun compte de leurs travaux et de leurs peines. Un tel sentiment est-il raisonnable? Quand rien ne prouveroit, d'ailleurs, combien une telle pensée est absurde et ridicule, vous pourriez vous en convaincre par ce qui se passe tous les jours dans vos familles. Quelque dur, quelque cruel, quelque féroce que vous soyez, vous ne pourriez vous résoudre à ne laisser, en mourant, aucune marque d'affection à un esclave qui vous auroit servi avec zèle. Vous lui donnez la liberté, vous lui laissez de l'argent; et comme vous ne pouvez plus, après votre mort, lui faire aucun bien par vous-même,

vous le recommandez à vos héritiers, vous les priez, vous les conjurez de le prendre sous leur protection, vous faites tout ce qui est en vous, pour qu'il ne reste pas sans récompense. Vous donc, tout méchant que vous êtes, vous avez une telle attention, une telle prévoyance pour votre serviteur; et Dieu dont la miséricorde est infinie, dont la bonté n'a point de bornes, négligeroit ses fidèles serviteurs, les bienheureux Pierre, Paul, Jacques, et les autres qui ont souffert pour lui la faim, les prisons, les naufrages, qui ont été battus de verges, exposés aux bêtes, qui ont enduré pour lui des maux innombrables, et enfin la mort! il les négligeroit, dis-je, il les laisseroit sans récompense et sans couronne! Celui qui préside aux jeux olympiques, proclame vainqueur et couronne l'athlète qui a remporté la victoire; le maître récompense son esclave, le prince son soldat; en un mot, tous les hommes font tout le bien qu'ils peuvent à ceux qui les ont fidèlement servis: et Dieu seul ne récompenseroit pas les peines et les fatigues de ses fidèles serviteurs! mais les plus justes, les plus saints, les plus vertueux, seroient confondus avec les adultères, les parricides, les meurtriers et les brigands! quoi de plus extravagant qu'une telle idée? S'il n'y a rien au sortir de ce monde, si tout se termine à la vie présente, le sort des bons et des méchans sera le même; ou plutôt il ne sera pas le même, puisque si la destinée des uns et des autres est la même après la mort, les méchans, du moins, auront joui des plaisirs ici-bas, tandis que les bons n'y auront éprouvé que des maux. Quel est le tyran assez cruel, l'homme assez dur et assez barbare pour

traiter de la sorte ceux qui le servent et qui lui obéissent. Vous voyez assez quelle est la folie de l'opinion que j'attaque. Quand vous n'auriez point d'autres preuves, instruits par les raisonnemens que nous venons de faire, renoncez à un sentiment aussi absurde qu'impie. Fuyez le vice, embrassez les travaux de la vertu, et vous reconnoîtrez alors que tout ne se termine pas à la vie présente. Si quelqu'un vous demande : Qui est venu de l'autre monde pour nous apprendre ce qui s'y passe ? répondez-lui : Ce n'est pas un homme ; on n'auroit pas voulu le croire, comme ne débitant que des hyperboles et des exagérations ; mais c'est le Seigneur des anges qui nous a instruits exactement de tout. Qu'avons-nous besoin du témoignage des hommes, lorsque le Juge même qui nous demandera compte de nos œuvres, nous crie tous les jours qu'il prépare le ciel aux bons, et l'enfer aux méchans, lorsqu'il appuie ses paroles de preuves évidentes ? Non, s'il ne devoit pas juger un jour tous les humains, il n'en puniroit pas quelques-uns dès ici-bas. En effet, y auroit-il de la raison à punir les uns et à laisser les autres impunis ? Si Dieu ne fait pas acception des personnes, comme il ne le fait pas, pourquoi feroit-il subir une peine à celui-ci, et laisseroit-il celui-là sans punition ? C'est une difficulté qui n'est pas moins embarrassante que la première ; mais si vous daignez m'écouter et me suivre, je vais la résoudre aussi facilement que l'autre. Quelle est donc la solution ?

Dieu ne punit pas tous les méchans dès cette vie, de peur que vous ne cessiez d'attendre la résurrection ou d'appréhender le jugement, comme si tous avoient

déjà été jugés ; il ne laisse pas non plus tous les crimes impunis, de crainte que vous ne doutiez de sa providence. Ainsi il punit quelquefois, et quelquefois il ne punit pas. Il fait voir en punissant, que ceux qui auront déjà été punis en ce monde, ne seront pas moins jugés en l'autre ; en ne punissant pas, il nous confirme dans la foi d'un jugement redoutable, au sortir de cette vie mortelle. Que si sa providence avoit jusqu'ici laissé aller toute chose sans y prendre aucune part, il n'auroit ni puni personne, ni fait aucun bien à personne. Mais ne voyez-vous pas qu'il a en votre faveur créé les cieux, allumé le soleil, fondé la terre, répandu la mer, étendu les airs, réglé le cours de la lune, ordonné les vicissitudes invariables des saisons, qu'enfin il a établi dans tout l'univers l'ordre admirable qu'y maintient sa sagesse ? La nature de l'homme et de la brute, tout ce qu'il y a d'animaux qui marchent et qui rampent sur la terre, qui volent dans les airs, qui nagent dans les eaux, qui paissent dans les champs, qui habitent nos maisons, qui peuplent les montagnes et les forêts, toutes les plantes, toutes les semences, tous les arbres fruitiers et sauvages, fertiles et stériles, tous les êtres, en un mot, sont régis sans cesse par cette main infatigable, pour notre soutien et pour notre salut, et non seulement entretiennent, mais encore embellissent notre vie par tous les avantages qu'ils nous procurent. Cependant après un si grand nombre de faveurs, dont je ne viens de rapporter qu'une très petite partie, vous osez dire que celui qui a fait et disposé pour vous toute chose, pourra vous oublier un jour, vous

laisser après votre mort au même rang que les animaux les plus stupides et les plus immondes? Vous osez dire, qu'après vous avoir éclairé des lumières d'une religion sainte, qui vous rend l'égal des anges, il ne vous tiendra aucun compte de tout ce que vous aurez fait et souffert pour lui ? y a-t-il en cela quelque ombre de raison? et quand nous nous tairions en cette rencontre, n'est-il pas vrai que les pierres mêmes crieroient ? tant ces vérités sont évidentes, et plus claires que les rayons du soleil !

Pesant sur toutes ces réflexions, convaincus qu'au sortir de ce monde, nous paroîtrons tous devant un tribunal terrible, où nous rendrons compte de nos œuvres ; que nous subirons des peines rigoureuses, si nous persistons dans le crime ; et que si nous veillons sur nous-mêmes pendant le court espace de cette vie, nous recevrons des couronnes immortelles et des biens ineffables : fermons la bouche à ceux qui attaquent ces dogmes utiles, marchons dans les sentiers de la vertu, afin de pouvoir paroître avec confiance devant le souverain Juge, et jouir éternellement des biens qui nous sont promis, par la grace et par la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE QUARANTE-SIXIÈME (1) DU COMMENTAIRE SUR SAINT MATTHIEU.

CETTE homélie explique trois paraboles, depuis le verset 24 jusqu'au 34 du chapitre treizième de l'Évangile de saint Matthieu: la parabole de l'ivraie semée dans le champ, celle du grain de sénevé, et celle du levain. En expliquant la première, l'orateur montre les moyens qu'emploient les hérétiques pour semer leurs erreurs, avec quelle vigilance, mais avec quelle modération, on doit s'opposer à leurs desseins, et les empêcher de nuire au champ de l'Église. La parabole du grain de sénevé est expliquée en très peu de mots; elle désigne l'Évangile répandu dans tout le monde par les apôtres, les plus petits et les plus foibles des hommes. La parabole du levain représente les mêmes apôtres qui triomphent du monde avec lequel ils sont mêlés et confondus. Saint Jean Chrysostôme s'étend beaucoup à prouver que les apôtres et les saints de l'Ancien Testament étoient moins admirables par l'éclat des miracles que par la sainteté de la vie.

(1) Dans les autres éditions, la XLVII.e

HOMÉLIE QUARANTE-SIXIÈME

DU COMMENTAIRE SUR SAINT MATTHIEU.

Bén. t. 7, p. 480; Fr. D. t. 1, Nouv. Test. p. 511; Sav. t. 2, p. 296.

QUELLE est la différence, mes frères, de cette parabole avec la précédente? Dans la première, Jésus-Christ marque ceux qui reçoivent la semence sans y faire aucune attention; il désigne dans cette seconde les erreurs et les assemblées des hérétiques. Il veut prévenir le trouble où ces erreurs pourroient jeter ses disciples; et il leur prédit ce qui arriveroit, après qu'il leur a appris pourquoi il leur parloit en paraboles. La parabole précédente parle de ceux qui n'ont pas reçu la parole, celle-ci parle de ceux qui ont reçu même les trompeurs et les séducteurs. C'est l'artifice ordinaire du démon de mêler le mensonge avec la vérité, de lui en donner les couleurs les plus apparentes, afin de tromper plus facilement les simples. C'est pour cela que le Fils de Dieu, pour désigner la semence de l'ennemi, choisit l'ivraie, qui, à l'extérieur, ressemble beaucoup au froment. Il nous apprend ensuite le procédé que suit le démon pour nous surprendre.

Pendant que les hommes dormoient, son en-

nemi vint, sema de l'ivraie parmi le blé, et s'en alla. Ces paroles font voir à quel danger sont exposés les pontifes, à qui l'on a particulièrement confié le champ de l'Église, et non seulement les pontifes, mais les simples fidèles. Le Fils de Dieu marque encore ici que l'erreur ne paroît qu'après l'établissement de la vérité, comme l'événement des choses l'a fait assez connoître. Les faux prophètes n'ont paru qu'après les vrais prophètes, les faux apôtres qu'après les apôtres véritables, et l'antechrist ne doit paroître qu'après le Christ; car si le démon ne voyoit ce qu'il doit imiter, ou à qui il doit tendre des pièges, il ne sauroit pas même par quelle voie il pourroit nous nuire. Mais ayant vu que la semence divine fructifioit dans les ames, que les uns rendoient cent pour un, les autres soixante, les autres trente; qu'il ne pouvoit arracher ce qui étoit enraciné profondément, ni l'étouffer, ni le brûler, il tente une autre voie, et il mêle ses productions perverses avec le bon grain.

Quelle différence, direz-vous, y a-t-il entre ceux qui dorment, et ceux qui sont figurés par le chemin dans la parabole précédente? dans les uns, le démon enlève la semence avant de lui avoir laissé prendre racine; il a besoin pour les autres d'un artifice particulier. C'est pour cela que le Fils de Dieu nous avertit de veiller continuellement sur nous-mêmes. Quand vous auriez, nous dit-il, évité tous les malheurs désignés dans la première parabole, vous ne seriez pas encore à l'abri du péril. Vous avez vu la semence se perdre, ou par le chemin, ou par les pierres, ou par les épines; elle se perd ici par le

sommeil. C'est ce qui nous oblige à vivre dans une vigilance continuelle. *Celui-là sera sauvé*, est-il dit ailleurs, *qui persévérera jusqu'à la fin* (Matth. 10. 22.). Ce qui est figuré par notre parabole est arrivé dès le commencement de l'Église. Plusieurs des chefs y introduisoient des hommes corrompus, des hérésiarques couverts, et donnoient par là une grande facilité au démon pour surprendre les fidèles; car, dès qu'une fois il a semé ces hommes au milieu des véritables chrétiens, il n'a plus guère à travailler pour achever de les perdre. Mais comment, direz-vous, peut-on s'empêcher de dormir? On ne le peut pas s'il s'agit du sommeil du corps; mais on peut éviter celui de l'ame. Aussi saint Paul disoit-il: *Veillez, demeurez fermes dans la foi* (1. Cor. 16. 13.). Jésus-Christ montre ensuite que l'ouvrage du démon est vain et superflu, outre qu'il est nuisible. C'est après que le champ a été bien cultivé, qu'on y a mis de bonne semence, qu'il ne lui manque plus rien, que le démon y vient sursemer l'ivraie. C'est précisément là ce que font les hérétiques, qui, en répandant leur poison, n'ont point d'autre but que la vaine gloire. La suite de la parabole figure encore plus clairement toutes les intrigues et tous les artifices de ces hommes dangereux.

L'herbe donc ayant poussé, et étant monté en épi, l'ivraie commença aussi à paroître. C'est là le procédé que suivent les hérétiques. Ils se cachent d'abord avec soin; mais lorsqu'ils se voient du crédit, et qu'un homme puissant leur permet de s'expliquer, ils répandent alors le venin de leur doctrine. Mais pourquoi suppose-t-on que les serviteurs du

père de famille lui font le rapport de ce qui s'est passé? c'est afin qu'il ait occasion de dire qu'il ne faut point faire mourir les hérétiques. Le démon est appelé un homme ennemi, à cause du mal qu'il fait aux hommes. C'est nous qu'il attaque; mais l'origine de la guerre qu'il nous déclare, est moins l'aversion qu'il a pour nous, que la haine qu'il a conçue contre Dieu. Ainsi, puisque Dieu ne considère son ennemi que comme l'ennemi des hommes, c'est une preuve qu'il nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes. Mais voyez encore, d'ailleurs, la méchanceté du démon: il ne sème que lorsqu'il existe une semence qu'il peut faire périr par sa malice; aussitôt que le champ a été semé, il s'efforce de ruiner les travaux du divin Laboureur: tant il se montre en toute chose l'ennemi de Dieu!

Voyez aussi l'affection des serviteurs pour leur maître. Dès qu'ils aperçoivent l'ivraie, ils pensent à l'arracher. Leur zèle, quoique indiscret, annonce leur soin attentif pour la bonne semence, et montre qu'ils avoient pour but, non qu'un ennemi dangereux fût puni (ce qui n'étoit point le plus pressé), mais qu'un grain précieux ne pérît pas. Ils cherchoient donc les moyens de remédier à un si grand mal. Et ils ne s'en rapportent pas là-dessus à leur propre sentiment, ils attendent la décision de leur maître: *Voulez-vous*, lui disent-ils. Que leur répond le père de famille? il leur défend d'arracher l'ivraie: *Non*, dit-il, *de peur que cueillant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le bon grain.* Il leur parle de la sorte pour empêcher les guerres, les meurtres, l'effusion du sang; car, je le répète,

on ne doit pas faire mourir les hérétiques, parce qu'autrement, on feroit de la terre le théâtre d'une guerre cruelle et implacable. Il retient leur zèle pour deux raisons; la première, parce qu'en voulant arracher l'ivraie, on pourroit aussi nuire au froment; et l'autre, parce que les chefs et les partisans de l'erreur seront punis tôt ou tard, s'ils ne se convertissent. Si donc vous voulez qu'ils soient punis sans que cela nuise au bon grain, attendez le temps que Dieu a marqué pour leur punition. Mais que veulent dire ces paroles : *De peur que cueillant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le bon grain*? C'est comme si on eût dit : Si vous prenez les armes contre les hérétiques, si vous les égorgez, vous envelopperez nécessairement dans ces meurtres beaucoup de saints et de justes. Ajoutez que plusieurs pourront sortir de l'hérésie, et, d'ivraie qu'ils sont, se changer en bon grain. Que si vous prenez ce temps, vous nuirez à ce qui pourroit devenir froment, en faisant périr ceux qui pourroient changer et devenir meilleurs. Jésus-Christ, néanmoins, n'empêche pas qu'on ne réprime les hérétiques, qu'on ne leur interdise toute assemblée, qu'enfin on ne leur ôte toute liberté de semer leurs erreurs; mais il s'oppose à ce qu'on répande leur sang.

Et considérez, je vous prie, son extrême douceur. Il ne se contente pas de défendre d'arracher l'ivraie, il en donne la raison. Qu'arrivera-t-il donc, direz-vous, si l'ivraie reste jusqu'à la fin? *Alors*, dit-il, *je dirai aux moissonneurs, cueillez premièrement l'ivraie, et liez-la en bottes pour la brûler.* Il leur rappelle les paroles de saint Jean, qui représente

le Sauveur comme le juge de l'univers. Il leur ordonne d'épargner l'ivraie pendant qu'elle sera mêlée avec le froment, pour lui donner lieu de changer et de devenir froment elle-même. Mais s'ils meurent sans avoir profité de la patience du Maître commun, ils seront punis alors sans miséricorde : *Je dirai aux moissonneurs: Cueillez premièrement l'ivraie*. Pourquoi *premièrement* ? c'est afin que nous ne soyons pas effrayés, comme si le bon grain eût été indifféremment cueilli avec le mauvais. *Et liez-la en bottes pour la brûler ; mais amassez le blé dans mon grenier.*

Il leur proposa une autre parabole, en disant : Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé. Comme Jésus-Christ avoit dit à ses disciples que trois parts de la semence étoient perdues, qu'il n'en restoit qu'une, et que cette unique même étoit exposée à de grands malheurs ; dans la crainte que ses disciples ne s'effrayassent, et qu'ils ne dissent : Qui seront donc ceux qui croiront, et combien peu y en aura-t-il de fidèles ? il leur propose la parabole du grain de sénevé pour leur ôter cette crainte, pour les attirer à la foi, et pour leur faire voir que la prédication de son Évangile se répandroit par tout le monde. Il choisit donc la comparaison d'une semence qui représente parfaitement cette vérité : *Elle est*, dit-il, *la plus petite de toutes les semences ; mais lorsqu'elle est crûe, elle est plus grande que toutes les autres, et devient un arbre, en sorte que les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches*. Il a voulu représenter sous cette image la grandeur de la religion véritable. Il en sera de même,

dit-il, pour la prédication de l'Évangile. Les apôtres qui l'annoncent sont les plus foibles et les plus petits des hommes; mais, parce qu'ils étoient remplis de la vertu du Très-Haut, leur prédication s'est étendue jusqu'aux extrémités de la terre.

Après cette parabole, il leur propose celle du levain. *Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend et qu'elle mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit toute levée.* Le levain communique sa force invisible à toute la pâte; de même vous, mes disciples, vous changerez et vous convertirez toute la terre. Mais considérez la sagesse du Sauveur : il tire toutes ses comparaisons des choses naturelles, pour montrer que toutes ses prédictions sont aussi infaillibles que les opérations de la nature. Et ne me dites pas : Que pourront faire douze hommes, mêlés et confondus avec tous les peuples ? car c'est en cela même qu'éclatera votre force, qu'étant mêlés et confondus avec le monde, vous vaincrez le monde. Comme le levain ne fait lever la pâte que lorsqu'on l'en approche, et que non seulement on l'en approche, mais qu'on l'y mêle, selon qu'il est dit de la femme de l'Évangile : de même vous, lorsque vous serez au milieu des peuples soulevés pour vous perdre, ce sera alors que vous en serez les vainqueurs. Le levain caché dans la pâte, loin de s'y perdre, la pénètre peu à peu, et la change toute en lui-même : ainsi votre prédication changera tous les peuples et les rendra semblables à vous. Ne craignez donc point, parce que je vous ai prédit une foule de maux : votre gloire n'en sera que plus brillante, et vous triompherez

de tous les obstacles. Quant aux trois mesures de farine, le nombre trois est mis pour un grand nombre, selon l'usage de l'Écriture. Au reste, qu'on ne s'étonne pas que Jésus-Christ découvrant aux hommes les plus grands mystères de son royaume, emploie les figures de sénevé et de levain. Il parloit à des personnes grossières et ignorantes, qui avoient besoin de ces sortes de comparaisons. Ils étoient si peu éclairés, que même après des paraboles si simples, ils avoient besoin qu'on leur en donnât l'explication.

Où sont maintenant ces Grecs si célèbres? qu'ils reconnoissent enfin la puissance de Jésus-Christ, en voyant que ses prédictions ont été justifiées par l'événement. Qu'ils le reconnoissent enfin, et qu'ils l'adorent, et parce qu'il a prédit une chose si incroyable, et parce qu'il l'a accomplie comme il l'avoit prédite. C'est lui qui a donné au levain une vertu toute puissante. C'est lui qui veut encore aujourd'hui que ses fidèles serviteurs soient confondus avec la multitude des hommes du siècle, afin qu'ils leur communiquent la sagesse. Qu'on ne s'étonne donc pas du petit nombre des premiers prédicateurs de l'Évangile, puisque la prédication a une si grande force, et que ce qui a été une fois pénétré du levain devient un levain pour tout le reste. La prédication est comme une étincelle de feu qui s'attache au bois, lequel étant brûlé devient lui-même une flamme qui se communique de proche en proche. Jésus-Christ cependant ne se sert pas de la comparaison du feu, mais de celle du levain, parce que ce n'est pas seulement le feu, mais aussi le bois allu-

mé, qui fait l'embrasement ; au lieu qu'ici le levain fait tout par lui-même. Que si douze hommes autrefois on été le levain qui a changé et sanctifié toute la terre, quelle doit être notre corruption, si aujourd'hui que nous sommes en si grand nombre, nous ne pouvons servir de levain pour convertir le reste du monde, nous dont la sainteté devroit suffire à la conversion de dix mille mondes ?

Mais ces douze hommes, dites-vous, étoient des apôtres. Oui ; mais n'étoient-ce pas des hommes comme vous ? n'avoient-ils pas été élevés au milieu des villes ? n'étoient-ils pas sujets aux mêmes foiblesses et aux mêmes besoins, engagés dans les mêmes professions ? étoient-ce des anges descendus du ciel ? Vous me direz peut-être qu'ils faisoient des miracles ; et moi je vous réponds que ce ne sont pas les miracles qui les ont rendus admirables. Jusques à quand, mes frères, chercherons-nous dans les miracles un prétexte à notre lâcheté ? que ne regardez-vous cette multitude de saints qui n'ont jamais fait de miracles ? plusieurs de ceux mêmes qui avoient chassé les démons, sont tombés ensuite dans le péché, et ont encouru la peine éternelle, loin de mériter notre admiration. Qu'est-ce donc, direz-vous, qui a si fort élevé les apôtres au-dessus des autres hommes ? c'est le mépris qu'ils ont fait de l'argent, c'est leur aversion pour toute vaine gloire, c'est leur éloignement de tous les soins et de tous les plaisirs de la vie. S'ils n'eussent pas été ainsi disposés, s'ils eussent été esclaves des passions, quand ils auroient ressuscité mille morts, loin d'être admirés pour leurs miracles, ils n'auroient été regardés que comme des

imposteurs. C'est donc par la sainteté de la vie que l'homme brille véritablement ; c'est par la sainteté de la vie qu'il attire les dons et les graces de l'Esprit-Saint. Quels miracles a fait saint Jean, qui a instruit tant de villes? n'est-il pas dit formellement dans l'Évangile, que *Jean n'a fait aucun miracle* (Jean. 10. 41.)? Qu'est-ce qui a rendu Elie si admirable? n'est-ce pas cette liberté avec laquelle il parloit aux rois? ce zèle qu'il avoit pour Dieu, ce renoncement à tous les biens du monde, ce manteau simple qui le couvroit, cette caverne et ces montagnes qu'il habitoit ? voilà ce qui l'a rendu si admirable avant qu'il eût fait aucun miracle. Quel miracle le démon a-t-il vu dans Job, qui l'ait animé contre ce saint homme? il n'a été frappé d'aucun prodige, mais il a été surpris et offensé de voir en lui une vie pure, une conduite irréprochable, un cœur plus ferme que le diamant. Quel miracle avoit fait David, étant encore fort jeune, pour faire dire à Dieu : *J'ai trouvé David, fils de Jessé, un homme selon mon cœur* (Act. 13. 22.)? Quel mort ont ressuscité Abraham, Isaac et Jacob? quel lépreux ont-ils guéri?

Ne savez-vous pas que souvent les miracles nous sont nuisibles, si nous ne veillons sur nous? qu'est-ce qui a jeté la division parmi les Corinthiens, sinon les miracles? ne sont-ce pas les miracles qui ont inspiré des sentimens d'orgueil à plusieurs fidèles de Rome? n'est-ce pas ce qui a perdu Simon (Act. 8.), aussi bien que cet homme qui avoit désiré de suivre Jésus-Christ (1), et qui se retira lorsqu'il eut

(1) L'Évangile ne dit pas formellement que cet homme désira de suivre Jésus-Christ parce qu'il désiroit de faire des miracles.

entendu ces paroles : *Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids* (Luc. 9. 58.)? Ayant désiré de faire des miracles, l'un par amour de l'argent, l'autre par un motif de vaine gloire, ils se perdirent tous deux. La sainteté de la vie et l'amour de la vertu, loin de faire naître en nous ce désir, nous l'ôtent même lorsque nous l'avons. Quand Jésus-Christ traçoit à ses disciples des préceptes, leur disoit-il : Faites des miracles, afin que les hommes les voient? nullement. Que leur disoit-il donc? *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils en glorifient votre Père qui est dans les cieux* (Matth. 5. 16.). Il ne disoit pas non plus à Pierre : *Si vous m'aimez*, faites des miracles; mais : *Paissez mes brebis* (Jean 21. 15.). Et lorsque dans toutes les circonstances il le préfère aux autres apôtres, lui, Jacques et Jean, quelle étoit la cause de cette préférence? étoient-ce les miracles? mais ils guérissoient tous également les lépreux, ils ressuscitoient tous également les morts, ils avoient tous reçu la même puissance. Pourquoi donc le sauveur préféroit-il ces trois disciples aux autres? n'est-ce pas à cause de leur vertu et de leur courage? Vous voyez que partout la bonne vie et les actions saintes ont l'avantage. *Vous les reconnoîtrez par leur fruit*, dit Jésus-Christ dans l'Evangile. Qu'est-ce qui règle et maintient les mœurs des fidèles? est-ce l'éclat des miracles ou la sainteté de la vie? il est clair que c'est la sainteté de la vie, puisque le don des miracles en provient et qu'il s'y termine. Une vie sainte nous mérite la grace de faire des miracles, et celui qui reçoit cette grace ne

la recoit que pour la sanctification des autres. Pourquoi Jésus-Christ lui-même a-t-il fait tant de miracles? n'est-ce pas afin que méritant d'être cru, il attirât les hommes à la foi, et les conduisît à une vie pure. C'est là la fin qu'il s'est proposée : c'est pour cela qu'il a opéré tant de prodiges, et qu'aux prodiges il a ajouté les menaces de l'enfer et la promesse d'un royaume éternel; c'est pour cela qu'il nous a tracé des préceptes si sublimes, et que dans tout ce qu'il a fait il a eu pour but de nous rendre semblables aux anges.

Et que dis-je, que ça été là l'unique fin du Sauveur? Je vous le demande à vous-même, si l'on vous donnoit le choix de ressusciter les morts au nom de Jésus, ou de mourir au nom de Jésus, laquelle des deux graces choisiriez-vous? Ce seroit, sans doute, la seconde; parce que la première seroit un pur don de Dieu, au lieu que l'autre seroit aussi un acte de votre volonté. Je vous le demande encore, si on vous offroit, ou la puissance de changer la paille en or, ou la grace de mépriser tout l'or du monde comme une vile paille, ne préféreriez-vous pas ce second avantage au premier? Et, certes, ce seroit avec grande raison; puisque ce mépris des richesses seroit plus capable qu'aucune autre chose d'attirer les hommes à Dieu. S'ils voyoient changer la paille en or, ils n'en seroient que plus avides, et ils désireroient, comme Simon, d'obtenir cette puissance; au lieu que s'ils voyoient leurs semblables fouler aux pieds, l'or comme une vile paille, ils seroient bientôt guéris de leur cupidité. Vous voyez que rien ne procure d'aussi grands avantages qu'une bonne vie : je dis une bonne

vie, non pas de jeûner ou de coucher sur la cendre, ou de vous revêtir d'un sac, mais de mépriser les richesses autant qu'on doit les mépriser, d'aimer vos frères avec une charité tendre, de partager votre pain avec les pauvres, de vaincre la colère, de bannir de votre cœur tout sentiment de vanité et d'orgueil, d'y étouffer tous les mouvemens de l'envie. Ce sont là les instructions que Jésus-Christ lui-même nous donne : *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux et humble de cœur* (Matth. 11. 29.). Il ne dit pas : Apprenez de moi que j'ai jeûné, quoiqu'il pût nous proposer son jeûne de quarante jours; mais : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*. Et lorsqu'il envoie les apôtres prêcher l'Evangile, il ne leur dit pas : Jeûnez; mais, *Mangez de ce qu'on vous présentera* (Luc. 10. 8.). Quant à l'argent, il leur fait une défense expresse d'en avoir : *Ne possédez*, leur dit-il, *ni or*, *ni argent*, *ni d'autre monnoie dans votre bourse*. Ce n'est pas que je blâme le jeûne, à Dieu ne plaise ! je l'estime fort au contraire. Mais ma douleur est de vous voir négliger les autres vertus, et croire que c'est assez de jeûner pour être sauvé, quoique le jeûne entre les vertus tienne le dernier rang. L'humilité, la douceur, la charité qui renferme l'amour des pauvres, telles sont les vertus principales et essentielles, qui l'emportent sur la virginité même. Si donc vous voulez devenir égal aux apôtres, rien ne vous en empêche. Travaillez à acquérir la charité surtout; et vous ne leur serez pas inférieur.

Qu'on ne s'excuse donc plus sur ce qu'on n'a pas le don des miracles. Le démon est beaucoup moins

affligé lorsqu'il se voit contraint de sortir des corps, que lorsqu'il voit une ame délivrée du péché. Le péché est sa plus grande force. C'est pour le détruire que Jésus-Christ a expiré sur la croix. C'est le péché qui a introduit dans le monde la mort et une confusion générale. Si donc vous détruisez le péché dans vous, vous détruirez la plus grande force du démon, vous lui briserez la tête, vous renverserez tout ce qui peut affermir sa tyrannie, vous mettrez en fuite ses légions infernales, enfin vous ferez le plus grand de tous les miracles. Ce n'est pas un sentiment qui m'appartienne, c'est celui du bienheureux Paul, qui, après avoir dit aux Corinthiens : *Aspirez aux dons les plus parfaits, et je vous enseignerai une voie beaucoup plus excellente encore* (1. Cor. 12. 31.), ne parle ni de miracles ni de prodiges, mais de la charité, qui est le principe et la racine de toutes les vertus. Si donc nous embrassons cette charité avec toutes les branches saintes dont elle est la tige, nous n'aurons pas besoin du don des miracles, comme au contraire, si nous la négligeons, tous les miracles ne nous serviront de rien.

Pénétrés de ces vérités, aspirons à ce qui a rendu les apôtres si grands devant Dieu et devant les hommes. Voulez-vous savoir ce qui a fait leur grandeur, écoutez ce que dit saint Pierre : *Nous autres qui avons tout quitté pour vous suivre, quelle récompense en recevrons-nous* (Matth. 19. 27.)? écoutez aussi la réponse du Fils de Dieu : *Vous serez assis sur douze trônes; et quiconque abandonnera pour moi sa maison, ses frères, son père, sa mère, recevra le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'au-*

tre. Détachons-nous donc des choses du siècle, et attachons-nous à Jésus-Christ, afin que, selon sa parole, nous soyons égaux aux apôtres, et que nous jouissions de la vie éternelle. Puissions-nous tous l'obtenir par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE SUR LA PARABOLE DU DÉBITEUR DE DIX MILLE TALENS.

Cette homélie est une explication fort étendue de la parabole du débiteur de dix mille talens. Depuis le mot *ainsi*, qui la commence, jusqu'aux dernières paroles qui la terminent, tout est expliqué dans un grand détail. L'orateur en tire une exhortation pressante pour engager ceux qui l'écoutent à pardonner à leurs ennemis. Tout cela est précédé d'un long exorde ou préambule, dans lequel saint Jean Chrysostôme témoigne tout l'empressement qu'il avoit de reparoître devant un peuple qu'il aime et dont il est aimé, en ayant été éloigné quelque temps par la maladie ; il l'excite à écouter avec attention le discours qu'il lui prépare sans être rebuté de sa longueur : après l'avoir félicité de s'être corrigé de la mauvaise habitude des juremens, il lui annonce qu'il va l'entretenir d'un autre sujet, de la nécessité de réprimer la haine et la colère, en lui expliquant une parabole que Jésus-Christ propose à ses disciples.

Cette homélie a dû être prononcée après le carême de l'année 387; je crois que l'année devoit être un peu avancée, à cause de la maladie de saint Jean Chrysostôme, qui lui avoit fait interrompre quelque temps ses instructions.

HOMÉLIE

SUR LA PARABOLE DU DÉBITEUR DE DIX MILLE TALENS.

Bén. tom. 3, p. 1; Fr. D. t. 5, p. 1; Sav. t. 5, p. 196.

Je me sens aujourd'hui dans la même disposition que si je vous revoyois après une longue absence et un long voyage. Lorsqu'on est vraiment uni par les liens d'un amour réciproque, c'est en vain qu'on est près les uns des autres, si on n'a pas la liberté de se voir. Aussi, quoique nous fussions près de vous, nous n'étions guère plus heureux que si nous eussions été éloignés, parce que nous avons passé beaucoup de temps sans pouvoir vous entretenir. Mais pardonnez à un silence dont la cause unique étoit une indisposition corporelle. Vous vous réjouissez à présent, parce que vous me voyez délivré d'une maladie longue; et moi, je me réjouis parce que je puis enfin paroître au milieu de vous. Lorsque j'étois malade, ce que je trouvois de plus fâcheux dans mon état, c'étoit de ne pouvoir participer à vos assemblées saintes; et maintenant que je suis rétabli, ce que je trouve de plus agréable dans la santé, c'est l'avantage de jouir librement de votre présence. La fièvre n'allume pas le sang de celui qu'elle dévore, autant que le regret enflamme nos

cœurs pour les personnes que nous aimons et dont nous sommes séparés; nous désirons de les revoir avec la même ardeur que le malade convalescent soupire après des bains d'eau fraîche. Ceux qui savent aimer m'entendent. Puis donc qu'enfin me voilà rétabli, voyons-nous les uns les autres sans craindre de nous rassasier, puisque l'amitié véritable ne connoît pas le dégoût; plus on voit celui qu'on aime, plus on désire de le voir. C'est ce que savoit saint Paul, l'élève de la charité, et c'est là ce qui lui faisoit dire : *Ne demeurez redevables que de l'amour que l'on se doit les uns aux autres* (Rom. 13. 8.). C'est la seule dette que l'on paie toujours et que l'on n'acquitte jamais. C'est alors qu'il est beau, qu'il est louable de rester toujours débiteur. Dans les affaires de ce monde, nous louons ceux qui ne doivent rien; dans l'amitié chrétienne, nous admirons, nous félicitons ceux qui ne cessent pas de devoir : et ce qui est un vice dans les unes, est dans l'autre une vertu et un mérite, de ne jamais acquitter sa dette.

Ne soyez pas rebutés de la longueur du discours que vous allez entendre; je veux vous apprendre à jouer d'un instrument admirable, non en touchant une lyre morte et inanimée, mais en parcourant les histoires des saintes Écritures et les préceptes du Seigneur. Et comme un musicien habile prend les doigts de ses disciples, les applique peu à peu sur les différentes cordes, leur apprend à les toucher avec art, et à tirer de plusieurs êtres muets les sons les plus mélodieux : nous de même, nous saisissant de votre attention, et l'appliquant aux préceptes divins, nous vous exhorterons à les toucher avec art, pour ré-

veiller par la douceur des accords, non une foule de spectateurs mortels, mais les troupes des esprits célestes ; car il ne suffit pas de lire dans les livres les divins oracles, il faut les pratiquer et les représenter dans sa conduite. Et de même que dans une lyre, le savant touche les cordes comme l'ignorant, mais que l'un choque et offense l'oreille, tandis que l'autre la flatte et la charme, parce que ce n'est pas le même art, quoique ce soient les mêmes cordes et des doigts de même nature : ainsi dans les livres saints, plusieurs parcourent les divins oracles, mais tous n'en tirent pas le même fruit et la même utilité. La cause de cela, c'est que tous n'approfondissent pas les paroles, et ne se les appliquent pas à eux-mêmes ; car les œuvres sont dans les lois de Dieu ce que l'art est dans les instrumens de musique. Nous avons touché une seule corde pendant la sainte quarantaine, nous avons expliqué le précepte touchant les juremens (1), et par la grace de Dieu, nous avons accoutumé la plupart des fidèles qui nous écoutent à former les sons les plus doux ; nous leur avons appris à renoncer à une mauvaise habitude, à ne plus jurer par le nom du Seigneur, mais à prononcer *oui*, *non*, *croyez-moi*, à s'en tenir toujours à ces expressions simples, sans jamais s'en permettre d'autres dans quelques circonstances qu'ils se trouvent. Mais comme il ne suffit pas pour être sauvé de pratiquer un seul précepte, je vais vous occuper aujourd'hui d'une autre instruction. En effet, quoique tous ne se soient pas

(1) J'ai déjà observé ailleurs que le mot grec qui répond à *jurement*, pouvoit signifier *serment* ou *jurement*, et que j'ai pris tantôt l'un, tantôt l'autre, suivant la circonstance.

corrigés sur l'article des juremens, je me persuade que ceux qui sont restés en arrière atteindront bientôt les plus avancés. J'ai remarqué que l'on se porte avec tant d'ardeur à accomplir ce précepte, que dans les maisons et à table, il règne une pieuse émulation entre les hommes et les femmes, entre les personnes libres et les esclaves; et j'ai applaudi à ceux qui montrent tant de réserve dans leurs repas. Eh! que pourroit-il y avoir de plus saint qu'une table d'où sont bannis la licence et tous les excès du boire et du manger, où l'on voit régner un empressement admirable à suivre les lois de Dieu, où le mari et la femme s'observent mutuellement pour ne point tomber dans l'abyme du parjure, où une peine sévère est établie contre l'infracteur, où le maître ne rougit pas d'être repris par son esclave, et de travailler lui-même à la réforme de celui-ci? ne pourroit-on pas appeler une telle maison l'église de Dieu? Une maison, en effet, où règne une modestie si exacte, que, même à table, dans le moment qui semble autoriser la licence, tous les convives s'occupent à l'envi de la pratique des lois de Dieu, il est clair que tout mauvais esprit en est exclu, et que Jésus-Christ y est présent pour applaudir au zèle si louable de ses serviteurs et pour les combler d'éloges.

Je laisserai donc un précepte, dont l'observance, par la grace de Dieu, d'après une si grande ferveur et de si beaux commencemens, ne tardera pas à se répandre dans toute la ville, et je passerai à un autre, je veux dire au sacrifice de la haine et de la colère. Comme dans une lyre il ne suffit pas de toucher une seule corde pour former une mélodie, mais qu'il

faut les parcourir toutes avec art; de même, dans la perfection de l'ame, comme je l'ai dit déjà, il ne suffit pas, pour être sauvé, d'un seul précepte, il faut les observer tous avec exactitude, si nous voulons former la mélodie la plus douce et la plus agréable. Votre bouche et votre langue ont appris à ne point jurer par le nom de Dieu, à se contenter dans toutes les circonstances de dire *oui* et *non*; qu'elles apprennent encore à ne se permettre aucune injure, aucune invective, et à apporter plus d'attention à l'observance d'un précepte qui demande plus de travail. Pour les juremens, il ne s'agit que de vaincre une mauvaise habitude : il faut plus de force et de vigueur pour triompher de la colère, passion violente qui entraîne souvent les plus sages et qui les jette dans l'abyme de la perdition. Supportez donc la longueur de mes discours; car il seroit peu raisonnable qu'étant blessés tous les jours dans les places publiques, dans vos maisons, par vos amis, par vos parens, par vos ennemis, par vos voisins, par vos serviteurs, par votre femme, par un enfant, par vos propres pensées, on ne vous vît pas même une fois la semaine vous occuper à guérir ces blessures, vous surtout qui savez que cette espèce de traitement ne demande aucune dépense et ne cause aucune douleur. Je n'apporte pas ici le fer, mais la parole, plus tranchante que le fer, la parole, qui ôte toute la corruption du péché sans causer de douleur à celui qui souffre cette incision. Je n'apporte pas le feu, mais l'instruction, plus forte que le feu, qui, sans brûler les chairs, arrête les progrès du mal, et procure à celui qui s'en voit délivré, un plaisir qui

n'a été précédé d'aucune douleur cuisante. Il n'est pas besoin ici de temps, de travaux, d'argent ; il suffit de vouloir, et le précepte est accompli. Si vous considérez la majesté du Dieu qui nous intime ses ordres, ce sera pour vous une exhortation suffisante. Non, ce n'est pas de nous-mêmes que nous vous parlons, mais nous vous conduisons tous au Législateur. Suivez-nous donc, et écoutez les préceptes divins. Et dans quel endroit Jésus-Christ parle-t-il de la colère et du ressentiment ? en beaucoup d'endroits, mais surtout dans la parabole qu'il propose à ses disciples en ces termes :

« Ainsi le royaume des cieux est semblable à un « roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs; « et ayant commencé à le faire, on lui en présenta « un qui lui devoit dix mille talens. Mais comme il « étoit hors d'état de les lui rendre, son maître or- « donna qu'on le vendît lui, sa femme, ses enfans, « et tout ce qu'il avoit, pour satisfaire à cette dette. « Ce serviteur se jetant à ses pieds, le conjuroit en « lui disant : Seigneur, ayez un peu de patience, « et je vous rendrai tout. Alors le maître étant tou- « ché de compassion, le laissa aller, et lui remit sa « dette. Mais ce serviteur ne fut pas plutôt sorti, « que, trouvant un de ses compagnons qui lui de- « voit cent deniers, il le prit à la gorge, et l'étouf- « foit presque, en lui disant : Rends-moi ce que tu « me dois. Son compagnon se jetant à ses pieds, le « conjuroit en lui disant : Ayez un peu de patience, « et je vous rendrai tout. Mais n'ayant pas voulu l'é- « couter, il s'en alla, et le fit mettre en prison, pour « l'y tenir jusqu'à ce qu'il lui eût payé toute sa dette.

« Les autres serviteurs, ses compagnons, voyant ce
« qui se passoit, en furent indignés, et allant trou-
« ver leur maître, ils l'instruisirent de ce qui étoit
« arrivé. Alors son maître l'ayant fait venir, lui dit :
« Méchant serviteur, je vous avois remis tout ce
« que vous me deviez, parce que vous m'en aviez
« prié; ne falloit-il donc pas que vous eussiez pitié
« de votre compagnon, comme j'avois eu moi-même
« pitié de vous? et ce maître étant ému de colère,
« le livra entre les mains des bourreaux jusqu'à ce
« qu'il eût payé toute sa dette. C'est ainsi que mon
« Père, qui est dans les cieux, vous traitera, si cha-
« cun de vous ne pardonne du fond du cœur à son
« frère qui l'a offensé (Matth. 18. 23 et suiv.). »

Telle est la parabole. Il faut expliquer d'abord pourquoi l'Évangile met à la tête le mot *ainsi*; car on ne lit pas simplement : *Le royaume des cieux est semblable*, mais : *Ainsi le royaume des cieux est semblable*. Pourquoi donc Jésus-Christ met-il à la tête le mot ainsi? Il parloit à ses disciples de la patience; il leur apprenoit à se rendre maîtres de la colère, à oublier les offenses que nous recevons des autres; il leur disoit : *Si votre frère a péché contre vous, allez lui représenter sa faute en particulier entre vous et lui. S'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère* (Matth. 18. 15.). Il donnoit à ses disciples ces leçons et d'autres semblables; il leur enseignoit une philosophie sublime : Pierre, le chef des apôtres, la bouche des disciples, la colonne de l'Église, le soutien de la foi, le fondement de la confession, le pêcheur de la terre, lui qui a tiré notre race de l'abyme de l'erreur pour la transporter

dans le ciel, lui qui étoit toujours zélé, toujours rempli de liberté, ou plutôt de charité; Pierre, dis-je, tandis que tous les autres se taisent, s'approche de son Maître, et lui dit : *Seigneur, pardonnerai-je à mon frère toutes les fois qu'il pèchera contre moi? le ferai-je jusqu'à sept fois* (Matth. 18. 21.)? Il promet en même temps qu'il interroge, et avant qu'on l'instruise il signale son zèle. Comme il connoissoit parfaitement le cœur de son Maître, comme il savoit qu'il étoit porté à la miséricorde, et que celui-là lui étoit le plus agréable, qui étoit le plus disposé à oublier les offenses de son prochain, à ne pas les examiner rigoureusement, voulant plaire au Législateur, il lui dit : *Pardonnerai-je jusqu'à sept fois?* Ensuite, afin que vous appreniez ce qu'est l'homme, ce qu'est Dieu, et comment la bonté de l'homme, comparée aux richesses immenses de la miséricorde de Dieu, est au-dessous de la pauvreté la plus extrême, qu'enfin la bonté humaine n'est à la bonté divine et ineffable que ce qu'est une goutte d'eau par rapport à toute l'étendue de la mer; Pierre ayant dit à son Maître *jusqu'à sept fois*, et croyant avoir accordé beaucoup, écoutez ce que le Fils de Dieu lui répond : *Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois* (Matth. 18. 22.). Quelques-uns entendent soixante-et-dix-sept fois, mais ils se trompent; c'est près de cinq cents fois, puisque septante fois sept donne à peu près ce nombre. Et ne croyez pas, mon cher frère, que le précepte soit difficile. Si vous pardonnez plusieurs fois le jour à celui qui pèchera envers vous, quand il auroit un cœur de rocher, quand il seroit

plus féroce que les démons mêmes, il ne sera pas assez insensible pour retomber dans les mêmes fautes; mais, corrigé par la fréquence du pardon, il deviendra meilleur et plus doux. Vous aussi, quand vous serez disposé à oublier les offenses qui vous seront faites autant de fois que Jésus-Christ vous l'ordonne, après avoir pardonné plusieurs fois, vous ne trouverez plus aucune peine dans la pratique de cette vertu, parce qu'à force de vous être exercé à pardonner, vous ne serez plus touché des offenses de votre prochain. Lorsque Pierre eut entendu les paroles de son Maître, il resta sans rien dire, inquiet, non seulement pour lui-même, mais pour ceux qui devoient lui être confiés. Afin donc qu'il ne fît pas ce qu'il avoit déjà fait pour d'autres commandemens, le Fils de Dieu prévient et empêche ses questions. Qu'avoit-il donc fait dans d'autres circonstances pareilles? Si Jésus-Christ ordonnoit un point qui lui parût offrir quelque difficulté, plus empressé que les autres, il l'interrogeoit sur ce précepte. Par exemple, lorsqu'un riche s'approcha de Jésus pour l'interroger sur la vie éternelle (Marc. 10. 17.), et qu'ayant appris ce qu'il devoit faire pour être parfait, il se retira fort triste, parce qu'il étoit attaché à ses richesses, Jésus ayant dit à ses disciples qu'il étoit plus facile qu'un câble passât par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entrât dans le royaume des cieux; quoique Pierre se fût dépouillé de tout, quoiqu'il eût renoncé à sa barque et à sa pêche, il s'approcha de Jésus, et lui dit : *Qui est-ce qui peut se sauver* (1)?

(1) Dans l'Évangile, ce n'est pas Pierre qui adresse ces paroles à Jésus-Christ, ce sont les disciples qui se les disent l'un à l'autre.

(Marc. 10. 26.). Et voyez ici la vertu et le zèle du disciple; il ne lui dit pas : Vous ordonnez des choses impossibles, la loi est dure, le précepte difficile. Il prend la parole, et montrant son attention pour tous les hommes, sans manquer au respect qu'il doit à son Maître : *Qui est-ce qui peut se sauver!* s'écrie-t-il. Avant d'être pasteur il avoit l'ame d'un pasteur, et avant qu'on lui eût confié aucun pouvoir, il montroit toute l'attention d'un chef; il étoit inquiet pour toute la terre. S'il eût été riche, comblé de biens, on auroit pu dire que c'étoit moins pour les autres, que pour lui-même et pour conserver ses richesses, qu'il faisoit cette question à son Maître. Mais sa pauvreté le met à l'abri de ce soupçon; elle montre qu'il s'occupoit avec zèle et s'inquiétoit du salut des autres, qu'il vouloit apprendre de son Maître la voie du salut. Aussi Jésus-Christ pour le rassurer lui disoit : *Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu* (Marc. 10. 27.). Ne croyez pas que vous êtes abandonné à vous-même : je soutiens et j'aide vos efforts; je rends aisé et facile ce qui est difficile et pénible. Et lorsque Jésus-Christ parloit du mariage, et disoit : *Quiconque répudie sa femme, excepté dans le cas d'adultère, la fait devenir adultère* (Matth. 5. 32—19. 9.), faisant entendre qu'on doit supporter toutes les fautes et tous les défauts de sa femme, excepté le crime d'adultère; quand les autres se taisoient, Pierre s'approcha de Jésus et lui dit : *Si la condition d'un homme est telle à l'égard de sa femme, il n'est pas avantageux de se marier* (1) (Matth. 19. 10.). Voyez ici encore com-

(1) Ce sont encore ici les disciples, et non Pierre seul, qui

ment, sans manquer à son Maître, il s'occupe du salut des autres hommes, et ne s'inquiète pas pour lui-même. De peur donc qu'il ne tînt encore de pareils discours, Jésus prévient ses objections en proposant la parabole; c'est pour cela qu'il est dit dans l'Évangile : *Ainsi le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs.* Jésus-Christ annonce par là qu'il propose cette parabole, afin que vous appreniez que quand vous auriez pardonné à votre frère septante fois sept fois en un jour, vous n'avez encore rien fait d'extraordinaire; vous êtes encore bien éloigné de la bonté du Seigneur, vous ne donnez pas autant que vous recevez. Écoutez donc la parabole : quoiqu'elle paroisse claire, d'après ce que nous venons de dire, elle renferme un trésor ineffable de sens cachés.

Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs. Ne passez pas légèrement sur ces paroles, mais représentez-vous le tribunal redoutable du dernier jour, entrez dans votre conscience, et repassez sur toutes les actions de votre vie. Lorsque vous lisez dans l'Evangile ces mots : *qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs*, songez aux rois, aux princes, aux généraux, aux gouverneurs, aux riches, aux pauvres, aux personnes libres et esclaves, en un mot, à tous les hommes; *car tous nous devons comparoître devant le tribunal de Jésus-Christ* (2. Cor. 5. 10.). Si vous êtes riche, pensez

adressent ces paroles à leur Maître. Saint Jean Chrysostôme citoit probablement de mémoire.

qu'on vous fera rendre compte et qu'on vous demandera si vous avez dépensé votre bien pour des courtisanes ou pour les pauvres, pour des flatteurs et pour des parasites ou pour les indigens, pour satisfaire votre faste ou pour faire du bien aux hommes, pour les délices de la table et les plaisirs de la bonne chère ou pour le soulagement des affligés. On ne vous demandera pas compte seulement de la manière dont vous aurez dépensé votre bien, mais de celle dont vous l'aurez acquis; si vous le devez à des travaux honnêtes, ou aux rapines et à la fraude; si vous l'avez reçu de votre père en héritage, ou si vous ne le possédez qu'aux dépens des orphelins dont vous avez ruiné les maisons, aux dépens des veuves dont vous avez pillé la fortune. Et comme nous demandons compte à nos serviteurs, non seulement de l'argent qu'ils ont dépensé, mais de celui qu'ils ont reçu, comme nous examinons de qui, comment et combien ils ont reçu : de même Dieu ne nous demande pas seulement compte de nos dépenses, mais de nos acquisitions. Le pauvre même rend compte de sa pauvreté : on lui demande s'il a supporté son état d'indigence avec courage et actions de grace, s'il n'a point témoigné d'impatience et de dépit, s'il n'a point déclamé contre la Providence divine en se voyant dans la détresse, tandis qu'un autre nageoit dans l'abondance et dans les délices; car on demande compte au pauvre de la patience comme au riche de l'aumône; ou plutôt on demande même compte au pauvre de l'aumône, parce que la pauvreté n'empêche pas d'exercer la miséricorde : témoin cette veuve qui n'a donné que deux oboles, et dont la

modique offrande a surpassé les plus abondantes largesses des riches. Non seulement les riches et les pauvres, mais les magistrats et les juges subissent un examen sévère. On leur demande s'ils n'ont point altéré la justice, s'ils n'ont point prononcé par faveur ou par haine, si la flatterie ne leur a point fait rendre un jugement inique, si le ressentiment ne leur a point fait condamner l'innocence. Les chefs même des églises rendront compte de leur administration, et un compte plus dur et plus rigoureux que les chefs profanes. Celui à qui on a confié le ministère de la parole sera examiné sévèrement; on lui demandera s'il n'a rien célé d'essentiel par négligence ou par envie, s'il a pratiqué ce qu'il a enseigné, s'il a tout expliqué, s'il n'a rien caché de ce qui étoit utile. Plus celui qui a obtenu l'épiscopat a été élevé à une dignité importante, plus il rendra compte, non seulement de l'instruction des peuples et du soin des pauvres, mais des ordinations qu'il aura faites, et de mille autres fonctions de sa place. C'est ce que saint Paul vouloit faire entendre lorsqu'il écrivoit à Timothée : *N'imposez légèrement les mains à personne, et ne vous rendez point participant des péchés d'autrui* (1. Tim. 5. 22.). Il effrayoit les chefs des églises d'une autre manière lorsqu'il donnoit cet avis aux Hébreux : *Obéissez à vos conducteurs, et soyez soumis à leurs ordres, parce qu'ils veillent pour le bien de vos ames comme devant en rendre compte* (Héb. 13. 17.). Alors nous rendrons compte, non seulement de nos actions, mais encore de nos paroles. Et de même que, lorsque nous avons confié de l'argent à nos serviteurs, nous leur deman-

dons compte de toute la somme : ainsi Dieu, qui nous a confié les paroles, nous demandera de quelle manière nous les aurons dispensées. Il examinera dans le détail le plus exact si nous les avons dispensées au hasard et sans raison; car de l'argent mal dépensé ne fait pas un aussi grand tort que des paroles prononcées mal à propos. Un argent mal dépensé ne cause qu'un dommage pécuniaire; au lieu qu'une parole imprudente a souvent renversé des maisons, a souvent perdu des milliers d'ames. On peut réparer une perte d'argent; on ne peut rappeler une parole dès qu'elle est sortie de la bouche. Et pour preuve que nous rendrons compte de nos paroles, écoutez ce que dit Jésus-Christ : *Je vous déclare que les hommes rendront compte au jour du jugement de toute parole inutile qu'ils auront prononcée; car vous serez justifié par vos paroles, et vous serez condamné par vos paroles* (Matth. 12. 36 et 37.). Non seulement nous rendrons compte de ce que nous aurons dit, mais de ce que nous aurons écouté; par exemple, si vous avez prêté l'oreille à une calomnie débitée contre votre prochain : *N'écoutez pas*, dit l'Ecriture, *une vaine parole* (Exod. 23. 1.). Mais si ceux qui écoutent de vaines paroles ne peuvent obtenir de pardon, quelle excuse peuvent avoir ceux qui se permettent des calomnies et des médisances? Et que parlé-je de paroles écoutées ou dites, puisque nous rendrons compte même des pensées? C'est ce qu'annonçoit saint Paul en disant : *Ainsi ne jugez pas avant le temps, jusqu'à ce que vienne le Seigneur qui produira au grand jour ce qui est caché dans les ténèbres, et qui découvrira les plus*

secrètes pensées des cœurs (1. Cor. 4. 5.). *Votre pensée*, dit l'auteur des Psaumes, *rendra témoignage contre vous* (Ps. 75. 11.). Qu'est-ce à dire *rendra témoignage contre vous?* C'est par exemple, si vous parlez à votre frère avec un esprit double et de mauvaises intentions; si vous le louez de bouche, lorsque dans le cœur vous lui portez envie, et que vous cherchez à lui faire du mal. Jésus-Christ, voulant faire entendre que nous rendrons compte non seulement de nos actions, mais de nos pensées, disoit : *Celui qui regarde une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur* (Matth. 5. 28.). Quoique le péché reste dans la pensée sans être réduit à l'acte, celui qui regarde une belle femme pour allumer en lui la concupiscence, ne peut être innocent. Lors donc que vous lisez dans l'Evangile : *Un roi voulut faire rendre compte à ses serviteurs*, ne passez pas légèrement sur cette parole, mais entendez-la de toutes les conditions, de tous les sexes, de tous les âges. Songez quel sera le tribunal du souverain Juge, repassez sur toutes vos fautes. Si vous les oubliez, Dieu ne les oubliera pas, à moins que, prévenant sa justice, vous ne les effaciez par le repentir et par la confession, par l'oubli des injures de votre prochain. Et pourquoi Dieu fait-il rendre compte? Ce n'est pas qu'il ignore nos œuvres (comment les ignoreroit-il, *lui qui connoît les choses avant qu'elles arrivent*? Dan. 13. 42.), mais afin de vous convaincre, vous son serviteur, que vous lui devez justement tout ce que vous lui devez; ou plutôt non seulement afin que vous connoissiez vos dettes, mais afin que vous les acquittiez. C'est pour

cette raison qu'il ordonne à son prophète d'annoncer les péchés des juifs : *Annoncez*, dit-il, *ses iniquités à la maison de Jacob, et ses péchés à la maison d'Israel* (Is. 58. 1.), non simplement afin qu'elles les apprennent, mais afin qu'elles se corrigent.

Ayant commencé à faire rendre compte à ses serviteurs, on lui en présenta un qui lui devoit dix mille talens. Avoit-on confié toute cette somme au serviteur, et l'avoit-il consumée? La dette étoit immense ; ce qu'il y avoit pour lui de plus fâcheux, c'étoit d'être présenté le premier à son maître. S'il ne lui avoit été présenté qu'après plusieurs autres qui se seroient bien conduits, il ne seroit pas surprenant que le maître eût été disposé à la douceur. La bonne conduite de ceux qui auroient paru d'abord, auroit pu le rendre plus doux à l'égard de ceux qui s'étoient mal acquittés de leur emploi; mais être présenté le premier après avoir prévariqué, et prévariqué jusqu'à ce point, et cependant éprouver la clémence de son maître, c'est là ce qui doit nous paroître surprenant. Souvent lorsqu'on trouve des débiteurs, on se réjouit comme si l'on avoit trouvé une proie, et l'on ne néglige rien pour se faire payer toute la dette; que si on ne le peut pas à cause de la pauvreté des débiteurs, on décharge sa colère sur le corps de ces malheureux, et on leur fait subir les plus mauvais traitemens. Dieu, au contraire, fait tout pour sa part, afin d'affranchir de sa dette un débiteur. Parmi nous, se faire payer de ce qui est dû est une richesse; dans Dieu, la richesse est de pardonner. Nous, nous devenons plus à l'aise à proportion qu'on nous paie nos dettes; c'est en nous pardonnant nos fautes que

Dieu s'enrichit davantage. La richesse de Dieu est le salut des hommes, selon ce que dit saint Paul : *Riches envers et par tous ceux qui l'invoquent* (Rom. 10. 12.). On dira peut-être : Pourquoi si le maître vouloit pardonner au serviteur ses fautes, a-t-il donné des ordres pour qu'on le vendît ? C'est là surtout ce qui montre sa bonté. Mais ne nous pressons pas, et expliquons de suite la parabole.

Comme il étoit hors d'état de rendre, dit l'Evangile. Qu'est-ce à dire, qu'*il étoit hors d'état de rendre* ? c'est une nouvelle marque de sa perversité. En effet, quand on dit qu'*il étoit hors d'état de rendre*, cela ne veut dire autre chose, sinon qu'il étoit dénué de bonne œuvre, qu'il n'en pouvoit produire aucune qui pût lui être imputée pour la rémission de ses péchés. Sans doute, oui sans doute, les bonnes œuvres nous sont imputées pour la rémission de nos péchés, comme la foi pour la justice. *Lorsqu'un homme*, dit saint Paul, *sans faire des œuvres*, *croit en celui qui justifie le pécheur*, *sa foi lui est imputée à justice* (Rom. 4. 5.) (1). Et que parlé-je de foi et de bonnes œuvres, puisque même les afflictions nous sont imputées pour la rémission de nos péchés ? C'est ce que déclare Jésus-Christ dans la parabole du Lazare, lorsqu'il fait dire par Abraham au riche, que Lazare reçoit des consolations parce qu'il a éprouvé des maux dans sa vie. C'est ce que déclare aussi saint Paul en écrivant aux Corinthiens au sujet de l'incestueux : *Livrez*, dit-il, *cet homme au dé-*

(1) Le passage cité ne prouve que pour la foi et non pour les œuvres. Il y a ici quelque chose d'embarrassé et d'obscur que je ne puis débrouiller ni éclaircir.

mon pour mortifier sa chair, afin que son ame soit sauvée (1. Cor. 5. 5.). Et pour en consoler d'autres qui avoient péché, il leur adresse ces paroles : *C'est pour cette raison qu'il y en a plusieurs parmi vous qui sont malades et foibles, et plusieurs qui dorment du sommeil de la mort. Que si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. Mais lorsque nous sommes jugés par le Seigneur, c'est lui qui nous châtie, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde* (1. Cor. 11. 30, 31 et 32.). Or, si les tentations, les maladies, la destruction du corps, que nous souffrons malgré nous, sans que notre volonté y ait aucune part, nous sont imputées pour la rémission des péchés, à plus forte raison on nous imputera les bonnes œuvres que nous faisons volontairement et avec zèle. Mais le serviteur étoit dénué de toute bonne œuvre, et accablé d'un fardeau immense d'iniquités.

Comme il étoit hors d'état de rendre, dit l'Evangile, *son maître ordonna qu'on le vendît*. C'est surtout parce qu'il a ordonné qu'on le vendît, qu'on peut se convaincre de la bonté du maître ; car il a fait l'un et l'autre pour qu'il ne fût point vendu. Qu'est-ce qui le prouve? la suite de la parabole. S'il avoit vraiment voulu qu'on le vendît, qui est-ce qui l'empêchoit? qui est-ce qui auroit pu y mettre obstacle? Pourquoi donc a-t-il ordonné qu'on le vendît, puisqu'il ne vouloit pas le vendre? c'étoit afin d'augmenter sa crainte. Il a augmenté sa crainte par la menace, afin de l'engager à supplier; il l'a engagé à supplier, afin d'avoir occasion de pardonner. Il pouvoit lui remettre sa dette avant qu'il le priât; il ne l'a pas

fait, dans la crainte de le rendre pire. Il pouvoit lui pardonner avant de lui faire rendre compte; mais c'est de peur qu'ignorant le nombre infini de ses péchés, il ne devînt plus cruel à l'égard de son prochain; c'est pour cela qu'il lui a fait connoître d'abord la grandeur de sa dette, et qu'ensuite il la lui a remise toute entière. Et si, encore qu'on lui eût fait rendre compte, qu'on lui eût montré toute sa dette, qu'on lui eût fait des menaces, qu'on eût prononcé la sentence de condamnation qu'il méritoit de subir, il a été si dur à l'égard de son compagnon, à quel excès ne se seroit-il pas porté si l'on n'eût pas employé toutes ces voies pour l'adoucir? Le Seigneur a fait tout ce qui étoit en lui pour corriger la dureté de son caractère; s'il ne s'est point corrigé, ce n'est pas la faute du maître, mais de celui qui s'est refusé à tout moyen de correction.

Mais voyons les moyens qu'il lui donne de guérir sa plaie. *Se jetant à ses pieds*, dit l'Evangile, *il le supplioit en disant : Ayez patience, et je vous rendrai tout.* Il n'avoue pas qu'il soit hors d'état de rendre, selon l'usage des débiteurs, qui, quoique dénués de toute ressource, promettent toujours, afin de se délivrer du péril présent. Que ceux d'entre nous qui sont lâches dans la prière, apprennent quelle est sa puissance. Le serviteur ne pouvoit citer ni jeûne ni pauvreté volontaire, en un mot, aucune action ni aucune vertu; mais quoique dénué de tout mérite, il a pu toucher son maître, et le porter à la compassion, par cela seul qu'il l'a supplié. Ne nous lassons donc point d'adresser à Dieu des prières. Seroit-il possible d'être plus pécheur qu'un homme qui avoit

commis une infinité de fautes, et qui ne pouvoit produire aucune bonne œuvre? cependant il ne s'est pas dit à lui-même : Je suis timide, je suis confus de honte; comment puis-je approcher? comment puis-je supplier? langage que tiennent la plupart des pécheurs, remplis d'une timidité que le démon leur inspire. Vous êtes timide, c'est pour cela que vous devez approcher, afin d'acquérir une grande confiance. Est-ce un homme que vous voulez apaiser, en sorte que vous deviez avoir de la honte et rougir? c'est un Dieu, qui désire plus que vous-même de vous délivrer de vos fautes. Vous n'avez pas autant d'ardeur pour votre propre sûreté qu'il en a pour votre salut; et c'est ce qu'il vous a appris par les faits mêmes. Vous n'avez pas de confiance? vous pouvez avoir de la confiance par cela même que vous êtes ainsi disposé. Le plus grand motif de confiance, c'est de croire qu'on n'a pas de confiance. Le plus grand sujet de honte est de se croire juste devant le Seigneur; et alors on est impur, quelque juste que l'on puisse être dans le reste, comme on devient juste lorsqu'on se persuade qu'on est le dernier de tous. Le pharisien et le publicain en sont une preuve convaincante. Ainsi ne perdons pas courage, ne désespérons pas dans nos fautes, mais approchons-nous de Dieu, jetons-nous à ses pieds, conjurons-le, comme a fait le serviteur de l'Evangile, qui jusque là ne mérite aucun reproche. Ne point perdre courage, ne point désespérer, confesser ses fautes, demander une surséance et un délai, tout cela est bien, c'est la marque d'une ame contrite et d'un esprit humilié; ce qui suit ne répond pas à ce qui pré-

cède : ce qu'il avoit amassé par la supplication adressée à son maître, il l'a dissipé en un instant par sa dureté envers son prochain.

Mais examinons la manière dont il a obtenu son pardon, voyons comment son maître lui a remis sa dette, comment il a été déterminé à le faire. *Le maître étant touché de compassion*, dit l'évangéliste, *le laissa aller et lui remit toute sa dette.* Le serviteur demande un sursis, le maître accorde une décharge, de sorte que le premier a obtenu plus qu'il ne demandoit. C'est ce qui fait dire à saint Paul : *Celui qui peut faire infiniment plus que ce que nous demandons, ou que ce que nous imaginons* (Eph. 3. 20.). Non, vous ne pouvez imaginer tout ce que Dieu se propose de faire pour vous. N'ayez donc pas de honte, ne rougissez pas; ou plutôt rougissez de vos péchés, mais ne désespérez pas, ne renoncez pas à la prière, approchez, quoique pécheur, afin d'apaiser votre maître, afin de lui donner occasion de signaler sa miséricorde dans le pardon de vos fautes. Si vous craignez d'approcher, vous empêchez les effets de sa bonté, vous mettez, autant qu'il est en vous, un obstacle à sa clémence infinie. Ainsi ne perdons pas courage, ne nous relâchons pas dans la prière. Quand nous serions précipités dans le plus profond abyme du vice, Dieu saura nous en tirer sur-le-champ. Personne n'avoit commis autant de fautes que le serviteur de l'Evangile : il s'étoit permis tous les crimes, comme l'annoncent les dix mille talens; personne n'étoit aussi dénué, comme le prouve la circonstance d'être hors d'état de rien rendre. Cependant telle est la force de la prière, qu'elle a pu dé-

livrer un homme abandonné de tout côté, elle a pu l'affranchir de la peine et du supplice, quoiqu'il eût offensé son maître en mille rencontres. Oui, sans doute, oui, la prière a toute cette vertu, parce qu'elle n'opère pas seule, mais qu'elle est appuyée et soutenue de la bonté de Dieu qui la reçoit, bonté qui a tout fait ici, et qui a rendu la prière puissante. C'est ce que l'Evangile fait entendre par ces mots : *Son maître étant touché de compassion, le laissa aller et lui remit toute sa dette*, afin que vous appreniez qu'avant et après la prière, ce sont les entrailles du maître qui ont tout fait.

Mais le serviteur ne fut pas plutôt sorti, que trouvant un de ses compagnons qui lui devoit cent deniers, il le prit à la gorge et l'étouffoit presque, en lui disant : Rends-moi ce que tu me dois. Peut-on rien imaginer de plus atroce ? le bienfait de son maître étoit encore tout récent, et il oublie la bonté dont il vient d'user envers lui ! Vous voyez combien il est avantageux de se souvenir de ses fautes. Si le serviteur de l'Évangile n'eût pas perdu la mémoire des siennes, il ne fût pas devenu si dur et si cruel. C'est pour cela que je vous dis sans cesse, et que je ne me lasserai jamais de vous dire, qu'il est utile, qu'il est nécessaire, que nous nous souvenions continuellement de toutes nos fautes, parce que rien ne peut nous rendre plus modérés, plus doux et plus traitables que le souvenir continuel de nos péchés. C'est pour cela que saint Paul se souvenoit des péchés mêmes qu'il avoit commis avant d'avoir été lavé dans le bain de la régénération. Mais si cet apôtre se souvenoit des péchés commis avant

le baptême, à plus forte raison devons-nous nous souvenir de ceux que nous avons commis après le baptême ; puisque par là non seulement nous les effaçons, mais que nous sommes disposés à traiter tous les hommes avec plus de douceur, et à servir Dieu avec plus de zèle, convaincus de sa bonté ineffable par la mémoire de nos offenses. C'est ce que n'a pas fait le serviteur de l'Évangile : oubliant la grandeur de sa dette, il a oublié le bienfait de son maître ; l'oubli de ce bienfait l'a rendu cruel à l'égard de son compagnon, et cette cruauté lui a fait perdre tout ce qu'il avoit gagné par la miséricorde divine. *Il le prit à la gorge et l'étouffoit presque, en lui disant : Rends-moi ce que tu me dois.* Il ne lui dit pas : Rends-moi les cent deniers ; il auroit eu honte de la modicité de la dette ; mais : *Rends-moi ce que tu me dois. Son compagnon, se jetant à ses pieds, le conjuroit en lui disant : Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout.* On emploie pour le gagner les paroles mêmes auxquelles il étoit redevable de son pardon. Mais telle fut sa dureté extrême, qu'il ne se laissa pas fléchir par des paroles auxquelles il devoit son salut. Toutefois, quand même il eût pardonné à son compagnon, c'eût moins été un acte de bonté que l'acquit d'une dette. En effet, s'il lui eût pardonné avant qu'on lui eût fait rendre compte à lui-même, avant d'avoir obtenu une sentence favorable et joui d'un aussi grand bienfait, on eût attribué ce pardon à sa propre générosité ; mais après qu'on lui avoit accordé une si grande faveur et le pardon d'un si grand nombre de fautes, la clémence envers son compagnon étoit de-

venue comme une dette indispensable. Il n'a pas agi d'après ce principe, il n'a pas considéré quelle différence il y avoit entre la remise qu'il avoit obtenue et celle qu'il devoit accorder à son compagnon; différence qu'on doit remarquer non seulement par la quantité des dettes et par la dignité des personnes, mais encore par la manière dont les choses se sont passées: d'un côté dix mille talens, de l'autre cent deniers; l'un avoit outragé son maître, l'autre n'étoit redevable qu'à son compagnon; le serviteur devoit payer un bienfait par un bienfait, le maître a tout remis à son serviteur, quoiqu'il ne vît en lui aucune vertu. Celui-ci n'a fait aucune de ces considérations; mais, aveuglé par la haine, il a pris son compagnon à la gorge. *Les autres serviteurs, ses compagnons, voyant ce qui se passoit, en furent indignés*, dit l'Évangile. Ses compagnons le condamnent avant son maître, afin que vous sentiez toute la douceur du maître.

Le maître ayant appris ce qui étoit arrivé, le fait venir, et le cite de nouveau à son tribunal: mais avant de prononcer la sentence qui le condamne, il entre en discussion; et que lui dit-il? *Méchant serviteur, je vous avois remis toute votre dette.* Quelle bonté dans le maître! lorsque son serviteur lui devoit dix mille talens, il ne l'avoit pas même offensé de parole, et sans l'appeler méchant, il avoit seulement donné des ordres pour qu'on le vendît, et cela afin de lui remettre sa dette. C'est lorsqu'il s'est montré dur envers son compagnon, qu'il s'irrite et qu'il s'indigne, afin que vous appreniez qu'il nous pardonne plus aisément nos offenses envers lui-même

que nos fautes envers notre prochain. Et c'est ce qu'il fait encore ailleurs : *Si vous offrez votre don à l'autel*, dit-il, *et que là vous vous rappeliez que votre frère a quelque chose contre vous*, *allez auparavant vous réconcilier avec votre frère*, *et alors vous viendrez offrir votre don* (Matth. 5. 23 et 24.). Vous voyez comme partout il sacrifie ses intérêts aux nôtres, et ne met rien au-dessus de la paix et de l'amour pour le prochain. *Quiconque répudie sa femme*, dit-il ailleurs, *excepté dans le cas d'adultère*, *la fait devenir adultère* (Matth. 5. 32.). Mais voici la loi qu'il établit par la bouche de Paul : *Si un chrétien a une femme païenne*, *laquelle consente à demeurer avec lui*, *qu'il ne la renvoie pas* (1. Cor. 7. 12.). Si elle est adultère, qu'il la chasse ; si elle n'est que païenne, qu'il ne la chasse pas. Si elle pèche envers vous, retranchez-la de votre société ; si elle pèche envers moi, gardez-la. De même dans la circonstance présente, son serviteur l'offense grièvement, il lui pardonne ; il commet envers son compagnon des fautes beaucoup moins graves, il le poursuit sans miséricorde. Il l'appelle méchant, lui qui auparavant ne lui avoit pas même dit une parole dure. Aussi l'Évangile ajoute que *le maître étant ému de colère*, *le livra entre les mains des bourreaux*. Lorsqu'il demandoit compte de dix mille talens, on n'a rien ajouté de semblable, afin que vous appreniez que la première sentence n'étoit pas une sentence de rigueur, mais une sentence de tendresse, et d'une tendresse qui vouloit amener le pardon. La dernière faute est celle qui l'a irrité davantage.

Pourroit-il donc y avoir rien de plus pernicieux

que l'esprit de vengeance, puisqu'il révoque un acte de la bonté divine ? Ce que n'ont pu faire sur le cœur de Dieu les autres fautes, l'animosité contre le prochain l'a fait. Cependant il est écrit que les dons de Dieu sont immuables, et qu'il ne s'en repent pas. Pourquoi donc, après avoir accordé une grace, après avoir signalé sa miséricorde, a-t-il révoqué son jugement? c'est à cause de l'esprit de vengeance. On peut donc dire qu'il n'y a point de péché plus grief, puisque tous les autres ayant pu trouver grace, il est le seul qui, loin d'obtenir pardon, a fait revivre ceux mêmes qui étoient pardonnés et effacés. Ainsi l'esprit de vengeance produit un double mal, en ce qu'il ne trouve aucune excuse auprès de Dieu, et que rappelant nos autres fautes, quoiqu'elles soient pardonnées, il les représente contre nous, comme on le voit arriver ici. Le Seigneur, non, le Seigneur ne déteste rien tant qu'un esprit vindicatif, dont le ressentiment est implacable. Il l'a montré surtout dans cet endroit de l'Évangile, et par cette prière dans laquelle il nous ordonne de dire : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* (Matth. 6. 12.).

Pénétrés de ces idées, et gravant cette parabole dans nos cœurs, lorsque nous penserons à ce que nous avons souffert de la part de nos compagnons, rappelons-nous ce que nous avons fait à notre Maître ; et la crainte de nos propres fautes pourra étouffer sur-le-champ la colère dont nous animent les fautes d'autrui à notre égard. S'il faut nous rappeler des offenses, ce sont celles que nous avons commises envers Dieu. Le souvenir de ces dernières

nous fera oublier celles qui nous regardent, comme l'oubli de celles qui nous regardent gravera plus facilement dans notre mémoire celles envers Dieu. Si le serviteur de l'Évangile se fût souvenu des dix mille talens, il n'auroit pas songé aux cent deniers. C'est l'oubli des dix mille talens qui lui a fait prendre son compagnon à la gorge; c'est parce qu'il a voulu exiger une dette modique, qu'il a été frustré de cette dette, et qu'il a attiré sur sa tête le poids énorme des dix mille talens. Je ne craindrai donc pas de dire que l'esprit de vengeance est le péché le plus grief; ou plutôt ce n'est pas moi qui le dis, c'est Jésus-Christ qui le déclare par sa parabole. Si l'esprit de vengeance n'étoit pas plus grave que dix mille talens, c'est-à-dire que les péchés les plus énormes, l'un n'auroit pas fait revivre les autres. Travaillons donc à purger nos ames de tout ressentiment, et à nous rendre amis de ceux qui sont mal disposés à notre égard, persuadés que ni la prière, ni l'aumône, ni le jeûne, ni la participation aux sacrés mystères, que rien en un mot ne pourra nous défendre dans le dernier jour, si nous conservons de la haine contre notre prochain; comme au contraire, si nous triomphons de nos ressentimens, quel que soit le nombre des péchés que nous aurons commis, nous pourrons en obtenir le pardon. Ce n'est pas moi qui le dis, mais le Dieu même qui doit nous juger. *C'est ainsi*, dit-il dans notre Évangile, *que mon Père qui est dans les cieux vous traitera, si chacun de vous ne pardonne du fond du cœur à son frère qui l'aura offensé* (Matth. 6. 14.). *Si vous pardonnez aux hommes*, dit-il ailleurs, *les fautes*

qu'ils auront commises contre vous, Dieu vous pardonnera aussi vos péchés. Afin donc que nous menions ici-bas une vie douce et paisible, et qu'au sortir de ce monde nous obtenions le pardon et l'indulgence, employons tous nos soins à nous réconcilier avec nos ennemis. Par là nous apaiserons notre maître, quelque grièvement que nous l'ayons offensé, et nous obtiendrons les biens futurs. Puissions-nous tous les acquérir, ces biens, par la grace et la bonté de Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soit la gloire et l'empire dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE SUR L'AUMÔNE.

CETTE homélie a été prononcée certainement à Antioche, comme on le voit dans le cours même de l'homélie; mais on ne peut savoir en quelle année. Elle roule sur l'aumône; c'est une explication simple, noble et instructive des quatre premiers versets du seizième chapitre de la première épître aux Corinthiens. L'orateur y montre d'une manière également solide et touchante quel étoit le zèle de saint Paul pour faire l'aumône et pour engager à la faire, quelle étoit sa prudence et la générosité de ses sentimens, ce qu'il entendoit par le mot de *saints*; il exhorte les fidèles, d'après l'avis de cet apôtre, à mettre des deniers à part pour le soulagement des pauvres, et en général à secourir les indigens dans leurs besoins, sans examiner trop scrupuleusement quelle est leur personne. L'exorde de cette homélie est remarquable : il est plein d'une dignité imposante, en même temps qu'il respire un tendre intérêt pour les pauvres. Saint Jean Chrysostôme a traversé une partie de la ville pour arriver à l'église : il se suppose député vers les riches par les misérables qu'il a vus étendus par terre dans une saison rigoureuse; il sollicite leur compassion par le spectacle de leurs misères dont il a été le témoin.

HOMÉLIE

SUR L'AUMÔNE.

Bén. t. 3, p. 248; Fr. D. t. 5, p. 288; Sav. t. 6, p. 816.

Je viens remplir une ambassade, aussi convenable à mon ministère, qu'elle est importante et digne de toute votre attention. Ce sont les pauvres de cette ville qui m'envoient aujourd'hui vers vous; ils ne se sont point assemblés pour me nommer leur représentant : le spectacle seul de leurs misères a parlé suffisamment à mon cœur. En traversant la place et les carrefours, empressé, selon ma coutume, de venir vous rompre le pain de la parole, j'ai vu une multitude (1) d'infortunés étendus par terre, les uns privés de leurs mains, les autres de leurs yeux, d'autres tout couverts d'ulcères et de plaies incurables, étalant aux regards publics, les membres qu'ils devroient cacher dans l'état d'horreur où le mal les a réduits. Il y auroit de l'inhumanité, mes frères, à ne point vous parler des pauvres, surtout quand la circon-

(1) Il faut remarquer pour cet exorde, qu'on n'avoit pas encore imaginé de renfermer les pauvres dans des hôpitaux, pour les y mettre à l'abri des rigueurs de la faim et des intempéries de l'air. La charité active et ingénieuse de saint Jean Chrysostôme lui en avoit fait concevoir le projet, comme je l'ai observé dans l'abrégé de sa vie.

stance actuelle nous en fait une loi si pressante. Si nous devons en tout temps vous exhorter à l'aumône, parce qu'en tout temps nous avons besoin de la miséricorde du Maître commun qui nous a créés, combien plus ne le devons-nous pas dans le froid rigoureux qui règne maintenant? Pendant l'été, la saison même soulage les pauvres. Ils peuvent marcher nus sans péril; les rayons du soleil leur servent de vêtement. Ils peuvent coucher sur la terre, sans craindre que la fraîcheur des nuits les incommode. Ils n'ont besoin ni de chaussure, ni de vin, ni d'une nourriture abondante : une fontaine suffit à leur boisson; quelques herbes et quelques légumes, voilà leurs alimens, voilà les simples mets que la saison est toujours prête à leur servir. Un autre soulagement qui n'est pas moindre, c'est qu'ils ne manquent pas alors d'ouvrage. Ceux qui font bâtir des maisons, qui cultivent la terre, ou qui parcourent les mers, ont besoin de leurs bras. Les maisons, les champs, les héritages, sont la substance assurée des riches; les pauvres n'ont de revenus que ce qu'ils gagnent par leurs sueurs. Ainsi l'été, ils peuvent trouver encore quelque ressource; mais l'hiver, tout leur fait la guerre : au dedans, la faim dévore leurs entrailles; au dehors, le froid glace leurs membres, et rend leur chair presque morte. Il leur faudroit plus de nourriture, des vêtemens meilleurs, un toit, un lit, des chaussures, et mille autres nécessités. Ce qu'il y a de plus triste dans leur situation, c'est que la rigueur du temps leur ôte tout moyen de travailler pour se nourrir.

Puis donc qu'à présent leurs besoins se multi-

plient, puisqu'ils n'ont pas la ressource du travail, puisque personne ne loue leurs services, et ne les emploie à aucun ouvrage, suppléons à tous les moyens qui leur manquent, engageons les personnes charitables à leur tendre la main, et prenons pour collègue de notre ambassade, le bienheureux Paul, ce père tendre, ce grand protecteur des pauvres. En effet, ce grand apôtre s'est occupé de l'aumône plus que personne. Aussi quoiqu'il eût partagé avec Pierre les peuples chez lesquels ils devoient porter la prédication, il ne partagea pas le soin des pauvres; mais après avoir dit : *Les apôtres nous donnèrent la main à Barnabé et à moi, pour marque de l'union qui étoit entre eux et nous, afin que nous prêchassions l'Évangile aux gentils et aux circoncis*, il ajoute : *Ils nous recommandèrent seulement de nous souvenir des pauvres; ce que j'ai eu aussi grand soin de faire* (Galat. 2. 9 et 10.). Partout dans ses épîtres, il parle de l'aumône, et il n'en est aucune où il ne recommande cette vertu. Il savoit, oui, il savoit combien elle a de pouvoir. C'est donc par là qu'il termine tous les avis qu'il adresse aux fidèles, c'est comme le faîte admirable dont il couronne un bel édifice. Ainsi, dans le passage que nous entreprenons d'expliquer, après avoir parlé de la résurrection, et avoir réglé tout le reste, il finit par l'aumône, et voici comme il s'exprime : *Quant aux aumônes qu'on recueille pour les saints, suivez le même ordre que nous avons établi pour les églises de Galatie. Que le premier jour de la semaine, chacun de vous....* (1. Cor. 16. 1 et suiv.). Voyez la prudence de l'apôtre, et combien il place à pro-

pos ses avis sur l'aumône. C'est après avoir parlé d'un jugement à venir, d'un tribunal redoutable, de la gloire dont les justes doivent être revêtus, et d'une vie immortelle, c'est alors qu'il s'occupe de l'aumône, afin que son auditeur, frappé par la crainte d'un jugement futur, animé et consolé par l'attente des biens que Dieu lui réserve, rempli d'heureuses espérances, reçoive ses discours avec plus d'empressement. Oui, sans doute, celui qui raisonne sur la résurrection, qui se transporte tout entier lui-même dans une autre vie, ne fera aucun cas des biens présens, ni des richesses, ni de l'opulence, ni de l'or, ni de l'argent, ni des délices, ni des habits magnifiques, ni des tables somptueuses; or, celui qui méprise tous ces avantages, se portera plus aisément à soulager les pauvres. C'est pour cela que saint Paul, après avoir bien préparé l'esprit des fidèles par des réflexions utiles sur la résurrection, leur donne ses avis sur l'aumône. Il ne dit pas : Quant aux aumônes qu'on recueille pour les pauvres, pour les indigens, mais : pour les saints, apprenant à ses auditeurs à respecter les pauvres lorsqu'ils sont vertueux, et à mépriser les riches lorsqu'ils méprisent la vertu. Il traite d'homme impur et pervers, même un empereur, lorsqu'il est ennemi de Dieu, et il nomme saints, même les pauvres, lorsqu'ils sont sages et bien réglés. Il appelle Néron un mystère d'iniquité : *Le mystère d'iniquité*, dit-il, *se forme dès à présent* (2. Thess. 2. 7.); et des hommes qui manquent de la nourriture nécessaire, qui l'attendent de la pitié publique, il les a appelés des saints. Il donne en même temps une leçon secrète aux riches; il leur

apprend à ne pas concevoir d'orgueil, à ne point se prévaloir du précepte, comme s'ils soulageoient des êtres vils et méprisables, mais à se bien persuader eux-mêmes que c'est pour eux un très grand honneur d'être jugés dignes de participer aux afflictions des pauvres.

Mais il est à propos d'examiner ce que saint Paul entend par le nom de saints ; car ce n'est pas seulement ici qu'il en parle, mais encore ailleurs : *Maintenant*, dit-il aux fidèles de Rome, *je m'en vais à Jérusalem porter aux saints les aumônes que j'ai recueillies* (Rom. 15. 25.). Saint Luc parle de ces mêmes saints dans les actes, lorsqu'on étoit menacé d'une grande famine : *Les disciples*, dit-il, *résolurent d'envoyer, chacun selon son pouvoir, quelques aumônes aux saints de Jérusalem, qui étoient dans l'indigence* (Act. 11. 29.). Et dans le passage que nous avons cité plus haut : *Ils nous recommandèrent seulement*, dit saint Paul, *de nous souvenir des pauvres ; ce que j'ai eu aussi grand soin de faire.* Lorsque nous nous fûmes partagés les peuples, que j'eus pris pour moi les gentils, et que Pierre eut pris les juifs, nous réglâmes, d'un commun accord, que ce partage ne s'étendroit pas sur les pauvres. Lorsqu'il s'agissoit de prédication, l'un prêchoit aux juifs, l'autre aux gentils ; mais lorsqu'il falloit secourir les pauvres, ce n'étoit plus la même chose : l'un n'étoit pas chargé spécialement des pauvres parmi les juifs, et l'autre des pauvres parmi les gentils, mais ils s'occupoient tous deux, avec un grand soin, des pauvres de la Judée. C'est ce qui faisoit dire à saint Paul : *Ils nous recommandèrent seu-*

lement de nous souvenir des pauvres, ce que j'ai eu aussi grand soin de faire. Quels sont donc les pauvres dont il parle ici, et dans l'épître aux Romains, et dans celle aux Galates, pour lesquels il exhorte encore les Macédoniens? ce sont les juifs pauvres qui étoient à Jérusalem. Et pourquoi s'occupe-t-il d'eux avec tant d'attention? est-ce qu'il n'y avoit pas de pauvres et d'indigens dans chacune des autres villes? pourquoi donc n'envoie-t-il d'aumônes qu'aux pauvres de Jérusalem, et exhorte-t-il pour eux les fidèles des autres pays? Ce n'est pas sans motif et au hasard, ni par acception de personne qu'il le fait, mais par raison d'utilité et de convenance.

Il est nécessaire de reprendre les choses d'un peu plus haut. Lorsque l'empire des juifs fut tombé, lorsqu'ayant crucifié Jésus, ils eurent prononcé contre eux-mêmes cette sentence : *Nous n'avons de roi que César* (Jean. 19. 15.), et qu'ils furent désormais soumis aux Romains, ils ne se gouvernoient plus par leurs propres lois comme auparavant, sans qu'ils fussent aussi assujettis que de nos jours; mais ils étoient au rang d'alliés, ils payoient tribut aux empereurs, et recevoient des gouverneurs choisis par eux. Cependant ils usoient de leurs propres lois dans plusieurs occasions, et punissoient leurs coupables suivant leurs anciennes ordonnances. Ce qui prouve qu'ils payoient tribut aux Romains, c'est que s'étant approchés de Jésus pour le tenter, ils lui firent cette demande : *Maître, est-il libre ou non de payer le tribut à César* (Matth. 22. 17.)? Jésus-Christ leur ayant fait montrer une pièce de monnoie, leur dit : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui*

est à Dieu. Saint Luc dit expressément que le temple étoit occupé par des chefs de troupes romaines. Ce sont là des preuves très fortes que les juifs étoient soumis aux Romains. Mais ce qui prouve qu'ils usoient souvent de leurs propres lois, c'est qu'ils ont lapidé Etienne sans le mener devant un tribunal, qu'ils ont fait mourir Jacques, frère du Seigneur, qu'ils ont crucifié Jésus-Christ lui-même, quoique le juge le déclarât purgé de toute accusation, et lui permît de se retirer. Aussi Pilate se lava-t-il les mains en disant : *Je suis innocent du sang de cet homme* (Matth. 27. 24.) ; et comme il se vit pressé par les juifs, il se retira sans prononcer. Les juifs, de leur propre autorité, le condamnèrent, et firent le reste. Ils ont aussi souvent attaqué saint Paul. Comme donc ils se jugeoient eux-mêmes, il arrivoit de là que ceux d'entre eux qui croyoient en Jésus-Christ, avoient plus à souffrir que partout ailleurs. Chez les autres peuples, il y avoit des tribunaux, des lois, des magistrats ; et il n'étoit pas permis aux gentils de faire mourir, de lapider ceux d'entre eux qui s'écartoient des usages, ou de leur faire quelque autre mal, de leur propre autorité ; mais si l'on en surprenoit quelqu'un commettre quelque acte de violence contre la volonté des juges, il étoit puni lui-même. Les juifs, au contraire, avoient dans cette partie une entière licence. Aussi, je le répète, ceux d'entre eux qui avoient embrassé la foi étoient plus persécutés qu'autre part ; ils étoient comme des brebis au milieu des loups, et ils ne trouvoient personne qui vînt à leur secours. Les juifs battirent souvent de verges saint Paul, comme nous l'apprenons de lui-même : *J'ai reçu des juifs*, dit-il,

en cinq fois différentes, trente-neuf coups de fouet; j'ai été battu de verges par trois fois; j'ai été lapidé une fois (2. Cor. 11. 24 et 25.). Et pour preuve que nous ne parlons point par conjecture, écoutez ce que saint Paul écrit aux Hébreux : *Rappelez en votre mémoire ces premiers temps, auxquels après avoir été éclairés par la foi, vous avez soutenu de grands combats dans les afflictions que l'on vous a fait souffrir, ayant été d'une part exposés devant tout le monde aux injures et aux mauvais traitemens, et de l'autre, ayant été compagnons de ceux qui ont enduré de pareils outrages; car vous avez vu avec joie tous vos biens pillés, sachant que vous aviez dans les cieux d'autres biens plus excellens et plus durables* (Héb. 10. 32, 33 et 34.). Il exhorte ainsi les Thessaloniciens, en les produisant pour exemple : *Mes frères*, leur dit-il, *vous êtes devenus les imitateurs des églises de Dieu, qui ont embrassé la foi de Jésus-Christ dans la Judée, ayant souffert les mêmes persécutions de la part de vos concitoyens, que ces églises ont souffertes de la part des juifs* (1.Thess. 2. 14.). Ainsi, comme les fidèles de Jérusalem avoient plus à souffrir que dans toute autre ville, qu'on les persécutoit sans pitié, qu'on enlevoit tous leurs biens, qu'ils étoient pillés partout, chassés de tous les lieux, c'est avec raison que saint Paul excite tous les peuples à les secourir. C'est ici encore en leur faveur qu'il exhorte les Corinthiens par ces paroles : *Quant aux aumônes qu'on recueille pour les saints, suivez le même ordre que nous avons établi pour les églises de Galatie.*

J'ai prouvé suffisamment quels sont les saints que désigne saint Paul, et pourquoi il s'occupe d'eux avec une attention particulière ; il faut montrer maintenant pour quelle raison il parle des Galates; car, pourquoi ne dit-il pas : Quant aux aumônes qu'on recueille pour les saints, suivez cet ordre? au lieu de dire : *Quant aux aumônes qu'on recueille pour les saints, suivez le même ordre que nous avons établi pour les églises de Galatie*. Pourquoi s'exprime-t-il de la sorte? pourquoi ne parle-t-il pas d'une ou de deux villes, mais de tout un peuple? c'est pour que les Corinthiens montrent plus d'ardeur, et que les éloges donnés à d'autres soient pour eux un motif d'émulation.

Ensuite, il leur explique l'ordre qu'il voudroit établir : *Que le premier jour de la semaine*, dit-il, *chacun de vous mette à part chez soi quelque chose, amassant peu à peu ce qu'il pourra, avec l'aide du Seigneur, afin qu'on n'attende pas à mon arrivée, à recueillir les aumônes. Le premier jour de la semaine*, c'est-à-dire, le dimanche, le jour consacré au Seigneur. Et pourquoi a-t-il marqué ce jour pour les contributions de chacun? pourquoi n'a-t-il pas dit : le deuxième jour de la semaine, le troisième, ou le dernier? Ce n'est pas au hasard et sans raison : il vouloit tirer du temps même, un motif pour les faire contribuer, avec plus d'ardeur, au soulagement des pauvres. La circonstance du temps fait beaucoup en toute chose. Et que fait, direz-vous, la circonstance du jour pour engager à faire l'aumône? Dans le jour que marque l'apôtre, on cesse tout travail; le repos rend l'ame plus gaie et plus contente. Mais ce qu'il

y a de plus important, c'est qu'en ce jour nous avons joui d'une infinité de précieux avantages. C'est en ce jour que la mort a été vaincue, la malédiction détruite, le péché aboli, les portes de l'enfer brisées, le démon enchaîné, une longue guerre terminée ; c'est en ce jour que l'homme a été réconcilié avec Dieu, que notre race a recouvré son ancienne noblesse, ou plutôt est montée à un rang beaucoup plus sublime ; c'est en ce jour que le soleil a vu un prodige merveilleux : l'homme devenu immortel. C'est pour nous rappeler tous ces grands avantages, que saint Paul choisit le jour du Seigneur; il prend ce jour pour appuyer ses paroles, et il semble dire à chacun : Pensez, ô homme, de quels biens vous avez été comblé en ce jour, de quels maux vous avez été délivré; ce que vous étiez d'abord, ce que vous êtes devenu ensuite. Si d'anciens esclaves honorent le jour où ils ont été mis en liberté ; si nous honorons le jour de notre naissance; si les uns célèbrent des festins, si d'autres, plus généreux encore, font des présens; à plus forte raison devons-nous honorer le jour que l'on peut appeler le jour de la naissance de la nature humaine. Nous étions perdus, et nous avons été retrouvés; nous étions morts, et nous sommes ressuscités; nous étions ennemis, et nous avons été réconciliés. Nous devons donc honorer ce jour d'une manière spirituelle, non en célébrant des festins, non en nous livrant aux excès de la bouche, et à des danses peu honnêtes, mais en tirant de la détresse nos frères indigens. Je ne vous fais pas ces réflexions, afin que vous y applaudissiez, mais afin que vous agissiez d'après ce que je vous dis. Croyez

que ce n'est pas seulement aux Corinthiens que s'adresse l'apôtre, mais à chacun de nous et à ceux qui viendront après nous. Suivons l'ordre établi par saint Paul, et mettons à part, dans le jour du Seigneur, l'argent destiné pour le Seigneur. Faisons-nous-en une loi et un usage invariable, et nous n'aurons pas besoin d'être animés ni exhortés. Une longue et ancienne habitude fait plus dans ces sortes de bonnes œuvres que tous les discours et toutes les exhortations. Si nous nous faisons une règle de mettre quelque chose à part le dimanche pour le soulagement des pauvres, ce sera pour nous une loi que nous n'oserons enfreindre, quelque nécessité qui survienne.

Après avoir dit : *Le premier jour de la semaine*, l'apôtre ajoute : *chacun de vous*. Je ne parle pas seulement, dit-il, aux riches, mais encore aux pauvres; non seulement aux personnes libres, mais encore aux esclaves; non seulement aux hommes, mais encore aux femmes. Que personne ne se dispense de cette bonne œuvre, que personne ne se prive du fruit qu'on peut en recueillir, mais que chacun contribue selon son pouvoir. Non, la pauvreté ne peut être un obstacle à une pareille contribution. Quelque pauvre que vous soyez, vous n'êtes pas plus pauvre que cette veuve de l'Évangile, qui donna tout ce qu'elle avoit (Luc. 21. 2.). Quelque pauvre que vous soyez, vous n'êtes pas plus pauvre que cette veuve de Sidonie, qui, ne possédant qu'une poignée de farine, pressée par la faim, n'ayant rien en réserve, se voyant entourée d'enfans, ne se dispensa pas, s'empressa au contraire de recevoir le prophète (3. Rois. 17. 11.).

Mais pourquoi saint Paul a-t-il dit : *mette à part*

chez soi, *amassant peu à peu*, à la lettre, *thésaurisant*. Comme celui qui mettoit à part auroit pu avoir honte d'offrir une somme modique, c'est pour cela qu'il dit : Gardez chez vous ce que vous mettez à part, et lorsque vous aurez grossi la somme en mettant à plusieurs reprises, alors venez nous l'offrir. Il se sert du mot *thésaurisant*, afin de vous apprendre que cette contribution est un revenu, que cette dépense est un trésor, et le plus précieux des trésors. Un trésor terrestre est sujet à être pris, à être diminué, perd souvent ceux qui l'acquièrent ; un trésor céleste est bien différent : on ne peut le perdre, il ne peut être pris par les voleurs, il est le salut de ceux qui le possèdent, il ne diminue pas avec le temps, l'envie ne peut nous en dépouiller, il est à l'abri de toute rapine, il procure mille biens à ceux qui l'amassent. Suivons donc le conseil de l'apôtre, et, selon qu'il nous le recommande, ayons en réserve dans nos maisons, un argent sacré, qui soit comme la sauve-garde de nos fortunes particulières; car de même que l'argent d'un particulier, déposé dans le trésor du prince, participe à la sûreté de ce trésor, ainsi l'argent des pauvres, amassé peu à peu dans votre maison pendant tous les jours consacrés au Seigneur, fera la sûreté du reste; et vous serez vous-même le dispensateur de vos propres fonds, nommé par le bienheureux Paul. Que dis-je ? ce que vous aurez amassé d'abord, sera pour vous un motif et une occasion d'amasser davantage. Lorsque vous aurez pris une heureuse habitude, vous pourrez vous exciter vous-même sans que personne vous exhorte. Que la maison de chacun devienne donc par là une égli-

se, en devenant dépositaire d'un argent sacré; puisqu'une des marques auxquelles on reconnoît les églises, ce sont les trésors qui en dépendent (1). Tout lieu où est déposé l'argent des pauvres, est inaccessible aux démons; et cet argent vaut mieux pour garder les maisons et pour les défendre, que les troupes de soldats, que les piques, les boucliers et les épées.

Après avoir marqué le temps et la manière d'amasser cet argent, et les personnes qui doivent être chargées de cet office, l'apôtre abandonne la quantité à la volonté de ceux qui contribuent; car il ne dit pas : Contribuez de tant, pour que le précepte ne soit pas à charge, et que les pauvres ne puissent pas se rejeter sur leur impuissance; mais il règle la grandeur de la contribution sur le pouvoir de ceux qui contribuent : *Que chacun de vous*, dit-il, *mette à part chez soi quelque chose*, *amassant peu à peu ce qu'il pourra avec l'aide du Seigneur*, annonçant par ces derniers mots, que le secours du ciel ne lui manquera pas; car saint Paul ne cherchoit pas seulement à faire secourir les pauvres, mais à les faire secourir avec joie. Il savoit que c'est beaucoup moins pour le soulagement de l'indigence, que Dieu a ordonné l'aumône, que pour l'avantage de ceux qui la font. En effet, s'il n'eût pensé qu'aux pauvres, il eût simplement ordonné de les soulager, sans recommander de le faire avec joie; mais vous voyez que, dans plusieurs endroits, saint Paul insiste sur ce dernier

(1) Chaque église avoit un bâtiment qui lui étoit annexé, nommé en grec *gazophylakion*. On y déposoit les deniers qui devoient être employés au soulagement des pauvres.

point : *Ne donnez pas*, dit-il dans une de ses épîtres, *ne donnez pas ce que vous avez envie de donner, avec tristesse et comme par force ; car Dieu aime celui qui donne avec joie* (2. Cor. 9. 7.); non simplement celui qui donne, mais celui qui donne avec plaisir. *Que celui qui fait l'aumône*, dit-il ailleurs, *la fasse avec simplicité ; que celui qui gouverne, s'en acquitte avec vigilance ; que celui qui exerce les œuvres de miséricorde, les exerce avec joie* (Rom. 12. 8.). La nature de l'aumône consiste à donner avec joie, et à croire qu'on reçoit plus qu'on ne donne. Aussi l'apôtre emploie-t-il tous les moyens pour alléger le précepte, pour faire contribuer avec plaisir au soulagement du pauvre.

Et voyez en combien de manières il s'est efforcé d'ôter à l'aumône tout son fardeau. Premièrement, il ne fait pas contribuer une ou deux personnes, mais toute la ville ; et le mot qu'il emploie signifie une contribution générale, où chacun donne pour sa part. Secondement, il fait valoir la dignité de ceux qui reçoivent; car il ne dit pas : les pauvres, mais : les saints. En troisième lieu, il anime par un exemple : *Suivez l'ordre*, dit-il, *que nous avons établi pour les églises de Galatie*. Ajoutons qu'il marque un temps favorable : *Que le premier jour de la semaine*, dit-il, *chacun de vous mette à part*. Cinquièmement, il ne fait pas donner toute l'aumône à-la-fois, mais partiellement et peu à peu ; car ce n'est pas la même chose de donner tout en un seul jour, ou de distribuer la dépense dans plusieurs intervalles de temps, ce qui empêche qu'on ne s'en aperçoive. Sixièmement, il ne détermine pas la quantité de la somme,

mais il s'en rapporte à la volonté de ceux qui donnent, et il déclare qu'ils auront l'aide du Seigneur; car telle est la force du terme dont il fait usage. Il ajoute encore un septième moyen : *Afin*, dit-il, *qu'on n'attende pas à mon arrivée à recueillir les aumônes*. Il excite les fidèles de Corinthe en même temps qu'il les console, en leur faisant espérer qu'ils ne tarderont pas à le revoir, et en leur fixant le terme où ils le reverront.

Enfin, il emploie un dernier moyen; et quel est ce moyen? *Lorsque je serai arrivé*, dit-il, *j'enverrai avec des lettres de ma part, ceux que vous aurez choisis pour porter vos charités à Jérusalem. Que si la chose mérite que j'y aille moi-même, ils m'accompagneront*. Voyez combien cette ame sainte et généreuse est modeste et éloignée de tout faste, combien elle est tendre et attentive. Saint Paul se dispense de nommer lui-même, et à son gré, les dispensateurs des aumônes, il en abandonne le choix aux Corinthiens; et loin de regarder comme une injure qu'ils fussent choisis par eux et non par lui, il jugeoit au contraire peu convenable que faisant eux-mêmes les aumônes, un autre en nommât les dispensateurs. Il leur en laisse donc le choix, annonçant par là sa modestie, en même temps qu'il éloignoit toute ombre de mauvais soupçon. Quoiqu'il fût plus pur que le soleil, et au-dessus de tout soupçon défavorable, il ne croyoit pas pouvoir prendre trop de précautions pour ménager les foibles, et ne donner aucune prise à la calomnie. C'est pour cela qu'il s'exprime, comme nous avons dit plus haut : *Lorsque je serai arrivé, j'enverrai ceux que vous aurez choisis*

pour porter vos charités à Jérusalem. Quoi donc ! vous ne faites pas le voyage de Jérusalem, vous ne prenez pas l'argent, vous abandonnez cette fonction à d'autres ! Pour que cette idée ne pût pas ralentir leur ardeur, voyez comme il la prévient encore. Il ne dit pas simplement : *j'enverrai ceux que vous aurez choisis ;* mais que dit-il ? *avec des lettres de ma part.* Si je ne les accompagne pas en personne, je serai du moins avec eux par mes lettres, et je les seconderai dans leur ministère. Serions-nous dignes de l'ombre de Paul, serions-nous dignes de dénouer sa chaussure, si lorsque cet apôtre, qui jouissoit d'une gloire si étendue, a dédaigné de recevoir de la part des fidèles des marques de considération, nous sommes fâchés et indignés que les administrateurs de l'argent des pauvres ne soient pas de notre choix, ne soient pas agréés par nous, nous regardons comme une injure que ceux qui donnent de leurs deniers pour de bonnes œuvres, ne nous consultent pas dans la manière de les administrer ?

Et voyez comme saint Paul est toujours d'accord avec lui-même, comme il ne se dément point. Le terme qu'il emploie pour exprimer les aumônes des Corinthiens est celui de *grace*, annonçant par là que si ressusciter les morts, chasser les démons, guérir les lépreux, est une œuvre de la grace, soulager la pauvreté et tendre la main à l'indigence, l'est beaucoup plus encore. Mais quoique ce soit une grace, il faut le concours de notre zèle et de notre ardeur, nous devons y correspondre et nous en rendre dignes par notre volonté propre. Au reste, l'apôtre console les Corinthiens, en chargeant de lettres de sa part, les

dispensateurs de leurs aumônes, et en faisant quelque chose de plus, en promettant de les accompagner dans leur voyage : *Que si la chose*, dit-il, *mérite que j'y aille moi-même, ils m'accompagneront*. Considérez encore ici sa prudence. Il ne refuse ni ne promet absolument de les accompagner ; mais il abandonne encore ce voyage au choix de ceux qui font les aumônes, il les en laisse les arbitres, en leur faisant entendre que si ces aumônes sont assez considérables pour le déterminer, il se mettra volontiers en route. C'est là le sens caché sous ces mots : *Que si la chose mérite que j'y aille moi-même*. S'il avoit refusé absolument, ou s'il n'avoit promis que d'une manière équivoque et douteuse, il eût diminué le courage et ralenti l'ardeur des Corinthiens. C'est pour cela qu'il ne leur refuse ni ne leur promet absolument, mais qu'il les laisse arbitres de son départ. Sachant que Paul pourroit porter lui-même leurs aumônes, ils en mettoient à part les deniers avec plus d'ardeur, dans l'espoir que ses mains saintes pourroient en avoir l'administration, et qu'il joindroit ses prières à leur sacrifice. Ils pensoient qu'un apôtre chargé du monde entier, et du soin de toutes les églises que le soleil éclaire, ne s'engageroit pas à administrer une somme trop modique, une somme qui n'en vaudroit point la peine. Mais si les Corinthiens qui devoient remettre leurs aumônes entre les mains de Paul, pour les porter à Jérusalem, en amassoient les deniers avec plus de zèle ; quelle excuse vous restera-t-il, si vous balancez à faire l'aumône, lorsque vous devez donner votre argent au Maître de Paul, qui le reçoit lui-même par la main des pauvres ?

Pénétrés de ces idées, soit que vous deviez donner aux pauvres en votre nom, ou leur distribuer les deniers d'autrui, ne le faites ni avec lenteur ni avec tristesse, comme si vous portiez atteinte à votre fortune. Le laboureur qui jette tout ce qu'il a de semence, loin d'être fâché et de s'affliger, loin de regarder cela comme une perte, le regarde au contraire comme un gain et un revenu, quoique ses espérances soient incertaines; et vous qui semez pour recueillir des fruits beaucoup plus précieux, vous qui confiez votre argent à Jésus-Christ lui-même, vous différez, vous balancez, vous prétextez le défaut de moyens! cette conduite est-elle raisonnable? Dieu ne pouvoit-il pas ordonner à la terre de produire de l'or pur? Celui qui a dit : *Que la terre produise de l'herbe verte* (Gen. I. II.) et qui l'a montrée aussitôt revêtue de verdure, pouvoit sans doute ordonner à tous les fleuves et à toutes les fontaines de rouler de l'or. Il ne l'a pas voulu, il a laissé beaucoup d'hommes dans l'indigence pour leur avantage et pour le vôtre; car la pauvreté est plus propre à la vertu que les richesses, et ce n'est pas une médiocre ressource pour ceux qui ont péché, que les secours accordés aux indigens.

Dieu a si fort à cœur l'aumône, que lorsqu'il vint dans le monde, revêtu de notre chair et conversant avec les hommes, il ne regarda pas comme une honte, comme indigne de sa majesté, d'administrer lui-même les deniers des pauvres; cependant, lui qui avoit créé assez de pains pour nourrir une grande multitude, qui n'avoit qu'à ordonner, pour faire ce qu'il vouloit, qui auroit pu produire sur-le-champ

d'immenses trésors, ne l'a pas voulu ; mais il a ordonné à ses disciples d'avoir une bourse et de porter ce qu'on y mettoit pour en secourir ceux qui étoient dans le besoin. Aussi, lorsqu'il parloit obscurément à Judas de sa trahison, les disciples, qui ne pouvoient comprendre ses paroles, crurent qu'il lui ordonnoit de distribuer quelque argent aux pauvres, parce qu'il avoit la bourse (Jean. 13. 29.), et que c'étoit lui qui portoit ce qu'on mettoit dedans. Dieu, oui, Dieu à fort à cœur la miséricorde, non seulement celle qu'il nous témoigne à nous-mêmes, mais encore celle que nous devons montrer envers nos semblables. Il nous donne sur l'aumône, une infinité de préceptes dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament ; il nous commande de signaler notre amour pour les hommes, par des actions, par des paroles, par d'utiles largesses. Moïse en parle fort souvent dans toutes ses lois ; les prophètes nous crient, dans la personne de Dieu : *Je veux la miséricorde et non le sacrifice* (Osée. 6. 6.). Les apôtres agissent et parlent conformément à ce principe. Ne négligeons donc pas l'aumône, qui est si utile aux pauvres, et encore plus à nous-mêmes, puisque nous recevons beaucoup plus que nous ne donnons.

Ce n'est pas sans motif que je fais maintenant ces réflexions, mais parce que j'en vois plusieurs examiner scrupuleusement les pauvres, s'informer de leur patrie, de leur vie, de leurs mœurs, de leur profession, de l'état de leur corps, leur faire mille reproches, leur demander mille comptes de leur santé. Aussi beaucoup d'entre eux contrefont-ils des corps estropiés et impotens, afin de fléchir notre

cruauté par les faux dehors d'une infirmité apparente. Il est mal de leur faire des reproches, même dans la belle saison, quoique cela puisse se souffrir ; mais pendant le froid le plus rigoureux, se montrer à leur égard un juge si dur et si cruel, ne leur point pardonner de rester oisifs, n'est-ce pas le comble de l'inhumanité ? Pourquoi donc, dira-t-on, saint Paul donnoit-il cette règle aux Thessaloniciens ? *Celui qui ne veut pas travailler, ne doit pas non plus manger*. C'est afin que vous la connoissiez vous-même, cette règle, que vous vous adressiez à vous-même les paroles de l'apôtre, et non pas seulement aux pauvres ; car les préceptes de saint Paul ne sont pas seulement pour les pauvres, mais encore pour nous. Ce que je vais vous dire est un peu dur, et pourra vous déplaire ; je vous le dirai toutefois, puisque je vous le dis pour vous corriger, et non pour vous offenser. Nous reprochons aux pauvres la paresse, vice souvent excusable ; et nous, nous avons souvent à nous reprocher bien plus que de la paresse. Mais moi, direz-vous, j'ai un patrimoine. Mais parce que ce misérable est pauvre, et qu'il est né de parens pauvres, qu'il n'a pas eu des ancêtres opulens, doit-il donc périr ? je vous le demande. Ne doit-il pas pour cela même, surtout, trouver de la compassion dans le cœur des riches ? Vous qui passez tous les jours dans les spectacles, dans des assemblées nuisibles, dans des sociétés d'où l'on ne retire aucun avantage, où l'on se permet mille traits de médisance et de calomnie, vous croyez ne rien faire de mal et n'être pas coupable de paresse, et un malheureux qui passe tout le jour à pleurer, à gémir, à supplier, à

souffrir mille maux, vous le citez à votre tribunal, vous le jugez durement, vous lui demandez mille comptes! est-ce là, je vous prie, un procédé humain? Ainsi, quand vous dites : Que répondrons-nous à saint Paul? adressez-vous les paroles de l'apôtre à vous-même, et non pas aux pauvres. D'ailleurs, ne vous contentez pas de lire les menaces de saint Paul, lisez aussi ses paroles indulgentes. Le même apôtre qui dit : *Celui qui ne veut pas travailler, ne doit pas non plus manger*, ajoute : *Mais vous, mes frères, ne vous lassez pas de faire le bien* (2. Thess. 3. 12 et 13).

Mais quel est encore un prétexte spécieux de nos riches impitoyables? ce sont, disent-ils, des esclaves fugitifs, des vagabonds, des étrangers, qui abandonnent leur patrie, et qui accourent dans notre ville. Eh quoi, mon frère! êtes-vous donc fâché qu'on regarde généralement votre ville comme un port commun, qu'on la préfère à sa ville natale? voulez-vous lui ravir cette couronne? Vous devez vous réjouir et triompher de ce que tous les malheureux accourent dans nos bras comme dans un asyle commun, de ce qu'ils regardent notre ville comme leur mère et leur protectrice. Ne privez pas votre patrie du plus beau de ses éloges, ne lui enlevez pas une gloire qu'elle tient de ses ancêtres. Dans les premiers jours du christianisme, lorsque toute la terre étoit menacée d'une grande famine, les habitans de notre ville envoyèrent une grande somme d'argent, par les mains de Barnabé et de Paul, aux fidèles de Jérusalem (Act. 11. 30.), à ceux mêmes dont nous avons tant parlé dans ce discours. Serions-nous donc excusables, si, lors-

que nos ancêtres secouroient de leurs deniers des hommes éloignés de leur pays, et qu'ils alloient les chercher eux-mêmes, nous repoussions des misérables qui accourent à nous d'ailleurs, nous leur demandions un compte rigoureux; et cela, sachant que nous sommes coupables de mille crimes, et que si Dieu nous examinoit avec la même rigueur que nous examinons les pauvres, nous n'obtiendrions aucune indulgence, aucune pitié. *Vous serez jugés*, dit l'Evangile, *selon que vous aurez jugé les autres*. Soyez donc humains et doux envers votre semblable, pardonnez-lui beaucoup de fautes, ayez compassion de lui, afin qu'on ait pour vous les mêmes égards. Pourquoi vous créer à vous-même des embarras? pourquoi vous inquiéter vous-même? Si Dieu vous eût ordonné d'examiner la vie de vos frères, de rechercher leurs mœurs, de leur demander des comptes, plusieurs n'auroient-ils pas été mécontens? n'auroient-ils pas dit? Assurément Dieu nous a chargés d'une fonction fort disgracieuse et très difficile. Pouvons-nous parvenir à connoître la vie des autres? pouvons-nous savoir les fautes que tel et tel a commises? Plusieurs n'auroient-ils pas tenu ces discours et d'autres semblables? Et lorsque Dieu nous dispense de ces recherches pénibles, lorsqu'il promet de nous donner une récompense abondante, soit que ceux que nous soulagions soient bons ou méchans, nous nous formons à nous-mêmes des embarras. Et qu'est-ce qui prouve, direz-vous, que nous recevrons toujours notre récompense, soit que ceux à qui nous donnons soient bons ou méchans? Ce sont les paroles mêmes du Fils de Dieu: *Priez*, dit-il, *pour ceux qui vous*

persécutent et qui vous calomnient, afin que vous soyez semblables à votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans, qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes (Matth. 5. 44 et 45.). Suivez donc l'exemple de votre Seigneur et de votre Maître. Quoiqu'une infinité d'hommes le blasphèment, quoiqu'une infinité d'hommes se livrent à la fornication, aux vols, aux rapines, soient souillés de vices et de crimes, il ne cesse de les combler de biens, il verse sur eux des rayons bienfaisans, des pluies fécondes, tous les fruits de la terre, il leur donne mille marques de sa bonté et de son amour. De même vous, lorsque vous trouvez l'occasion d'exercer la miséricorde et de signaler votre bienfaisance, secourez le pauvre dans ses besoins, apaisez sa faim, délivrez-le de son affliction, n'examinez rien davantage. Si nous voulons rechercher la vie des malheureux, nous n'en soulagerons aucun; arrêtés sans cesse par des inquiétudes déplacées, par des recherches hors de saison, nous ne produirons aucun fruit de miséricorde, nous ne secourrons personne, et nous nous fatiguerons en vain. Je vous exhorte donc à renoncer à des peines inutiles, à des soins superflus, à soulager tous ceux qui sont dans la détresse, et à leur procurer d'abondans secours, afin que, dans les jours de la justice, nous éprouvions l'indulgence et la miséricorde de Dieu, par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, avec qui soient au Père et à l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur, l'empire, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SOMMAIRE

DU PREMIER DISCOURS DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME APRÈS QU'IL EUT ÉTÉ ORDONNÉ PRÊTRE.

SAINT JEAN CHRYSOSTÔME avoit pour le moins quarante ans lorsqu'il fut ordonné prêtre; et ce qui doit étonner, c'est que, dans son discours, il se réprésente comme un jeune homme, et un très jeune homme. Il témoigne beaucoup de surprise sur son ordination et une grande défiance de ses talens. Il annonce qu'il se proposoit de parler sur la nature de Dieu, et d'offrir à ce souverain Être les prémices de son éloquence, mais qu'il en a été détourné, parce qu'il a cru qu'un pécheur, comme lui, ne pouvoit être chargé d'une aussi belle fonction : il se borne donc à faire l'éloge du pontife qui l'a ordonné prêtre. Après cet éloge, il revient encore à son indignité, et finit par implorer les prières du peuple comme il a fait en commençant. L'évêque Flavien, auquel il donne de grandes louanges, avoit réellement beaucoup de vertu et de mérite, quoiqu'il eût été nommé à l'épiscopat contre le vœu de tous les évêques d'Occident. L'Église l'a mis au nombre de ses saints. L'histoire ecclésiastique rapporte peu de particularités de sa vie, quoique son panégyriste en annonce un grand nombre sans entrer dans le détail.

Ce premier discours d'un illustre orateur n'est pas sans beautés; mais il faut convenir qu'un excès d'humilité et de modestie y jette de l'embarras, et empêche que le ton n'en soit assez ferme. Il a dû être prononcé au commencement de l'année 386.

PREMIER DISCOURS

DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME APRÈS QU'IL EUT ÉTÉ ORDONNÉ PRÊTRE.

Bén. tom. 1, p. 436; Fr. D. t. 4, p. 834; Sav. t. 6, p. 443;

L'ÉVÉNEMENT dont vous êtes les témoins est-il véritable? ce qui est arrivé est-il réellement arrivé, et n'est-ce pas l'illusion d'un songe qui nous abuse? est-ce à présent la nuit qui règne? sommes-nous vraiment dans le jour? sommes-nous tous réveillés? Eh! qui croiroit qu'en plein jour, tout le monde étant réveillé et attentif, un jeune homme obscur et sans nom ait été élevé à un aussi grand honneur? Il ne seroit pas étonnant que la nuit et le sommeil enfantassent de pareilles illusions. Souvent des hommes estropiés, mutilés, manquant même du nécessaire, se sont figuré en dormant qu'ils étoient beaux, bien faits, assis à la table des princes; mais ce n'étoit que l'effet du sommeil, et l'imposture d'un songe. Car telle est la nature du songe; il imagine des monstres et des prodiges, il se repaît de choses merveilleuses et extraordinaires. Tout change avec le jour, et les choses paroissent alors ce qu'elles sont. Mais ce que vous voyez maintenant de vos propres yeux, et qui n'est que trop réel, est plus

incroyable qu'un songe. Trop prévenu pour mes foibles talens, le peuple d'une grande ville, un peuple aussi nombreux et aussi distingué, attend de moi un discours d'un mérite supérieur. Cependant, quand je trouverois en moi-même des fleuves intarissables d'éloquence, pourrois-je voir ce grand nombre de personnes accourues pour m'entendre, sans que la crainte arrêtât le cours de mes paroles, et les fît retourner vers leur source? Mais lorsque, loin de trouver en moi les torrens d'une riche élocution, j'y trouve à peine de modiques ruisseaux, n'ai-je pas lieu d'appréhender que la frayeur ne les tarisse et ne laisse entièrement à sec mon génie troublé, qu'enfin je n'éprouve ce qui nous arrive tous les jours? Et que nous arrive-t-il? ce que nous tenons dans la main, ce que nous serrons dans les doigts, nous échappe lorsque nous sommes effrayés, parce que la peur qui relâche nos nerfs, ôte à notre corps toute sa force. Je crains que mon esprit ne subisse le même sort, et que le peu de pensées médiocres que j'ai recueillies avec peine, ne m'abandonnent dans l'embarras où je me vois, et ne laissent mon imagination absolument dépourvue. Je vous prie donc tous, dans quelque rang que vous soyez, puisque vous avez causé mon embarras par votre empressement à venir écouter un orateur novice, je vous supplie de m'inspirer de la confiance par la ferveur de vos prières, de demander à celui qui donne la parole pour annoncer avec force l'Évangile (Ps. 67. 12.), qu'il dirige ma langue en ce jour où j'ouvre la bouche pour la première fois (Ephés. 6. 19.). Il vous est très facile, à vous qui êtes en si grand

nombre et qui avez un si grand pouvoir auprès de Dieu, de rendre l'assurance à un jeune homme interdit; et il est juste que vous vous prêtiez à mes demandes, puisque c'est à cause de vous que je me suis hasardé de paroître sur un si grand théâtre. Oui, c'est votre bienveillance, dont l'empire est si puissant sur mon ame, qui m'a déterminé à parler en public, moi qui ai si peu d'expérience pour la parole; c'est votre bienveillance qui m'a fait entrer dans cette lice d'instruction, moi qui jusqu'à ce jour, éloigné de ces exercices, me suis tenu parmi les auditeurs, et me suis borné à un loisir tranquille. Mais qui seroit assez dur, assez insensible pour ne rien dire à une assemblée si nombreuse? et quand on seroit le moins éloquent des hommes, pourroit-on ne pas entretenir cette foule de fidèles si avides de nous entendre?

Ayant à parler pour la première fois dans l'église, j'aurois voulu (1) offrir les prémices de mes discours au souverain Être de qui je tiens l'organe de la parole. Que pourroit-il, en effet, y avoir de plus convenable? est-ce seulement de la vigne et de la moisson qu'on doit à Dieu les prémices? n'est-ce pas beaucoup plus encore des discours, puisque ce fruit nous est plus propre, et qu'il est plus agréable au Seigneur, à qui nous en faisons hommage? Les épis et les raisins sont enfantés par le sein de la terre, nourris par les eaux du ciel, cultivés par les mains des hommes: une hymne sainte est produite par la

(1) Saint Jean Chrysostôme se disposoit à parler sur l'incompréhensibilité de Dieu, contre les anoméens, sujet qu'il traita bientôt après ce discours.

piété de l'ame, nourrie par une bonne conscience, reçue par Dieu dans les greniers célestes; et autant l'ame par sa nature est supérieure à la terre, autant les productions de l'une sont préférables à celles de l'autre. Aussi un prophète, homme admirable, c'est Osée, exhorte-t-il ceux qui ont offensé le Seigneur, et qui veulent se le rendre propice, de prendre avec eux, non des troupeaux de bœufs, ni des mesures de farine, ni une tourterelle et une colombe, ni aucune autre offrande semblable. Que veut-il donc qu'on prenne? *Portez avec vous*, dit-il, *des paroles* (Osée. 14. 3.). Mais, dira-t-on, des paroles peuvent-elles former un sacrifice? Oui, assurément, et le sacrifice le plus noble, le plus auguste, le plus excellent de tous. Qui est-ce qui nous en assure? celui qui étoit le plus versé dans cette doctrine, le grand et généreux David. Ce prince, rendant à Dieu des actions de graces pour une victoire qu'il avoit remportée sur ses ennemis, s'exprimoit à peu près de la sorte: *Je célébrerai le nom de Dieu par des cantiques, je relèverai sa gloire par des louanges* (Ps. 68. 35.). Ensuite voulant montrer toute l'excellence de ce sacrifice, il ajoute: *Et ce sacrifice sera plus agréable au Seigneur que celui d'un jeune taureau dont les cornes et les ongles commencent à pousser*. J'aurois donc voulu immoler aujourd'hui cette victime non sanglante, et offrir à Dieu ce sacrifice spirituel.

Mais hélas! un sage me ferme la bouche et m'effraie en me disant: *La louange n'est point belle dans la bouche du pécheur* (Eccles. 15. 9.). Et comme dans les couronnes il ne suffit pas que les

fleurs soient pures, si la main qui les arrange ne l'est aussi ; de même dans les hymnes sacrées il ne suffit pas que les paroles soient saintes, si l'ame qui les dispose ne l'est encore. Or, mon ame n'est point pure ; souillée par le péché, elle manque de la confiance nécessaire. A l'autorité du sage dont nous venons de parler, ajoutons les paroles d'un législateur plus ancien, qui ferme aussi la bouche aux pécheurs. Ecoutons David qui nous parloit tout à l'heure des sacrifices ; c'est lui qui a porté cette loi rigoureuse : *Louez le Seigneur*, dit-il, *ô vous habitans des cieux*, *louez-le dans les lieux les plus élevés* (Ps. 148. 1.). *; louez le Seigneur*, dit-il un peu plus bas, *ô vous habitans de la terre* Il invite les créatures supérieures et inférieures, sensibles et intelligibles, visibles et invisibles ; il forme un seul chœur des unes et des autres, et les exhorte à célébrer ensemble le Roi de l'univers; mais il n'invite nulle part le pécheur, et il lui ferme aussi la porte dans cette circonstance. Pour vous en fournir une preuve plus évidente, je vais vous lire le psaume même : *Louez le Seigneur*, *ô vous habitans des cieux ; louez-le dans les lieux les plus élevés. Louez-le*, *vous tous qui êtes ses anges ; louez-le*, *vous tous qui composez la troupe des puissances célestes*. Vous voyez, mes frères, que les anges louent le Seigneur, vous voyez les archanges, vous voyez les chérubins et les séraphins ; car voilà ce que renferme cette expression ; *la troupe des puissances célestes*. Et comment, me direz-vous, pouvez-vous voir ce qui se passe dans le ciel ? je vais donc vous faire descendre sur la terre, et vous montrer la se-

conde partie du chœur dont le pécheur (1) est pareillement exclu : *Louez le Seigneur, ô vous habitans de la terre, vous dragons et poissons monstrueux, vous bêtes féroces et animaux de toute espèce, vous serpens qui rampez, et vous oiseaux qui avez des ailes*. Ce n'est pas sans raison que je m'arrête tout court en prononçant ces mots; peu s'en faut que je ne verse des larmes amères, que je ne pousse des cris lamentables. Quoi de plus triste? je vous le demande. Les scorpions, les serpens, les dragons, sont invités à glorifier celui qui les a faits; le pécheur seul est exclu de ce chœur sacré, et avec bien de la justice sans doute. Le péché est une bête dangereuse et cruelle, qui ne signale pas seulement sa malignité envers ceux dont il partage la condition, mais qui répand le venin de sa malice sur la gloire même du Roi suprême. *C'est à cause de vous*, dit l'Ecriture, *que mon nom est blasphémé parmi les nations* (Is. 52. 5. — Rom. 2. 24.). Voilà pourquoi le prophète chasse le pécheur de toutes les contrées du monde, comme d'une patrie sacrée, et qu'il le relègue aux extrémités de la terre. Un excellent musicien, dont l'instrument est d'accord, en retranche la corde qui se trouve discordante, de peur qu'elle ne trouble l'harmonie des autres; un médecin habile coupe sagement un membre gangrené, de peur que la cor-

(1) Ce qui fait dire, sans doute, à saint Jean Chrysostôme (car rien d'ailleurs ne le dit formellement), ce qui lui fait dire que David exclut le pécheur du chœur sacré qui chante les louanges du Très-Haut, ce sont ces dernières paroles du psaume : *Hymne pour les saints de Dieu, pour les enfans d'Israel, pour le peuple qui approche du Seigneur.*

rnption ne se communique aux autres membres qui sont sains : le prophète agit de même, il retranche le pécheur de tout le corps des créatures, comme un membre gangrené et comme une corde discordante.

Que ferons-nous donc ? il faut absolument que nous gardions le silence, puisque nous sommes retranchés et rejetés. Mais garderons-nous un silence absolu ? et personne ne nous permettra-t-il de célébrer le maître de tous les hommes ? sera-ce en vain que nous aurons réclamé vos prières ? sera-ce en vain que nous aurons imploré votre médiation ? A Dieu ne plaise que ce soit en vain ! J'ai trouvé une autre manière de glorifier le Seigneur, et je la dois à vos prières, qui, au milieu de mon embarras, ont brillé à mes regards comme un astre dans les ténèbres. Je louerai mes frères et mes semblables. Car je puis les louer, et la gloire en reviendra tout entière au souverain Maître. Oui, le Seigneur est glorifié par les louanges données aux hommes, comme Jésus-Christ l'annonce dans ce passage : *Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux* (Matth. 5. 16.).

Il reste donc une autre manière de glorifier le Très-Haut, que le pécheur peut employer sans enfreindre la loi. Qui donc louerons-nous de nos frères et de nos semblables ? quel autre, sinon le docteur et le maître de notre patrie, et par notre patrie le docteur et le maître de toute la terre ? car vous avez appris aux autres hommes à renoncer à la vie plutôt qu'à la vertu, comme il vous a appris lui-même à combattre jusqu'à la mort pour la vérité.

Voulez-vous qu'avec ces victoires saintes nous composions les couronnes de son éloge ? Je le voudrois, sans doute; mais je vois une mer immense d'actions illustres, et je crains qu'ayant pénétré dans cet abyme, il ne me soit plus permis d'en sortir. Qui pourroit, en effet, raconter les exploits anciens de notre pontife, ses courses, ses voyages, ses veilles, ses soins et ses sollicitudes, ses combats, ses trophées et ses victoires sans nombre, en un mot, cette longue suite de faits glorieux, auxquels non seulement ma langue, mais aucune langue humaine ne pourroit atteindre, et qui demanderoient une voix apostolique, animée de cet esprit divin, seul capable de tout dire et de tout enseigner? Nous laisserons donc cette partie de la vie de notre père commun, pour passer à une autre qui soit moins profonde, et que nous puissions en quelque sorte parcourir légèrement avec une simple nacelle.

Parlons d'abord de sa tempérance; disons comment il a triomphé de ses appétits, comment il a bravé les délices, comment il a méprisé une table somptueuse, lui qui avoit été nourri dans une fortune opulente. Il n'est pas étonnant que celui qui a vécu dans la pauvreté embrasse une vie dure et austère : la pauvreté, compagne assidue de son pélerinage, lui rend chaque jour le fardeau plus léger; mais celui qui est possesseur de grandes richesses, ne s'arrachera pas facilement à la satisfaction d'en jouir, et à tout cet essaim de passions qui investissent son ame. Les ténèbres épaisses dont elles obscurcissent son esprit ne lui permettent pas de lever les yeux au ciel, mais le forcent de les baisser vers

la terre, et de ne soupirer que pour les choses de ce monde. Non, il n'est pas de plus grand obstacle dans la voie qui conduit au ciel, que les richesses et tous les vices qu'elles enfantent. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a prononcé : *Il est plus aisé qu'un câble passe par le trou d'une aiguille, qu'un riche n'entre dans le royaume des cieux* (Matth. 19. 24.). Mais ce qui étoit si difficile, ou plutôt impossible, est devenu possible; ce qui embarrassoit depuis long-temps le bienheureux Pierre, ce que cet apôtre vouloit apprendre de son Maître, nous le savons tous par expérience, et même quelque chose de plus encore; car, non seulement notre pontife s'est transporté dans le ciel, il y a même introduit un peuple nombreux, quoique outre les richesses, il eût d'autres empêchemens qui n'étoient pas moindres, je veux dire la jeunesse et une liberté prématurée. Il s'est vu orphelin de bonne heure; état dangereux pour la plupart des hommes, état séduisant, dont le charme les enchante, les corrompt et les perd. Toutefois triomphant de ces obstacles, et prenant son essor vers les cieux, il s'est élevé à une philosophie céleste, sans se laisser éblouir par les prospérités de la vie présente, et sans considérer l'éclat de ses ancêtres.

Ou plutôt il a considéré ses ancêtres, non ceux auxquels il étoit uni par les liens du sang, mais ceux auxquels il appartenoit par les sentimens de la vertu, et dont il a copié le caractère. Il a considéré le patriarche Abraham; il a considéré le grand Moïse, qui élevé à la cour d'un prince, nourri à une table somptueuse, au milieu de toute la pompe et de tout

le faste des Egyptiens (et vous savez combien les barbares sont fastueux et superbes), plein de mépris pour toute cette grandeur, lui a préféré l'argile et la brique des infortunés Israélites, et s'est mis au nombre des prisonniers et des esclaves, lui qui étoit roi et fils de roi. Mais pour prix de son sacrifice, il a recouvré beaucoup plus de splendeur qu'il n'en avoit abandonné volontairement. Après sa fuite, après sa servitude chez son beau-père, après avoir essuyé une infinité de maux, dans un pays étranger, de retour à la cour du prince, il est devenu son maître, ou plutôt son Dieu : *Je vous ai établi*, dit l'Ecriture, *le Dieu de Pharaon* (Exod. 7. 1.). Oui, il brilloit avec plus d'éclat que le souverain de l'Egypte, sans être orné du diadême, sans être revêtu de la pourpre, sans être traîné sur un char d'or, sans être environné de tout le faste qu'il avoit foulé aux pieds : *La gloire de la fille du roi*, dit le prophète, *est toute au dedans d'elle-même* (Ps. 44. 15.). Moïse revint donc à la cour de Pharaon, armé d'un sceptre par lequel il commandoit non seulement aux hommes, mais au ciel, à la terre, à la mer, à la nature de l'air et des eaux, aux lacs, aux fontaines, aux fleuves. Tous les élémens étoient dociles à ses ordres ; toutes les créatures devenoient entre ses mains tout ce qu'il vouloit, et comme un serviteur fidèle, voyant l'ami de leur Maître, elles lui obéissoient dans tous les points comme à leur Maître lui-même.

Formé sur ce grand modèle, notre pontife en a été une copie parfaite, et cela dès sa jeunesse, si jamais il a été jeune, ce que je ne puis croire, tant il a eu un esprit mûr dès le berceau. Mais lorsqu'il

étoit jeune par le nombre des années, il s'est rempli d'une sagesse divine; et sachant que notre nature est comme un terrain sauvage, il a usé de la parole sainte comme d'une faulx tranchante, pour couper sans peine toutes les passions de l'ame. Enfin il a présenté au Cultivateur suprême un champ bien nettoyé, propre à y jeter la semence qu'il a reçue, tout entière, bien avant, et non simplement à la surface; de sorte que sa vertu profondément enracinée n'a pu être ni desséchée par les rayons du soleil, ni étouffée par les pointes des épines. Tel est le soin qu'il prenoit de son ame; quant à son corps, il réprimoit les révoltes de la chair par les remèdes de la tempérance, leur donnant le jeûne pour frein comme à un cheval indocile, et ne cessant de contredire ses passions, qu'il ne les eût domptées par une rigueur salutaire que tempéroit la sagesse; car il n'affligeoit pas son corps jusqu'à le rendre inhabile aux divers emplois pour lesquels il vouloit s'en servir; il ne permettoit pas non plus qu'il prît trop d'embonpoint, de peur qu'étant trop bien traité, il ne se révoltât contre la raison chargée de tenir les rênes; mais il étoit occupé en même temps et à le maintenir sain et à le rendre soumis. Cette vigilance qu'il avoit montrée étant jeune, il ne s'en départit pas lorsqu'il fut plus avancé en âge; mais il est toujours aussi attentif à présent même qu'il est parvenu à la vieillesse comme à un port tranquille. La jeunesse, mes très chers frères, ressemble à une mer furieuse dont les flots sont agités sans cesse par l'impétuosité des vents; au lieu que la vieillesse, nous plaçant dans un port calme et paisible, à l'a-

bri des vents et des flots, nous fait jouir d'une douce tranquillité, fruit de l'âge et de la raison. Quoiqu'il jouisse à présent de cette tranquillité, et qu'il soit parvenu au port, comme je l'ai dit, notre saint pontife n'est pas moins inquiet que ceux qui se trouvent encore au milieu d'une mer orageuse. Et cette crainte, il l'a prise du bienheureux Paul, qui, après avoir été ravi au troisième ciel, disoit : *Je crains qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même* (1. Cor. 9. 27.). C'est ainsi que notre père commun éprouve une crainte continuelle pour être continuellement à l'abri de toute alarme. Toujours assis au gouvernail, il observe, non le lever des astres, ni les écueils cachés ou manifestes, mais les attaques violentes ou insidieuses du démon, et les combats d'une raison superbe. Il fait sans cesse le tour de son camp, pour que tous ceux qu'il renferme soient à l'abri du péril. Il ne veille pas seulement à ce que le navire qu'il conduit ne soit pas submergé, mais il donne tous ses soins pour qu'aucun des passagers ne soit troublé et inquiété dans sa route. C'est grace à sa sagesse que nous naviguons tous heureusement, et que nous voguons à pleines voiles. Lorsque nous avons perdu son illustre prédécesseur qui l'avoit élevé comme son fils, nous ressentions les plus vives inquiétudes : nous pleurions et nous gémissions, désespérant que ce siége fût jamais occupé par un pontife qui lui ressemblât. Mais dès que son digne successeur parut, il dissipa à l'instant toute notre tristesse, comme le soleil dissipe un nuage. Nos regrets et notre douleur s'évanouirent si promptement, qu'il nous sembloit que le saint personnage

qui nous avoit gouvernés étoit sorti du tombeau et avoit repris sa place sur son siége.

Mais notre ardeur à célébrer les vertus du père commun nous a fait passer insensiblement les bornes, non celles que nous marquoient ses vertus, dont nous avons à peine esquissé le tableau, mais celles que prescrivoit notre jeunesse. Arrêtons-nous donc et terminons ici notre éloge. Il m'en coûte d'abandonner un sujet aussi riche ; j'ai regret de le quitter si promptement, et tout mon désir seroit de l'épuiser. Mais ne désirons pas ce qui est impossible; ne poursuivons pas ce que nous ne saurions atteindre. Le peu que nous avons dit doit suffire à l'empressement de ceux qui nous écoutent. Dans les parfums précieux il n'est pas nécessaire de répandre tout le vase qui les contient; si on y touche seulement de l'extrémité du doigt, le peu qui en émane embaume les airs, et remplit tous les lieux environnans d'une odeur suave. C'est ce qui nous arrive aujourd'hui, non par la force et la beauté de nos discours, mais par l'excellence des vertus que nous célébrons.

Retirons-nous donc pour adresser nos prières au ciel; conjurons le Seigneur de maintenir notre mère commune dans la paix et la tranquillité, et de faire parvenir à la plus longue vie celui qui est à-la-fois notre père, notre maître, notre pasteur, notre pontife. Si vous daignez aussi vous occuper de nous, qui n'osons encore nous mettre au nombre des prêtres, parce qu'on ne sauroit compter des avortons parmi des êtres parfaits; mais enfin si vous daignez vous occuper de moi comme d'un simple avorton

(1. Cor. 15. 8.), demandez à Dieu qu'il nous fortifie de sa grace. Nous avions besoin de secours même auparavant, lorsqu'éloignés des affaires, nous menions une vie privée; mais depuis que nous sommes élevés au sacerdoce, soit par l'empressement des hommes, soit par une faveur d'en-haut (je ne dis pas de quelle manière, et je ne dispute point sur mon élection, de peur qu'on ne croie que je parle avec déguisement); depuis donc que nous sommes élevés au sacerdoce, depuis qu'on nous a imposé ce pesant fardeau, nous avons besoin de beaucoup d'aide et de prières, afin de pouvoir remettre au Seigneur tout le dépôt qu'il a mis entre nos mains, dans ce jour où ceux à qui on a confié des talens paroîtront pour en rendre compte. Demandez donc au ciel que nous soyons non de ceux qui seront liés et jetés dans les ténèbres, mais de ceux qui pourront au moins obtenir quelque pardon, par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire, l'empire et l'adoration, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DU DISCOURS DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME AVANT DE PARTIR POUR SON PREMIER EXIL.

Nous avons montré dans la vie de saint Jean Chrysostôme, à la tête du premier volume, comment des personnes puissantes, qui ne pouvoient souffrir son zèle, liguées avec des évêques ennemis de ses vertus et jaloux de ses talens, étoient parvenues à le faire condamner par un faux concile, et à faire prononcer son exil par le prince. Avant de partir il parle aux fidèles qui composent son troupeau; il ranime leur courage en leur annonçant que le sien ne peut être ébranlé par les plus violentes persécutions; il leur inspire de la confiance en Dieu, dont la parole a été et sera toujours le fondement et le soutien de l'Église. Il les exhorte à continuer de vaquer à la prière, et à rester unis de cœur à un évêque qu'ils aiment tendrement et dont ils sont tendrement aimés. L'amour de son peuple est sa gloire et sa consolation.

Je n'ai traduit qu'une partie du discours qui se trouve dans l'édition des Bénédictins; j'ai rejeté l'autre partie comme supposée et indigne de saint Jean Chrysostôme, au jugement de l'éditeur lui-même : jugement qui est confirmé par une ancienne version latine qu'il publie, et où la partie rejetée par nous est omise. On trouve dans cette version quelques idées qu'on ne lit pas dans le grec. Le discours actuel est suivi d'un autre discours sur le même sujet, que l'éditeur a tiré d'un manuscrit du Vatican, mais qu'il croit, avec raison, être supposé.

DISCOURS

DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME AVANT DE PARTIR POUR SON PREMIER EXIL.

Bén. tom. 3, p. 415; Fr. D. t. 4, p. 842; Sav. t. 8, p. 259.

Les flots sont agités de toute part, nous sommes en butte à d'horribles tempêtes, mais nous ne craignons pas d'être submergés, parce que nous sommes appuyés sur la pierre ferme. Que la mer entre en furie, elle ne pourra renverser cette pierre inébranlable. Que les flots se soulèvent, ils ne pourront submerger la barque de Jésus. Que pourrions-nous craindre? je vous le demande. La mort? *Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain* (Philip. 1. 21.). L'exil? *La terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur* (Ps. 23. 1.). La confiscation des biens? *Nous n'avons rien apporté dans ce monde, et sans doute nous ne pourrons rien en remporter* (1. Tim. 6. 7.). Les disgraces du siècle sont à mes yeux aussi méprisables que ses avantages. Je redoute la pauvreté aussi peu que je désire les richesses : je n'appréhende pas la mort, et je ne souhaite de vivre que pour votre plus grande utilité. Aussi, en vous rappelant les persécutions présentes, je vous exhorte à ne point perdre courage. Nul sur la terre ne pourra

nous séparer. Ce que Dieu a joint, l'homme ne pourra le désunir; et s'il est dit de l'homme et de la femme : *C'est pourquoi l'homme abandonnera son père et sa mère, pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux dans une même chair; que l'homme ne cherche donc pas à désunir ce que Dieu a joint* (Gen. 2. 24.—Matth. 19. 5.); si, dis-je, nos ennemis ne peuvent dissoudre le mariage, bien moins encore pourront-ils rompre les liens qui unissent les fidèles. O vous qui me persécutez, c'est l'Eglise que vous attaquez en me faisant la guerre, vous ne sauriez me nuire; vous ne faites que me rendre plus illustre, et vous détruisez vos propres forces en me combattant. Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon qui vous pique; sans pouvoir émousser l'aiguillon, vous ensanglantez vos pieds. Les flots ne renversent pas la pierre ferme, ils ne font que retomber sur elle en écume. Rien de plus puissant que l'Eglise. O homme! cessez de l'attaquer, si vous ne voulez pas vous détruire vous-même. Ne faites point la guerre au Ciel. Si vous attaquez un de vos semblables, vous pouvez vaincre ou être vaincu; il vous est impossible de vaincre si vous attaquez l'Eglise. Dieu est plus fort que tout : *Serions-nous jaloux de l'emporter sur le Seigneur? sommes-nous plus forts que lui* (1. Cor. 10. 22.)? Qui pourra abattre ce que Dieu a édifié? Vous ne connoissez pas sa puissance : *D'un clin-d'œil il fait trembler la terre* (Ps. 103. 32.); il ordonne, et ce qui étoit ébranlé est affermi. S'il a affermi la ville ébranlée par de violentes secousses, à plus forte raison pourra-t-il affermir l'Eglise. L'Eglise est plus forte que le ciel : *Le ciel et la terre*

passeront, et mes paroles ne passeront pas (Matth. 24. 35.). Et quelles sont ces paroles? *Vous êtes Pierre, sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* (Matth. 16. 18.).

Si vous n'en croyez pas aux paroles, croyez-en aux faits. Que de tyrans ont voulu triompher de l'Eglise! que d'instrumens de supplice préparés, que de feux allumés, que de dents de bêtes féroces et de glaives aiguisés contre elle! elle est toujours sortie victorieuse. Que sont devenus les hommes qui lui ont fait la guerre? on ne parle plus d'eux, leur nom est tombé dans l'oubli. Et l'Eglise? elle brille plus que l'astre qui nous éclaire. La gloire de ses ennemis est éclipsée, la sienne est immortelle. Si lorsque les chrétiens étoient en petit nombre, ils n'ont pas été vaincus, pourrez-vous les vaincre à présent que toute la terre a embrassé la foi? *Le ciel et la terre passeront, et mes paroles ne passeront pas.* Non elles ne passeront pas, puisque l'Eglise est plus précieuse aux yeux du Seigneur que le ciel; il n'a pas épousé le ciel, l'Eglise est son épouse. Le ciel n'est pas fait pour la terre, mais la terre pour le ciel. Que rien de ce qui arrive ne vous trouble. Je ne vous demande qu'une foi inébranlable. N'avez-vous pas vu Pierre marcher sur les eaux, craindre un moment et commencer à enfoncer, non par la violence des vagues, mais par la foiblesse de sa foi? Est-ce par des ordonnances humaines que nous sommes montés si haut? est-ce l'homme qui nous a élevés, en sorte que l'homme puisse nous renverser?

Ce n'est point par orgueil et par présomption

que je parle ainsi, à Dieu ne plaise! mais pour affermir vos esprits ébranlés. Lorsque la ville fut tranquille après le tremblement, le démon voulut attaquer l'Eglise. Quoi donc! esprit méchant et impur, tu n'as pu renverser nos murailles, et tu espères ébranler l'Eglise! l'Eglise consiste-t-elle dans des pierres et dans des briques, et non dans l'assemblée des fidèles? Qu'elles sont fermes les colonnes qui composent cet édifice sacré! elles ne sont pas liées avec le fer, mais cimentées par la foi. Je ne dis pas que la multitude des chrétiens est plus forte que la flamme; tu ne pourrois même triompher d'un seul d'entre eux. Tu sais quel coup mortel t'ont porté les martyrs. On voyoit paroître une jeune vierge, tendre et délicate, qui se montroit plus ferme, plus inébranlable qu'un rocher. Tu déchirois ses flancs, sans pouvoir lui ravir le trésor de sa foi. La chair succomboit, et la foi triomphoit; le corps diminuoit, et le courage augmentoit; l'être matériel dépérissoit, et la vertu chrétienne se fortifioit. Tu n'as pu triompher d'une seule vierge; et tu espères triompher d'un aussi grand peuple! n'entends-tu pas le Seigneur qui dit : *Partout où deux ou trois personnes sont assemblées en mon nom, je suis au milieu d'elles* (Matth. 18. 20.)? n'est-il donc pas au milieu d'un aussi grand peuple uni par la charité? J'ai la parole de Dieu pour gage; je ne m'appuie pas sur ma propre force. Je me tiens à son écriture, qui est ma sûreté, mon port et mon asyle. Quand toute la terre seroit bouleversée, je m'attache à la parole écrite, je la lis et relis. Cette parole est ma sûreté et mon rempart. Quelle est cette parole? *Je suis avec*

vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles (Matth. 28. 20.). Jésus-Christ est avec moi, qui pourrois-je craindre? Quand les flots, quand les mers, quand les chefs des peuples, se soulèveroient contre moi, tout cela ne seroit pour moi qu'un vain amas de poussière. Je n'aurois pas refusé de partir dès aujourd'hui si mon amour pour vous ne m'avoit retenu. Je ne cesse de dire : *Seigneur*, *que votre volonté soit faite* (Matth. 6. 10.) ; non la volonté de tel ou tel, mais la vôtre. C'est là ma force, le ferme rocher où je me tiens, le rempart solide qui me défend. Si Dieu le veut, que cela soit. Veut-il que je reste ici, je lui rends graces ; veut-il que j'aille partout ailleurs, je lui rends graces encore.

Que rien ne vous trouble ; continuez de vaquer à la prière. Le démon a suscité ces mouvemens pour éteindre votre ardeur dans ce saint exercice ; mais il n'a pu réussir, et nous vous avons trouvés plus zélés et plus fervens. Demain je me rendrai avec vous à l'église pour prier ; ou plutôt, partout où je serai, vous y serez avec moi ; partout où vous serez, j'y serai avec vous. Nous ne sommes qu'un corps ; le corps ne peut être séparé de la tête, ni la tête du corps. Nous sommes séparés par les lieux, mais unis par la charité : la mort même ne pourra rompre cette union. Quand mon corps mourroit, mon ame vivra et se souviendra de mon peuple. Vous êtes mes pères ; pourrois-je vous oublier? vous êtes mes pères, vous êtes ma vie, vous êtes ma gloire ; ma gloire augmente à proportion que vous faites des progrès dans la piété ; ma vie est déposée chez vous, comme les richesses dans un trésor. Je suis prêt à être immolé

mille fois pour vous ; et ce n'est pas une grace que je vous accorde, mais une dette que je vous paie, puisque *le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis* (Jean. 10. 11.). Oui, je suis prêt à être immolé mille fois pour vous, à donner mille têtes si je les avois. Cette mort seroit pour moi le principe de l'immortalité ; la persécution présente est ma gloire et mon salut. Est-ce donc pour mes biens qu'on me persécute, de sorte que je doive m'attrister? est-ce pour mes fautes, de sorte que je doive m'affliger? non, mais c'est à cause de l'amour que je vous porte; c'est parce que je ne néglige rien pour vous mettre à l'abri de tout péril, pour qu'aucun ennemi n'entre dans le bercail, pour que mon troupeau reste entier. La seule cause de mes combats suffit pour m'obtenir la couronne. Que ne dois-je pas souffrir pour vous? vous êtes mes concitoyens, mes pères, mes frères, mes enfans, mes membres, le corps dont je suis le chef; vous êtes ma lumière, ou plutôt vous m'êtes plus agréables que la lumière même. Les rayons du soleil me procurent-ils d'aussi grands avantages que mon peuple? Les rayons du soleil me sont utiles dans la vie présente; mon peuple me vaut une couronne dans la vie future. Je parle à des hommes qui m'écoutent ; et peut-on être plus zélé que vous pour m'entendre? Vous avez veillé pendant un si grand nombre de jours, sans que rien ait pu vous abattre. La longueur du temps, les craintes, les menaces, n'ont pu affoiblir votre courage; vous avez tenu ferme contre tout. Que dis-je? vous avez tenu ferme! Je vous ai vus, ce que je désirois toujours, mépriser les choses de ce monde, quitter la terre, vous transpor-

ter dans le ciel, et, dégagés des liens du corps, marcher à grands pas vers une philosophie bienheureuse. Voilà mes couronnes, voilà ce qui me console, voilà ce qui me soutient, voilà ce qui m'anime, voilà ma vie, voilà pour moi le principe d'immortalité, voilà ce qui me fait rendre d'éternelles actions de graces à Dieu, à qui soient la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DES DEUX DISCOURS DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME APRÈS SON RETOUR.

SAINT JEAN CHRYSOSTÔME étoit parti pour son exil; mais bientôt l'impératrice Eudoxie, qui avoit contribué à le faire exiler, effrayée des cris et des gémissemens du peuple qui redemandoit son évêque, et par un tremblement de terre qu'éprouva la ville de Constantinople, sollicita elle-même son rappel. On envoie de tout côté pour le chercher, et le Bosphore se couvre de barques qui passent en Asie. Le saint Pontife est reçu dans la ville en triomphe, accompagné d'un peuple nombreux, qui, portant des flambeaux et chantant des hymnes, le conduit au temple des Apôtres, où il prononce son premier discours. Il y rend graces à Dieu de son retour, comme il l'avoit béni à son départ, acceptant de sa main le bien et le mal avec reconnoissance, à l'exemple de Job. Il se félicite de l'amour de son peuple, auquel il est resté uni de cœur pendant son éloignement. Ses ennemis lui ont rendu un grand service en croyant lui nuire : ils lui ont fait connoître combien il étoit aimé. Il fait l'éloge de son troupeau : sous la figure d'une chaste épouse qui, séparée de son époux, lui reste fidèle, il le loue du vif attachement qu'il lui a témoigné; il prie le Seigneur de le récompenser comme il le mérite; le Seigneur auquel ils doivent tous rendre des actions de graces.

Dans un second discours, prononcé le lendemain, saint Jean Chrysostôme s'étend davantage sur les circonstances de son départ et sur celles de son retour. Il compare son Église à Sara, et son ennemi, l'évêque d'A-

lexandrie, à Pharaon, qui enleva Sara des mains d'Abraham, mais qui fut bientôt obligé de la lui rendre. Il loue la fidélité de son Église ; il s'élève contre les violences de son persécuteur, qui n'ont servi qu'à prouver combien l'évêque de Constantinople étoit aimé dans sa ville. Les fidèles, les hérétiques, les juifs mêmes, lui ont donné des marques d'attachement. Il félicite le peuple de n'avoir opposé que des prières aux violences atroces de leurs ennemis. Il décrit l'empressement et les transports avec lesquels il a été reçu. Il rapporte quelques circonstances de son retour, et cite les propres paroles de la lettre de l'impératrice, sur laquelle il fait des réflexions à la louange de cette princesse. Un nouvel éloge de son peuple pour lequel il est prêt à sacrifier sa vie, des plaintes contre son clergé qui s'est ligué avec ses ennemis, des louanges adressées aux princes, qui témoignent tant de zèle pour l'Église, des exhortations à son troupeau pour qu'il reste uni au pasteur, pour qu'il travaille à affermir la paix, et pour que, de concert avec lui, il remercie Dieu des bienfaits qu'ils en ont reçus ; voilà ce qui termine le second discours de saint Jean Chrysostôme après son retour.

PREMIER DISCOURS

DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME APRÈS LE RETOUR DE SON PREMIER EXIL.

Que dirai-je? par où commencerai-je? Dieu soit béni! C'est là ce que je disois en partant, c'est là ce que je dis en revenant; ou plutôt je n'ai cessé de le dire dans mon exil. Rappelez-vous que j'ai cité l'exemple de Job : *Que le nom du Seigneur*, disois-je, *soit béni dans tous les siècles* (Job. I. 21.). C'est avec ces paroles que je vous ai fait mes adieux, c'est avec ces paroles que je sanctifie mon retour. *Que le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles.* Les circonstances n'ont pas toujours été les mêmes, mais j'ai toujours glorifié de même le Seigneur. Je le bénissois à mon départ, je le bénis à mon retour. Les circonstances ont changé, mais l'hiver et l'été n'ont qu'une même fin : la prospérité des champs. Dieu soit béni qui a permis que je partisse, Dieu soit béni qui veut que je revienne; Dieu soit béni qui a permis la tempête, Dieu soit béni qui a apaisé l'orage et ramené le calme. En parlant de la sorte je veux vous apprendre à bénir Dieu. Vous est-il arrivé un événement favorable, bénissez Dieu, et vous maintiendrez votre bonheur; vous est-il survenu un événement contraire, bénissez Dieu, et vous ferez cesser

vos disgraces. Job rendoit graces au Seigneur étant riche, il le glorifioit lorsqu'il fut devenu pauvre. Dans le premier état, il ne s'étoit point permis de piller ses frères; dans le second, il ne se permit point de blasphémer Dieu. Les circonstances étoient diffétentes, les sentimens étoient les mêmes. C'est ainsi que le pilote, conservant toujours la même vigilance et la même fermeté, ne se relâche pas dans le calme, comme il ne se laisse pas abattre dans la tempête. Dieu soit béni, et lorsque j'ai été séparé de vous, et lorsque je me suis rejoint à vous. L'un et l'autre est l'œuvre de la même providence. J'ai été séparé de vous de corps, mais non de cœur. Vous voyez tout ce qu'ont opéré les persécutions de nos ennemis. Ils n'ont fait que ranimer le zèle des peuples et enflammer leur amour; ils m'ont procuré de toute part des témoignages de bienveillance. Auparavant j'étois chéri des miens, maintenant je suis respecté des juifs. Ils vouloient me séparer des miens, et ils m'ont obtenu l'attachement des étrangers. Mais ce n'est pas à eux que j'en sais gré; c'est la bonté du Seigneur qui a fait servir leur méchanceté à ma gloire. Les juifs ont crucifié Jésus; et toute la terre a été sauvée. Ce n'est pas aux juifs que je sais gré de mon salut, mais à Jésus qu'ils ont crucifié. Que nos ennemis voient les choses du même œil que Dieu; qu'ils voient quelle paix leurs persécutions ont fait naître, quelle gloire elles nous ont procurée. Auparavant l'église seule étoit remplie, maintenant la place publique est devenue une église. Le même chef a toujours régi les membres. On n'a pu interrompre vos assemblées; vous étiez tous dans le silence, tous dans

la componction. Les uns chantoient des psaumes, les autres applaudissoient à leurs chants. On célèbre aujourd'hui les jeux publics; et personne n'y assiste, tous accourent en foule dans l'église. Je compare votre multitude à un torrent, je compare à un fleuve vos voix qui s'élèvent jusqu'au ciel, et qui sont des témoignages d'amour pour le Père commun. Les prières que vous adressez au Ciel sont pour moi plus brillantes que le diadême. Les hommes et les femmes agissent de concert; car *en Jésus-Christ point de distinction d'homme et de femme* (Gal. 3. 28.). Comment raconterai-je les prodiges du Seigneur? Vous voyez combien est véritable ce que je vous dis sans cesse, qu'on retire un grand fruit des tentations, lorsqu'on les supporte avec courage.

Voilà pourquoi je vous ai assemblés dans le temple des Apôtres. Persécutés, nous sommes venus vers des saints qui ont été en butte à la persécution. Nous sommes venus vers Timothée, ce nouveau Paul; nous sommes venus vers des corps respectables qui ont porté les stigmates de Jésus-Christ. Ne craignez pas la tentation tant que vous aurez une ame courageuse: c'est ainsi que tous les saints ont été couronnés. L'affliction des corps est grande, la satisfaction des ames est bien supérieure. Puissiez-vous être toujours affligés! Ainsi le pasteur se réjouit lorsqu'il souffre pour ses brebis. Que dirai-je? où semerai-je? je n'ai point de place vide. Où labourerai-je? ma vigne est serrée et nulle part dégarnie. Où bâtirai-je? le temple est achevé (1). Jetterai-je mon filet? il rompt sous la

(1) Ici j'ai changé et ajouté quelque chose au texte qui est fort

multitude des poissons. Que ferai-je? ce n'est ici le temps ni de labourer, ni de bâtir, ni de pêcher, mais de se réjouir. Je vous exhorte, non que vous ayez besoin d'instruction, mais pour vous prouver mon amour. Il y a tant de brebis, et point de loup; tant d'épis, et point d'épine; tant de vignes, et point de renard. Les bêtes nuisibles ont été submergées, et les loups ont pris la fuite. Qui donc les a poursuivis? ce n'est pas moi qui suis le pasteur, mais vous qui êtes les brebis. O courage des brebis! elles ont chassé les loups en l'absence du pasteur! O beauté! ou plutôt, ô sagesse de l'épouse! elle a chassé les amans en l'absence de l'époux! O beauté et sagesse de l'épouse! en même temps qu'elle a fait briller sa beauté, elle a fait éclater sa sagesse! Comment, chaste épouse, avez-vous chassé vos amans?—En désirant de revoir mon époux.—Comment avez-vous chassé vos amans? —En me tenant dans les bornes de la pudeur. Je n'ai point pris les armes, je ne me suis armée ni de piques ni de boucliers; j'ai fait uniquement briller à leurs yeux ma beauté, et ils n'ont pu en soutenir l'éclat. Où sont-ils maintenant? ils sont confondus. Et nous, nous triomphons. Les princes et les magistrats sont avec nous. Que dirai-je? pàr où finirai-je? *Que le Seigneur vous comble de nouveaux biens, vous et vos enfans* (Ps. 113. 14.), qu'il récompense abondamment votre zèle. Terminons ici notre discours, et rendons graces en tout au Dieu bon, à qui appartient la gloire dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

obscur et très embrouillé. J'ai consulté une ancienne version latine publiée dans l'édition des Bénédictins, version où se trouvent quelques idées qu'on ne lit pas dans le grec.

SECOND DISCOURS

SUR LE MÊME SUJET.

Lorsque Sara, distinguée par sa beauté, fut enlevée à Abraham par un méchant, par un barbare, par un Égyptien, par Pharaon, qui avoit vu sa beauté d'un œil criminel, et qui vouloit satisfaire une passion infame; alors, sans doute, alors Dieu ne punit pas sur-le-champ le crime du prince, pour montrer davantage le courage du juste, la sagesse de la femme, l'incontinence du barbare, et la bonté du Seigneur : le courage du juste, parce qu'il supporta cette injure avec actions de graces; la sagesse de la femme, parce qu'étant tombée entre des mains barbares, elle conserva toute sa pudeur; l'incontinence du prince, parce qu'il voulut envahir un lit étranger; la bonté du Seigneur, parce qu'il accorda la couronne au juste, lorsque tout paroissoit désespéré de la part des hommes. Ce qui étoit arrivé autrefois à Abraham, s'est renouvelé aujourd'hui dans l'Église. Notre ennemi est Égyptien comme Pharaon l'étoit; l'un avoit des gardes, l'autre étoit soutenu de gens armés; l'un a enlevé Sara, l'autre a envahi l'Église; l'un a été possesseur de Sara une seule nuit, l'autre a été maître de l'Église un seul jour; et Dieu ne lui eût pas même accordé ce jour, s'il n'eût voulu faire

éclater la sagesse d'une chaste épouse, qui a vu entrer un homme impur sans que sa pudeur ait reçu aucune atteinte. Cependant on avoit disposé un adultère ; l'écrit étoit tout dressé, et l'on avoit fait souscrire plusieurs personnes de la maison. La machine étoit toute prête, et elle n'a pas opéré son effet, elle a montré seulement la méchanceté de notre ennemi, et la bonté du Seigneur. Le prince barbare, après avoir reconnu sa faute, n'a pas craint de l'avouer, en disant à Abraham : *Pourquoi avez-vous agi de la sorte ! pourquoi avez-vous dit que Sara étoit votre sœur, et m'avez-vous exposé à commettre un crime* (Gen. 12. 18.) ! Non content de ses premiers excès, notre ennemi recommence le combat. Malheureux, *vous avez fait une faute ; n'en commettez pas de nouvelles ;* pourquoi ajouter péché sur péché ? Sara est revenue avec les richesses de l'Égypte ; l'Église est revenue avec les richesses de l'ame, et a paru plus sage qu'auparavant. Voyez la rage de son persécuteur cruel. Vous avez chassé le pasteur, pourquoi avez-vous dispersé le troupeau ? Vous avez éloigné le pilote, pourquoi avez-vous brisé le gouvernail ? Vous avez expulsé le vigneron, pourquoi avez-vous arraché la vigne ? Pourquoi avez-vous détruit les monastères ? c'est là imiter les violences des barbares dans leurs invasions.

Notre ennemi a commis tous ces excès, afin que vous pussiez montrer votre courage, afin qu'il apprît lui-même que le troupeau est gouverné ici-bas par le Fils de Dieu. Le pasteur étoit absent ; et le troupeau restoit uni, et cette parole de l'apôtre s'accomplissoit : *Opérez votre salut dans la crainte*

et le tremblement; non seulement en ma présence, mais encore en mon absence (Philip. 2. 12.). Notre ennemi et ses satellites vous menaçoient, parce qu'ils craignoient votre courage, votre amour pour moi, votre désir de me revoir. Nous n'en voulons pas aux citoyens, disoient-ils, nous demandons qu'on chasse leur évêque. Eh bien! faites-moi partir, afin que vous appreniez les regrets de mon Église, la générosité de mes enfans, la force et le courage de nos soldats, la splendeur des diadêmes que nous ont valu les persécutions, l'abondance de nos richesses spirituelles, la grandeur de notre amour mutuel, l'étendue de notre patience, la sainte hardiesse d'une liberté chrétienne, l'éclat de notre victoire, et la honte de votre défaite. O prodige nouveau et extraordinaire! le pasteur est absent, et le troupeau triomphe! le général étoit éloigné, et les soldats étoient sous les armes! L'église n'étoit pas seulement remplie de l'armée des fidèles, mais toute la ville étoit devenue l'église. Les rues, les places publiques, l'air même étoit sanctifié. Les hérétiques abandonnoient leurs erreurs; les juifs prenoient de meilleurs sentimens, ils bénissoient Dieu, et accouroient à nous, tandis que les prêtres nous condamnoient. Ainsi Caïphe a crucifié Jésus, et un brigand l'a confessé sur la croix. O chose étrange et nouvelle! les prêtres l'ont fait mourir, et les mages l'ont adoré. Que rien de ce qui arrive ne trouble l'Église. Si nous n'avions pas éprouvé tous ces maux, on n'auroit pas vu paroître toutes nos richesses. Ces richesses existoient, mais elles n'auroient point paru. Job étoit juste, mais il ne l'auroit point paru, s'il n'avoit été

couvert d'ulcères, et rongé tout vivant par les vers : ainsi nos richesses n'auroient point paru sans les persécutions. Dieu, pour se justifier en quelque sorte vis-à-vis de Job, lui dit : *Croyez-vous qu'en vous traitant avec rigueur, j'aie eu un autre motif que de faire éclater votre justice* (Job. 40. 3.)?

Nos ennemis nous ont persécutés, ils nous ont attaqués, et ils ont été vaincus. Comment nous ont-ils attaqués? avec des bâtons. Comment ont-ils été vaincus? avec des prières. *Si l'on vous frappe sur la joue droite, présentez la gauche* (Matth. 5. 39.). Vous apportez dans l'église des bâtons, et vous y employez la violence. Vous levez l'étendard de la guerre dans le lieu même où l'on souhaite la paix à tous les fidèles ; malheureux ! vous ne respectez ni la sainteté du temple, ni la dignité du sacerdoce, ni la majesté de l'épiscopat. Le baptistaire est souillé de sang ; le sang est répandu dans l'endroit même où les péchés sont pardonnés. O conduite étrange ! ô excès inouis ! le prince avant d'entrer dans l'église, quitte son bouclier et son diadême ; vous n'y entrez, vous, qu'après avoir pris des bâtons. Le prince laisse dehors les marques de sa puissance ; et vous, vous apportez ici les signes de la guerre. Mais loin de nuire à une chaste épouse, vous lui avez fourni une occasion de faire briller sa beauté dans tout son éclat.

Je vous félicite donc, mes chers enfans, non seulement d'avoir vaincu, mais encore d'avoir vaincu sans moi. Si j'avois été présent, j'aurois partagé avec vous l'honneur de la victoire ; mais comme j'étois parti, le triomphe est pour vous seuls. Cependant

cela même fait mon éloge, et je partage avec vous l'honneur de la victoire, en ce que je vous ai bien élevés, en ce que je vous ai même appris à montrer votre excellent naturel, en l'absence de votre père. De généreux athlètes signalent leur force et leur vigueur, même en l'absence de leur maître : ainsi la foi, qui décore vos ames, a paru dans tout son éclat, même en l'absence de votre évêque. Qu'est-il besoin de discours ? Les pierres mêmes et les murs élèvent la voix, et publient votre gloire. Qu'on se rende dans le palais impérial, et l'on entendra prononcer de toute part le nom du peuple de Constantinople. Qu'on se transporte du côté de la mer, dans les déserts, sur les montagnes ; qu'on parcoure les maisons, votre éloge retentit partout. Et comment avez-vous vaincu ? Ce n'est pas en épuisant vos trésors, mais en signalant votre foi. O peuple tendrement attaché à votre évêque et à votre père ! ô ville heureuse, non à cause des colonnes qui embellissent vos palais, et de l'or dont ils brillent, mais à cause du courage qui vous distingue ! Au milieu des plus violentes persécutions, vos prières seules ont triomphé ; et elles le devoient, sans doute, puisqu'elles étoient aussi ferventes, et accompagnées d'un torrent de larmes. Tandis que vos ennemis lançoient des traits, vous versiez des larmes ; ils signaloient leur fureur, et vous, votre douceur. Qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, vous prierez. Que sont devenus maintenant nos ennemis ? Avons-nous recouru aux armes, tendu nos arcs, lancé des traits ? Nous avons prié ; et ils ont pris la fuite : ils ont été dissipés comme une vile poussière ; et vous êtes restés fermes comme le ro-

cher. Je suis heureux à cause de vous. Je savois même auparavant quel trésor je possède, mais je l'ai admiré surtout aujourd'hui. J'étois éloigné, et la ville a changé de place à cause de moi. La mer est devenue la ville à cause d'un seul homme. Les hommes, les femmes, de tendres enfans, des mères portant leurs enfans à la mamelle, n'ont pas redouté un élément terrible, ont bravé les flots. L'esclave ne craignoit plus son maître, la femme avoit oublié la foiblesse de son sexe. La place publique étoit devenue l'église ; elle étoit partout à cause de moi. Qui n'avez-vous pas rempli de vos sentimens? Vous avez vu l'impératrice partager vos transports. Je ne tairai pas ici le zèle de cette princesse, et sans flatter sa personne, je publierai sa piété, que j'admire. Non, je ne tairai pas le zèle qui lui a fait employer non les armes, mais une vertu généreuse.

Vous savez comment je suis parti ; la tristesse de mon départ vous fera mieux sentir la joie de mon retour ; je vais les rapprocher l'un de l'autre, et vous les présenter sous le même point de vue. *Ceux qui sèment dans les larmes, moissonneront dans la joie. Ils marchoient tristement, les larmes aux yeux, jetant la semence sur la terre ; mais ils reviendront gaiment, chargés des gerbes de leur moisson* (Ps. 125. 6.). Ces paroles se sont effectuées ponctuellement et à la lettre. Vous avez reçu avec actions de graces celui que vous aviez vu partir avec tristesse. Mais les choses n'ont pas tardé à changer de face ; tout l'orage a été dissipé en un seul jour, et le délai n'a été que pour vous, puisque Dieu avoit apaisé aussitôt la tempête.

Je vais vous dévoiler le secret de mon départ. Je traversois la mer seul, portant toute l'église dans mon ame; car la charité s'étend; la mienne n'étoit pas bornée par les limites de la barque qui nous renfermoit : *mes entrailles ne sont pas resserrées pour vous* (2. Cor. 6. 12.). Je partois, uniquement occupé de votre salut, séparé de vous de corps et non de cœur; je partois invoquant Dieu, et recommandant à son amour le soin de mes enfans. Je partois, et seul avec moi-même, j'étois occupé de vos intérêts éternels, je réfléchissois sur mon éloignement : tout-à-coup, au milieu de la nuit du premier jour, je reçois la lettre d'une pieuse princesse qui me disoit en propres termes; car il faut vous rapporter les propres termes de sa lettre : *Que votre sainteté ne croie pas que je sois complice des mauvais desseins tramés contre vous. Je suis innocente de votre sang. Ce sont des hommes corrompus et pervers qui ont formé cette manœuvre. Le Seigneur auquel je sacrifie, est témoin de mes larmes.* Quelle étoit la matière de son sacrifice? Ses propres larmes. *Auquel je sacrifie.* Prêtresse consacrée de ses propres mains, elle offroit à Dieu le sacrifice de ses larmes, un cœur contrit et humilié, moins pour l'évêque que pour l'Église et pour le peuple dispersé. Elle se rappeloit, oui, elle se rappeloit ses enfans, et le baptême qu'ils avoient reçu. *Je n'ai pas oublié*, disoit-elle, *que mes enfans ont été baptisés de vos mains.* Voilà ce que m'écrivoit l'impératrice. Les prêtres qui me persécutoient avec fureur, ignoroient le lieu de mon séjour; et ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'est que la princesse elle-même, qui ignoroit le lieu où

j'avois fixé mon domicile, tremblant pour moi comme pour un fils, se transportoit partout, non en personne, mais par les gardes qu'elle envoyoit en son nom. Elle envoyoit partout, *de peur*, disoit-elle, *que ses ennemis ne le prennent dans leurs piéges, qu'il ne soit victime de leurs violences, et que nous ne perdions le fruit de toutes nos démarches. Je fais pour ma part tout ce qui dépend de moi. Tout ce que je cherche, c'est d'empêcher que ses ennemis n'aient l'avantage; ses ennemis qui étendent de tout côté leurs filets pour le prendre, et pour le faire tomber dans leurs mains*. De plus, elle se jetoit aux genoux de l'empereur, elle conjuroit son auguste époux, comme Sara conjuroit Abraham; elle cherchoit à lui inspirer tout le zèle dont elle étoit animée. *Nous avons abandonné*, lui disoit-elle, *un pontife à la fureur de ses ennemis*, *mais ramenons-le dans sa ville; le salut de l'empire tient à son retour. Je ne puis me rendre complice de ceux qui l'ont persécuté*. Enfin, elle versoit des larmes, supplioit Dieu, mettoit tous les moyens en usage. Vous savez vous-mêmes avec quelles marques de bienveillance elle m'a reçu, comment elle m'a pressé dans ses bras, comme si j'étois son propre fils, comment elle publioit qu'elle partageoit votre empressement à revoir votre pasteur. Non, sans doute, vous n'avez pu ignorer les paroles qu'elle a prononcées, vous qui avez reçu cette mère des églises, cette nourrice des solitaires, cette protectrice des saints, ce refuge des pauvres. Ses vertus sont la gloire de Dieu, et la couronne des églises. Parlerai-je de sa vive affection pour moi? dirai-je avec quelle ardeur elle s'est occupée de mon réta-

blissement. Hier, encore fort tard, on m'a remis une lettre d'elle à mon sujet, qui disoit en propres termes : *Dites-lui : Mes vœux sont accomplis ; j'ai obtenu ce que je demandois, je préfère cet avantage à tout l'éclat du diadème. J'ai rétabli un pontife ; j'ai rendu le chef aux membres, le pilote au vaisseau, le pasteur au troupeau, l'époux au lit nuptial.*

Mes persécuteurs ont donc été couverts de honte. Je ne m'embarrasse plus maintenant de mourir ou de vivre. Vous voyez combien il est avantageux d'être éprouvé par l'affliction. Que ferai-je pour reconnoître dignement les témoignages de votre amour ? Je ne puis les reconnoître comme je voudrois, je les reconnoîtrai du moins comme je pourrai. Je suis prêt à répandre mon sang pour votre salut. Jamais on n'a eu de tels enfans, jamais on n'a eu de tels troupeaux, jamais on n'a eu un champ aussi fertile. Je n'ai pas besoin de cultiver ce champ ; je dors : et les épis germent et fleurissent ; je n'ai pas besoin de garder ce troupeau : je me tiens tranquille, et les brebis triomphent des loups. Comment vous appellerai-je ? brebis ou pasteurs ? nautonniers ou pilotes ? soldats ou généraux ? Je vous donnerai tous ces noms que vous méritez. Quand je vois le bon ordre qui règne parmi vous, je vous appelle brebis ; quand je vois votre vigilance, je vous nomme pasteurs ; quand je vois votre activité et votre sagesse, je vous regarde comme des nautonniers et des pilotes ; quand je vois votre ardeur et votre courage, je vous dis tous soldats et généraux. O zèle infatigable ! ô soins attentifs de mon peuple ! vous avez chassé les loups,

et vous avez persisté dans votre sollicitude. Les nautonniers qui étoient avec vous se sont déclarés contre vous, et ont fait la guerre au vaisseau qui les portoit. Éloignez par vos cris le clergé actuel, et donnez-en un autre à l'église. Mais qu'est-il besoin de cris? ils se sont retirés d'eux-mêmes; ils ont pris la fuite sans que personne les poursuive, accusés par leur propre conscience. *Si c'étoit mon ennemi qui m'eût outragé, je l'aurois souffert* (Ps. 54. 12.). Ceux qui étoient avec nous se sont soulevés contre nous; ceux qui gouvernoient avec nous le vaisseau ont voulu le submerger. J'ai admiré votre prudence. En vous donnant des éloges, je ne prétends pas vous exciter à la sédition : ce sont nos ennemis qui sont des séditieux; vous, vous n'êtes que zélés. Vous n'avez pas voulu leur faire de mal, mais vous garantir de celui qu'ils vouloient vous faire à vous et à l'Eglise, mais empêcher que l'Eglise ne soit exposée de nouveau à être submergée. C'est leur malice qui a excité la tempête, votre courage en a arrêté les suites. C'est d'après leurs intentions que je considère les choses, et non d'après l'événement. Eh quoi! vous qui assistez à l'autel, à qui on a confié le soin d'un si grand peuple, vous qui deviez apaiser les orages, vous en avez augmenté la violence, vous avez tiré l'épée contre vous-mêmes, vous avez fait périr vos propres enfans, sinon dans la réalité, du moins dans l'intention. Mais Dieu a rompu vos mauvais desseins. Ainsi, mes frères, je vous admire et je vous loue de ce que, la paix ayant succédé à la guerre, vous prenez des mesures pour l'affermir. Il faut que le pilote soit d'accord avec les nautonniers; s'ils sont

en division, le vaisseau ne tardera pas à périr. C'est vous qui, après Dieu, avez rétabli la paix. Tout ce que je ferai pour votre salut, je vous le communiquerai; je ne ferai rien sans vous, je ne ferai rien sans cette pieuse princesse qui s'occupe sérieusement de nos plus chers intérêts, qui fait tout ce qui est en elle pour assurer notre bonheur, pour mettre l'Eglise à l'abri des tempêtes. J'ai donc loué votre prudence et le zèle de nos princes, qui ne sont pas moins occupés de l'Eglise que de la guerre et des intérêts de l'état. Persévérons dans la prière, invoquons Dieu, et ne diminuons rien de notre ferveur, à présent que le péril est passé. Pleins de courage dans les afflictions, nous avons prié Dieu avant de nous délivrer de nos maux; pleins de reconnoissance pour tous les bienfaits que nous avons reçus, rendons graces à ce même Dieu, à qui soient la gloire de l'empire avec le Fils et l'Esprit saint et vivifiant, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE A L'OCCASION D'UNE TRANSLATION DE RELIQUES DE MARTYRS.

CETTE homélie est une des onze qui ont été publiées pour la première fois dans l'édition des Bénédictins, après avoir été trouvées par des religieux bénédictins au mont Athos, ou, comme d'autres disent, dans l'île de Pathmos, et portées par les mêmes religieux à la bibliothèque du Vatican. Voici à quelle occasion celle-ci fut prononcée. On transféra pendant la nuit, à la lumière d'une infinité de flambeaux, des reliques de plusieurs martyrs, de la grande église de Constantinople à l'église de saint Thomas, apôtre et martyr, au bourg de Drypia, éloigné de la ville de trois lieues. L'impératrice Eudoxie, dit l'historien du Bas-Empire, avoit ces dehors de piété qui savent si bien s'entendre avec les vices du cœur. Elle assista à cette cérémonie dans la contenance la plus édifiante. A la tête de toutes les femmes et sans aucune marque de sa dignité, elle marchoit à pied derrière les reliques, tenant le voile qui les couvroit. Elle étoit suivie des magistrats et d'une foule de peuple qui chantoit des hymnes. Saint Jean Chrysostôme prononça alors une homélie, où il décrit magnifiquement la cérémonie de la translation, exalte la vertu particulière des reliques des saints, et relève par les plus grands éloges la pieuse humilité de l'impératrice. Il loue aussi l'empereur dont il annonce la présence pour le jour suivant. Arcadius se rendit en effet le lendemain à Drypia, et donna tous ces signes de dévotion qui se font remarquer dans un souverain.

HOMÉLIE

A L'OCCASION D'UNE TRANSLATION DE RELIQUES DE MARTYRS.

Bén. t. 12, p. 330; elle ne se trouve ni dans Fronton du Duc ni dans Savile.

Que dirai-je? comment exprimer les sentimens de mon ame? je tressaille de plaisir, ma joie va jusqu'à la folie, mais cette folie vaut mieux que la sagesse? Je triomphe, je bondis d'alégresse, je suis transporté, je suis enivré d'une volupté spirituelle. Que dirai-je? comment exprimer les sentimens de mon ame? décrirai-je la puissance des martyrs, le concours des magistrats, la défaite des démons, la confusion de leur chef, la dignité de l'Église, la vertu de la croix, les miracles de Jésus crucifié, la gloire du Père, la grace de l'Esprit-Saint, la joie de tout le peuple, les transports de toute la ville, les troupes des solitaires, les chœurs des vierges, le bel ordre des prêtres, l'ardeur des hommes de tous les états, des personnes libres et esclaves, des magistrats et des particuliers, des pauvres et des riches, des étrangers et des citoyens? C'est bien à leur sujet que je puis m'écrier : *Qui racontera, Seigneur, les œuvres de votre puissance, et qui fera entendre toutes vos louanges* (Ps. 105, 2.)? Les femmes ordi-

nairement renfermées, les femmes les plus délicates, ont abandonné leurs paisibles retraites, et disputant de zèle avec les hommes les plus robustes, elles viennent de faire à pied un long chemin, non seulement celles qui sont jeunes, mais les plus âgées : ni la foiblesse de leur sexe, ni la tranquillité de leur vie, ni le faste de leur condition, n'ont pu ralentir leur ardeur. Les chefs et les magistrats, descendant de leurs chars, éloignant leurs licteurs et leurs satellites, se sont mêlés aux simples particuliers. Et que parlé-je des femmes et des magistrats? celle même qui est revêtue de la pourpre, dont le front est ceint du diadême, n'a pas cru devoir, pendant toute la route, s'écarter un instant des saintes reliques ; elle les a toujours suivies, comme une esclave suit sa maîtresse, touchant de la main l'arche qui les renfermoit et le voile qui les couvroit, foulant aux pieds tout le faste du siècle, se montrant en spectacle à tout le peuple, elle que les eunuques du palais n'ont pas tous la liberté de regarder. L'amour des martyrs, une charité ardente et impérieuse, l'a fait renoncer à tout l'appareil de la majesté impériale, afin de montrer à découvert son zèle pour ces hommes courageux qui ont scellé la foi de leur sang. Elle s'est rappelé le bienheureux David, qui, revêtu de la pourpre, ceint du diadême, et portant le sceptre des Hébreux, a déposé, dans le transport de l'arche, tout le faste de la majesté royale, tressailloit de joie, dansoit et sautoit de toutes ses forces, et témoignoit par toutes ces marques extérieures la satisfaction que lui inspiroit une cérémonie religieuse (2. Rois. 6. 16.).

Mais si dans le temps de l'ombre et de la figure, on devoit signaler une telle ardeur, on le doit à bien plus forte raison dans le temps de la grace et de la vérité, lorsqu'on transporte une arche bien préférable à celle de David, une arche qui renferme, non des tables de pierre, mais des tables spirituelles, une grace abondante, une faveur resplendissante, et de précieuses reliques dont l'éclat égale ou plutôt surpasse celui des rayons du soleil. Les démons envisagent sans effroi les rayons de l'astre qui nous éclaire; au lieu que ne pouvant soutenir la splendeur que renvoient les précieux restes des martyrs, ils sont éblouis, prennent la fuite, et se retirent bien loin; tant est grande la vertu de la cendre des saints, vertu qui ne s'arrête pas à leurs reliques, mais qui se fait sentir au dehors, qui chasse les esprits impurs et sanctifie abondamment ceux qui en approchent avec foi. Aussi une pieuse impératrice, pleine d'amour pour Jésus-Christ, a suivi les saintes reliques des martyrs, les touchant sans cesse, donnant à tous les autres l'exemple d'un commerce utile et spirituel, leur apprenant à tous à puiser à une source à laquelle on puise toujours et qui ne s'épuise jamais. En effet, comme les sources d'eau vive ne se renferment pas en elles-mêmes, mais jaillissent et se répandent au dehors; ainsi la grace qui réside dans les restes des saints et dans les saints eux-mêmes, se répand sur d'autres, sur ceux qui les suivent avec foi; cette grace passe de leurs ames dans leurs corps, de leurs corps dans leurs vêtemens, de leurs vêtemens dans leurs chaussures, et de leurs chaussures jusque dans leurs ombres. Ainsi non seulement les corps des saints

apôtres, mais leurs habits et leurs ceintures, avoient une vertu ; et non seulement leurs habits et leurs ceintures, mais l'ombre même de Pierre, pendant sa vie, faisoit sentir, par d'insignes prodiges, toute son efficacité. Le manteau d'Élie, jeté sur le corps d'Élisée, lui donnoit le double esprit dont avoit été gratifié son maître. Non seulement le corps du prophète, son vêtement même étoit pénétré d'une grace particulière. Ainsi la flamme respectoit les corps des trois enfans de Babylone, et même leurs chaussures; ainsi un cadavre ayant été jeté par hasard sur le tombeau d'Élisée, la mort sentit le pouvoir de ce tombeau, et fut obligée de rendre sa proie ; ainsi, de nos jours, lorsqu'on porte les reliques des saints, les démons, affligés de cette vue, font entendre de toute part des hurlemens affreux, et poussent des cris horribles. La splendeur qui émane de ces reliques, tourmente et désole ces légions d'esprits impurs, ennemis de notre salut.

C'est donc pour moi un triomphe ; je tressaille de joie en vous voyant aujourd'hui sortir en foule de la ville, la déserter, montrer toutes les richesses de l'Église. Que de brebis nous voyons sans aucun loup! que de vignes sans aucune épine ! que d'épis de froment sans aucune ivraie ! Depuis la ville jusqu'à ce lieu, j'aperçois une vaste mer, une mer sans flots, sans naufrage, sans écueil, une mer plus douce que le miel le plus doux, plus potable que les eaux les plus potables. On ne se tromperoit pas en appelant cette mer un fleuve de feu : c'est l'image qu'en offroient à nos regards, cette longue suite de flambeaux qui brilloient pendant la nuit, et qui s'étendoient depuis

la ville jusqu'à ce temple consacré aux martyrs : telles étoient les lumières qui éclairoient la nuit; avec le jour, on vit paroître d'autres flambeaux. Le même soleil qui en se levant éclipsoit et obscurcissoit les premiers, a montré, dans un plus grand éclat, ceux qui brilloient dans l'ame de chaque fidèle; car votre ardeur surpassoit de beaucoup celle d'un feu visible, et chacun de vous portoit un double flambeau, le flambeau matériel qui éclairoit la nuit, et le flambeau spirituel de la nuit et du jour; ou plutôt je n'appelle plus nuit cette nuit qui le disputoit au jour, qui montroit répandus partout les enfans de lumière, plus brillans que tous les astres, plus resplendissans que l'étoile du matin. Ceux qui se livrent à la débauche convertissent le jour en nuit; ceux, au contraire, qui passent la nuit dans de saintes veilles, changent la nuit en jour. Aussi, pendant toute la nuit, les fidèles chantoient ces paroles du prophète : *La nuit même devient toute lumineuse, afin d'éclairer des plaisirs purs. Pour vous, Seigneur, les ténèbres n'ont aucune obscurité, la nuit est aussi claire que le jour, et ses ténèbres sont à votre égard, comme la lumière du jour même* (Ps. 138. 11 et 12.). Eh! n'étoit-elle pas plus éclatante que le plus beau jour, cette nuit qui a vu tant de chrétiens se livrer aux saints transports d'une joie spirituelle, qui a vu toute cette grande affluence de peuple qui fermoit les rues et les places? on ne voyoit aucun terrain vide; une foule de personnes qui couvroient tout l'espace du chemin, formoient une chaîne d'or continue, un seul fleuve dont les eaux couloient avec impétuosité, et remplissoient toute la route sans

interruption. Lorsque nous levions les yeux en haut, nous apercevions la lune et les astres autour d'elle; lorsque nous les baissions sur la terre, nous voyions la multitude des fidèles, et l'impératrice marchant au milieu d'eux, plus brillante que la lune. Oüi, elle l'emportoit en splendeur sur cet astre, comme les astres inférieurs l'emportent sur les astres supérieurs. Eh! que peut être la lune vis-à-vis d'une ame qui, dans un si haut rang, est décorée d'une foi si vive? Que doit-on d'abord admirer dans cette princesse? admirera-t-on son zèle plus ardent que le feu, sa foi plus ferme que le diamant; son ame contrite, et cette humilité dans laquelle elle surpasse tous les autres? Elle a foulé hautement aux pieds, les trônes, les diadêmes, et tout le faste qui les accompagne; au lieu de la pourpre, elle s'est couverte du vêtement de l'humilité, par lequel elle brille davantage. On a vu beaucoup d'impératrices qui n'ont été distinguées que par la pourpre, par le diadême, par la gloire que donne l'empire. La nôtre est la seule qui ait porté cet ornement qui lui est propre, elle est la seule qui ait remporté ce triomphe, elle est la seule qui ait embelli le cortége des martyrs, se mêlant au peuple avec un pieux empressement, éloignant toute sa suite, et rejetant bien loin toutes ces distinctions extérieures établies parmi les hommes. Aussi n'a-t-elle pas été moins utile que les martyrs à tout le peuple, aux pauvres et aux riches? En jetant les yeux sur les saintes reliques, ils considéroient aussi leur pieuse impératrice, dont ils admiroient ce profond recueillement qui la tenoit attachée sans cesse et sans relâche aux reliques des martyrs, et à l'arche qui les renfermoit.

Nous ne cessons donc point de publier son bonheur et ses vertus, et toutes les générations après nous ne cesseront point de répéter ses louanges : oui, la pieuse démarche d'une illustre princesse retentira aux extrémités du monde, dans toutes les contrées que le soleil éclaire. Nos enfans, et les enfans de nos enfans l'apprendront, et aucun temps ne pourra l'ensevelir dans l'oubli, parce que Dieu la fera connoître avec éclat par toute la terre et dans toutes les races futures ; car s'il a fait parvenir aux extrémités du monde l'action d'une courtisane, s'il en a rendu la mémoire éternelle, à plus forte raison ne permettra-t-il pas que l'action d'une femme sage, auguste, respectable, qui a montré une telle piété dans la souveraine puissance, reste oubliée; mais tous, illustre Impératrice, tous vous vanteront et vous exalteront comme l'amie des saints, la protectrice des églises, et l'émule des apôtres, puisque, malgré votre sexe, vous pouvez le disputer aux vertus apostoliques. Cette Phébé, qui a reçu le docteur des nations, qui l'a soutenu et assisté, étoit femme, et du même sexe que vous; cependant telle a été la splendeur de ses vertus, que ce saint, digne des cieux, et plus grand que tous les apôtres, les a publiées lui-même, et a dit : *Elle m'a assisté, moi et plusieurs autres* (Rom. 16. 2.). Le sexe de Priscille n'a pas empêché non plus qu'elle ne fût célébrée par le même saint, et que sa mémoire ne devînt immortelle. Il a existé alors beaucoup d'autres femmes qui ont mené une vie apostolique. Nous pouvons sans crainte vous mettre de ce nombre, puisque vous êtes le soutien et l'appui de toutes les églises, puisque vous usez du

royaume présent pour acquérir le royaume futur, soutenant les églises, honorant les prêtres, dissipant les erreurs des hérétiques, rendant hommage aux martyrs, non en célébrant des festins, mais en manifestant votre amour pour eux, non par des actes extérieurs, mais par une affection intérieure, ou plutôt par l'un et par l'autre. Marie, sœur de Moïse, portant les cendres de Joseph, marchoit à la tête du peuple, et chantoit un cantique; mais alors les Égyptiens et leur roi avoient été submergés, aujourd'hui les démons et leurs chef se sont vus terrassés. Marie avoit un tambour à la main; vous, vous avez fait éclater les vertus de votre ame, qui retentissent plus que la trompette. Marie célébroit la délivrance des juifs, vous célébrez le triomphe de l'Église. Marie conduisoit un seul peuple, qui n'avoit qu'un seul langage; vous avez conduit des milliers de peuples, des milliers de chœurs qui chantoient les hymnes de David dans la langue des Romains, des Assyriens, des Grecs, des Barbares. On voyoit différentes nations et différens chœurs, chanter tous, en quelque sorte, sur la même lyre, sur la lyre de David. La joie de cette fête cherchoit à vous couronner par les prières du peuple, vous et le religieux empereur qui porte avec vous le joug de la piété. Mais c'est un effet de votre prudence, d'avoir retenu le prince dans son palais, de nous avoir annoncé qu'il viendroit demain rendre ses hommages aux martyrs; car, de peur que la multitude des chevaux, le tumulte de gens armés, ne fît peine à des vierges, à des hommes et des femmes âgés, et ne troublât la fête, une sage impératrice a partagé prudemment la so-

lennité. S'ils fussent venus l'un et l'autre aujourd'hui, la fête auroit été terminée aujourd'hui; mais afin de nous procurer pour le jour présent un cortége plus tranquille, et de nous ménager une joie abondante pour le jour suivant, auquel la fête doit s'étendre, elle a partagé la cérémonie avec l'empereur, en paroissant aujourd'hui elle-même, et en nous annonçant pour demain la présence de son auguste époux, qui partage avec elle le trône impérial, comme elle partage avec lui tous les pieux exercices dont elle s'occupe. Puis donc que cette solennité spirituelle doit s'étendre au jour suivant, disposons-nous à montrer la même ardeur, afin que, comme nous avons vu aujourd'hui une religieuse princesse accompagner toute la ville, nous voyions demain un prince religieux, avec toute sa suite, offrir au Très-Haut le sacrifice de sa piété, de son zèle et de sa foi. Associons les saints martyrs à nos prières, et demandons pour nos princes une longue vie, une vieillesse vigoureuse, qu'ils voient les enfans de leurs enfans; demandons pour eux, avant tout, l'accroissement de leur zèle et de leur piété. Puissent-ils, après avoir terminé la vie présente dans la pratique des vertus, régner dans tous les siècles futurs avec le Fils unique de Dieu, avec lequel, dit l'apôtre, nous régnerons si nous souffrons avec lui (2. Tim. 2. 12.)! Puissent-ils enfin obtenir les biens éternels! puissions-nous tous les obtenir, ces mêmes biens, par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire soit au Père et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

SOMMAIRE

DU DISCOURS SUR LA DOUCEUR.

Ce discours traite de la douceur, de cette qualité précieuse de l'ame, qui élève l'homme au-dessus de toutes les passions, qui le rend inaccessible à tous ces intérêts et à tous ces sentimens terrestres qui agitent, troublent ou déchirent la société; qualité divine d'où découlent la charité, la bienfaisance, la justice, en un mot toutes les vertus. L'orateur en décrit la nature, en expose les avantages et les heureux effets. Il lui compare les emportemens d'un homme colère, dont il fait un tableau affreux. Il exhorte à la douceur par l'exemple de Dieu même et de Jésus-Christ son fils. Aux mouvemens tranquilles de la modération qui sait ramener l'ennemi le plus cruel, il oppose les fureurs de deux hommes qui se détestent et qui se poursuivent à outrance. Revenant à l'éloge de la douceur, il montre qu'elle a illustré les plus grands saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, qu'elle honore surtout les grands et les princes.

On ignore quelle est la date de ce discours, et plusieurs savans doutent qu'il soit vraiment de saint Jean Chrysostôme. Pour moi, il m'a semblé qu'il pouvoit être son ouvrage, et qu'il n'étoit pas indigne de ce grand orateur.

DISCOURS

SUR LA DOUCEUR.

Bén. t. 12, p. 422; Fr. D. t. 5, p. 235; Sav. t. 6, p. 750.

Vous savez tous, sans doute, que ceux qui sont nourris des divines Écritures, et qui les lisent avec attention, doivent travailler à épurer leurs mœurs, et à les régler selon la vertu; car les serviteurs de Jésus-Christ diffèrent surtout des ennemis de la vérité, en ce qu'ils montrent de la douceur dans le caractère, et qu'ils mènent une vie chrétienne et religieuse. Il n'est pas étonnant que ceux qui n'ont jamais connu le Sauveur du monde, aient un naturel mauvais et difficile; un serviteur de Jésus-Christ doit être reconnu par sa douceur, plus que par le nom que lui ont donné ses parens. C'est moins pour l'austérité du jeûne, pour l'amour de la virginité, pour le mépris des richesses, pour l'empressement à secourir les malheureux, que Dieu chérit les hommes, que pour la bonté de l'ame, et pour la régularité de la vie. Toutefois une charité bienfaisante est une suite nécessaire de la bonté dans tous les vrais amis de Jésus-Christ; et comme les ruisseaux découlent d'une source, l'attention pour les pauvres émane de la douceur

du caractère. Une ame douce et sensible est portée facilement à la bienfaisance, et elle ne pourroit laisser les autres dans le besoin, parce qu'elle regarde leur pauvreté comme un malheur personnel. L'envie est la plus perverse de toutes les affections. L'être bon et doux n'admet point ce vice dans son cœur; mais lorsqu'il voit ses frères honorés, il s'en réjouit, et les félicite, parce qu'il regarde la gloire des autres comme la sienne propre. Persuadé que tout est commun entre lui et ses amis, il se réjouit ou s'afflige de ce qui leur arrive de bien ou de mal. Tels sont les avantages de la douceur, tels sont les principes des êtres bons et vertueux. Un homme doux est le père des orphelins, le protecteur des veuves, l'ami des pauvres, le défenseur des opprimés; il est jaloux de faire régner partout la justice. Par la douceur, un père est respectable à ses enfans, un enfant à son père, un esclave à son maître; et rien ne gagne plus à un maître l'affection de ses esclaves : oui, lorsqu'ils le voient s'applaudir de sa douceur, les traiter tous avec bonté, ils l'estiment, l'admirent, le chérissent, voient en lui un père plutôt qu'un maître.

Mais parcourons dans le détail le plus exact tous les avantages que la douceur procure à celui qui est doué de cette vertu. L'homme doux est ami de ceux qui le voient, il est ami de ceux qui ne le connoissent que pour en avoir oui parler; il n'est personne qui, au récit de son éloge, ne désire de le voir, de l'embrasser, de le revoir sans cesse, et qui ne regarde son amitié comme un avantage précieux. A-t-on des démêlés d'intérêt, on court à lui, dans

la persuasion que sa douceur ne tardera point à terminer le débat. Quelques inimitiés qui règnent entre les contendans, quelle que soit leur animosité, quelque portés qu'ils soient à la colère, la douceur du juge leur impose, et parvient à les adoucir; d'autres qui voudroient ramener la paix parmi des hommes qui se disputent, ne réussiroient pas de même, parce qu'en toute chose, un des meilleurs moyens pour persuader, c'est de commencer par faire soi-même ce que l'on conseille. Lors donc que celui qui donne des leçons de douceur, confirme lui-même par son exemple ce qu'il enseigne, il n'a qu'à se montrer pour apaiser les plus furieux ; il n'a pas besoin d'employer les avis et les discours : avant d'avoir dit un mot il a ramené la paix. Et comme le soleil, dès qu'il montre ses rayons, dissipe les ténèbres; de même l'homme juste et doux ramène aussitôt la paix et la tranquillité où régnoient le trouble et la contention. Nous devons donc applaudir au langage de Jésus-Christ, qui appelle fils de Dieu les seuls pacifiques; et pourquoi donne-t-il son propre nom seulement à ceux qui ont la douceur en partage? C'est que celui-là seul imite le Fils de Dieu autant qu'il est en lui, qui ramène parmi les hommes l'amitié et la paix. Jésus-Christ, comme Dieu et Maître du monde, a réconcilié les hommes avec son Père, en se montrant à nous dans son humanité sainte. L'homme doux persuade à ses proches et à ses semblables qui sont en guerre et en discorde, de respecter les lois de Dieu, de mettre fin à leurs inimitiés, de s'aimer les uns les autres, suivant le précepte divin. Ce que les nerfs sont dans nos corps, l'homme doux l'est dans l'Église, dans

une maison, dans une ville. Saint Paul a coutume de dire des fidèles, qu'ils forment un seul corps, qu'ils sont membres les uns des autres. Or, celui qui dispose à l'amitié des ennemis qui s'attaquent avec fureur, confirme cette parole de saint Paul, en portant tous les hommes à se rappeler qu'ils sont membres d'un corps unique, qu'ils ne doivent pas se dévorer mutuellement. Il est donc vrai de dire que celui qui ramène la paix parmi ses frères, est, dans l'Église, dans une maison, dans une ville, ce que les nerfs sont dans nos corps, puisqu'il rapproche et rejoint ceux que de violentes querelles avoient séparés et désunis. On a ce pouvoir sur les autres, lorsqu'on donne soi-même le premier l'exemple de la douceur. Celui qui s'abandonne facilement à la colère, paroîtroit ridicule s'il entreprenoit d'apaiser ceux qui sont irrités.

Est-il rien de pis qu'un homme esclave de cette passion? Qui est-ce qui ne détourne pas les yeux en le voyant? Un homme colère est désagréable à ses voisins et à ses amis. S'il éprouve des besoins d'argent, il ne trouve pas aisément des personnes qui le secourent dans sa détresse. Il est l'ennemi commun des citoyens et des étrangers. Il crie, il s'emporte, il menace de frapper tous ceux qu'il rencontre, il ne respecte rien dans ses paroles; ses yeux se tournent, son visage s'enfle, sa langue siffle comme celle d'un serpent, ses mains se jettent indifféremment sur tout, ses actions sont celles d'un frénétique. Qui est-ce qui, voyant un homme dans les transports de la fureur, ne seroit embarrassé de savoir si c'est le démon qui agite ce malheureux, ou

s'il s'est jeté volontairement dans une telle folie? La colère est un démon qu'on introduit soi-même chez soi, c'est une folie qu'on se cause à soi-même, c'est une démence passagère. Un homme livré à ses mouvemens est le jouet du démon, son ame est le domicile des esprits impurs; il est le digne ministre de leur perversité. Je vous le demande, qu'est-ce que ces anges de ténèbres désirent principalement que fassent les hommes? ne désirent-ils pas qu'ils outragent leurs parens, qu'ils portent des mains violentes sur ceux dont ils ont reçu le jour, qu'ils blasphêment le Seigneur? Or, c'est ce que fait celui que la colère transporte; la colère qui jette aisément dans l'impiété celui qu'elle possède. Non, sans doute, ceux qui se livrent à ses mouvemens ne sont plus maîtres d'eux-mêmes; mais, comme dans une tempête, lorsque la mer est violemment agitée, et qu'un vaisseau est sans pilote, les flots s'en emparent et ne tardent pas à l'engloutir; ainsi la colère qui s'empare de l'ame comme un coup de foudre et une tempête, ne tarde pas à ôter le sens et la raison à celui qu'elle agite.

Que doit donc faire l'homme sensé? Il doit prévenir cette passion, se rendre maître de son ame avant qu'elle y domine, et calmer ses mouvemens, en se rappelant les conseils des saintes Écritures; car, si les bêtes les plus féroces cèdent sans peine aux charmes des enchanteurs, les paroles du Fils de Dieu ne doivent-elles pas ramener aussitôt le calme et la tranquillité dans un esprit aigri? *Que toute aigreur*, dit saint Paul, *tout emportement*, *toute colère*, *toute clameur*, *enfin*, *que toute malice soit*

bannie d'entre vous. Soyez bons les uns envers les autres, pleins de compassion et de tendresse, vous pardonnant mutuellement tout sujet de plainte, comme Dieu lui-même vous a pardonné en Jésus-Christ. Soyez donc les imitateurs de Dieu (Ephés. 4. 31 et 32.). Vous voyez ce qu'est l'homme doux, et de qui il est nommé l'imitateur; ce n'est pas des anges, mais du Souverain de l'univers. Cependant les anges sont remplis de douceur, et ornés de toutes les vertus; mais saint Paul nomme ceux qui sont doux, imitateurs de Dieu, afin d'apprendre aux fidèles à se signaler par une vertu qu'il décore des plus beaux titres, afin que tous ceux qui seront outragés de paroles ou de quelque autre manière, supportent patiemment les injures, se rendent maîtres de leur colère, comme devant se rapprocher de Dieu par cette modération. Et quelle est la conduite de Dieu à l'égard des hommes? il voit d'en-haut, il entend tout ce qui se dit, tout ce qui se fait sur la terre. Or, que de crimes dans les paroles et dans les actions des mortels! Il en est qui, quand il leur survient quelque événement contraire, portent l'audace jusqu'à blasphémer Dieu lui-même, et qui, lançant vers le ciel des regards furieux, se permettent les propos les plus impies. Dieu cependant les souffre; et quoiqu'il puisse punir ces mortels sacriléges d'une manière éclatante, il ne le fait pas. Sans doute, s'il punissoit tous les pécheurs, il resteroit peu d'hommes, et ceux qui survivroient ne suffiroient point pour ensevelir les autres. C'est ce qui fait dire à David: *Seigneur, si vous examinez nos iniquités, qui pourra soutenir cet examen? vous êtes rempli de*

miséricorde et d'indulgence (Ps. 129. 3.). Dieu signale sa bonté pour les hommes en cela surtout qu'il ne punit pas, même quand il le pourroit justement. Ainsi, quiconque veut ressembler à Dieu autant qu'il est permis à un mortel, doit être indulgent et doux, doit supporter courageusement tout le mal que les autres lui font : *Aimez vos ennemis*, dit l'Évangile ; *faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous calomnient et qui vous persécutent, afin que vous soyez semblables à votre Père, qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans, qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes* (Matth. 5. 44 et 45.). Parmi plusieurs vertus qui conviennent aux chrétiens, la principale est la douceur. Ceux qui se distinguent par cette vertu sont les seuls que Jésus-Christ appelle les imitateurs de Dieu. Lors donc que quelqu'un vous outrage, vous frappe, ou vous fait quelque autre mal, vous devez le supporter avec une tranquillité courageuse, par la raison que la douceur nous rend semblables à Dieu. Lorsque notre Seigneur lui-même, notre Sauveur, étoit outragé, frappé, crucifié, il supportoit patiemment la fureur des juifs ; et quoiqu'il lui fût très facile de les punir, il montra sa puissance en ébranlant la terre, en ressuscitant les morts, en obscurcissant le soleil, en changeant le jour en nuit, il signala sa douceur et sa bonté en épargnant les coupables ; et cela afin d'apprendre à tous ces furieux qui avoient porté sur lui leurs mains sacriléges, qu'il auroit pu aisément punir leur attentat, puisqu'il ébranloit la terre sur ses fondemens, puisqu'il ordonnoit au soleil de cacher

tout-à-coup sa lumière. Mais comme il est essentiellement bon, et qu'il supporte patiemment les excès des impies, loin de sévir contre ceux qui l'attachoient à la croix, qui l'accabloient d'injures, il prioit son Père de les épargner, de ne pas user contre eux des traits de sa vengeance. Lors donc qu'après un traitement cruel et insupportable, vous éprouvez un sentiment de colère et d'indignation, rappelez-vous la douceur et la patience de Jésus-Christ, et vous serez bientôt indulgent et doux.

Non seulement vous tirerez les plus grands avantages de votre modération, elle sera même utile à votre ennemi, elle lui inspirera les mêmes sentimens que les vôtres. Oui, lorsqu'il verra que, malgré les traitemens les plus indignes, vous réprimez votre colère, il ne tardera pas lui-même à devenir doux et modéré, et, faisant le sacrifice de son ressentiment, il cherchera à imiter votre modération et votre douceur. Ainsi, quiconque veut triompher de ceux qui sont le plus animés contre lui, doit supporter avec une patience généreuse les outrages et les coups; et il verra changer entièrement l'homme furieux et emporté qui le frappe. Mais si, succombant lui-même à la colère, il cherche à se venger de son ennemi, à lui rendre le mal pour le mal, il n'y aura jamais de fin à l'animosité et à la dispute. Toujours plus irrités et plus furieux, brûlant de l'emporter l'un sur l'autre en invectives et en violences, ils se jettent dans une guerre implacable, dans d'interminables querelles; ils se dressent mutuellement des embûches, forgent des calomnies, emploient le parjure, préparent des im-

putations jusqu'alors inouies. Pendant le jour, ils cherchent leur ennemi comme des chiens enragés; ils emploient la plus grande partie de la nuit à tramer de mauvais desseins, à disposer des piéges où ils puissent prendre leur adversaire. Leur passion ne les laisse pas tranquilles, même pendant le sommeil: ils croient voir leur ennemi les injurier et les frapper; ils se lèvent en sursaut, plus flattés des idées horribles de meurtre et de carnage qu'ils ne le pourroient être de la joie et des plaisirs d'un festin. On en voit qui, enivrés de colère, prennent des calomniateurs à leurs gages, se causent l'un à l'autre des maux affreux, d'autant plus transportés de fureur qu'ils se sont fait mutuellement plus de mal. En effet, ce que nous voyons arriver aux gens ivres, en qui l'excès de l'ivresse excite une soif plus ardente, ceux qui s'abandonnent à la colère l'éprouvent; plus la dispute s'échauffe, plus aussi leur fureur s'allume. Les paroles les plus grossières ne sont pas épargnées; ils se prodiguent mutuellement les noms les plus injurieux. Leur colère qui s'anime de plus en plus les fait bientôt passer des injures aux coups. Semblables à des bêtes féroces, ils se jettent et s'acharnent l'un sur l'autre, se frappent de la main et du pied, se mordent, se déchirent, ne ménagent en un mot aucune partie du corps. Ils se retirent enfin, après avoir exercé l'un contre l'autre les violences les plus atroces, ensanglantés, déchirés, grièvement blessés dans plusieurs de leurs membres, mais encore plus offensés dans la partie de leur être la plus précieuse, je veux dire dans leur ame, furieux, égarés, ignorant la loi du Sauveur, qui nous ordonne,

lorsque nous sommes frappés et accablés d'outrages, de supporter tout avec un courage tranquille, et de triompher par notre douceur de la rage des méchans; car celui qui agit avec modération, est loué par les hommes et couronné par Dieu même.

Nous devons donc envisager la couronne que Dieu prépare aux hommes doux et pacifiques, nous armer de patience, et supporter avec douceur les personnes colères. Dans les combats gymniques, les athlètes supportent l'ardeur du soleil, les coups et les blessures, en vue d'obtenir une vaine gloire, une couronne d'un vil prix; et nous, qui devons être couronnés par Jésus-Christ même, nous ne nous rendrons pas maîtres de notre cœur! nous ne supporterons pas tout avec courage! nous sacrifierons le plaisir passager d'un emportement coupable aux honneurs éternels et infinis qui nous attendent dans le ciel! Cependant nous savons que parmi toutes les grandes vertus qui décorent la vie des justes, celle de toutes qui contribue davantage à les illustrer, c'est cette patience par laquelle ils restent doux et tranquilles au milieu des persécutions. C'est en opposant une douceur inaltérable aux fureurs des juifs, en sauvant ses ennemis par ses prières, que Moïse a joui d'une gloire céleste et distinguée, qu'il a été appelé ami de Dieu. C'est en épargnant ses ennemis mortels, que David a obtenu de la part du Très-Haut une bienveillance et une affection toutes particulières. La douceur honore tous les hommes, mais principalement les grands et les princes. Se contenir soi-même, lorsque la souveraine puissance permet de tout faire, rien de plus propre à donner de la cé-

lébrité. Saint Pierre et saint Paul, que leur vertu a élevés au plus haut des cieux, ont brillé par leur douceur plus que par les autres qualités de leur ame; on a vu ces deux apôtres honorer ceux qui les accabloient d'injures, faire du bien à leurs ennemis, prier souvent pour ceux qui les lapidoient. Ils savoient, sans doute, qu'ils ne pouvoient rien faire de plus agréable à Dieu, rien qui soit plus honoré du Ciel. Aussi se sont-ils signalés eux-mêmes par cette vertu, et ont-ils exhorté les autres à la pratiquer. Nous admirons pour sa douceur autant que pour son courage, Étienne, qui, près de perdre la vie pour la foi, prioit pour ses ennemis.

Puis donc que nous avons sous les yeux un si grand nombre d'excellens modèles, exhortons-nous les uns les autres, exhortons-nous nous-mêmes, à rendre à Dieu par la douceur le culte qui lui est le plus agréable, à lui offrir celle de toutes les vertus qu'il reçoit le plus favorablement. Le divin Paul, voulant montrer quelle est la vertu d'un apôtre, demande qu'un ministre de Jésus-Christ se fasse surtout connoître par sa douceur. Cependant s'il eût voulu détailler toutes les prérogatives qui honorent l'apostolat, il auroit pu citer le pouvoir de chasser les démons, de ressusciter les morts, et beaucoup d'autres; mais sans parler de tout le reste, il s'arrête à la douceur du caractère, sur laquelle il revient sans cesse, nous rappelant avec quelle modération il en a usé à l'égard de ses ennemis, afin de nous engager à marcher sur ses traces, afin de nous apprendre par son exemple à être doux et patiens. Nous devons donc suivre les saints qui nous ont précédés, les prendre

pour règle de notre conduite, afin que, décorés de toutes les vertus, nous obtenions les biens qui nous sont promis, du Fils de Dieu notre Sauveur, par qui et avec qui toute gloire, tout honneur et tout empire soient au Père et à l'Esprit-Saint dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE SUR LA PRIÈRE.

Dans cette homélie, l'orateur, après avoir montré combien les fidèles doivent être attentifs aux oracles de l'Évangile; après avoir fait voir, en citant ces passages : *La porte de la vie est petite..... La porte de la perdition est large.....*, combien peu de chrétiens sont occupés de leur ame et des objets célestes, combien au contraire sont livrés aux soins du corps et aux objets terrestres; l'orateur, dis-je, après ces réflexions préliminaires, passe à la prière, comme au sujet qu'il veut traiter. Il reproche à la plupart des hommes de demander à Dieu des biens fragiles et périssables, la beauté, les richesses, les honneurs, et de ne pas s'en rapporter à lui pour les biens qui leur sont vraiment utiles ; il s'élève contre ces ames vindicatives qui prétendent intéresser dans leur vengeance le Ciel même, qui condamne la vengeance. Jésus-Christ nous apprend comment nous devons prier. Un éloge de l'Oraison Dominicale est suivi de l'explication de cette excellente prière, dont tous les articles sont expliqués et enchaînés avec beaucoup d'art et de naturel.

On ne peut pas fixer la date de cette homélie. Quelques savans doutent qu'elle soit de saint Jean Chrysostôme. L'éditeur bénédictin pense le contraire ; il juge avec raison qu'elle est vraiment digne de cet orateur, soit pour le fond des choses, soit pour la beauté du style.

HOMÉLIE

SUR LA PRIÈRE.

Bén. t. 3, p. 25; Fr. D. t. 5, p. 137; Sav. t. 5, p. 185.

TOUTES les divines Écritures sont, pour ceux qui les lisent attentivement, une source d'instructions qui les éclairent sur la piété ; mais les leçons que nous donnent les saints Évangiles, sont d'un ordre supérieur, et au-dessus des préceptes les plus sublimes, parce que, sans doute, les paroles qu'ils contiennent sont les oracles du Roi suprême. Voilà pourquoi ceux qui ne suivent pas exactement ces oracles sont menacés d'une punition rigoureuse. En effet, si celui qui enfreint les lois des souverains de la terre, ne peut éviter le châtiment, à combien plus forte raison celui qui méprise les ordres du Roi céleste, sera-t-il livré à des tourmens insupportables. Puis donc qu'ici la négligence nous expose aux plus affreux supplices, écoutons avec toute l'attention dont nous sommes capables, les paroles du saint Évangile, qui viennent de nous être lues. Et quelles sont ces paroles ? *La porte de la vie est petite*, *la voie qui y mène est étroite*, *et il y en a peu qui la trouvent*. Et ensuite : *La porte de la perdition est large*, *le chemin qui y mène est spacieux*, *et il y en a*

beaucoup qui entrent dans ce chemin (Matth. 7. 13 et 14.).

Lorsque je vois combien les hommes s'occupent des choses les plus vaines, je suis moins surpris de ces paroles dont mon oreille est souvent frappée. Tous marchent dans la voie large, tous soupirent après les biens présens ; et, sans penser même aux biens futurs, ils courent sans relâche après les plaisirs charnels, ils laissent leur ame se plonger dans la boue, recevant tous les jours mille blessures, et ne sentant pas la grandeur de leurs maux. Leur corps est-il affligé de quelque maladie, ils appellent les médecins, les comblent d'égards, leur prodiguent l'or ; ils supportent avec patience les traitemens les plus rigoureux, afin d'obtenir la santé à ce prix, et ils négligent absolument leur ame, qui est dans le plus triste état, et ils ne s'embarrassent pas d'acquérir une santé infiniment précieuse. Cependant ils savent que le corps est mortel et caduc, que, semblable aux fleurs du printemps, il se fane comme elles, il se dessèche, il est livré à la corruption. Ils savent au contraire que l'ame est décorée du privilége de l'immortalité, et qu'elle a été faite à l'image de Dieu qui lui a confié le gouvernement de la partie animale. Ce que le conducteur est au char, le pilote au vaisseau, le musicien à l'instrument, le Créateur a ordonné que l'ame le seroit au vase terrestre qu'elle gouverne. C'est elle qui tient les rênes, qui fait mouvoir le gouvernail, qui touche les cordes de l'instrument. Lorsqu'elle s'acquitte bien de cet emploi, il en résulte la plus parfaite harmonie de la vertu ; mais lorsqu'elle relâche ou qu'elle tend les cordes

outre mesure, l'art cesse et l'harmonie est détruite. C'est cette ame que la plupart des hommes négligent, et pour laquelle ils emploient si peu de momens d'une vie qu'ils consacrent tout entière aux soins du corps. Les uns embrassent la profession de pilote; ils luttent contre les vents et les flots, toujours placés entre la vie et la mort, et abandonnant l'espoir de leur salut à un bois fragile. D'autres se livrent à toutes les fatigues du labourage, attelant de robustes taureaux, fendant le sein de la terre, tantôt semant et moissonnant, tantôt plantant la vigne et en recueillant le fruit; tout leur temps se passe dans un enchaînement continuel de travaux et de peines. D'autres, occupés du commerce, font de longs voyages sur terre et sur mer, préfèrent un pays étranger à leur propre pays, et pour un gain modique abandonnent leur patrie, leur famille, leurs amis, leurs femmes et leurs enfans. Est-il nécessaire de parcourir toutes les professions que les hommes ont imaginées pour subvenir aux besoins du corps, occupés de ce corps nuit et jour, uniquement attentifs à le soigner, tandis qu'ils laissent leur ame affamée, altérée, aride, pleine de souillures, en proie à mille maux? Malgré leurs travaux et leurs soucis, ils ne peuvent garantir de la mort un corps mortel; et ils livrent une ame immortelle à des supplices dont la durée est sans bornes!

Aussi, déplorant l'ignorance grossière où sont plongés tous les hommes, et le nuage épais qui couvre tous les yeux, je voudrois trouver un lieu élevé d'où je pusse apercevoir tous les peuples; je voudrois être doué d'une voix qui pût retentir à toutes les

extrémités du monde, qui pût se faire entendre à tous les habitans de la terre, pour leur faire parvenir, avec mes gémissemens et mes plaintes, ces paroles de David : *Enfans des hommes, jusques à quand vos cœurs seront-ils appesantis ? pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge* (Ps. 4. 3.)? Jusques à quand, préférant les choses terrestres aux choses célestes, ce qui est passager à ce qui est éternel, ce qui se corrompt à ce qui est incorruptible, fermerez-vous les yeux, vous boucherez-vous les oreilles pour ne pas entendre la voix du Seigneur, qui vous crie tous les jours : *Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert : car celui qui demande reçoit, celui qui cherche trouve, et l'on ouvrira à celui qui frappe* (Matth. 7. 7.)? Mais comme plusieurs dans un état de foiblesse, uniquement occupés des choses de cette vie, entièrement livrés à des idées charnelles, ne demandent point ce qui est convenable, voilà pourquoi le Seigneur a voulu leur apprendre la manière de prier, en leur disant : *Lorsque vous priez, n'affectez pas de parler beaucoup comme les païens, qui croient qu'en multipliant les paroles, ils seront exaucés* (Matth. 6. 7.). Par ce passage, il nous défend ce vain babil, qui, sans nous procurer aucun avantage solide, ne produit qu'une multitude de sons qui se perdent dans les airs.

Le Seigneur ne veut pas que ceux qui viennent le prier, lui demandent des biens fragiles et périssables, par exemple, la beauté, que le temps flétrit, que la maladie ravage, que la mort détruit entière-

ment. La beauté n'est qu'une fleur passagère, qui paroît avec le printemps de la jeunesse, et qui ne tarde pas à disparoître. Veut-on apprendre à la mépriser, qu'on examine sa nature et les élémens qui la constituent. La beauté n'est autre chose qu'un certain mélange d'humeurs, un sang qui coule d'une certaine manière, un suc des alimens digérés : voilà ce qui forme les yeux, les joues, le nez, les sourcils, les lèvres, enfin l'habitude extérieure de tout le corps. Que les humeurs soient altérées, le sang gêné dans sa course, la digestion mal faite, les graces du visage s'évanouissent et les traits de la beauté s'effacent. Il ne veut pas qu'on lui demande les richesses, qui, semblables aux eaux des fleuves, viennent et s'en vont, passent de celui-ci à celui-là, fuient ceux qui croient les tenir, ne peuvent s'attacher à ceux qui ont pour elles de l'attachement, rencontrent mille ennemis, les vers, les brigands, les calomniateurs, les incendies, les naufrages, les guerres, les révoltes, les friponneries des esclaves, la destruction ou l'altération des divers papiers, tous les périls en un mot, et toutes les disgraces auxquelles est exposé l'homme avide qui sacrifie tout à l'argent. Il ne veut pas qu'on lui demande les dignités et les honneurs qui enfantent une infinité de peines, de soins et de soucis, des veilles continuelles, les persécutions et les intrigues de l'envie et de la haine, enfin, les ruses d'une éloquence subtile, qui cache la vérité sous des expressions captieuses, capables de faire illusion aux juges, et de les jeter dans une erreur funeste.

Il est, oui, il est des hommes qui dans leurs vaines

prières, demandent de pareils biens à l'Être-Suprême, sans lui parler des biens véritables. On ne voit pas les malades chercher à apprendre à leur médecin l'usage des remèdes ; ils reçoivent de sa main ceux qu'il leur présente, et supportent le traitement, quelque pénible qu'il soit. On ne voit pas les passagers prescrire au pilote la manière de tenir le gouvernail, et de diriger le vaisseau : tranquillement assis, ils s'en rapportent à ses connoissances, soit que le temps soit calme et serein, soit que la tempête les expose aux plus grands périls. C'est à Dieu seul, à Dieu qui sait si bien nous donner ce qui nous est utile, que les hommes insensés refusent de s'en rapporter; c'est à lui qu'ils demandent des choses nuisibles, comme si elles leur étoient avantageuses. En cela parfaitement semblables à des malades bizarres qui voudroient que le médecin leur donnât des remèdes à leur goût, plus capables d'entretenir et d'aigrir le mal, que de le guérir. Sourd à leurs prières, insensible à leurs gémissemens et à leurs larmes, le médecin n'écoute et ne consulte que les règles de son art ; et cette ferme résistance est à nos yeux une marque de bonté plutôt que de cruauté ; car s'il cédoit à ses malades, s'il se prêtoit à leurs goûts, il agiroit en ennemi : au lieu qu'en résistant à leurs appétits, et en combattant leurs désirs, il agit en ami, en homme touché de leurs maux. C'est ainsi que le Médecin de nos ames ne peut se résoudre à nous donner ce qui tourneroit à notre préjudice ; c'est ainsi qu'il montre à notre égard la tendresse d'un père qui refuse de donner à de foibles enfans une épée ou des charbons qu'ils lui demandent, parce qu'il sait que ce présent leur seroit funeste.

Il est des hommes qui en viennent à cet excès d'égarement, de ne point se contenter de demander au Souverain du monde la beauté, les richesses, la puissance, et d'autres biens pareils, mais de se porter même à faire des imprécations contre leurs ennemis; ils supplient Dieu de les venger, de se montrer dur et cruel à l'égard de ceux qu'ils haïssent, lorsqu'ils désirent pour eux-mêmes qu'il soit doux et tendre. C'est pour empêcher ces vœux criminels, que le Seigneur nous défend dans nos prières la multitude des paroles. Il nous apprend comment nous devons prier, et renferme en peu de mots ce qui est le plus capable de nous former à toutes les vertus. Les paroles qu'il nous a transmises, ne nous apprennent pas seulement la vraie forme de la prière, elles nous donnent aussi des principes pour nous diriger dans une vie parfaite. Examinons quelles sont ces paroles, étudions-les avec soin, tâchons d'en pénétrer le sens, et pratiquons-les comme des lois divines.

Notre Père, qui êtes dans les cieux. Quel excès de bonté! quel comble d'honneur! quelles expressions suffiroient pour rendre graces à l'Auteur de si grands biens! songez à la foiblesse de votre nature et de la mienne; considérez votre origine : terre, boue, cendre, poussière, voilà ce que nous sommes; formés d'argile, nous nous résolvons enfin en argile. D'après ces idées, admirez les richesses ineffables de la bonté de Dieu envers nous : il vous permet d'appeler votre père, vous qui êtes terrestre, un Être céleste; vous qui êtes mortel, un Être immortel; vous qui êtes corruptible, un Être incorruptible; vous qui ne faites que passer dans ce monde, un Être

éternel ; vous qui avez été formé hier d'argile et de boue , un Dieu qui existe avant tous les siècles. Mais ce n'est pas inutilement qu'on vous enseigne à proférer cette parole; c'est afin que, respectant le nom de père que prononce votre bouche, vous imitiez la bonté du Dieu qui le porte, comme il est dit ailleurs: *Soyez semblable à votre Père, qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les méchans et sur les bons, qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes* (Matth. 5. 45.). Celui-là ne peut appeler son père un Dieu plein de miséricorde, qui a un cœur dur et barbare, puisque, loin de conserver les marques de la bonté du Père céleste, il a dégénéré de la dignité divine, il s'est transformé dans la nature d'une bête féroce, selon ce que dit David : *L'homme élevé aux honneurs a perdu la raison ; il est devenu semblable aux animaux dépourvus d'intelligence, et s'est transformé en leur nature* (Ps. 48. 21.). En effet, un homme qui montre la violence du taureau, l'opiniâtreté du mulet, le ressentiment du chameau, l'avidité de l'ours, la rapacité du loup, la fureur du serpent, la fourberie du renard, la luxure du cheval fougueux ; un tel homme peut-il proférer une parole qui convient dans la bouche d'un fils, et appeler Dieu son père? Comment donc faut-il nommer un tel homme? bête féroce? mais les bêtes féroces ne sont sujettes qu'à une passion particulière ; au lieu que lui qui les réunit toutes, est plus déraisonnable que l'animal le plus dépourvu de raison. Oui, l'homme est plus intraitable que toutes les bêtes féroces. Celles-ci, quoique sauvages par leur nature, s'apprivoisent souvent et s'adoucissent

par l'industrie humaine. Mais lui qui est homme, qui sait transformer leur férocité naturelle en une douceur qui n'est pas dans leur nature, quelle excuse aura-t-il, lui, dis-je, qui substitue une dureté contre nature à sa bonté naturelle, lui qui rend doux ce qui étoit féroce, et qui se rend lui-même féroce de doux qu'il étoit, lui qui apprivoise le lion, l'accoutume à être souple et docile, et qui introduit dans son propre cœur l'indocilité et la férocité du lion? Toutefois le lion qu'on veut apprivoiser, offre deux obstacles : la privation d'intelligence, et une fierté de caractère plus grande que dans tous les autres animaux. L'homme, cependant, triomphe d'une nature sauvage, avec le secours de cette sagesse dont Dieu lui a fait présent. Mais lui, je le répète, qui dompte la nature des bêtes féroces, détruit en lui-même le bien qui y avoit été mis par la nature et fortifié par l'éducation. Peut-on agir aussi mal, et appeler Dieu son père? Celui qui est humain et doux envers son prochain, qui ne cherche pas à se venger de ceux qui l'ont offensé, qui ne répond aux injures que par des bienfaits, peut, sans crainte de reproches, appeler Dieu son père. Mais remarquez ici l'exactitude des termes, et comment le Seigneur nous impose la loi d'une charité mutuelle, comment il nous porte à nous aimer les uns les autres. Il ne nous a pas ordonné de dire : Mon Père, qui êtes dans les cieux, mais: *Notre Père, qui êtes dans les cieux*, afin qu'instruits que nous avons un père commun, nous montrions les uns à l'égard des autres une bienveillance fraternelle. Ensuite, voulant nous apprendre à abandonner la terre, à ne point soupirer pour les choses

d'ici-bas, mais à nous élever, soutenus des ailes de la foi, vers les régions supérieures, à traverser les airs pour chercher celui que nous appelons notre Père, il nous a ordonné de dire : *Notre Père, qui êtes dans les cieux*, non seulement parce qu'il habite les cieux, mais pour nous engager, nous qui sommes penchés vers la terre, qui sommes plongés dans les embarras de ce monde, à tourner nos regards vers les cieux qu'il habite, et à transporter en haut nos désirs, frappés de la beauté des biens célestes que nous prépare sa magnificence.

Il continue, et nous met dans la bouche ces paroles : *Que votre nom soit sanctifié*. Et qu'on n'aille pas croire, sans raison, que par ces mots : *Votre nom soit sanctifié*, je donne la sainteté à Dieu comme une qualité accidentelle ; à Dieu qui est saint par essence, qui est le plus saint des saints ; à Dieu devant la face duquel les troupes des Séraphins crient éternellement et sans se lasser : *Saint, saint, saint, le Seigneur Sabaoth! le ciel et la terre sont pleins de sa gloire*. Mais, comme dans leurs acclamations les peuples qui donnent à leurs princes les noms de seigneurs et d'empereurs, ne font que les honorer de titres qu'ils possèdent réellement : de même nous, lorsque nous disons : *Que votre nom soit sanctifié*, nous ne faisons que reconnoître la sainteté en Dieu, nous ne faisons que rendre gloire à un de ses attributs réels ; car le mot de *sanctifié* est mis pour celui de *glorifié ;* et cette parole nous apprend à régler notre vie selon la vertu, afin qu'en nous voyant, les hommes glorifient notre Père céleste, selon ce qui est dit ailleurs : *Que votre lumière luise devant les*

hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux (Matth. 5. 16.).

Ensuite on nous ordonne de dire : *Que votre règne arrive.* En butte aux maux du corps qui nous tyrannisent, assaillis par une foule de tentations, nous avons besoin du royaume de Dieu, afin que le péché ne règne pas dans notre corps mortel, qu'il ne nous soumette pas à son empire, en nous soumettant aux concupiscences de la chair ; afin que nous ne fassions pas de nos membres des armes d'iniquité pour le péché, mais des armes de justice pour Dieu, et que nous servions sous les ordres du Roi des siècles. Ces paroles nous apprennent encore à ne pas trop nous attacher à cette vie mortelle, mais à mépriser les biens présens, et à désirer les biens futurs comme seuls permanens ; à chercher le royaume céleste, sans nous rendre esclaves d'aucun des fragiles avantages de ce monde, ni de la beauté, ni de l'argent, ni des grandes possessions, ni des vastes édifices, ni des commandemens distingués, ni de la pourpre et du diadême, ni de la bonne chère et des délices, de rien en un mot de tout ce qui peut flatter nos sens ; enfin nous apprenons à renoncer à toutes les voluptés du siècle, et à soupirer sans cesse après le royaume de Dieu.

C'est après nous avoir enseigné cette vertu, que le Sauveur nous prescrit de dire : *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.* Oui, après nous avoir inspiré l'amour des biens futurs, et le désir du royaume céleste, après nous avoir pénétrés de ce désir, il nous ordonne de prononcer ces paroles : *Que votre volonté se fasse sur la terre comme*

dans le ciel. C'est comme s'il nous prescrivoit de dire : Faites, Seigneur, que nous imitions la conduite que l'on tient dans le ciel, afin que nous voulions ce que vous voulez vous-même. Secourez une volonté malade, qui désire d'accomplir la vôtre, mais qui est arrêté par la foiblesse du corps. Tendez la main à des malheureux qui voudroient courir, mais qui sont forcés de traîner leurs pas. Notre ame est légère par elle-même, mais la chair l'appesantit; et tandis que l'ardeur de ses vœux la porte vers le ciel, la pesanteur du corps l'entraîne vers la terre. Avec votre secours, ce qui paroît impossible deviendra possible. *Que votre volonté se fasse* donc *sur la terre comme dans le ciel*.

Et comme Jésus-Christ a fait mention de la terre, et que des hommes qui sont revêtus d'un corps terrestre, qui sont nés de la terre, qui y vivent, ont besoin d'alimens conformes à leur nature, il ajoute comme une suite nécessaire : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain substantiel*. Il nous ordonne de demander un pain substantiel, les nécessités et non les délices de la vie, de quoi réparer les défaillances du corps, de quoi nous empêcher de périr de faim, et non des mets variés, ni des vins exquis, ni les apprêts divers d'une table recherchée et somptueuse, ni en un mot ce qui flatte le goût, ce qui charge l'estomac, ce qui fait révolter le corps contre l'esprit, ce qui en fait un cheval indocile, rebelle au frein et à la voix de son conducteur. Ce n'est pas là ce que la Prière Dominicale nous apprend à demander, mais un pain substantiel, c'est-à-dire, un pain qui passe dans la substance du corps, qui puisse entre-

tenir ses forces. Et l'on ne nous ordonne pas d'en demander pour plusieurs années, mais seulement ce qui suffit pour le jour même : *Ne vous inquiétez pas du lendemain* (Matth. 6. 34.), dit l'Evangile. Et pourquoi l'homme s'inquiéteroit-il du lendemain, lui qui ne verra pas le lendemain, lui qui se donne tant de peines, et qui n'en recueillera pas le fruit ? Ayez confiance dans le Seigneur, *qui fournit la nourriture à tous les êtres* (Ps. 135. 25.). Celui qui vous a donné un corps, qui vous a doué d'une ame, qui vous a fait créature raisonnable, qui, avant de vous former, vous a ménagé tous les biens, vous négligera-t-il après vous avoir formé, lui *qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans, qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes* ? Ainsi, plein de confiance dans un Dieu bon, demandez-lui la nourriture seulement pour le jour actuel, et laissez-lui le soin de celle du lendemain, suivant ce que dit le bienheureux David : *Jetez vos inquiétudes dans le sein du Seigneur, et il vous nourrira lui-même* (Ps. 54. 23.).

Après nous avoir instruits par ce qui précède dans une philosophie sublime, Dieu qui sait qu'étant hommes et revêtus d'un corps mortel, il nous est impossible de ne point faire de faute, nous apprend à dire : *Et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*. Par ces seules paroles, il produit trois biens à-la-fois. Il inspire des sentimens humbles aux plus avancés dans la perfection, il les exhorte à ne pas se confier dans leurs bonnes œuvres, mais à craindre et à trembler au souvenir de leurs anciennes

fautes. C'est ce que fait le divin Paul qui, après une foule de bonnes œuvres, n'hésite pas à dire: *Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier* (1. Tim. 1. 15.). Il ne dit pas : j'étois, mais : *je suis*, faisant voir qu'il se souvenoit sans cesse de ce qu'il avoit fait de mal. Le Seigneur par cet endroit de la prière assure donc l'état des plus avancés dans la perfection, en leur inspirant des sentimens d'humilité. Quant à ceux qui ont péché après la grace du saint baptême, il ne permet pas qu'ils désespèrent de leur salut, mais il leur apprend à demander au Médecin des ames le remède de la rémission. J'ajoute qu'il nous donne encore par là des leçons de bonté. Il veut que nous soyons doux envers ceux qui ont des torts à notre égard, et que nous ne conservions pas de ressentiment contre ceux qui nous ont offensés. Le pardon qu'il nous accordera doit être le prix de celui que nous accorderons aux autres, et nous devons fournir nous-mêmes la mesure de sa bonté envers nous; car nous consentons à ne recevoir qu'autant que nous donnerons à notre prochain, nous demandons qu'on ne nous pardonne qu'à proportion que nous pardonnerons nous-mêmes à autrui.

Et ne nous abandonnez pas à la tentation, nous fait-il dire encore; *mais délivrez-nous du méchant* (1). Nous avons beaucoup à souffrir, et de la

(1) *Du méchant*, c'est-à-dire, principalement du démon, c'est l'explication que donne de ce mot saint Jean Chrysostôme, et le sens dans lequel nous allons voir qu'il l'entend. La traduction françoise ordinaire est *du mal*, c'est-à-dire, du péché, qui est le seul mal véritable.

part du démon qui emploie contre nous tous ses artifices, et de la part des hommes qui nous tendent des piéges secrets, ou qui nous suscitent des persécutions ouvertes. Tantôt le corps se révolte contre l'esprit, et nous porte des coups funestes; tantôt, affligé des diverses maladies auxquelles sa nature l'expose, il nous jette dans la douleur et dans l'abattement. Puis donc que nous sommes assaillis de tout côté par une infinité de maux et de peines, on nous apprend à demander au souverain Seigneur de toute chose, qu'il nous en délivre; car, si Dieu vient à notre secours, les tempêtes les plus violentes s'apaisent, le calme succède à l'orage, et le démon confus se retire, comme autrefois lorsque, abandonnant des hommes, il se retira dans le corps d'animaux immondes; ce qu'il ne fit même que parce que le Fils de Dieu lui en donna la permission. Mais s'il n'avoit aucun pouvoir sur des animaux, en aura-t-il sur des hommes qui seront vigilans et attentifs, qui seront gardés et défendus par le Seigneur, qui verront dans Dieu leur Roi et leur Souverain?

Aussi la conclusion de la Prière nous annonce la souveraineté de Dieu, sa puissance et sa gloire: *Parce que*, dit-elle, *la souveraineté, la puissance et la gloire vous appartiennent dans tous les siècles* (1). *Ainsi soit-il.* C'est-à-dire, je vous demande à vous, parce que je sais que vous êtes le Souverain du monde, que vous possédez un empire éternel, que vous pouvez tout ce que vous voulez,

(1) Cette conclusion de l'Oraison Dominicale se trouve dans les Bibles grecques, mais non dans la Vulgate.

et que nul ne peut vous ravir votre gloire. Ainsi donc rendons graces à l'Être-Suprême, qui nous comble de si grands biens, parce que la gloire, l'honneur et l'empire appartiennent au Père, au Fils et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DU DISCOURS SUR CES PAROLES DE LA GENÈSE :

Dieu vit toutes les choses qu'il avoit faites, et elles étoient très bonnes. (Gen. 1. 31.)

Morel et l'Éditeur bénédictin croient que ce discours n'est pas de saint Jean Chrysostôme, et ils le relèguent parmi les ouvrages supposés. Il m'a paru cependant qu'il y avoit des beautés réelles, et qu'il n'est pas indigne de cet orateur, dont il ne faut pas oublier que le ton est varié à l'infini. Quoi qu'il en soit, l'orateur, après avoir établi la dignité de l'homme et montré qu'il doit éviter de ressembler aux animaux, avertit cependant de ne pas croire que les animaux soient par eux-mêmes quelque chose de mauvais, puisque tout ce que Dieu a créé est bon et très bon. Il explique fort bien dans quel sens l'homme raisonnable doit éviter d'avoir de la ressemblance avec les animaux dépourvus de raison. La multitude de passages qu'il cite pour faire voir qu'il est dans les animaux et même dans les êtres inanimés, des qualités dont nous devons être jaloux, et d'autres que nous devons fuir, annonce une grande connoissance des livres saints, dont il fait l'éloge en finissant, et dont il recommande la lecture.

DISCOURS

SUR CES PAROLES DE LA GENÈSE :

Dieu vit toutes les choses qu'il avoit faites, et elles étoient très bonnes. (Gen. 1. 31.)

Bén. tom. 6, p. 532 ; Fr. D. t. 6, p. 18 ; Sav. t. 5, p. 542.

Qu'ils sont beaux les prés de la piété, qui ne brillent pas de couleurs passagères, mais qui offrent de toute part des fleurs célestes ; et les fleurs de la piété sont les fruits d'une vie toute divine ; car les vertus nous ramènent à cette beauté merveilleuse et originelle qui émane de Dieu, dont elle est l'image et la ressemblance. La ressemblance de l'homme avec Dieu selon la vertu, ne permet pas de lui donner le nom des animaux. Lorsque nous nous montrons jaloux de cette prérogative, nous ne sommes plus appelés dragons, loups, serpens, nous ne sommes plus ravalés à la condition des brutes ; mais nous sommes nommés, et nous sommes en effet l'image auguste et vénérable de Dieu, image qui conserve la beauté originelle de sa première forme. Vous êtes le maître des animaux qui manquent de raison, n'imitez point les mœurs de vos esclaves. Ce n'est pas que les êtres déraisonnables soient mauvais, puisque rien de mauvais n'est sorti des mains de l'Être

bon. Non, sans doute, qu'on ne croie pas que les brutes soient mises au rang des choses mauvaises, parce qu'elles sont citées comme l'image du vice et du désordre. Si cela étoit, l'Écriture nous diroit-elle : *Dieu vit que tout ce qu'il avoit créé étoit bon* (Gen. I. 31.)? et non seulement bon, mais *très bon*? On insistera peut-être, et l'on dira : Puisque des êtres créés sont cités comme l'image du vice, par exemple le lion comme l'image de la force brutale, le serpent comme celle d'un esprit rusé et méchant, le scorpion comme celle de la violence, le loup comme celle de la rapacité ; comment tous les êtres créés seroient-ils bons, puisque plusieurs sont pris si manifestement comme l'image du vice, comme l'image de ce qui est mauvais ? Il faut que ceux qui aiment à s'instruire sachent que les animaux déraisonnables ne sont pas mauvais par leur propre nature, mais qu'ils sont tels que doivent être des animaux déraisonnables, et que quand leur caractère passe dans des êtres raisonnables, il défigure les beautés de ces êtres, il dégrade leur noblesse. O homme! vous avez été élevé à la dignité de maître, ne descendez pas à la condition déshonorante des créatures dépourvues de raison ; vous vous outragez vous-même en imitant la férocité de ces créatures. Ce n'est pas, je le répète, qu'elles soient réellement mauvaises ou appelées telles, mais c'est qu'une ressemblance méprisable et servile ne convient pas à des êtres libres. Ce seroit un outrage et un opprobre pour un personnage illustre et d'un rang distingué, que d'être revêtu de l'habit d'un esclave ; non que cet habit soit vil en lui-même et diffamant, mais parce que c'est

le vêtement d'un esclave, et non celui d'un homme libre; de même, si vous prenez le caractère d'un serpent et d'un loup, ce n'est pas la nature de ces animaux qui est réprouvée, c'est votre condition de maître qui est outragée en descendant à celle d'esclave. J'ai cru devoir faire ces réflexions, afin qu'aucun de vous ne prenne mes paroles pour un outrage fait au Créateur, comme si Dieu avoit fait quelque chose de mauvais. Toutes les créatures sorties de ses mains sont vraiment bonnes et très bonnes, si elles gardent leur condition naturelle, si elles suivent la loi qui leur est propre.

Et afin que vous sachiez que Dieu n'a rien créé de mauvais par sa nature, il nous enseigne lui-même à être jaloux de ressembler à des animaux déraisonnables. Oui, pour que nous ne réprouvions pas comme mauvaises les créatures qu'il a faites, il nous avertit de nous approprier certaines qualités des animaux dépourvus de raison, et de prendre non leur nature en général, mais tout ce qui est propre à la condition d'un être raisonnable. Ne venez-vous pas d'entendre l'auteur des Proverbes qui dit : *Allez à la fourmi, paresseux, et imitez sa conduite* (Prov. 6. 6.)? Ne voyez-vous pas comme, en vous proposant l'activité de la fourmi, il veut nous inspirer de l'ardeur pour le travail? L'Écriture nous enseigne l'activité par l'exemple de la fourmi, et l'industrie par celui de l'abeille. Nous pouvons, je le répète, nous pouvons, dans les animaux dépourvus de raison, choisir certaines qualités qui conviennent à une nature raisonnable. Ajoutez qu'on nous propose ces exemples pour nous faire rougir, pour nous confon-

dre. Vous n'avez pas imité Dieu, imitez, nous dit-on, la fourmi. N'avez-vous pas vu un père tendre faire des reproches à un fils qu'il aime, et après plusieurs leçons, lui proposer l'exemple des esclaves, lui tenir à peu près ce langage : Imitez du moins cet esclave, qui vous est inférieur par la condition, mais supérieur par les talens? C'est ainsi qu'un Dieu bon, pour confondre notre insensibilité, nous oppose et la fourmi qui accuse notre indolence, et l'abeille qui condamne notre paresse.

Il est clair par là que Dieu n'a rien créé de mauvais ; mais il nous a donné le sens et l'intelligence pour discerner les choses, pour fuir la férocité des brutes, et nous approprier leurs vertus. Ainsi le lion peut être une image de la bravoure, lorsque vous le considérez sous ce rapport, et non sous celui de la force brutale, qui est différente de la bravoure. Voilà pourquoi l'Écriture, voulant annoncer que le Sauveur devoit naître de Juda, dit : *Juda est un jeune lion ; votre ardeur, ô mon fils! ne tarde pas à paroître, vous vous levez pour ravir votre proie; vous vous couchez pour dormir ; mais qui osera réveiller ce lion terrible* (Gen. 49. 9.)*?* Vous voyez quel exemple la divine parole tire des vertus qui se rencontrent dans les animaux déraisonnables. On peut donc imiter le lion avec sagesse ; on peut même imiter le serpent, non en répandant comme lui le venin, mais en prenant de lui la prudence : *Soyez prudens comme le serpent*, dit le Sauveur à ses apôtres. Mais si la créature étoit mauvaise, un Dieu n'exhorteroit pas son image à imiter ce qui est mauvais, il ne lui diroit pas : *Soyez prudens comme le*

serpent (Matth. 10. 16.), c'est-à-dire, prenez la prudence du serpent, non son venin, non sa fureur. Si vous prenez son venin, David vous crie et vous adresse ce reproche : *Leur fureur est semblable à celle du serpent* (Ps. 57. 4.). Si vous imitez sa prudence, vous êtes disciple de Jésus-Christ qui dit : *Soyez prudens comme le serpent*. En effet, comme le serpent est le plus avisé des animaux, ainsi que vous venez de le voir dans l'Ecriture, le Fils de Dieu oppose prudence à prudence, afin de vous apprendre, non à pratiquer la ruse, mais à l'éviter. Le Dieu bon ne veut pas que vous soyez méchans, mais prudens. La méchanceté et la prudence sont bien différentes. L'homme prudent ne cherche pas à faire du mal, mais à se garantir de celui qu'on voudroit lui faire ; il n'emploie pas sa prudence à tendre des piéges, mais à éviter ceux qu'on voudroit lui tendre. Le meurtrier, le trompeur, celui qui trame de mauvais desseins, sont méchans. Jacob étoit prudent, prudent comme le serpent, non répandant le venin comme le serpent. Près d'aborder son frère Esaü qui étoit rempli de méchanceté, qui ne respiroit que le meurtre, il invoquoit Dieu, et lui disoit : *Seigneur, délivrez-moi des mains de mon frère Esaü, car je crains extrêmement sa violence* (Gen. 32. 11.). Il supplioit Dieu, il le conjuroit de le garantir d'un méchant homme. Lorsqu'il eut rencontré ce même frère, il apaisa sa fureur, il fit tomber sa méchanceté par des paroles douces et flatteuses. Et que dit-il à Esaü ? *En voyant votre face, j'ai cru voir la face de Dieu même* (Gen. 33. 10.). Si Jacob eût tenu ce langage pour triompher de son frère par la ruse,

il auroit mal parlé ; mais s'il a employé ce discours pour se délivrer de la crainte qui le pressoit, il a eu raison d'user de prudence. Soyez donc prudent comme le serpent, non furieux, non répandant le venin ; mais soyez prudent comme le serpent, et simple comme la colombe. La colombe peut être une image et de vice et de vertu ; écoutez comment. Si vous êtes inconsidéré, indiscret, si vous ne prenez dans la colombe que ce qu'elle a de mal, l'Ecriture vous blâme comme un imprudent : *Ephraïm*, dit-elle, *est comme une imprudente colombe*, *qui manque d'intelligence* (Osée. 7. 11.). Si donc vous parvenez à être simple sans être imprudent, vous avez une prudence parfaite qui n'est mêlée d'aucun vice, et c'est à vous que le Seigneur dit : *Soyez prudens comme le serpent*, *et simples comme la colombe*.

Ne lisez donc pas, ô mon frère ! ne lisez pas légèrement la divine Écriture ; et parce que dans les comparaisons qu'elle emploie, elle donne aux êtres différentes qualités, ne croyez pas qu'elle les regarde comme mauvais. Voulez-vous pénétrer son esprit, faites attention à ses paroles : *Juda*, dit-elle, *est un jeune lion*. Ici un jeune lion signifie le courage; et l'Écriture se sert de la même comparaison pour l'homme juste : *Le juste*, dit-elle, *a toute l'assurance d'un lion* (Prov. 28. 1.). Or, le juste est courageux, non parce qu'il fait du mal, mais parce qu'il méprise le mal que lui font les méchans. Elle appelle lion le Sauveur, parce qu'il étoit de la tribu royale. En effet, comme le lion est le roi des quadrupèdes, ainsi la tribu de Juda, d'où est né le Sauveur, régnoit parmi les juifs. Et ne croyez pas qu'il

soit indigne de Jésus-Christ, d'être comparé à un lion, puisque cette même comparaison, les livres saints l'appliquent à la Divinité même. Écoutez ce que dit le prophète : *Le lion rugira, qui ne sera pas dans la frayeur ? le Seigneur Dieu a parlé, qui ne prophétisera pas* (Amos. 3. 8.)? Jésus-Christ est comparé au lion, considéré comme fort, comme puissant, comme roi. Le démon est appelé lion, non comme puissant et fort, mais comme assassin, comme tyran, comme exterminateur. Le bienheureux apôtre Pierre dit de lui : *Le démon, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion, cherchant à dévorer votre ame* (1. Pierre. 5. 8.). Distinguez donc la différence des sens, de peur que la contrariété apparente des termes ne trouble votre esprit. L'Écriture appelle lion et lion ; mais elle considère l'un sous le rapport de royauté et de puissance, et l'autre sous celui de cruauté qui perd et qui tue. Ainsi l'Écriture use de la même comparaison pour représenter le juste et l'impie : *Le juste*, dit-elle, *fleurira comme le palmier, il se multipliera comme le cèdre du mont Liban* (Ps. 91. 19.). Elle se sert d'abord de cette comparaison pour le juste, et elle dit ensuite de l'impie : *J'ai vu l'impie porter en haut sa tête, et s'élever comme les cèdres du Liban* (Ps. 36. 35.). Voyez comme elle emploie la même comparaison, mais comme elle l'applique différemment suivant les objets. Elle dit de l'impie : *J'ai vu l'impie porter en haut sa tête, et s'élever comme les cèdres du Liban*; quant au juste, elle ne dit pas simplement, il fleurira comme le cèdre du Liban, mais il se multipliera. Ainsi, ô homme!

imitez l'abeille dont l'Écriture vous exhorte à prendre l'activité : *Allez à l'abeille*, *et apprenez combien elle est industrieuse* (Prov. 6. 6.). Apprenez, non pas qu'elle est armée d'un aiguillon, mais qu'elle compose le miel. Si vous imitez l'aiguillon de l'abeille, David vous adresse ce reproche : *Tous les peuples m'ont investi comme les abeilles investissent un rayon*, *mais je les ai repoussés au nom du Seigneur* (Ps. 117. 12.). Voyez-vous comme il compare les ennemis qui l'attaquent, à l'abeille qui pique, tandis que les justes sont comparés au même animal qui distille le miel ? *Les lèvres des justes*, dit l'Écriture, *distillent le miel ; les discours honnêtes sont un rayon de miel*, *leur douceur est le remède de l'ame* (Prov. 16. 24.). Désirons donc, mes très chers frères, désirons de toute notre ardeur la douceur des ames ; composons, dans le secret de nos consciences, un rayon spirituel, et nourrissons-nous de la parole sainte, qui est plus douce que le miel. Si nous mangeons trop de miel, souvent il détruit en nous l'appétit, et ruine notre tempérament; au lieu que plus on se nourrit de la parole sainte, plus elle fortifie l'ame, loin de l'affoiblir : *Sa douceur est le remède de l'ame*. Aussi le Sage voulant montrer la différence du miel et de la parole divine, dit : *Il est dangereux de manger trop de miel*, *mais on ne peut trop estimer les saintes maximes* (Prov. 25. 27.).

Conservons donc au dedans de nous, conservons sans cesse les oracles divins et sacrés, comme un rayon salutaire. Composé de sucs différens, le rayon de l'abeille produit un bien unique ; que la divine

Écriture soit de même pour nous un rayon composé de divers prophètes, et qui distille un seul miel de doctrine. Tel est pour nous le rayon de nos pères, recueilli depuis plusieurs siècles, et qui distille une seule grace, une seule doctrine spirituelle. Mais en voici assez sur cet objet. Que nos prières, jointes à celles de notre père commun, nous obtiennent l'avantage de travailler toujours au dedans de nous et de faire croître la loi du Seigneur, en un mot, de faire ce que dit David, d'avoir toujours, au milieu de notre cœur, la loi de Dieu (Ps. 39. 9.), c'est-à-dire les sentences divines, qui nous apprennent à reconnoître les bornes de la nature, à chérir la vérité, à mépriser le monde, et à renvoyer la gloire au Très Haut, à qui seul elle appartient maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN DU SECOND VOLUME.

****

TABLE DU SECOND VOLUME.

HOMÉLIES ET DISCOURS CHOISIS DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME . . . . Page 1
Homélie sur la disgrace d'Eutrope. . . . . ibid.
Homélie prononcée par saint Jean Chrysostôme, après qu'il eut obtenu la grace des principaux de l'empire dont on demandoit la tête 15
Homélie sur différens objets de morale 28
Homélie sur ces paroles : *Verumtamen frustrà conturbatur omnis homo vivens*, du Psaume 38. . . . 41
Première Homélie sur l'incompréhensibilité de la nature de Dieu, contre les anoméens. 55
Quatrième Discours sur le mauvais Riche et sur Lazare. 75
Premier Discours sur la Résurrection des morts. . . 99
Second Discours sur la Résurrection des morts . . . 122
Homélie sur l'excelience et sur les avantages du Jeûne. 156
Avantages du Jeûne; joie qu'il doit causer à l'ame. 166
Jeûne comparé au printemps 168
Homélie sur la Pénitence 170
Homélie sur ces paroles : *Non potest Filius à se facere quidquam*, *etc.*, du chapitre 5 de saint Jean. 190
Homélie deuxième sur David et Saül 211
Extrait de la troisième Homélie sur David et Saül. 230
Éloge de David, extrait de l'Homélie deuxième sur la Pénitence. 233
Homélie sur la Charité parfaite, le libre Arbitre, le Jugement dernier, les récompenses et les peines d'une autre Vie. 234
Discours sur ce sujet, qu'il est dangereux pour l'orateur et pour l'auditeur de parler pour plaire. . 260

Homélie sur les Afflictions 281
Utilité des afflictions 302
Homélie cinquième du Commentaire sur saint Matthieu 306
Homélie treizième du Commentaire sur saint Matthieu. 323
Homélie quarante-sixième du Commentaire sur saint Matthieu. 346
Homélie sur la parabole du Débiteur de dix mille talens 362
Homélie sur l'aumône 391
Premier Discours de saint Jean Chrysostôme après qu'il eut été ordonné prêtre. 415
Discours de saint Jean Chrysostôme avant de partir pour son premier exil 430
Discours de saint Jean Chrysostôme après le retour de son premier exil 438
Second Discours sur le même sujet 444
Homélie à l'occasion d'une translation de reliques de Martyrs. 455
Discours sur la Douceur 465
Homélie sur la Prière 478
Discours sur ces paroles de la Genèse : *Dieu vit toutes les choses qu'il avoit faites, etc.* 495

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.


BQ
1536
.F63
Chrysostomu
lettres

